

HISTOIRE
NATURELLE
DE BUFFON,

TOME VII.

HISTOIRE

NATURELLE

DE BUFFON,

RÉDUITE A CE QU'ELLE CONTIENT DE PLUS INSTRUCTIF ET DE PLUS INTÉRESSANT,

PAR P. BERNARD.

HISTOIRE DES OISEAUX,

TOME I.



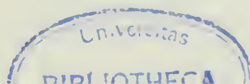
HACQUART, Imprimeur et propriétaire de l'édition, rue Gît-le-Cœur, n°. 16.

A PARIS,

Chez RICHARD, CAILLE et RAVIER, Libraires, rue Haute-Feuille, n°. 11.

AN VIII.

[1801]



TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LES CORNEILLES ET LES PICS.

NOTICES.

HISTOIRE

HISTOIRE

NATURELLE

DES OISEAUX.

Nous n'entreprenons pas de donner ici une histoire des Oiseaux aussi complète, aussi détaillée que l'est celle des animaux quadrupèdes; cette première tâche, quoique longue et difficile à remplir, n'étoit pas impossible, parce que le nombre des quadrupèdes n'étant guère que de deux cents espèces, dont plus du tiers se trouve dans nos contrées ou dans les climats voisins, il étoit possible d'abord de donner l'histoire de ceux-ci d'après nos propres observations; que dans le nombre des quadrupèdes étrangers, il y en a plusieurs de bien connus des voyageurs d'après lesquels nous pouvions écrire; qu'enfin nous devions espérer avec des soins et du temps, de nous les procurer presque tous pour les examiner; et l'on voit que nos espérances ont été remplies. Notre histoire des quadrupèdes est le fruit de près de vingt ans d'étude et de recherches; et quoique pendant ce même temps nous n'ayons rien négligé pour nous instruire sur les Oiseaux, et pour nous en procurer toutes les espèces rares, que nous ayons même réussi de rendre cette partie du cabinet plus nombreuse et plus complète qu'aucune autre collection du même genre qui soit en Europe, nous devons cepen-

dant convenir qu'il nous en manque encore un assez grand nombre : à la vérité, la plupart des espèces qui nous manquent, manquent également partout ailleurs; mais ce qui nous prouve que nous sommes encore bien loin d'être complets, quoique nous ayons rassemblé plus de sept ou huit cents espèces, c'est que souvent il nous arrive de nouveaux oiseaux qui ne sont décrits nulle part, et que, d'un autre côté, il y en a plusieurs qui ont été indiqués par nos Ornithologistes modernes, qui nous manquent encore, et que nous n'avons pu nous procurer. Il existe peut-être quinze cents, peut-être deux mille espèces d'oiseaux; pouvons-nous espérer de les rassembler toutes? et cela n'est encore que l'une des moindres difficultés que l'on pourra lever avec le temps; il y a plusieurs autres obstacles dont nous avons surmonté quelques-uns, et dont les autres nous paroissent invincibles. Il faut qu'on me permette d'entrer ici dans le détail de toutes ces difficultés : cette exposition est d'autant plus nécessaire, que sans elle on ne concevroit pas les raisons du plan et de la forme de mon ouvrage.

Les espèces dans les Oiseaux, sont non-seulement en beaucoup plus grand nombre que dans les animaux quadrupèdes, mais elles sont aussi sujettes à beaucoup plus de variétés; c'est une suite nécessaire de la loi des combinaisons, où le nombre des résultats augmente en bien plus grande raison que celui des élémens; c'est aussi une règle que la Nature semble s'être prescrite à mesure qu'elle se multiplie; car les grands animaux qui ne produisent que rarement et en petit nombre, n'ont que peu d'espèces voisines et point de

variétés, tandis que les petits tiennent à un grand nombre d'autres familles, et sont sujets, dans chaque espèce, à varier beaucoup; et les Oiseaux paroissent varier encore beaucoup plus que les petits animaux quadrupèdes, parce qu'en général les Oiseaux sont plus nombreux, plus petits, et qu'ils produisent en plus grand nombre. Indépendamment de cette cause générale, il y en a de particulières pour les variétés dans plusieurs espèces d'oiseaux. Le mâle et la femelle n'ont dans les quadrupèdes que des différences assez légères; elles sont bien plus grandes et bien plus apparentes dans les Oiseaux; souvent la femelle est si différente du mâle par la grandeur et les couleurs, qu'on les croiroit chacun d'une espèce diverse : plusieurs de nos Naturalistes, même des plus habiles, s'y sont mépris, et ont donné le mâle et la femelle d'une même espèce comme deux espèces distinctes et séparées; aussi le premier trait de la description d'un oiseau doit être l'indication de la ressemblance ou de la différence du mâle et de la femelle.

Ainsi, pour connoître exactement tous les Oiseaux, un seul individu de chaque espèce, ne suffit pas; il en faut deux, un mâle et une femelle; il en faudroit même trois ou quatre, car les jeunes oiseaux sont encore très-différens des adultes et des vieux. Qu'on se représente donc que, s'il existe deux mille espèces d'oiseaux, il faudroit en rassembler huit mille individus pour les bien connoître; et l'on jugera facilement de l'impossibilité de faire une telle collection qui augmenteroit encore de plus du double, si l'on vouloit la rendre complète, en y ajoutant les variétés de chaque

espèce, dont quelques-unes, comme celle du coq ou du pigeon, se sont si fort multipliées, qu'il est même difficile d'en faire l'entière énumération.

Le grand nombre des espèces; le nombre encore plus grand des variétés; les différences de forme, de grandeur, de couleur entre les mâles et les femelles, entre les jeunes, les adultes et les vieux; les diversités qui résultent de l'influence du climat et de la nourriture; celles que produit la domesticité, la captivité, le transport, les migrations naturelles et forcées; toutes les causes en un mot de changement, d'altération, de dégénération, en se réunissant ici et se multipliant, multiplient les obstacles et les difficultés de l'Ornithologie, à ne la considérer même que du côté de la nomenclature, c'est-à-dire de la simple connoissance des objets; et combien ces difficultés n'augmentent-elles pas encore dès qu'il s'agit d'en donner la description et l'histoire? Ces deux parties bien plus essentielles que la nomenclature, et que l'on ne doit jamais séparer en Histoire Naturelle, se trouvent ici très-difficiles à réunir, et chacune a de plus des difficultés particulières que nous n'avons que trop senties par le desir que nous avions de les surmonter. L'une des principales est de donner par le discours une idée des couleurs; car malheureusement les différences les plus apparentes entre les Oiseaux portent sur les couleurs encore plus que sur les formes. Dans les animaux quadrupèdes, un bon dessin rendu par une gravure noire, suffit pour la connoissance distincte de chacun, parce que les couleurs des quadrupèdes n'étant qu'en petit nombre et assez uniformes, on peut aisément les dénommer et les indi-

quer par le discours; mais cela seroit impossible, ou du moins supposeroit une immensité de paroles et de paroles très-ennuyeuses pour la description des couleurs dans les Oiseaux ; il n'y a pas même de termes en aucune langue pour en exprimer les nuances, les teintes, les reflets et les mélanges; et néanmoins les couleurs sont ici des caractères essentiels, et souvent les seuls par lesquels on puisse reconnoître un oiseau et le distinguer de tous les autres. Nous avons donc pris le parti de faire non-seulement graver, mais peindre les oiseaux à mesure que nous avons pu nous les procurer vivans; et ces portraits d'oiseaux représentés avec leurs couleurs, les font connoître mieux d'un seul coup-d'œil que ne pourroit le faire une longue description aussi fastidieuse que difficile, et toujours très-imparfaite et très-obscure. Mais comme il n'est pas possible de multiplier assez les exemplaires des planches enluminées, nous avons pensé que le plus grand nombre qui fait proprement le public, nous sauroit gré de faire aussi graver d'autres planches noires qui pourront se multiplier autant qu'il sera nécessaire.

Après les difficultés que nous venons d'exposer sur la nomenclature et sur la description des oiseaux, il s'en présente d'autres encore plus grandes sur leur histoire : nous avons donné celle de chaque espèce d'animal quadrupède dans tout le détail que le sujet exige ; il ne nous est pas possible de faire ici de même : car quoiqu'on ait avant nous beaucoup plus écrit sur les Oiseaux que sur les animaux quadrupèdes, leur histoire n'en est pas plus avancée. La plus grande partie des ouvrages de nos Ornithologues ne contiennent

que des descriptions, et souvent se réduisent à une simple nomenclature ; et dans le très-petit nombre de ceux qui ont joint quelques faits historiques à leur description, on ne trouve guère que des choses communes, aisées à observer sur les oiseaux de chasse et de basse-cour. Nous ne connoissons que très-imparfaitement les habitudes naturelles des autres oiseaux de notre pays, et point du tout celles des oiseaux étrangers : à force d'étude et de comparaisons, nous avons au moins trouvé dans les animaux quadrupèdes des faits généraux et des points fixes, sur lesquels nous nous sommes fondés pour faire leur histoire particulière : la division des animaux naturels et propres à chaque continent, a souvent été notre boussole dans cette mer d'obscurité, qui sembloit environner cette belle et première partie de l'Histoire Naturelle; ensuite les climats dans chaque continent que les animaux quadrupèdes affectent de préférence ou de nécessité, et les lieux où ils paroissent constamment attachés nous ont fourni des moyens d'être mieux informés, et des renseignemens pour être plus instruits : tout cela nous manque dans les Oiseaux, ils voyagent avec tant de facilité de provinces en provinces, et se transportent en si peu de temps de climats en climats, qu'à l'exception de quelques espèces d'oiseaux pesans ou sédentaires, il est à croire que les autres peuvent passer d'un continent à l'autre; de sorte qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de reconnoître les oiseaux propres et naturels à chaque continent, et que la plupart doivent se trouver également dans tous deux, au lieu qu'il n'existe aucun quadrupède

des parties méridionales d'un continent dans l'autre. Le quadrupède est forcé de subir les lois du climat sous lequel il est né, l'Oiseau s'y soustrait et en devient indépendant par la faculté de pouvoir parcourir en peu de temps des espaces très-grands ; il n'obéit qu'à la saison, et cette saison qui lui convient se retrouvant successivement la même dans les différens climats, il les parcourt aussi successivement ; en sorte que, pour savoir leur histoire entière, il faudroit les suivre par-tout, et commencer par s'assurer des principales circonstances de leurs voyages, connoître les routes qu'ils pratiquent, les lieux de repos où ils gîtent, leur séjour dans chaque climat, et les observer dans tous ces endroits éloignés : ce n'est donc qu'avec le temps, et je puis dire dans la suite des siècles, que l'on pourra donner l'histoire des Oiseaux aussi complétement que nous avons donné celle des animaux quadrupèdes.

Pour le prouver, prenons un seul oiseau, par exemple, l'hirondelle, celle que tout le monde connoît, qui paroît au printemps, disparoît en automne, et fait son nid avec de la terre contre les fenêtres ou dans les cheminées ; nous pourrons, en les observant, rendre un compte fidèle et assez exact de leurs mœurs, de leurs habitudes naturelles, et de tout ce qu'elles font pendant les cinq ou six mois de leur séjour dans notre pays ; mais on ignore tout ce qui leur arrive pendant leur absence ; on ne sait ni où elles vont ni d'où elles viennent ; il y a des témoignages pour et contre au sujet de leurs migrations ; les uns assurent qu'elles voyagent et se transportent dans les pays chauds pour y passer le

temps de notre hiver; les autres prétendent qu'elles se jettent dans les marais, et qu'elles y demeurent engourdies jusqu'au retour du printemps; et ces faits, quoique directement opposés, paroissent néanmoins également appuyés par des observations réitérées: comment tirer la vérité du sein de ces contradictions? comment la trouver au milieu de ces incertitudes? j'ai fait ce que j'ai pu pour la démêler, et l'on jugera par les soins qu'il faudra se donner, et les recherches qu'il faudroit faire pour éclaircir ce seul fait, combien il seroit difficile d'acquérir tous ceux dont on auroit besoin pour faire l'histoire complète d'un seul oiseau de passage, et à plus forte raison l'histoire générale des voyages de tous: quelqu'un qui s'appliqueroit uniquement à observer les oiseaux, et qui se dévoueroit même à ne faire que l'histoire d'un seul genre, seroit forcé d'employer plusieurs années à cette espèce de travail, dont le résultat ne seroit encore qu'une très-petite partie de l'histoire générale des Oiseaux; car, pour ne pas perdre de vue l'exemple que nous venons de donner, supposons qu'il soit bien certain que l'hirondelle voyageuse passe d'Europe en Afrique; et posons en même temps que nous ayons bien observé tout ce qu'elle fait pendant son séjour dans notre climat, que nous en ayons bien rédigé les faits, il nous manquera encore tous ceux qui se passent dans le climat éloigné; nous ignorons si ces oiseaux y nichent et pondent comme en Europe; nous ne savons pas s'ils arrivent en plus ou moins grand nombre qu'ils en sont partis; nous ne connoissons pas quels sont les insectes sur lesquels ils vivent dans cette terre étran-

gère ; les autres circonstances de leur voyage, de leur repos en route, de leur séjour, sont également ignorées, en sorte que l'histoire naturelle des Oiseaux, donnée avec autant de détail que nous avons donné l'histoire des animaux quadrupèdes, ne peut être l'ouvrage d'un seul homme, ni même celui de plusieurs hommes dans le même temps, parce que non-seulement le nombre des choses qu'on ignore est bien plus grand que celui des choses que l'on sait, mais encore parce que ces mêmes choses qu'on ignore sont presque impossibles ou du moins très-difficiles à savoir ; et que, d'ailleurs, comme la plupart sont petites, inutiles ou de peu de conséquence, les bons esprits ne peuvent manquer de les dédaigner, et cherchent à s'occuper d'objets plus grands ou plus utiles.

C'est par toutes ces considérations que j'ai cru devoir abréger et réduire à une assez petite étendue cette histoire des Oiseaux qui seroit devenue trop volumineuse, si j'eusse traité de chaque espèce en particulier en me livrant aux discussions de la nomenclature. Tous les Oiseaux, surtout les plus petits, seront réunis avec les espèces voisines, et présentés ensemble, comme étant à peu près du même naturel et de la même famille ; le nombre des affinités comme celui des variétés est toujours d'autant plus grand que les espèces sont plus petites. Un moineau, une fauvette ont peut-être chacun vingt fois plus de parens que n'en ont l'autruche ou le dindon ; j'entends par le nombre de parens, le nombre des espèces voisines et assez ressemblantes pour pouvoir être regardées comme des branches collatérales d'une même tige, ou d'une tige

si voisine d'une autre, qu'on peut leur supposer une souche commune, et présumer que toutes sont originairement issues de cette même souche à laquelle elles tiennent encore par ce grand nombre de ressemblances communes entr'elles; et ces espèces voisines ne se sont probablement séparées les unes des autres que par les influences du climat, de la nourriture, et par la succession du temps qui amène toutes les combinaisons possibles, et met au jour tous les moyens de variété, de perfection, d'altération et de dégénération.

Ce n'est pas que nous prétendions que chacun de nos articles ne contiendra réellement et exclusivement que les espèces qui ont en effet le degré de parenté dont nous parlons; il faudroit être plus instruit que nous ne le sommes, et que nous ne pouvons l'être, sur les effets du mélange des espèces et sur leur produit dans les Oiseaux; car, indépendamment des variétés naturelles et accidentelles, il y a encore une autre cause qui concourt avec ces variétés pour augmenter, en apparence, la quantité des espèces. Les Oiseaux sont, en général, plus chauds et plus prolifiques que les animaux quadrupèdes; ils s'unissent plus fréquemment, et lorsqu'ils manquent de femelles de leur espèce, ils se mêlent plus volontiers que les quadrupèdes avec les espèces voisines, et produisent ordinairement des métis féconds et non pas des mulets stériles : on le voit par les exemples du chardonneret, du tarin et du serin. Or, tout ce que nous faisons par art peut se faire, et s'est fait mille et mille fois par la Nature; il est donc souvent arrivé des mélanges fortuits et volontaires entre les

animaux, et surtout parmi les Oiseaux, qui, souvent faute de leur femelle, se servent du premier mâle qu'ils rencontrent ou du premier oiseau qui se présente : le besoin de s'unir est chez eux d'une nécessité si pressante que la plupart sont malades et meurent lorsqu'on les empêche d'y satisfaire. On voit souvent dans les basse-cours un coq sevré de poules, se servir d'un autre coq, d'un chapon, d'un dindon, d'un canard; on voit le faisan se servir de la poule; on voit dans les volières le serin et le chardonneret, le tarin et le serin, le linot rouge et la linotte commune se chercher pour s'unir: et qui sait tout ce qui se passe en amour au fond des bois? qui peut nombrer les jouissances illégitimes entre gens d'espèces différentes? qui pourra jamais séparer toutes les branches bâtardes des tiges légitimes, assigner le temps de leur première origine, déterminer en un mot tous les effets des puissances de la Nature pour la multiplication, toutes ses ressources dans le besoin, tous les supplémens qui en résultent et qu'elle sait employer pour augmenter le nombre des espèces en remplissant les intervalles qui semblent les séparer?

Notre ouvrage contiendra à peu près tout ce qu'on sait des Oiseaux, et néanmoins ce ne sera comme l'on voit qu'un sommaire ou plutôt une esquisse de leur histoire; seulement cette esquisse sera la première qu'on ait faite en ce genre; car les ouvrages anciens et nouveaux auxquels on a donné le titre d'histoire des Oiseaux, ne contiennent presque rien d'historique. Toute imparfaite que sera notre histoire, elle pourra servir à la postérité pour en faire une plus complète et meil-

leure; je dis à la postérité, car je vois clairement qu'il se passera bien des années avant que nous soyons aussi instruits sur les Oiseaux que nous le sommes aujourd'hui sur les quadrupèdes. Le seul moyen d'avancer l'Ornithologie historique seroit de faire l'histoire particulière des oiseaux de chaque pays; d'abord de ceux d'une seule province, ensuite de ceux d'une province voisine, puis de ceux d'une autre plus éloignée; réunir après cela ces histoires particulières pour composer celle de tous les oiseaux d'un même climat; faire la même chose dans tous les pays et dans tous les différens climats; comparer ensuite ces histoires particulières, les combiner pour en tirer les faits et former un corps entier de toutes ces parties séparées. Or qui ne voit que cet ouvrage ne peut être que le produit du temps? quand y aura-t-il des observateurs qui nous rendront compte de ce que font nos hirondelles au Sénégal et nos cailles en Barbarie? qui seront ceux qui nous informeront des mœurs des oiseaux de la Chine ou du Monomotapa? Ce que nous donnons ici servira donc longtemps comme une base ou comme un point de ralliement auquel on pourra rapporter les faits nouveaux que le temps amènera. Si l'on continue d'étudier et de cultiver l'Histoire Naturelle, les faits se multiplieront, les connoissances augmenteront; notre esquisse historique dont nous n'avons pu tracer que les premiers traits, se remplira peu à peu et prendra plus de corps; c'est tout ce que nous pouvons attendre du produit de notre travail, et c'est peut-être encore trop en espérer.

DE LA NATURE DES OISEAUX.

INTRODUCTION.

Le mot Nature a dans notre langue et dans la plupart des autres idiômes anciens et modernes, deux acceptions très-différentes; l'une suppose un sens actif et général; lorsqu'on nomme la Nature purement et simplement, on en fait une espèce d'être idéal auquel on a coutume de rapporter comme cause tous les effets constans, tous les phénomènes de l'univers; l'autre acception ne présente qu'un sens passif et particulier; en sorte que lorsqu'on parle de la nature de l'homme, de celle des animaux, de celle des Oiseaux, ce mot signifie ou plutôt indique et comprend dans sa signification la quantité totale, la somme des qualités dont la Nature, prise dans la première acception, a doué l'homme, les animaux, les Oiseaux. Ainsi la nature active, en produisant les êtres, leur imprime un caractère particulier qui fait leur nature propre et passive, de laquelle dérive ce qu'on appelle leur naturel, leur instinct et toutes leurs autres habitudes et facultés naturelles. Nous avons déjà traité de la nature de l'homme et de celle des animaux quadrupèdes : la nature des Oiseaux demande des considérations particulières; et quoiqu'à certains égards elle nous soit moins connue que celle des quadrupèdes, nous tâcherons néanmoins d'en saisir les principaux attributs et de la présenter

sous son véritable aspect, c'est-à-dire avec les traits caractéristiques et généraux qui la constituent.

Le sentiment ou plutôt la faculté de sentir, l'instinct qui n'est que le résultat de cette faculté, et le naturel qui n'est que l'exercice habituel de l'instinct guidé et même produit par le sentiment, ne sont pas, à beaucoup près, les mêmes dans les différens êtres; ces qualités intérieures dépendent de l'organisation en général, et en particulier de celle des sens, et elles sont relatives, non-seulement à leur plus ou moins grand degré de perfection, mais encore à l'ordre de supériorité que met entre les sens ce degré de perfection ou d'imperfection. Dans l'homme où tout doit être jugement et raison, le sens du toucher est plus parfait que dans l'animal où il y a moins de jugement que de sentiment, et au contraire l'odorat est plus parfait dans l'animal que dans l'homme, parce que le toucher est le sens de la connoissance, et que l'odorat ne peut être que celui du sentiment. Mais comme peu de gens distinguent nettement les nuances qui séparent les idées et les sensations, la connoissance et le sentiment, la raison et l'instinct, nous mettrons à part ce que nous appelons chez nous raisonnement, discernement, jugement, et nous nous bornerons à comparer les différens produits du simple sentiment et à rechercher les causes de la diversité de l'instinct qui, quoique varié à l'infini dans le nombre immense des espèces d'animaux qui tous en sont pourvus, paroît néanmoins être plus constant, plus uniforme, plus régulier, moins capricieux, moins sujet à l'erreur que ne l'est la raison dans la seule espèce qui croit la posséder.

En comparant les sens, qui sont les premières puissances motrices de l'instinct dans tous les animaux, nous trouverons d'abord que le sens de la vue est plus étendu, plus vif, plus net et plus distinct dans les Oiseaux en général que dans les quadrupèdes; je dis en général, parce qu'il paroît y avoir des exceptions des oiseaux qui, comme les hiboux, voient moins qu'aucun des quadrupèdes; mais c'est un effet particulier que nous examinerons à part, d'autant que si ces oiseaux voient mal pendant le jour, ils voient très-bien pendant la nuit, et que ce n'est que par un excès de sensibilité dans l'organe, qu'ils cessent de voir à une grande lumière; cela même vient à l'appui de notre assertion; car la perfection d'un sens dépend principalement du degré de sa sensibilité; et ce qui prouve qu'en effet l'œil est plus parfait dans l'Oiseau, c'est que la Nature l'a travaillé davantage. Il y a comme l'on sait, deux membranes de plus, l'une extérieure et l'autre intérieure, dans les yeux de tous les Oiseaux, qui ne se trouvent point dans l'homme; la première est placée dans le grand angle de l'œil; c'est une seconde paupière plus transparente que la première dont les mouvemens obéissent également à la volonté, dont l'usage est de nétoyer et polir la cornée, et qui leur sert aussi à tempérer l'excès de la lumière, et ménager par conséquent la grande sensibilité de leurs yeux; la seconde est située au fond de l'œil, et paroît être un épanouissement du nerf optique, qui recevant plus immédiatement les impressions de la lumière, doit dès-lors être plus aisément ébranlé, plus sensible qu'il ne l'est dans les autres ani-

maux, et c'est cette grande sensibilité qui rend la vue des Oiseaux bien plus parfaite et beaucoup plus étendue. Un épervier voit d'en haut et de vingt fois plus loin, une alouette sur une motte de terre, qu'un homme ou un chien ne peuvent l'apercevoir. Un milan, qui s'élève à une hauteur si grande que nous le perdons de vue, voit de-là les petits lézards, les mulots, les oiseaux, et choisit ceux sur lesquels il veut fondre; et cette plus grande étendue dans le sens de la vue, est accompagnée d'une netteté, d'une précision tout aussi grandes, parce que l'organe étant en même temps très-souple et très-sensible, l'œil se renfle ou s'aplatit, se couvre ou se découvre, se rétrécit ou s'élargit, et prend aisément, promptement et alternativement toutes les formes nécessaires pour agir et voir parfaitement à toutes les lumières et à toutes les distances.

D'ailleurs, le sens de la vue étant le seul qui produise les idées du mouvement, le seul par lequel on puisse comparer immédiatement les espaces parcourus, et les Oiseaux étant de tous les animaux les plus habiles, les plus propres au mouvement, il n'est pas étonnant qu'ils aient en même-temps le sens qui le guide plus parfait et plus sûr; ils peuvent parcourir dans un très-petit temps un grand espace, il faut donc qu'ils en voient l'étendue et même les limites. Si la Nature, en leur donnant la rapidité du vol, les eût rendus myopes, ces deux qualités eussent été contraires, l'Oiseau n'auroit jamais osé se servir de sa légéreté, ni prendre un essor rapide; il n'auroit fait que voltiger lentement, dans la crainte des chocs et des résistances imprévues. La seule vîtesse avec laquelle

quelle on voit voler un oiseau, peut indiquer la portée de sa vue, je ne dis pas la portée absolue, mais relative; un oiseau dont le vol est très-vif, direct et soutenu, voit certainement plus loin qu'un autre de même forme, qui néanmoins se meut plus lentement et plus obliquement; et si jamais la Nature a produit des oiseaux à vue courte et à vol très-rapide, ces espèces auront péri par cette contrariété de qualités, dont l'une non-seulement empêche l'exercice de l'autre, mais expose l'individu à des risques sans nombre, d'où l'on doit présumer que les oiseaux dont le vol est le plus court et le plus lent, sont ceux aussi dont la vue est la moins étendue; comme l'on voit, dans les quadrupèdes, ceux qu'on nomme paresseux (l'unau et l'aï) qui ne se meuvent que lentement, avoir les yeux couverts et la vue basse.

L'idée du mouvement et toutes les autres idées qui l'accompagnent ou qui en dérivent, telles que celles des vîtesses relatives, de la grandeur des espaces, de la proportion des hauteurs, des profondeurs et des inégalités des surfaces, sont donc plus nettes et tiennent plus de place dans la tête de l'Oiseau que dans celle du quadrupède; et il semble que la Nature ait voulu nous indiquer cette vérité par la proportion qu'elle a mise entre la grandeur de l'œil et celle de la tête; car dans les Oiseaux les yeux sont proportionnellement beaucoup plus grands que dans l'homme et dans les animaux quadrupèdes; ils sont plus grands, plus organisés, puisqu'il y a deux membranes de plus; ils sont donc plus sensibles; et dès-lors ce sens de la vue plus étendu, plus distinct et plus vif dans l'Oiseau que dans

le quadrupède, doit influer en même proportion sur l'organe intérieur du sentiment; en sorte que l'instinct des Oiseaux sera, par cette première cause, modifié différemment de celui des quadrupèdes.

Une seconde cause qui vient à l'appui de la première, et qui doit rendre l'instinct de l'Oiseau différent de celui du quadrupède, c'est l'élément qu'il habite et qu'il peut parcourir sans toucher à la terre. L'Oiseau connoît peut-être mieux que l'homme tous les degrés de la résistance de l'air, de sa température à différentes hauteurs, de sa pesanteur relative. Il prévoit plus que nous; il indiqueroit mieux que nos baromètres et nos thermomètres les variations, les changemens qui arrivent à cet élément mobile; mille et mille fois il a éprouvé ses forces contre celles du vent, et plus souvent encore il s'en est aidé pour voler plus vîte et plus loin. L'aigle en s'élevant au-dessus des nuages peut passer tout-à-coup de l'orage dans le calme, jouir d'un ciel serein et d'une lumière pure, tandis que les autres animaux dans l'ombre sont battus de la tempête; il peut en vingt-quatre heures changer de climat, et planant au-dessus des différentes contrées s'en former un tableau dont l'homme ne peut avoir d'idée. Nos plans à vue d'oiseau, qui sont si longs, si difficiles à faire avec exactitude, ne nous donnent encore que des notions imparfaites de l'inégalité relative des surfaces qu'ils représentent : l'Oiseau qui a la puissance de se placer dans les vrais points de vue et de les parcourir promptement et successivement en tout sens, en voit plus d'un coup-d'œil que nous ne pouvons en estimer, en juger par nos raisonnemens même appuyés de toutes les combinaisons de notre art;

et le quadrupède borné pour ainsi dire à la motte de terre sur laquelle il est né, ne connoît que sa vallée, sa montagne ou sa plaine; il n'a nulle idée de l'ensemble des surfaces, nulle notion des grandes distances, nul desir de les parcourir; et c'est par cette raison que les grands voyages et les migrations sont aussi rares parmi les quadrupèdes qu'elles sont fréquentes dans les Oiseaux; c'est ce desir fondé sur la connoissance des lieux éloignés, sur la puissance qu'ils se sentent de s'y rendre en peu de temps, sur la notion anticipée des changemens de l'atmosphère et de l'arrivée des saisons, qui les détermine à partir ensemble et d'un commun accord: dès que les vivres commencent à leur manquer, dès que le froid ou le chaud les incommodent, ils méditent leur retraite; d'abord ils semblent se rassembler de concert pour entraîner leurs petits, et leur communiquer ce même desir de changer de climat, que ceux-ci ne peuvent encore avoir acquis par aucune notion, aucune connoissance, aucune expérience précédente. Les pères et mères rassemblent leur famille pour la guider pendant la traversée, et toutes les familles se réunissent non-seulement parce que tous les chefs sont animés du même desir, mais parce qu'en augmentant les troupes, ils se trouvent en force pour résister à leurs ennemis.

Et ce desir de changer de climat, qui communément se renouvelle deux fois par an, c'est-à-dire en automne et au printemps, est une espèce de besoin si pressant, qu'il se manifeste dans les oiseaux captifs, par les inquiétudes les plus vives. Nous donnerons à l'article de la caille, un détail d'observations à ce

sujet, par lesquelles on verra que ce desir est l'une des affections les plus fortes de l'instinct de l'oiseau; qu'il n'y a rien qu'il ne tente dans ces deux temps de l'année pour se mettre en liberté, et que souvent il se donne la mort par les efforts qu'il fait pour sortir de sa captivité; au lieu que, dans tous les autres temps, il paroît la supporter tranquillement, et même chérir sa prison; s'il s'y trouve renfermé avec sa femelle dans la saison des amours: lorsque celle de la migration approche, on voit les oiseaux libres, non-seulement se rassembler en famille, se réunir en troupes, mais encore s'exercer à faire de longs vols, de grandes tournées, avant que d'entreprendre leur plus grand voyage. Au reste, les circonstances de ces migrations varient dans les différentes espèces; tous les oiseaux voyageurs ne se réunissent pas en troupes; il y en a qui partent seuls, d'autres avec leurs femelles et leur famille, d'autres qui marchent par petits détachemens. Mais avant d'entrer dans le détail que ce sujet exige, continuons nos recherches sur les causes qui constituent l'instinct, et modifient la nature des Oiseaux.

L'homme supérieur à tous les êtres organisés, a le sens du toucher, et peut-être celui du goût plus parfaits qu'aucun des animaux, mais il est inférieur à la plupart d'entr'eux par les trois autres sens; et en ne comparant que les animaux entr'eux, il paroît que la plupart des quadrupèdes ont l'odorat plus vif, plus étendu que ne l'ont les Oiseaux; car quoi qu'on dise de l'odorat du corbeau, du vautour, il est fort inférieur à celui du chien, du renard; on peut d'abord en

juger par la conformation même de l'organe ; il y a un grand nombre d'oiseaux qui n'ont point de narines, c'est-à-dire, point de conduits ouverts au-dessus du bec, en sorte qu'ils ne peuvent recevoir les odeurs que par la fente intérieure qui est dans la bouche ; et dans ceux qui ont des conduits ouverts au-dessus du bec, et qui ont plus d'odorat que les autres, les nerfs olfactifs sont néanmoins bien plus petits proportionnellement, et moins nombreux, moins étendus que dans les quadrupèdes ; aussi l'odorat ne produit dans l'Oiseau que quelques effets assez rares, assez peu remarquables, au lieu que dans le chien et dans plusieurs autres quadrupèdes, ce sens paroît être la source et la cause principale de leurs déterminations et de leurs mouvemens. Ainsi ; le toucher dans l'homme, l'odorat dans le quadrupède, et l'œil dans l'Oiseau, sont les premiers sens, c'est-à-dire, ceux qui sont les plus parfaits, ceux qui donnent à ces différens êtres les sensations dominantes.

Après la vue, l'ouïe me paroît être le second sens de l'Oiseau, c'est-à-dire, le second pour la perfection ; l'ouïe est non-seulement plus parfaite que l'odorat, le goût et le toucher dans l'Oiseau, mais même plus parfaite que l'ouïe des quadrupèdes ; on le voit par la facilité avec laquelle la plupart des Oiseaux retiennent et répètent des sons et des suites de sons, et même la parole ; on le voit par le plaisir qu'ils trouvent à chanter continuellement, à gazouiller sans cesse, surtout lorsqu'ils sont le plus heureux, c'est-à-dire, dans le temps de leurs amours ; ils ont les organes de l'oreille et de la voix plus souples et plus puissans, ils

s'en servent aussi beaucoup plus que les animaux quadrupèdes. La plupart de ceux-ci sont fort silencieux, et leur voix qu'ils ne font entendre que rarement, est presque toujours désagréable et rude; dans celle des Oiseaux, on trouve de la douceur, de l'agrément, de la mélodie; il y a quelques espèces dont, à la vérité, la voix paroît insupportable, sur-tout en la comparant à celle des autres; mais ces espèces sont en assez petit nombre, et ce sont les plus gros oiseaux que la Nature semble avoir traités comme les quadrupèdes, en ne leur donnant pour voix qu'un seul ou plusieurs cris qui paroissent d'autant plus rauques, plus perçans et plus forts, qu'ils ont moins de proportion avec la grandeur de l'animal; un paon, qui n'a pas la centième partie du volume d'un bœuf, se fait entendre de plus loin; un rossignol peut remplir de ses sons tout autant d'espace qu'une grande voix humaine; cette prodigieuse étendue, cette force de leur voix dépend en entier de leur conformation, tandis que la continuité de leur chant ou de leur silence ne dépend que de leurs affections intérieures; ce sont deux choses qu'il faut considérer à part.

L'Oiseau a d'abord les muscles pectoraux beaucoup plus charnus et plus forts que l'homme ou que tout autre animal, et c'est par cette raison qu'il fait agir ses ailes avec beaucoup plus de vîtesse et de force que l'homme ne peut remuer ses bras; et en même temps que les puissances qui font mouvoir les ailes sont plus grandes, le volume des ailes est aussi plus étendu et la masse plus légère, relativement à la grandeur et au poids du corps de l'Oiseau; de petits os vides et

minces, peu de chair, des tendons fermes et des plumes avec une étendue souvent double, triple ou quadruple de celle du diamètre du corps, forment l'aile de l'Oiseau qui n'a besoin que de la réaction de l'air pour soulever le corps, et de légers mouvemens pour le soutenir élevé. La plus ou moins grande facilité du vol, ses différens degrés de rapidité, sa direction même de bas en haut et de haut en bas dépendent de la combinaison de tous les résultats de cette conformation. Les oiseaux dont l'aile et la queue sont plus longues et le corps plus petit, sont ceux qui volent le plus vîte et le plus longtemps ; ceux au contraire qui, comme l'outarde, le casoar ou l'autruche, ont les ailes et la queue courtes, avec un grand volume de corps, ne s'élèvent qu'avec peine, ou même ne peuvent quitter la terre.

La force des muscles, la conformation des ailes, l'arrangement des plumes et la légéreté des os, sont les causes physiques de l'effet du vol qui paroît fatiguer si peu la poitrine de l'Oiseau, que c'est souvent dans ce temps même du vol qu'il fait le plus retentir sa voix par des cris continus. Les poumons plus grands, plus étendus que ceux des quadrupèdes, ont plusieurs appendices qui forment des poches, des espèces de réservoirs d'air qui rendent encore le corps de l'Oiseau plus léger, en même temps qu'ils fournissent aisément et abondamment la substance aérienne qui sert d'aliment à la voix. On a vu dans l'histoire de l'ouarine, qu'une assez légère différence, une extension de plus dans les parties solides de l'organe, donne à ce quadrupède qui n'est que d'une grandeur médiocre, une

voix si facile et si forte qu'il la fait retentir, presque continuellement, à plus d'une lieue de distance, quoique les poumons soient conformés comme ceux des autres animaux quadrupèdes ; à plus grande raison, ce même effet se trouve dans l'Oiseau où il y a un grand appareil dans les organes qui doivent produire les sons, et où toutes les parties de la poitrine paroissent être formées pour concourir à la force et à la durée de la voix.

Il me semble qu'on peut démontrer par des faits combinés, que la voix des Oiseaux est non-seulement plus forte que celle des quadrupèdes, relativement au volume de leur corps, mais même absolument, et sans y faire entrer ce rapport de grandeur : communément les cris de nos quadrupèdes domestiques ou sauvages ne se font pas entendre au-delà d'un quart ou d'un tiers de lieue, et ce cri se fait dans la partie de l'atmosphère la plus dense, c'est-à-dire, la plus propre à propager le son ; au lieu que la voix des Oiseaux qui nous parvient du haut des airs, se fait dans un milieu plus rare, et où il faut une plus grande force pour produire le même effet. On sait par des expériences faites avec la machine pneumatique, que le son diminue à mesure que l'air devient plus rare ; et j'ai reconnu, par une observation que je crois nouvelle, combien la différence de cette raréfaction influe en plein air. J'ai souvent passé des jours entiers dans les forêts où l'on est obligé de s'appeler de loin, et d'écouter avec attention, pour entendre le son du cor et la voix des chiens ou des hommes ; j'ai remarqué que dans le temps de la plus grande chaleur

du jour, c'est-à-dire, depuis dix heures jusqu'à quatre, on ne peut entendre que d'assez près les mêmes voix, les mêmes sons que l'on entend de loin le matin, le soir et sur-tout la nuit, dont le silence ne fait rien ici, parce qu'à l'exception de quelques reptiles ou de quelques oiseaux nocturnes, il n'y avoit pas le moindre bruit dans ces forêts; j'ai de plus observé qu'à toutes les heures du jour et de la nuit, on entendoit plus loin en hiver par la gelée, que par le plus beau temps de toute autre saison. Tout le monde peut s'assurer de la vérité de cette observation, qui ne demande, pour être bien faite, que la simple attention de choisir les jours sereins et calmes, pour que le vent ne puisse déranger le rapport que nous venons d'indiquer dans la propagation du son; il m'a souvent paru que je ne pouvois entendre a midi que de six cents pas de distance la même voix que j'entendois de douze ou quinze cents à six heures du matin ou du soir, sans pouvoir attribuer cette grande différence à d'autre cause qu'à la raréfaction de l'air plus grande à midi, et moindre le soir ou le matin; et puisque ce degré de raréfaction fait une différence de plus de moitié sur la distance à laquelle peut s'étendre le son à la surface de la terre, c'est-à-dire, dans la partie la plus basse et la plus dense de l'atmosphère, qu'on juge de combien doit être la perte du son dans les parties supérieures où l'air devient plus rare à mesure qu'on s'élève, et dans une proportion bien plus grande que celle de la raréfaction causée par la chaleur du jour! Les oiseaux dont nous entendons la voix d'en haut et souvent sans les apercevoir, sont alors élevés à

une hauteur égale à trois mille quatre cent trente-six fois leur diamètre, puisque ce n'est qu'à cette distance que l'œil humain cesse de voir les objets. Supposons donc que l'Oiseau avec ses ailes étendues fasse un objet de quatre pieds de diamètre, il ne disparoîtra qu'à la hauteur de treize mille sept cent quarante-quatre pieds ou de plus de deux mille toises; et si nous supposons une troupe de trois ou quatre cents gros oiseaux, tels que des cigognes, des oies, des canards, dont quelquefois nous entendons la voix avant de les apercevoir, l'on ne pourra nier que la hauteur à laquelle ils s'élèvent ne soit encore plus grande, puisque la troupe, pour peu qu'elle soit serrée, forme un objet dont le diamètre est bien plus grand. Ainsi, l'Oiseau en se faisant entendre d'une lieue du haut des airs, et produisant des sons dans un milieu qui en diminue l'intensité et en raccourcit de plus de moitié la propagation, a par conséquent la voix quatre fois plus forte que l'homme ou le quadrupède, qui ne peut se faire entendre à une demi-lieue sur la surface de la terre; et cette estimation est peut-être plus foible que trop forte, car indépendamment de ce que nous venons d'exposer, il y a encore une considération qui vient à l'appui de nos conclusions; c'est que le son rendu dans le milieu des airs doit, en se propageant, remplir une sphère dont l'Oiseau est le centre, tandis que le son produit à la surface de la terre, ne remplit qu'une demi-sphère, et que la partie du son qui se réfléchit contre la terre, aide et sert à la propagation de celui qui s'étend en haut et à côté; c'est par cette raison qu'on dit que la voix monte,

et que de deux personnes qui se parlent du haut d'une tour en bas, celui qui est au-dessus est forcé de crier beaucoup plus haut que l'autre, s'il veut s'en faire également entendre.

Et à l'égard de la douceur de la voix et de l'agrément du chant des Oiseaux, nous observerons que c'est une qualité en partie naturelle et en partie acquise; la grande facilité qu'ils ont à retenir et répéter les sons, fait que non-seulement ils en empruntent les uns des autres, mais que souvent ils copient les inflexions, les tons de la voix humaine et de nos instrumens. N'est-il pas singulier que, dans tous les pays peuplés et policés, la plupart des oiseaux aient la voix charmante et le chant mélodieux, tandis que dans l'immense étendue des déserts de l'Afrique et de l'Amérique, où l'on n'a trouvé que des hommes sauvages, il n'existe aussi que des oiseaux criards, et qu'à peine on puisse citer quelques espèces dont la voix soit douce et le chant agréable? doit-on attribuer cette différence à la seule influence du climat? L'excès du froid et du chaud produit, à la vérité, des qualités excessives dans la nature des animaux, et se marque souvent à l'extérieur par des caractères durs et par des couleurs fortes. Les quadrupèdes dont la robe est variée et empreinte de couleurs opposées, semée de taches rondes, ou rayée de bandes longues, tels que les panthères, les léopards, les zèbres, les civettes, sont tous des animaux des climats les plus chauds; presque tous les oiseaux de ces mêmes climats brillent à nos yeux des plus vives couleurs; au lieu que dans les pays tempérés, les teintes sont plus foibles, plus nuancées, plus

douces : sur trois cents espèces d'oiseaux que nous pouvons compter dans notre climat, le paon, le coq, le loriot, le martin-pêcheur, le chardonneret, sont presque les seuls que l'on puisse citer pour la variété des couleurs; tandis que la Nature semble avoir épuisé ses pinceaux sur le plumage des oiseaux de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Inde. Ces quadrupèdes dont la robe est si belle, ces oiseaux dont le plumage éclate des plus vives couleurs, ont en même temps la voix dure et sans inflexions, les sons rauques et discordans, le cri désagréable et même effrayant : on ne peut douter que l'influence du climat ne soit la cause principale de ces effets; mais ne doit-on pas y joindre, comme cause secondaire, l'influence de l'homme ?

Dans tous les animaux retenus en domesticité ou détenus en captivité, les couleurs naturelles et primitives ne s'exaltent jamais et paroissent ne varier que pour se dégrader, se nuancer et se radoucir : on en a vu nombre d'exemples dans les quadrupèdes; il en est de même dans les oiseaux domestiques; les coqs et les pigeons ont encore plus varié pour les couleurs, que les chiens ou les chevaux. L'influence de l'homme sur la Nature, s'étend bien au-delà de ce qu'on imagine; il influe directement et presque immédiatement sur le naturel, sur la grandeur et la couleur des animaux qu'il propage et qu'il s'est soumis; il influe médiatement et de plus loin sur tous les autres qui, quoique libres, habitent le même climat. L'homme a changé, pour sa plus grande utilité, dans chaque pays la surface de la terre; les animaux qui y sont attachés, et qui sont forcés d'y chercher

leur subsistance, qui vivent en un mot sous ce même climat et sur cette même terre dont l'homme a changé la nature, ont dû changer aussi et se modifier ; ils ont pris par nécessité plusieurs habitudes qui paroissent faire partie de leur nature ; ils en ont pris d'autres par crainte, qui ont altéré, dégradé leurs mœurs ; ils en ont pris par imitation ; enfin ils en ont reçu par l'éducation à mesure qu'ils en étoient plus ou moins susceptibles. Le chien s'est prodigieusement perfectionné par le commerce de l'homme ; sa férocité naturelle s'est tempérée et a cédé à la douceur de la reconnoissance et de l'attachement, dès qu'en lui donnant sa subsistance l'homme a satisfait à ses besoins. Dans cet animal les appétits les plus véhémens dérivent de l'odorat et du goût, deux sens qu'on pourroit réunir en un seul, qui produit les sensations dominantes du chien et des autres animaux carnassiers, desquels il ne diffère que par un point de sensibilité que nous avons augmenté ; une nature moins forte, moins fière, moins féroce que celle du tigre, du léopard ou du lion ; un naturel dès-lors plus flexible, quoiqu'avec des appétits tout aussi véhémens, s'est néanmoins modifié, ramolli par les impressions douces du commerce des hommes, dont l'influence n'est pas aussi grande sur les autres animaux, parce que les uns ont une nature revêche, impénétrable aux affections douces ; que les autres sont durs, insensibles ou trop défians ou trop timides ; que tous jaloux de leur liberté fuient l'homme et ne le voient que comme leur tyran ou leur destructeur.

L'homme a moins d'influence sur les Oiseaux que sur les quadrupèdes, parce que leur nature est plus



éloignée, et qu'ils sont moins susceptibles des sentimens d'attachement et d'obéissance; les oiseaux que nous appelons domestiques, ne sont que prisonniers; ils ne nous rendent aucun service pendant leur vie; ils ne nous sont utiles que par leur propagation, c'est-à-dire, par leur mort; ce sont des victimes que nous multiplions sans peine et que nous immolons sans regret et avec fruit. Comme leur instinct diffère de celui des quadrupèdes, et n'a nul rapport avec le nôtre, nous ne pouvons leur rien inspirer directement, ni même leur communiquer indirectement aucun sentiment relatif; nous ne pouvons influer que sur la machine, et eux aussi ne peuvent nous rendre que machinalement ce qu'ils ont reçu de nous. Un oiseau dont l'oreille est assez délicate, assez précise pour saisir et retenir une suite de sons et même de paroles, et dont la voix est assez flexible pour les répéter distinctement, reçoit ces paroles sans les entendre, et les rend comme il les a reçues; quoiqu'il articule des mots, il ne parle pas, parce que cette articulation de mots n'émane pas du principe de la parole, et n'en est qu'une imitation qui n'exprime rien de ce qui se passe à l'intérieur de l'animal, et ne représente aucune de ses affections. L'homme a donc modifié dans les Oiseaux quelques puissances physiques, quelques qualités extérieures, telles que celles de l'oreille et de la voix, mais il a moins influé sur les qualités intérieures. On en instruit quelques-uns à chasser et même à rapporter leur gibier; on en apprivoise quelques autres assez pour les rendre familiers; à force d'habitude, on les amène au point

de s'attacher à leur prison, de reconnoître aussi la personne qui les soigne ; mais tous ces sentimens sont bien légers, bien peu profonds en comparaison de ceux que nous transmettons aux animaux quadrupèdes, et que nous leur communiquons avec plus de succès, en moins de temps et en plus grande quantité. Quelle comparaison y a-t-il entre l'attachement d'un chien et la familiarité d'un serin ? entre l'intelligence d'un éléphant et celle de l'autruche, qui néanmoins paroît être le plus grave, le plus réfléchi des Oiseaux, soit parce que l'autruche est en effet l'éléphant des Oiseaux par la taille, et que le privilège de l'air sensé est, dans les animaux, attaché à la grandeur, soit qu'étant moins oiseau qu'aucun autre, et ne pouvant quitter la terre, elle tienne en effet de la nature des quadrupèdes ?

Maintenant, si l'on considère la voix des Oiseaux, indépendamment de l'influence de l'homme ; que l'on sépare dans le perroquet, le serin, le sansonnet, le merle, les sons qu'ils ont acquis, de ceux qui leur sont naturels ; que sur-tout on observe les oiseaux libres et solitaires, on reconnoîtra que non-seulement leur voix se modifie suivant leurs affections, mais même qu'elle s'étend, se fortifie, s'altère, se change, s'éteint ou se renouvelle selon les circonstances et les temps : comme la voix est de toutes leurs facultés l'une des plus faciles, et dont l'exercice leur coûte le moins, ils s'en servent au point de paroître en abuser, et ce ne sont pas les femelles qui (comme on pourroit le croire) abusent le plus de cet organe ; elles sont, dans les Oiseaux, bien plus silencieuses que les mâles ; elles jettent

comme eux, des cris de douleur ou de crainte ; elles ont des expressions ou des murmures d'inquiétude ou de sollicitude, sur-tout pour leurs petits; mais le chant paroît être interdit à la plupart d'entr'elles , tandis que dans le mâle, c'est l'une des qualités qui fait le plus de sensation. Le chant est le produit naturel d'une douce émotion, c'est l'expression agréable d'un desir tendre qui n'est qu'à demi satisfait; le serin dans sa volière, le verdier dans les plaines, le loriot dans les bois chantent également leurs amours à voix éclatante, à laquelle la femelle ne répond que par quelques petits sons de pur consentement; dans quelques espèces, la femelle applaudit au chant du mâle par un semblable chant, mais toujours moins fort et moins plein : le rossignol en arrivant avec les premiers jours du printemps, ne chante point encore; il garde le silence jusqu'à ce qu'il soit apparié ; son chant est d'abord assez court, incertain, peu fréquent, comme s'il n'étoit pas encore sûr de sa conquête, et sa voix ne devient pleine, éclatante et soutenue jour et nuit, que quand il voit déja sa femelle chargée du fruit de ses amours, s'occuper d'avance des soins maternels ; il s'empresse à les partager, il l'aide à construire le nid; jamais il ne chante avec plus de force et de continuité que quand il la voit travaillée des douleurs de la ponte, et ennuyée d'une longue et continuelle incubation; non seulement il pourvoit à sa subsistance pendant tout ce temps, mais il cherche à le rendre plus court, en multipliant ses caresses, en redoublant ses accens amoureux ; et ce qui prouve que le chant dépend en effet et en entier des amours, c'est qu'il cesse avec elles : dès que

la

la femelle couve, elle ne chante plus, et vers la fin de juin, le mâle se tait aussi, ou ne se fait entendre que par quelques sons rauques semblables au croassement d'un reptile et si différens des premiers, qu'on a de la peine à se persuader que ces sons viennent du rossignol, ni même d'un autre oiseau.

Ce chant qui cesse et se renouvelle tous les ans, et qui ne dure que deux ou trois mois; cette voix dont les beaux sons n'éclatent que dans la saison de l'amour, qui s'altère ensuite et s'éteint comme la flamme de ce feu satisfait, indique un rapport physique entre les organes de la génération et ceux de la voix; rapport qui paroît avoir une correspondance plus précise et des effets encore plus étendus dans l'Oiseau. On sait que dans l'homme la voix ne devient pleine qu'après la puberté; que dans les quadrupèdes elle se renforce et devient effrayante dans le temps du rut : la réplétion des vaisseaux spermatiques, la surabondance de la nourriture organique excitent une grande irritation dans les parties de la génération; celles de la gorge et de la voix paroissent se ressentir plus ou moins de cette chaleur irritante; la croissance de la barbe, la force de la voix, l'extension de la partie génitale dans le mâle; l'accroissement des mamelles, le développement des corps glanduleux dans la femelle, qui tous arrivent en même temps, indiquent assez la correspondance des parties de la génération avec celles de la gorge et de la voix. Dans les Oiseaux les changemens sont encore plus grands; non-seulement ces parties sont irritées, altérées ou changées par ces mêmes causes, mais elles paroissent même se détruire en entier pour se renouve-

ler : les testicules qui, dans l'homme et dans la plupart des quadrupèdes, sont à peu près les mêmes en tout temps, se flétrissent dans les Oiseaux et se trouvent pour ainsi dire réduits à rien après la saison des amours, au retour de laquelle ils renaissent, prennent une vie végétative et grossissent au-delà de ce que semble permettre la proportion du corps : le chant qui cesse et renaît dans les mêmes temps, nous indique des altérations relatives dans le gosier de l'Oiseau; et il seroit bon d'observer s'il ne se fait pas alors dans les organes de sa voix quelque production nouvelle, quelqu'extension considérable, qui ne dure qu'autant que le gonflement des parties de la génération.

Au reste l'homme paroît encore avoir influé sur ce sentiment d'amour, le plus profond de la Nature; il semble au moins qu'il en ait étendu la durée et multiplié les effets dans les animaux quadrupèdes et dans les oiseaux qu'il retient en domesticité; les oiseaux de basse-cour et les quadrupèdes domestiques ne sont pas bornés comme ceux qui sont libres à une seule saison, à un seul temps de rut; le coq, le pigeon, le canard peuvent comme le cheval, le bélier et le chien, s'unir et produire presqu'en toute saison, au lieu que les quadrupèdes et les oiseaux sauvages qui n'ont reçu que la seule influence de la Nature, sont bornés à une ou deux saisons, et ne cherchent à s'unir que dans ces seuls temps de l'année.

Nous venons d'exposer quelques-unes des principales qualités dont la Nature a doué les Oiseaux, nous avons tâché de reconnoître les influences de l'homme sur leurs facultés; nous avons vu qu'ils l'emportent

sur lui et sur tous les animaux quadrupèdes, par l'étendue et la vivacité du sens de la vue, par la précision, la sensibilité de celui de l'oreille, par la facilité et la force de la voix; et nous verrons bientôt qu'ils l'emportent encore de beaucoup par les puissances de la génération, et par l'aptitude au mouvement qui paroît leur être plus naturel que le repos: il y en a, comme les oiseaux de paradis, les mouettes, les martin-pêcheurs, qui semblent être toujours en mouvement, et ne se reposer que par instans; plusieurs se joignent, se choquent, semblent s'unir dans l'air; tous saisissent leur proie en volant sans se détourner, sans s'arrêter; au lieu que le quadrupède est forcé de prendre des points d'appui, des momens de repos pour se joindre, et que l'instant où il atteint sa proie est la fin de sa course: l'Oiseau peut donc faire dans l'état de mouvement plusieurs choses qui, dans le quadrupède, exigent l'état de repos: il peut aussi faire beaucoup plus en moins de temps, parce qu'il se meut avec plus de vîtesse, plus de continuité, plus de durée: toutes ces causes réunies influent sur les habitudes naturelles de l'Oiseau, et rendent encore son instinct différent de celui du quadrupède.

Pour donner quelqu'idée de la durée et de la continuité du mouvement des Oiseaux, et aussi de la proportion du temps et des espaces qu'ils ont coutume de parcourir dans leurs voyages, nous comparerons leur vîtesse avec celle des quadrupèdes, dans leurs plus grandes courses naturelles ou forcées; le cerf, le renne et l'élan peuvent faire quarante lieues en un jour; le renne attelé à un traîneau, en fait trente et peut sou-

tenir ce même mouvement plusieurs jours de suite : le chameau peut faire trois cents lieues en huit jours ; le cheval élevé pour la course et choisi parmi les plus légers et les plus vigoureux, pourra faire une lieue en six ou sept minutes ; mais bientôt sa vîtesse se ralentit, et il seroit incapable de fournir une carrière un peu longue qu'il auroit entamée, avec cette rapidité : nous avons cité l'exemple de la course d'un Anglois qui fit en onze heures trente-deux minutes, soixante-douze lieues en changeant vingt-une fois de cheval ; ainsi les meilleurs chevaux ne peuvent pas faire quatre lieues dans une heure, ni plus de trente lieues dans un jour. Or la vîtesse des Oiseaux est bien plus grande ; car, en moins de trois minutes, on perd de vue un gros oiseau, un milan qui s'éloigne, un aigle qui s'élève et qui présente une étendue dont le diamètre est de plus de quatre pieds ; d'où l'on doit inférer que l'Oiseau parcourt plus de sept cent cinquante toises par minute, et qu'il peut se transporter à vingt lieues dans une heure : il pourra donc aisément parcourir deux cents lieues tous les jours en dix heures de vol, ce qui suppose plusieurs intervalles dans le jour, et la nuit entière de repos. Nos hirondelles et nos autres oiseaux voyageurs peuvent donc se rendre de notre climat sous la ligne en moins de sept ou huit jours. Adanson (1) a vu et tenu, à la côte du Sénégal, des hirondelles arrivées le 9 octobre, c'est-à-dire huit ou neuf jours après leur départ d'Europe. Pietro della Valle dit qu'en

(1) Voyage au Sénégal par Adanson.

Perse le pigeon messager fait en un jour plus de chemin qu'un homme de pied ne peut en faire en six. On connoît l'histoire du faucon de Henri II, qui s'étant emporté après une cane-petière à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, et reconnu à l'anneau qu'il portoit; celle du faucon des Canaries, envoyé au duc de Lerme, qui revint d'Andalousie à l'île de Tënériffe en seize heures, ce qui fait un trajet de deux cent cinquante lieues. Hans Sloane assure qu'à la Barbade, les mouettes vont se promener en troupes à plus de deux cents milles de distance, et qu'elles reviennent le même jour. Une promenade de plus de cent trente lieues, indique assez la possibilité d'un voyage de deux cents; et je crois qu'on peut conclure de la combinaison de tous ces faits, qu'un oiseau de haut vol peut parcourir chaque jour quatre ou cinq fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile.

Tout contribue à cette facilité de mouvement dans l'Oiseau, d'abord les plumes dont la substance est très-légère, la surface très-grande, et dont les tuyaux sont creux; ensuite l'arrangement de ces mêmes plumes, la forme des ailes convexes en dessus et concaves en dessous, leur fermeté, leur grande étendue et la force des muscles qui les font mouvoir; enfin la légéreté même du corps, dont les parties les plus massives, telles que les os, sont beaucoup plus légères que celles des quadrupèdes; car les cavités dans les os des Oiseaux sont proportionnellement beaucoup plus grandes que dans les quadrupèdes, et les os plats qui n'ont point de cavités, sont plus minces et ont moins de poids. Cette légéreté des os diminue considérablement

le poids du corps de l'Oiseau, et l'on reconnoîtra, en pesant à la balance hydrostatique le squélète d'un quadrupède et celui d'un oiseau, que le premier est spécifiquement bien plus pesant que l'autre.

Un second effet très-remarquable, et que l'on doit rapporter à la nature des os, est la durée de la vie des Oiseaux, qui en général est plus longue et ne suit pas les mêmes règles, les mêmes proportions que dans les animaux quadrupèdes. Nous avons vu que, dans l'homme et dans ces animaux, la durée de la vie est toujours proportionnelle au temps employé à l'accroissement du corps, et en même temps nous avons observé qu'en général ils ne sont en état d'engendrer que lorsqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroissement. Dans les Oiseaux, l'accroissement est plus prompt et la reproduction plus précoce; un jeune oiseau peut se servir de ses pieds en sortant de la coque, et de ses ailes peu de temps après; il peut marcher en naissant et voler un mois ou cinq semaines après sa naissance; un coq est en état d'engendrer à l'âge de quatre mois, et ne prend son entier accroissement qu'en un an; les oiseaux plus petits le prennent en quatre ou cinq mois; ils croissent donc plus vîte et produisent bien plutôt que les animaux quadrupèdes, et néanmoins ils vivent bien plus longtemps proportionnellement; car la durée totale de la vie étant dans l'homme et dans les quadrupèdes six ou sept fois plus grande que celle de leur entier accroissement, il s'ensuivroit que le coq ou le perroquet qui ne sont qu'un an à croître, ne devroient vivre que six ou sept ans, au lieu que j'ai vu grand nombre

d'exemples bien différens ; des linotes prisonnières et néanmoins âgées de quatorze ou quinze ans, des coqs de vingt ans et des perroquets âgés de plus de trente ; je suis même porté à croire que leur vie pourroit s'étendre bien au-delà des termes que je viens d'indiquer (1), et je suis persuadé qu'on ne peut attribuer cette longue durée de la vie dans des êtres aussi délicats, et que les moindres maladies font périr, qu'à la texture de leurs os, dont la substance moins solide, plus légère que celle des os des quadrupèdes, reste plus longtemps poreuse ; en sorte que l'os ne se durcit, ne se remplit, ne s'obstrue pas aussi vîte à beaucoup près que dans les quadrupèdes. Cet endurcissement de la substance des os est, comme nous l'avons dit, la cause générale de la mort naturelle : le terme en est d'autant plus éloigné, que les os sont moins solides ; c'est par cette raison qu'il y a plus de femmes que d'hommes qui arrivent à une vieillesse extrême ; c'est par cette même raison que les Oiseaux vivent plus longtemps que les quadrupèdes, et les poissons plus longtemps que les Oiseaux, parce que

---

(1) Un homme digne de foi m'a assuré qu'un perroquet âgé d'environ quarante ans avoit pondu sans le concours d'aucun mâle, au moins de son espèce. — On a dit qu'un cygne avoit vécu trois cents ans ; une oie, quatre-vingts ; un onocrotale autant. L'aigle et le corbeau passent pour vivre très-longtemps. *Encyclopédie*, article *Oiseau.* — Aldrovande rapporte qu'un pigeon avoit vécu vingt-deux ans, et qu'il n'avoit cessé d'engendrer que les six dernières années de sa vie. — Willughby dit que les linotes vivent quatorze ans, et les chardonnerets vingt-trois.

les os des poissons sont d'une substance encore plus légère, et qui conserve sa ductilité plus longtemps que celle des os des Oiseaux.

Si nous voulons maintenant comparer un peu plus en détail les Oiseaux avec les animaux quadrupèdes, nous y trouverons plusieurs rapports particuliers, qui nous rappelleront l'uniformité du plan général de la Nature : il y a dans les Oiseaux, comme dans les quadrupèdes, des espèces carnassières, et d'autres auxquelles les fruits, les grains, les plantes suffisent pour se nourrir. La même cause physique qui produit dans l'homme et dans les animaux la nécessité de vivre de chair et d'alimens très-substantiels, se retrouve dans les Oiseaux ; ceux qui sont carnassiers n'ont qu'un estomac et des intestins moins étendus que ceux qui se nourrissent de grains ou de fruits : le jabot dans ceux-ci, et qui manque ordinairement aux premiers, correspond à la panse des animaux ruminans; ils peuvent vivre d'alimens légers et maigres, parce qu'ils peuvent en prendre un grand volume en remplissant leur jabot, et compenser ainsi la qualité par la quantité ; ils ont deux *cœcum* et un gésier qui est un estomac très-musculeux, très-ferme, qui leur sert à triturer les parties dures des grains qu'ils avalent ; au lieu que les oiseaux de proie ont les intestins bien moins étendus, et n'ont ordinairement ni gésier, ni jabot, ni double *cœcum*.

Le naturel et les mœurs dépendent beaucoup des appétits ; en comparant donc à cet égard les Oiseaux aux quadrupèdes, il me paroît que l'aigle noble et généreux est le lion, que le vautour, cruel, insatiable,

est le tigre; le milan, la buse, le corbeau, qui ne cherchent que les vidanges et les chairs corrompues, sont les hyènes, les loups et les chacals; les faucons, les éperviers, les autours et les autres oiseaux chasseurs, sont les chiens, les renards, les onces et les lynx; les chouettes qui ne voient et ne chassent que la nuit, seront les chats; les hérons, les cormorans qui vivent de poissons, seront les castors et les loutres; les pics seront les fourmillers, puisqu'ils se nourrissent de même en tirant également la langue pour la charger de fourmis. Les paons, les coqs, les dindons, tous les oiseaux à jabot représentent les bœufs, les brebis, les chèvres et les autres animaux ruminans; de manière qu'en établissant une échelle des appétits, et présentant le tableau des différentes façons de vivre, on retrouvera dans les Oiseaux les mêmes rapports et les mêmes différences que nous avons observées dans les quadrupèdes, et même les nuances en seront peut-être plus variées; par exemple, les Oiseaux paroissent avoir un fonds particulier de subsistance; la Nature leur a livré, pour nourriture, tous les insectes que les quadrupèdes dédaignent : la chair, le poisson, les amphibies, les reptiles, les insectes, les fruits, les grains, les semences, les racines, les herbes, tout ce qui vit ou végète devient leur pâture; et nous verrons qu'ils sont assez indifférens sur le choix, et que souvent ils suppléent à l'une des nourritures par une autre. Le sens du goût dans la plupart des Oiseaux est presque nul, ou du moins fort inférieur à celui des quadrupèdes; ceux-ci, dont le palais et la langue sont à la vérité moins délicats que dans l'homme, ont cepen-

dant ces organes plus sensibles et moins durs que les Oiseaux dont la langue est presque cartilagineuse; car, de tous les Oiseaux, il n'y a guère que ceux qui se nourrissent de chair, dont la langue soit molle et assez semblable, pour la substance, à celle des quadrupèdes. Ces oiseaux auront donc le sens du goût meilleur que les autres, d'autant qu'ils paroissent aussi avoir plus d'odorat, et que la finesse de l'odorat supplée à la grossièreté du goût; mais, comme l'odorat est plus foible et le tact du goût plus obtus dans tous les Oiseaux que dans les quadrupèdes, ils ne peuvent guère juger des saveurs; aussi voit-on que la plupart ne font qu'avaler, sans jamais savourer; la mastication qui fait une grande partie de la jouissance de ce sens, leur manque; ils sont, par toutes ces raisons, si peu délicats sur les alimens, que quelquefois ils s'empoisonnent en voulant se nourrir (1).

C'est donc sans connoissance et sans réflexion, que quelques Naturalistes ont divisé le genre des Oiseaux par leur manière de vivre; cette idée est plus applicable aux quadrupèdes, parce que leur goût étant plus vif et plus sensible, leurs appétits sont plus décidés; quoique l'on puisse dire avec raison des quadrupèdes comme des Oiseaux, que la plupart de ceux qui se nourrissent de plantes ou d'autres alimens, pourroient aussi manger de la chair. Nous voyons les poules, les

---

(1) Le persil, le café, les amandes amères sont un poison pour les poules, les perroquets et plusieurs autres oiseaux, qui néanmoins les mangent avec autant d'avidité que les autres nourritures qu'on leur offre.

dindons et les autres oiseaux qu'on appelle granivores, rechercher les vers, les insectes, les parcelles de viande, encore plus soigneusement qu'ils ne cherchent les graines; on nourrit avec de la chair hachée le rossignol qui ne vit que d'insectes; les chouettes qui sont naturellement carnassières, mais qui ne peuvent attraper la nuit que des chauve-souris, se rabattent sur les papillons-phalènes qui volent aussi dans l'obscurité : le bec crochu n'est pas, comme le disent les gens amoureux des causes finales, un indice, un signe certain d'un appétit décidé pour la chair, ni un instrument fait exprès pour la déchirer, puisque les perroquets et plusieurs autres oiseaux dont le bec est crochu, semblent préférer les fruits et les graines à la chair : ceux qui sont les plus voraces, les plus carnassiers, mangent du poisson, des crapauds, des reptiles lorsque la chair leur manque. Presque tous les oiseaux qui paroissent ne vivre que de graines, ont néanmoins été nourris dans le premier âge par leurs pères et mères avec des insectes. Ainsi, rien n'est plus gratuit et moins fondé que cette division des Oiseaux, tirée de leur manière de vivre, ou de la différence de leur nourriture.

Comme la mastication manque aux Oiseaux; que le bec ne représente qu'à certains égards la mâchoire des quadrupèdes; que même il ne peut suppléer que très-imparfaitement à l'office des dents; qu'ils sont forcés d'avaler les graines entières ou à demi concassées, et qu'ils ne peuvent les broyer avec le bec, ils n'auroient pu les digérer, ni par conséquent se nourrir, si leur estomac eût été conformé comme celui des animaux qui ont des dents; les oiseaux granivores ont des gé-

siers, c'est-à-dire, des estomacs d'une substance assez ferme et assez solide pour broyer les alimens, à l'aide de quelques petits cailloux qu'ils avalent; c'est comme s'ils portoient et plaçoient à chaque fois des dents dans leur estomac, où l'action du broiement et de la trituration par le frottement est bien plus grande que dans les quadrupèdes et même dans les animaux carnassiers qui n'ont point de gésier, mais un estomac souple et assez semblable à celui des autres animaux : on a observé que ce seul frottement dans le gésier, avoit rayé profondément et usé presque aux trois quarts plusieurs pièces de monnoie qu'on avoit fait avaler à une autruche.

De la même manière que la Nature a donné aux quadrupèdes qui fréquentent les eaux, ou qui habitent les pays froids, une double fourrure et des poils plus serrés, plus épais; de même tous les oiseaux aquatiques et ceux des terres du nord, sont pourvus d'une grande quantité de plumes et d'un duvet très-fin; en sorte qu'on peut juger par cet indice, de leur pays natal et de l'élément auquel ils donnent la préférence. Dans tous les climats les oiseaux d'eau sont à peu près également garnis de plumes, et ils ont près de la queue des grosses glandes, des espèces de réservoirs d'une matière huileuse, dont ils se servent pour lustrer et vernir leurs plumes; ce qui, joint à leur épaisseur, les rend impénétrables à l'eau qui ne peut que glisser sur leur surface; les oiseaux de terre manquent de ces glandes ou les ont beaucoup plus petites.

Les oiseaux presque nuds, tels que l'autruche, le casoar, le dronte, ne se trouvent que dans les pays chauds; tous ceux des pays froids sont bien fourrés

et bien couverts; les oiseaux du haut vol ont besoin de toutes leurs plumes pour résister au froid de la moyenne région de l'air. Lorsqu'on veut empêcher un aigle de s'élever trop haut et de se perdre à nos yeux, il ne faut que lui dégarnir le ventre; il devient dès-lors trop sensible au froid pour s'élever à cette grande hauteur.

Tous les Oiseaux en général sont sujets à la mue comme les quadrupèdes; la plus grande partie de leurs plumes tombent et se renouvellent tous les ans, et même les effets de ce changement sont bien plus sensibles que dans les quadrupèdes; la plupart des Oiseaux sont souffrans et malades dans la mue; quelques-uns en meurent; aucun ne produit dans ce temps; la poule la mieux nourrie cesse alors de pondre; la nourriture organique qui auparavant étoit employée à la reproduction, se trouve consommée, absorbée et au-delà par la nutrition de ces plumes nouvelles, et cette même nourriture organique ne redevient surabondante que quand elles ont pris leur entière croissance. Communément c'est vers la fin de l'été et en automne que les Oiseaux muent; les plumes renaissent en même temps; la nourriture abondante qu'ils trouvent dans cette saison est en grande partie consommée par la croissance de ces plumes nouvelles, et ce n'est que quand elles ont pris leur entier accroissement, c'est-à-dire à l'arrivée du printemps, que la surabondance de la nourriture, aidée de la douceur de la saison, les porte à l'amour; alors toutes les plantes renaissent; les insectes engourdis se réveillent ou sortent de leur nymphe; la terre semble fourmiller de vie; cette chère nouvelle, qui ne

paroît préparée que pour eux, leur donne une nouvelle vigueur, un surcroît de vie qui se répand par l'amour et se réalise par la reproduction.

On croiroit qu'il est aussi essentiel à l'Oiseau de voler, qu'au poisson de nager, et au quadrupède de marcher ; cependant il y a, dans tous ces genres, des exceptions à ce fait général ; et de même que dans les quadrupèdes il y en a, comme les roussettes, les rougettes et les chauve-souris, qui volent et ne marchent pas ; d'autres qui, comme les phoques, les morses et les lamantins, ne peuvent que nager, ou qui, comme les castors et les loutres, marchent plus difficilement qu'ils ne nagent; d'autres enfin qui, comme les paresseux, peuvent à peine se traîner; de même, dans les Oiseaux, on trouve l'autruche, le casoar, le dronte, le thouyou, qui ne peuvent voler, et sont réduits à marcher ; d'autres, comme les pingoins, les perroquets de mer, qui volent et nagent, mais ne peuvent marcher; d'autres qui, comme les oiseaux de paradis, ne marchent ni ne nagent, et ne peuvent prendre de mouvement qu'en volant. Seulement il paroît que l'élément de l'eau appartient plus aux Oiseaux qu'aux quadrupèdes; car à l'exception d'un petit nombre d'espèces, tous les animaux terrestres fuient l'eau, et ne nagent que quand ils y sont forcés par la crainte ou par le besoin de nourriture ; au lieu que, dans les Oiseaux, il y a une grande tribu d'espèces qui ne se plaisent que sur l'eau, et semblent n'aller à terre que par nécessité ou pour des besoins particuliers, comme celui de déposer leurs œufs hors de l'atteinte des eaux ; et ce qui démontre que l'élément de l'eau ap-

partient plus aux Oiseaux qu'aux animaux terrestres, c'est qu'il n'y a que trois ou quatre quadrupèdes qui aient des membranes entre les doigts des pieds ; au lieu qu'on peut compter plus de trois cents oiseaux pourvus de ces membranes qui leur donnent la facilité de nager. D'ailleurs la légéreté de leurs plumes et de leurs os, la forme même de leur corps, contribuent prodigieusement à cette plus grande facilité; l'homme est peut-être de tous les êtres celui qui fait le plus d'efforts en nageant, parce que la forme de son corps est absolument opposée à cette espèce de mouvement; dans les quadrupèdes, ceux qui ont plusieurs estomacs ou de gros et longs intestins nagent, comme plus légers, plus aisément que les autres, parce que ces grandes cavités intérieures rendent leur corps spécifiquement moins pesant ; les Oiseaux dont les pieds sont des espèces de rames, dont la forme du corps est oblongue, arrondie comme celle d'un navire, et dont le volume est si léger, qu'il n'enfonce qu'autant qu'il faut pour se soutenir, sont, par toutes ces causes, presqu'aussi propres à nager qu'à voler ; et même cette faculté de nager se développe la première, car on voit les petits canards s'exercer sur les eaux, longtemps avant que de prendre leur essor dans les airs.

Dans les quadrupèdes, sur-tout dans ceux qui ne peuvent rien saisir avec leurs doigts, qui n'ont que des cornes aux pieds ou des ongles durs, le sens du toucher paroît être réuni avec celui du goût dans la gueule ; comme c'est la seule partie qui soit divisée, et par laquelle ils puissent saisir les corps et en connoître la forme, en appliquant à leur surface la langue,

le palais et les dents, cette partie est le principal siége de leur toucher, ainsi que de leur goût. Dans les Oiseaux, le toucher de cette partie est donc au moins aussi imparfait que dans les quadrupèdes, parce que leur langue et leur palais sont moins sensibles; mais il paroît qu'ils l'emportent sur ceux-ci par le toucher des doigts, et que le principal siége de ce sens y réside; car en général ils se servent de leurs doigts beaucoup plus que les quadrupèdes, soit pour saisir (1), soit pour palper les corps; néanmoins l'intérieur des doigts étant dans les Oiseaux, toujours revêtu d'une peau dure et calleuse, le tact ne peut en être délicat, et les sensations qu'il produit doivent être assez peu distinctes.

Voici donc l'ordre des sens, tel que la Nature paroît l'avoir établi pour les différens êtres que nous considérons. Dans l'homme, le toucher est le premier, c'est-à-dire le plus parfait; le goût est le second, la vue le troisième, l'ouïe le quatrième, et l'odorat le dernier des sens. Dans le quadrupède, l'odorat est le premier, le goût le second, ou plutôt ces deux sens

(1) Nous avons vu dans l'histoire des animaux quadrupèdes, qu'il n'y en a pas un tiers qui se servent de leurs pieds de devant pour porter à leur gueule, au lieu que la plupart des Oiseaux se servent d'une de leurs pattes pour porter à leur bec, quoique cet acte doive leur coûter plus qu'aux quadrupèdes, puisque n'ayant que deux pieds, ils sont obligés de se soutenir avec effort sur un seul pendant que l'autre agit; au lieu que le quadrupède est alors appuyé sur les trois autres pieds ou assis sur les parties postérieures de son corps.

n'en font qu'un, la vue le troisième, l'ouïe le quatrième et le toucher le dernier. Dans l'Oiseau, la vue est le premier, l'ouïe est le second, le toucher le troisième, le goût et l'odorat les derniers. Les sensations dominantes, dans chacun de ces êtres, suivront le même ordre. L'homme sera aussi réfléchi que le sens du toucher paroît grave et profond : le quadrupède aura des appétits plus véhémens que ceux de l'homme, et l'oiseau des sensations plus légères et aussi étendues que l'est le sens de la vue.

Mais il y a un sixième sens qui, quoiqu'intermittent, semble lorsqu'il agit commander à tous les autres et produire alors les sensations dominantes, les mouvemens les plus violens et les affections les plus intimes; c'est le sens de l'amour : rien n'égale la force de ses impressions dans les animaux quadrupèdes; rien n'est plus pressant que leurs besoins; rien de plus fougueux que leurs desirs; ils se recherchent avec l'empressement le plus vif et s'unissent avec une espèce de fureur. Dans les Oiseaux il y a plus de tendresse, plus d'attachement, plus de morale en amour, quoique le fonds physique en soit peut-être encore plus grand que dans les quadrupèdes; à peine peut-on citer dans ceux-ci quelques exemples de chasteté conjugale, et encore moins du soin des pères pour leur progéniture; au lieu que dans les Oiseaux ce sont les exemples contraires qui sont rares, puisqu'à l'exception de ceux de nos basse-cours et de quelques autres espèces, tous paroissent s'unir par un pacte constant et qui dure au moins aussi longtemps que l'éducation de leurs petits.

C'est qu'indépendamment du besoin de s'unir, tout

mariage suppose une nécessité d'arrangement pour soi-même et pour ce qui doit en résulter; les Oiseaux qui sont forcés pour déposer leurs œufs, de construire un nid que la femelle commence par nécessité, et auquel le mâle amoureux travaille par complaisance, s'occupant ensemble de cet ouvrage, prennent de l'attachement l'un pour l'autre; les soins multipliés, les secours mutuels, les inquiétudes communes fortifient ce sentiment qui augmente encore et qui devient plus durable par une seconde nécessité; c'est de ne pas laisser refroidir les œufs, ni perdre le fruit de leurs amours pour lequel ils ont déjà pris tant de soins; la femelle ne pouvant les quitter, le mâle va chercher et lui apporte sa subsistance; quelquefois même il la remplace ou se réunit avec elle pour augmenter la chaleur du nid et partager les ennuis de sa situation; l'attachement qui vient de succéder à l'amour subsiste dans toute sa force pendant le temps de l'incubation, et il paroît s'accroître encore et s'épanouir davantage à la naissance des petits; c'est une autre jouissance, mais en même temps ce sont de nouveaux liens; leur éducation est un nouvel ouvrage auquel le père et la mère doivent travailler de concert. Les Oiseaux nous représentent donc tout ce qui se passe dans un ménage honnête; de l'amour suivi d'un attachement sans partage et qui ne se répand ensuite que sur la famille. Tout cela tient comme l'on voit à la nécessité de s'occuper ensemble de soins indispensables et de travaux communs; et ne voit-on pas aussi que cette nécessité de travail ne se trouvant chez nous que dans la seconde classe, les hommes de la première pouvant s'en dispenser, l'in-

différence et l'infidélité n'ont pu manquer de gagner les conditions élevées ?

Dans les animaux quadrupèdes, il n'y a que de l'amour physique et point d'attachement, c'est-à-dire nul sentiment durable entre le mâle et la femelle, parce que leur union ne suppose aucun arrangement précédent, et n'exige ni travaux communs ni soins subséquens ; dès-lors point de mariage. Le mâle dès qu'il a joui se sépare de la femelle, soit pour passer à d'autres, soit pour se refaire ; il n'est ni mari ni père de famille, car il méconnoît et sa femme et ses enfans ; elle-même s'étant livrée à plusieurs, n'attend de soins ni de secours d'aucun ; elle reste seule chargée du poids de sa progéniture et des peines de l'éducation ; elle n'a d'attachement que pour ses petits, et ce sentiment dure souvent plus longtemps que dans l'Oiseau : comme il paroît dépendre du besoin que les petits ont de leur mère, qu'elle les nourrit de sa propre substance, et que ses secours sont plus longtemps nécessaires dans la plupart des quadrupèdes qui croissent plus lentement que les Oiseaux, l'attachement dure aussi plus longtemps ; il y a même plusieurs espèces d'animaux quadrupèdes où ce sentiment n'est pas détruit par de nouvelles amours, et où l'on voit la mère conduire également, et soigner ses petits de deux ou trois portées. Il y a aussi quelques espèces de quadrupèdes dans lesquelles la société du mâle et de la femelle dure et subsiste pendant le temps de l'éducation des petits ; on le voit dans les loups et les renards ; le chevreuil, sur-tout, peut être regardé comme le modèle de la fidélité conjugale :

il y a au contraire quelques espèces d'oiseaux dont la pariade ne dure pas plus longtemps que les besoins de l'amour, comme dans l'espèce de la perdrix rouge où, lorsque la femelle couve, le mâle l'abandonne et la laisse chargée seule de l'éducation des petits; mais ces exceptions n'empêchent pas qu'en général la Nature n'ait donné plus de constance en amour aux Oiseaux qu'aux quadrupèdes.

Et ce qui prouve encore que ce mariage et ce moral d'amour n'est produit dans les Oiseaux que par la nécessité d'un travail commun, c'est que ceux qui ne font point de nid ne se marient point, et se mêlent indifféremment : on le voit par l'exemple familier de nos oiseaux de basse-cour ; le mâle paroît seulement avoir quelques attentions de plus pour ses femelles que n'en ont les quadrupèdes ; parce qu'ici la saison des amours n'est pas limitée, qu'il peut se servir plus longtemps de la même femelle, que le temps des pontes est plus long, qu'elles sont plus fréquentes ; qu'enfin, comme on enlève les œufs, les temps d'incubation sont moins pressés, et que les femelles ne demandent à couver que quand leurs puissances pour la génération se trouvent amorties et presque épuisées : ajoutez à toutes ces causes le peu de besoin que ces oiseaux domestiques ont de construire un nid pour se mettre en sûreté et se soustraire aux yeux, l'abondance dans laquelle ils vivent, la facilité de recevoir leur nourriture ou de la trouver toujours au même lieu, toutes les autres commodités que l'homme leur fournit, qui dispensent ces oiseaux des travaux, des soins et des inquiétudes que les autres ressentent et

partagent en commun ; et vous retrouverez chez eux les premiers effets du luxe et les maux de l'opulence, libertinage et paresse.

Au reste, dans ces oiseaux dont nous avons gâté les mœurs en les servant, comme dans ceux qui les ont conservées, parce qu'ils sont forcés de travailler ensemble et de se servir eux-mêmes, le fonds de l'amour physique (c'est-à-dire, l'étoffe, la substance qui produit cette sensation et en réalise les effets) est bien plus grand que dans les animaux quadrupèdes. Un coq suffit aisément à douze ou quinze poules, et féconde, par un seul acte tous les œufs que chacune peut produire en vingt jours ; il pourroit donc, absolument parlant, devenir chaque jour père de trois cents enfans. Une bonne poule peut produire cent œufs dans une seule saison, depuis le printemps jusqu'en automne. Quelle différence de cette grande multiplication au petit produit de nos quadrupèdes les plus féconds ! il semble que toute la nourriture qu'on fournit abondamment à ces oiseaux, se convertissant en liqueur séminale, ne serve qu'à leurs plaisirs, et tourne toute entière au profit de la propagation ; ce sont des espèces de machines que nous montons, que nous arrangeons nous-mêmes pour la multiplication ; nous en augmentons prodigieusement le nombre en les tenant ensemble, en les nourrissant largement et en les dispensant de tout travail, de tous soins, de toute inquiétude pour les besoins de la vie ; car le coq et la poule sauvages ne produisent dans l'état naturel qu'autant que nos perdrix et nos cailles : et quoique de tous les Oiseaux, les gallinacés soient les plus féconds,

leur produit se réduit à dix-huit ou vingt œufs, et leurs amours à une seule saison, lorsqu'ils sont dans l'état de nature : à la vérité il pourroit y avoir deux saisons et deux pontes dans des climats plus heureux; comme l'on voit dans celui-ci, plusieurs espèces d'oiseaux, pondre deux et même trois fois dans un été; mais aussi le nombre des œufs est moins grand dans toutes ces espèces, et le temps de l'incubation est plus court dans quelques-unes. Ainsi, quoique les Oiseaux soient en puissance bien plus prolifiques que les quadrupèdes, ils ne le sont pas beaucoup plus par l'effet; les pigeons, les tourterelles, ne pondent que deux œufs; les grands oiseaux de proie n'en pondent que trois ou quatre, la plupart des autres oiseaux cinq ou six; et il n'y a que les poules et les autres gallinacés, tels que le paon, le dindon, le faisan, les perdrix et les cailles qui produisent en grand nombre.

La disette, les soins, les inquiétudes, le travail forcé, diminuent dans tous les êtres les puissances et les effets de la génération. Nous l'avons vu dans les animaux quadrupèdes, et on le voit encore plus évidemment dans les Oiseaux; ils produisent d'autant plus qu'ils sont mieux nourris, plus choyés, mieux servis; et si nous ne considérons que ceux qui sont livrés à eux-mêmes, et exposés à tous les inconvéniens qui accompagnent l'entière indépendance, nous trouverons qu'étant continuellement travaillés de besoins, d'inquiétudes et de crainte, ils n'usent pas, à beaucoup près, autant qu'il se pourroit, de toutes leurs puissances pour la génération; ils semblent même en ménager les effets et les proportionner aux circonstances de leur situa-

tion. Un Oiseau, après avoir construit son nid et fait sa ponte, que je suppose de cinq œufs, cesse de pondre, et ne s'occupe que de leur conservation ; tout le reste de la saison sera employé à l'incubation et à l'éducation des petits, et il n'y aura point d'autre ponte ; mais si par hasard on brise les œufs, on renverse le nid, il en construit bientôt un autre, et pond encore trois ou quatre œufs ; et si on détruit ce second ouvrage comme le premier, l'oiseau travaillera de nouveau, et pondra encore deux ou trois œufs ; cette seconde et cette troisième ponte dépendent donc en quelque sorte de la volonté de l'oiseau : lorsque la première réussit, et tant qu'elle subsiste, il ne se livre pas aux émotions d'amour et aux affections intérieures qui peuvent donner à de nouveaux œufs la vie végétative nécessaire à leur accroissement et à leur exclusion au dehors; mais si la mort a moissonné sa famille naissante ou prête à naître, il se livre bientôt à ces affections, et démontre par un nouveau produit que ses puissances pour la génération n'étoient que suspendues et point épuisées, et qu'il ne se privoit des plaisirs qui la précèdent, que pour satisfaire au devoir naturel du soin de sa famille. Le devoir l'emporte donc encore ici sur la passion, et l'attachement sur l'amour; l'Oiseau paroît commander à ce dernier sentiment bien plus qu'au premier, auquel du moins il obéit toujours de préférence ; ce n'est que par la force qu'il se départ de l'attachement pour ses petits, et c'est volontairement qu'il renonce aux plaisirs de l'amour, quoique très en état d'en jouir.

De la même manière que dans les Oiseaux, les mœur

sont plus pures en amour, de même aussi les moyens d'y satisfaire sont plus simples que dans les quadrupèdes; ils n'ont qu'une seule façon de s'accoupler, au lieu que nous avons vu dans les quadrupèdes des exemples de toutes les situations (1); seulement il y a des espèces, comme celle de la poule, où la femelle s'abaisse en pliant les jambes; et d'autres, comme celle du moineau, où elle ne change rien à sa position ordinaire, et demeure droite sur ses pieds. Dans tous, le temps de l'accouplement est très-court, et plus court encore dans ceux qui se tiennent de bout que dans ceux qui s'abaissent. La forme extérieure (2) et la structure intérieure des parties de la génération sont fort différentes de celles des quadrupèdes; et la grandeur, la position, le nombre, l'action et le mouvement de ces parties varient même beaucoup dans les diverses espèces d'oiseaux. Aussi paroît-il qu'il y a intromission réelle dans les uns, et qu'il ne peut y avoir dans les autres qu'une forte compression, ou même un simple attouchement; mais nous réservons

(1) La femelle du chameau s'accroupit; celle de l'éléphant se renverse sur le dos. Les hérissons s'accouplent face à face debout ou couchés; et les singes de toutes les façons.

(2) La plupart des oiseaux ont deux verges ou une verge fourchue, et c'est par l'anus que sort cette double verge pour s'étendre au dehors. Dans quelques espèces, cette partie est d'une grandeur très-remarquable, et dans d'autres elle est à peine sensible. La femelle n'a pas comme dans les quadrupèdes l'orifice de la vulve au-dessous de l'anus; elle le porte au-dessus; elle n'a point de matrice comme les quadrupèdes, mais de simples ovaires.

ces détails, ainsi que plusieurs autres, pour l'histoire particulière de chaque genre d'oiseau.

En rassemblant sous un seul point de vue les idées et les faits que nous venons d'exposer, nous trouverons que le sens intérieur, le *sensorium* de l'Oiseau est principalement rempli d'images produites par le sens de la vue; que ces images sont superficielles, mais très-étendues, et la plupart relatives au mouvement, aux distances, aux espaces; que voyant une province entière aussi aisément que nous voyons notre horizon, il porte dans son cerveau une carte géographique des lieux qu'il a vus; que la facilité qu'il a de les parcourir de nouveau, est l'une des causes déterminantes de ses fréquentes promenades et de ses migrations. Nous reconnoîtrons qu'étant très-susceptible d'être ébranlé par le sens de l'ouïe, les bruits soudains doivent le remuer violemment, lui donner de la crainte et le faire fuir, tandis qu'on peut le faire approcher par des sons doux, et le leurrer par des appeaux; que les organes de la voix étant très-forts et très-flexibles, l'Oiseau ne peut manquer de s'en servir pour exprimer ses sensations, transmettre ses affections et se faire entendre de très-loin; qu'il peut aussi se mieux exprimer que le quadrupède, puisqu'il a plus de signes, c'est-à-dire plus d'inflexions dans la voix; que pouvant recevoir facilement et conserver longtemps les impressions des sons, l'organe de ce sens se monte comme un instrument qu'il se plaît à faire résonner; mais que ces sons communiqués et qu'il répète mécaniquement, n'ont aucun rapport avec ses affections intérieures; que le sens du toucher ne lui donnant que des sensations imparfaites, il n'a que des notions peu distinctes de la forme

des corps, quoiqu'il en voie très-clairement la surface ; que c'est par le sens de la vue et non par celui de l'odorat, qu'il est averti de loin de la présence des choses qui peuvent lui servir de nourriture ; qu'il a plus de besoin que d'appétit, plus de voracité que de sensualité ou de délicatesse de goût. Nous verrons que, pouvant aisément se soustraire à la main de l'homme, et se mettre même hors de la portée de sa vue, les Oiseaux ont dû conserver un naturel sauvage, et trop d'indépendance pour être réduits en vraie domesticité ; qu'étant plus libres, plus éloignés que les quadrupèdes, plus indépendans de l'empire de l'homme, ils sont moins troublés dans le cours de leurs habitudes naturelles ; que c'est par cette raison qu'ils se rassemblent plus volontiers et que la plupart ont un instinct décidé pour la société ; qu'étant forcés de s'occuper en commun des soins de leur famille, et même de travailler d'avance à la construction de leur nid, ils prennent un fort attachement l'un pour l'autre, qui devient leur affection dominante, et se répand ensuite sur leurs petits : que ce sentiment doux tempère les passions violentes, modère même celle de l'amour, et fait la chasteté, la pureté de leurs mœurs et la douceur de leur naturel ; que quoique plus riches en fonds d'amour qu'aucuns animaux, ils dépensent à proportion beaucoup moins, ne s'excèdent jamais, et savent subordonner leurs plaisirs à leurs devoirs ; qu'enfin cette classe d'êtres légers que la Nature paroît avoir produits dans sa gaieté, peut néanmoins être regardée comme un peuple sérieux, honnête, dont on a eu raison de tirer des fables morales et d'emprunter des exemples utiles.

HISTOIRE
NATURELLE
DES OISEAUX.

LES GALLINACÉS DOMESTIQUES.

DU COQ (1).

CET oiseau, quoique domestique, quoique le plus commun de tous, n'est peut-être pas encore assez connu; excepté le petit nombre de personnes qui font une étude particulière des productions de la Nature, il en est peu qui n'aient quelque chose à apprendre sur les détails de sa forme extérieure, sur la structure de ses parties internes, sur ses habitudes naturelles ou acquises, sur les différences qu'entraînent celles du sexe, du climat, des alimens; enfin sur les variétés des races diverses qui se sont séparées plutôt ou plus tard de la souche primitive.

Mais si le coq est trop peu connu de la plupart des hommes, il n'est pas moins embarrassant pour un Naturaliste à méthode, qui ne croit connoître un objet

(1) Lat. *Gallus;* it. *Gallo;* all. *Han.*

Cet article est en partie de Buffon et en partie de Montbeillard.

que lorsqu'il a su lui trouver une place dans ses classes et dans ses genres ; car, si prenant les caractères généraux de ses divisions méthodiques dans le nombre des doigts, il le met au rang des Oiseaux qui en ont quatre, que fera-t-il de la poule à cinq doigts qui est certainement une poule, et même fort ancienne, puisqu'elle remonte jusqu'au temps de Columelle qui en parle comme d'une race de distinction (1) ? Que s'il fait du Coq une classe à part, caractérisée par la forme singulière de sa queue, où placera-t-il le coq sans croupion et par conséquent sans queue, et qui n'en est pas moins un coq ? Que s'il admet pour caractère de cette espèce d'avoir les jambes garnies de plumes jusqu'au talon, ne sera-t-il pas embarrassé du coq pattu qui a des plumes jusqu'à l'origine des doigts, et du coq du Japon qui en a jusqu'aux ongles ? Enfin, s'il veut ranger les gallinacés à la classe des granivores, et que, dans le nombre et la structure de leurs estomacs et de leurs intestins, il croie voir clairement qu'ils sont en effet destinés à se nourrir de graines et d'autres matières végétales, comment s'expliquera-t-il à lui-même cet appétit de préférence qu'ils montrent constamment pour les vers de terre, et même pour toute chair hachée, cuite ou crue, à moins qu'il ne se persuade que la Nature ayant fait la poule granivore par ses longs intestins et son double estomac, l'a faite aussi vermivore, et même carnivore par son bec un tant soit peu crochu ; ou plutôt ne conviendra-t-il pas, s'il est de bonne foi, que les conjectures que l'on se permet ainsi sur

---

(1) Columelle, lib. VIII, cap. II.

les intentions de la Nature, et les efforts que l'on tente pour renfermer l'inépuisable variété de ses ouvrages, dans les limites étroites d'une méthode particulière, ne paroissent être faits que pour donner essor aux idées vagues et aux petites spéculations d'un esprit qui ne peut en concevoir de grandes, et qui s'éloigne d'autant plus de la vraie marche de la Nature, et de la connoissance réelle de ses productions ? Ainsi, sans prétendre assujétir la nombreuse famille des Oiseaux à une méthode rigoureuse, ni la renfermer toute entière dans cette espèce de filet scientifique, dont, malgré toutes nos précautions, il s'en échapperoit toujours quelques-uns, nous nous contenterons de rapprocher ceux qui nous paroîtront avoir plus de rapport entre eux, et nous tâcherons de les faire connoître par les traits les plus caractérisés de leur conformation intérieure, et sur-tout par les principaux faits de leur histoire.

Le Coq est un oiseau pesant, dont la démarche est grave et lente, et qui ayant les ailes fort courtes, ne vole que rarement, et quelquefois avec des cris qui expriment l'effort ; il chante indifféremment la nuit et le jour, mais non pas régulièrement à certaines heures, et son chant est fort différent de celui de sa femelle, quoiqu'il y ait aussi quelques femelles qui ont le même cri du coq, c'est-à-dire qui font le même effort du gosier avec un moindre effet; car leur voix n'est pas si forte, et ce cri n'est pas si bien articulé ; il gratte la terre pour chercher sa nourriture ; il avale autant de petits cailloux que de grains, et n'en digère que mieux ; il boit en prenant de l'eau dans son bec et le-

vant la tète à chaque fois pour l'avaler ; il dort le plus souvent un pied en l'air (1), et en cachant sa tête sous l'aile du même côté; son corps, dans sa situation naturelle, se soutient à peu près parallèle au plan de position, le bec de même ; le cou s'élève verticalement ; le front est orné d'une crête rouge et charnue, et le dessous du bec d'une double membrane de même couleur et de même nature : ce n'est cependant ni de la chair ni des membranes, mais une substance particulière, et qui ne ressemble à aucune autre.

Dans les deux sexes, les narines sont placées de part et d'autre du bec supérieur, et les oreilles de chaque côté de la tête, avec une peau blanche au-dessous de chaque oreille ; les pieds ont ordinairement quatre doigts, quelquefois cinq, mais toujours trois en avant et le reste en arrière ; les plumes sortent deux à deux de chaque tuyau, caractère assez singulier, qui n'a été saisi que par très-peu de Naturalistes ; la queue est à peu près droite, et néanmoins capable de s'incliner du côté du cou et du côté opposé ; cette queue, dans les races de gallinacés qui en ont une, est composée de quatorze grandes plumes qui se partagent en deux plans égaux, inclinés l'un à l'autre, et qui se rencontrent par leur bord supérieur, sous un angle plus ou moins aigu ; mais ce qui distingue le mâle, c'est que les deux plumes du milieu de la queue sont beaucoup

(1) Par une suite de cette attitude habituelle, la cuisse qui porte ordinairement le corps est la plus charnue, et nos gourmands savent bien la distinguer de l'autre dans les chapons et les poulardes.

plus longues que les autres, et se recourbent en arc; que les plumes du cou et du croupion sont longues et étroites, et que leurs pieds sont armés d'éperons : il est vrai qu'il se trouve aussi des poules qui ont des éperons, mais cela est rare; et les poules ainsi éperonnées, ont beaucoup d'autres rapports avec le mâle; leur crête se relève ainsi que leur queue; elles imitent le chant du coq, et cherchent à l'imiter en choses plus essentielles (1); mais on auroit tort de les regarder pour cela comme hermaphrodites, puisqu'étant incapables des véritables fonctions du mâle, et n'ayant que du dégoût pour celles qui leur conviendroient mieux, ce sont, à vrai dire, des individus viciés, indécis, privés de l'usage du sexe, et même des attributs essentiels de l'espèce, puisqu'ils ne peuvent en perpétuer aucune.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvemens, et toutes les proportions qui annoncent la force : un coq ainsi fait, n'imprimeroit pas la terreur à un lion, comme on l'a dit et écrit tant de fois, mais il inspirera de l'amour à un grand nombre de poules; si on veut le ménager, on ne lui en laissera que douze ou quinze. Columelle vouloit qu'on ne lui en donnât pas plus de cinq; mais quand il y en auroit cinquante chaque jour, on prétend qu'il ne manqueroit à aucune (2) : à la vérité, personne ne peut assurer que toutes ses approches soient réelles, efficaces et capables de féconder les œufs de sa femelle. Ses desirs ne sont

(1) Arist. Hist. des An., liv. 9, ch. 49.

(2) Aldrovande tom. II, lib. XIV.

pas moins impétueux que ses besoins paroissent être fréquens. Le matin, lorsqu'on lui ouvre la porte du poulailler où il a été renfermé pendant la nuit, le premier usage qu'il fait de sa liberté est de se joindre à ses poules; il semble que chez lui le besoin de manger ne soit que le second; et lorsqu'il a été privé de poules pendant du temps, il s'adresse à la première femelle qui se présente, fût-elle d'une espèce fort éloignée et même il s'en fait une du premier mâle qu'il trouve en son chemin, le premier fait est cité par Aristote, et le second est attesté par l'observation d'Edwards, et par une loi dont parle Plutarque (1), laquelle condamnoit au feu tout coq convaincu de cet excès de nature.

Les poules doivent être assorties au coq si l'on veut une race pure; mais si l'on cherche à varier et même à perfectionner l'espèce, il faut croiser les races. Cette observation n'avoit point échappé aux anciens. Columelle dit positivement que les meilleurs poulets sont ceux qui proviennent du mélange d'un coq de race étrangère avec les poules communes; et nous voyons dans Athénée, que l'on avoit encore enchéri sur cette idée, en donnant un coq-faisan aux poules ordinaires (2).

---

(1) « Ayant renfermé trois ou quatre jeunes coqs dans un lieu où ils ne pouvoient avoir de communication avec aucune poule, bientôt ils déposèrent leurs animosités précédentes, et au lieu de se battre, chacun tâchoit de cocher son camarade, quoiqu'aucun ne parût bien aise d'être coché. *Voyez préface des Glanures, tome II.*

(2) On m'a assuré que ces poules se mêlent aussi avec le coq-peintade, mais que les mulets qui proviennent de ce mélange sont peu féconds.

Dans

Dans tous les cas on doit choisir celles qui ont l'œil éveillé, la crête flottante et rouge, et qui n'ont point d'éperons; les proportions de leurs corps sont en général plus légères que celles du mâle; cependant elles ont les plumes plus larges et les jambes plus basses : les bonnes fermières donnent la préférence aux poules noires comme étant plus fécondes que les blanches, et pouvant échapper plus facilement à la vue perçante de l'oiseau de proie qui plane sur les basse-cours.

Le coq a beaucoup de soin et même d'inquiétude et de souci pour ses poules; il ne les perd guère de vue; il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène et ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui. A juger par les différentes inflexions de sa voix et par les différentes expressions de sa mine, on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différens langages : quand il les perd, il donne des signes de regrets; quoiqu'aussi jaloux qu'amoureux, il n'en maltraite aucune; sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrens; s'il se présente un autre coq, sans lui donner le temps de rien entreprendre, il accourt l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur son rival et lui livre un combat opiniâtre jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe, ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille; le desir de jouir, toujours trop violent, le porte non-seulement à écarter tout rival, mais même tout obstacle innocent; il bat et tue quelquefois les poussins pour jouir plus à son aise de la mère: mais ce seul desir est-il la cause de sa fureur jalouse? Au milieu d'un sérail nombreux et avec toutes les ressources qu'il sait se

faire, comment pourroit-il craindre le besoin ou la disette? Quelque véhémens que soient ses appétits, il semble craindre encore plus le partage qu'il ne desire la jouissance; et comme il peut beaucoup, sa jalousie est au moins plus excusable et mieux sentie que celle des autres sultans : d'ailleurs il a comme eux une poule favorite qu'il cherche de préférence, et à laquelle il revient presqu'aussi souvent qu'il va vers les autres.

Et ce qui paroît prouver que sa jalousie ne laisse pas d'être une passion réfléchie, quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ses amours, c'est que plusieurs coqs dans une basse-cour ne cessent de se battre, au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons, à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de suivre quelque poule.

Les hommes qui tirent parti de tout, pour leur amusement, ont bien su mettre en œuvre cette antipathie invincible, que la Nature a établie entre un coq et un coq; ils ont cultivé cette haine innée avec tant d'art, que les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles dignes d'intéresser la curiosité des peuples, même des peuples polis; et en même temps des moyens de développer ou d'entretenir dans les ames cette précieuse férocité qui est, dit-on, le germe de l'héroïsme : on a vu, on voit encore tous les jours dans plus d'une contrée, des hommes de tous états accourir en foule à ces grotesques tournois, se diviser en deux partis; chacun de ces partis s'échauffer pour son combattant, joindre la fureur des gageures les plus outrées à l'intérêt d'un si beau spectacle, et le dernier coup de bec de l'oiseau

vainqueur renverser la fortune de plusieurs familles; c'étoit autrefois la folie des Rhodiens, des Tangriens, de ceux de Pergame; c'est aujourd'hui celle des Chinois, des habitans des Philippines, de Java, de l'isthme de l'Amérique, et de quelques autres nations des deux continens.

Au reste, les coqs ne sont pas les seuls oiseaux dont ont ait ainsi abusé; les Athéniens qui avoient un jour dans l'année (1) consacré à ces combats de coqs, employoient aussi les cailles au même usage; et les Chinois élèvent encore aujourd'hui pour le combat certains petits oiseaux ressemblans à des cailles ou à des linotes, et par-tout la manière dont ces oiseaux se battent est différente, selon les diverses écoles où ils ont été formés, et selon la diversité des armes offensives ou défensives dont on les affuble; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les coqs de Rhodes qui étoient plus grands, plus forts que les autres, et beaucoup plus ardens au combat, l'étoient au contraire beaucoup moins pour leurs femelles; il ne leur falloit que trois poules au lieu

(1) Thémistocle allant combattre les Perses et voyant que ses soldats montroient peu d'ardeur, leur fit remarquer l'acharnement avec lequel des coqs se battoient: « Voyez, leur dit-il, le courage indomptable de ces animaux; cependant ils n'ont d'autre motif que le desir de vaincre; et vous qui combattez pour vos foyers, pour les tombeaux de vos pères, pour la liberté..... » Ce peu de mots ranima le courage de l'armée, et Thémistocle remporta la victoire; ce fut en mémoire de cet événement que les Athéniens instituèrent une espèce de fête qui se célébroit par des combats de coqs. *Voyez* Elien, *de variâ historiâ.* — Lib. II.

de quinze ou vingt, soit que leur feu se fût éteint dans la solitude forcée où ils avoient coutume de vivre, soit que leur colère, trop souvent excitée, eût étouffé en eux des passions plus douces, et qui cependant étoient dans l'origine le principe de leur courage et la source de leurs dispositions guerrières : les mâles de cette race étoient donc moins mâles que les autres, et les femelles qui souvent ne sont que ce qu'on les fait, étoient moins fécondes et plus paresseuses, soit à couver leurs œufs, soit à mener leurs poussins : tant l'art avoit bien réussi à dépraver la Nature ! tant l'exercice des talens de la guerre est opposé à ceux de la propagation !

Les poules peuvent indépendamment de toute communication avec le mâle, produire des œufs ; mais ces œufs sont tout ce que peut faire la nature prolifique de la femelle seule et abandonnée à elle-même, et il n'en sauroit résulter un animal vivant semblable à sa mère, et capable lui-même de produire d'autres animaux semblables à lui ; il faut pour cela le concours du coq et le mélange intime des liqueurs séminales des deux sexes.

La forme extérieure de l'œuf est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la décrire ; mais elle est assez souvent altérée par des accidens dont il est facile, ce me semble, de rendre raison, d'après l'histoire de l'œuf même et de sa formation.

Il n'est pas rare de trouver deux jaunes dans une seule coque ; cela arrive lorsque deux œufs également mûrs se détachent en même temps de l'ovaire, parcourent ensemble l'*oviductus*, et formant leur blanc

sans se séparer, se trouvent réunis sous la même enveloppe.

Il y a des poules qui donnent des œufs hardés ou sans coque, soit par le défaut de la matière propre dont se forme la coque, soit parce qu'ils sont chassés de l'*oviductus* avant leur entière maturité; aussi n'en voit-on jamais éclore de poulet, et cela arrive, dit-on, aux poules qui sont trop grasses : des causes directement contraires, produisent les œufs à coque trop épaisse, et même des œufs à double coque : on en a vu qui avoient conservé le pédicule par lequel ils étoient attachés à l'ovaire, d'autres qui étoient contournés en manière de croissant, d'autres qui avoient la forme d'une poire; d'autres enfin qui portoient sur leur coquille l'empreinte d'un soleil, d'une comète, d'une éclipse, ou de tel autre objet dont on avoit l'imagination frappée; on en a même vu quelques-uns de lumineux : ce qu'il y avoit de réel dans ces premiers phénomènes, c'est-à-dire les altérations de la forme de l'œuf, ou les empreintes à sa surface, ne doit s'attribuer qu'aux différentes compressions qu'il avoit éprouvées dans le temps que sa coque étoit encore assez souple pour céder à l'effort, et néanmoins assez ferme pour en conserver l'impression : il ne seroit pas tout-à-fait si facile de rendre raison des œufs lumineux; un docteur allemand en a observé de tels, qui étoient actuellement sous une poule blanche, fécondée, ajoute-t-il, par un coq très-ardent : on ne peut honnêtement nier la possibilité du fait, mais comme il est unique, il est prudent de répéter l'observation avant de l'expliquer.

A l'égard de ces prétendus œufs de coq qui sont sans

jaune, et contiennent à ce que croit le peuple, un serpent, ce n'est autre chose, dans la vérité, que le premier produit d'une poule trop jeune, ou le dernier effort d'une poule épuisée par sa fécondité même, ou enfin ce ne sont que des œufs imparfaits dont le jaune aura été crevé dans l'*oviductus* de la poule, soit par quelqu'accident, soit par un vice de conformation.

Les poules pondent indifféremment pendant toute l'année, excepté pendant la mue, qui dure ordinairement six semaines ou deux mois sur la fin de l'automne et au commencement de l'hiver : cette mue n'est autre chose que la chûte des vieilles plumes qui se détachent comme les vieilles feuilles des arbres, et comme les vieux bois des cerfs, étant poussées par les nouvelles : les coqs y sont sujets comme les poules : mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les nouvelles plumes prennent quelquefois une couleur différente de celles des anciennes. Un de nos observateurs a fait cette remarque sur une poule et sur un coq, et tout le monde la peut faire sur plusieurs autres espèces d'oiseaux, et particulièrement sur les bengalis dont le plumage varie presque à chaque mue ; et en général, presque tous les oiseaux ont leurs premières plumes, en naissant, d'une couleur différente de celle dont elles doivent revenir dans la suite.

La fécondité ordinaire des poules consiste à pondre presque tous les jours ; on dit qu'il y en a en Samogitie, à Malaca et ailleurs, qui pondent deux fois par jour. Aristote parle de certaines poules d'Illyrie qui pondoient jusqu'à trois fois, et il y a apparence que ce sont les mêmes que ces petites poules adriennes ou

adriatiques dont il parle dans un autre endroit, et qui étoient renommées par leur fécondité : quelques-uns ajoutent qu'il y a telle manière de nourrir les poules communes, qui leur donne cette fécondité extraordinaire ; la chaleur y contribue beaucoup ; on peut faire pondre les poules en hiver, en les tenant dans une écurie où il y a toujours du fumier chaud sur lequel elles puissent séjourner.

Dès qu'un œuf est pondu il commence à transpirer, et perd chaque jour quelques grains de son poids par l'évaporation des parties les plus volatiles de ses sucs à mesure que cette évaporation se fait, ou bien il s'épaissit, se durcit et se dessèche, ou bien il contracte un mauvais goût, et il se gâte enfin totalement au point qu'il devient incapable de rien produire : l'art de lui conserver longtemps toutes ses qualités, se réduit à mettre obstacle à cette transpiration (1) par une couche de matière grasse quelconque, dont on enduit exactement sa coque peu de momens après qu'il a été pondu ; avec cette seule précaution on gardera pendant plusieurs mois et même pendant des années des œufs bons à manger, susceptibles d'incubation, et

(1) Le journal économique du mois de mars 1755, fait mention de trois œufs, bons à manger, trouvés en Italie dans l'épaisseur d'un mur construit il y avoit trois cents ans : ce fait est d'autant plus difficile à croire, qu'un enduit de mortier ne seroit pas suffisant pour conserver un œuf, et que les murs les plus épais étant sujets à l'évaporation dans tous les points de leur épaisseur, puisque les mortiers de l'intérieur se sèchent à la longue, ils ne peuvent empêcher la transpiration des œufs cachés dans leur épaisseur, ni par conséquent les conserver.

qui auront, en un mot, toutes les propriétés des œufs frais : les habitans de Tonquin les conservent dans une espèce de pâte faite avec de la cendre tamisée, et de la saumure ; d'autres Indiens dans l'huile : le vernis peut aussi servir à conserver les œufs que l'on veut manger ; mais la graisse n'est pas moins bonne pour cet usage, et vaut mieux pour conserver les œufs que l'on veut faire couver, parce qu'elle s'enlève plus facilement que le vernis, et qu'il faut nétoyer de tout enduit les œufs dont on veut que l'incubation réussisse ; car tout ce qui nuit à la transpiration, nuit aussi au succès de l'incubation.

J'ai dit que le concours du coq étoit nécessaire pour la fécondation des œufs, et c'est un fait acquis par une longue et constante expérience ; mais les détails de cet acte si essentiel dans l'histoire des animaux sont trop peu connus ; on sait à la vérité, que la verge du mâle est double ; on sait que la vulve de la femelle est placée au-dessus de l'anus, et non au-dessous comme dans les quadrupèdes ; on sait que le coq s'approche de la poule par une espèce de pas oblique, accéléré, baissant les ailes comme un coq-d'Inde qui fait la roue, étalant même sa queue à demi et accompagnant son action d'un certain murmure expressif, d'un mouvement de trépidation et de tous les signes du desir pressant ; on sait qu'il s'élance sur la poule qui le reçoit en pliant les jambes, se mettant ventre à terre et écartant les deux plans de longues plumes dont sa queue est composée ; on sait que le mâle saisit avec son bec la crête ou les plumes du sommet de la tête de la femelle, soit par manière de caresse, soit pour garder l'équilibre ; qu'il ramène la

partie postérieure de son corps où est sa double verge, et l'applique vivement sur la partie postérieure du corps de la poule où est l'orifice correspondant; que cet accouplement dure d'autant moins qu'il est plus souvent répété, et que le coq semble s'applaudir après par un battement d'ailes et par une espèce de chant de joie ou de victoire; on sait que le coq a des testicules, que sa liqueur séminale réside, comme celle des quadrupèdes, dans des vaisseaux spermatiques; on sait, par mes observations, que celle de la poule réside dans la cicatricule de chaque œuf, comme celle des femelles quadrupèdes dans le corps glanduleux des testicules; mais on ignore si la double verge du coq, ou seulement l'une des deux, pénètre dans l'orifice de la femelle, et même s'il y a intromission réelle ou une compression forte, ou un simple contact; on ne sait pas encore quelle doit être précisément la condition d'un œuf pour qu'il puisse être fécondé, ni jusqu'à quelle distance l'action du mâle peut s'étendre; en un mot, malgré le nombre infini d'expériences et d'observations que l'on a faites sur ce sujet, on ignore encore quelques-unes des principales circonstances de la fécondation.

Son premier effet connu, est la dilatation de la cicatricule et la formation du poulet dans sa cavité; car, c'est la cicatricule qui contient le véritable germe, et elle se trouve dans les œufs fécondés ou non, même dans ces prétendus œufs de coq dont j'ai parlé plus haut; mais elle est plus petite dans les œufs inféconds. Malpighi l'ayant examinée dans des œufs féconds nouvellement pondus et avant qu'ils eussent été couvés,

vit au centre de la cicatricule une bulle nageant dans une liqueur, et reconnut au milieu de cette bulle, l'embryon du poulet bien formé; au lieu que la cicatricule des œufs inféconds et produits par la poule seule, sans communication avec le mâle, ne lui présenta qu'un petit globule informe, muni d'appendices remplies d'un suc épais, quoique transparent et environné de plusieurs cercles concentriques; on n'y aperçoit aucune ébauche d'animal; l'organisation intime et complète d'une matière informe, n'est que l'effet instantané du mélange des deux liqueurs séminales; mais s'il ne faut qu'un moment à la Nature pour donner la forme première à cette glaire transparente, et pour la pénétrer du principe de vie dans tous ses points, il lui faut beaucoup de temps et de secours pour perfectionner cette première ébauche; ce sont principalement les mères qu'elle semble avoir chargées du soin de ce développement, en leur inspirant le desir ou le besoin de couver; dans la plupart des poules, ce desir se fait sentir aussi vivement, se marque au dehors par des signes aussi énergiques que celui de l'accouplement auquel il succède dans l'ordre de la Nature, sans même qu'il soit excité par la présence d'aucun œuf; une poule qui vient de pondre éprouve une sorte de transport que partagent les autres poules qui n'en sont que témoins, et qu'elles expriment toutes par des cris de joie répétés (1); soit que la cessation subite des

(1) Nous n'avons point dans notre langue de termes propres pour exprimer les différens cris de la poule, du coq, des poulets : les Latins qui se plaignoient de leur pauvreté, étoient

douleurs de l'acouchement soit toujours accompagnée d'une joie vive, soit que cette mère prévoie dès-lors tous les plaisirs que ce premier plaisir lui prépare : quoi qu'il en soit, lorsqu'elle aura pondu vingt-cinq ou trente œufs, elle se mettra tout de bon à les couver; si on les lui ôte à mesure, elle en pondra peut-être deux ou trois fois davantage, et s'épuisera par sa fécondité même; mais enfin il viendra un temps où par la force de l'instinct elle demandera à couver par un gloussement particulier, et par des mouvemens et des attitudes non équivoques; si elle n'a pas ses propres œufs, elle couvera ceux d'une autre poule, et à défaut de ceux-là, ceux d'une femelle d'une autre espèce, et même des œufs de pierre ou de craie : elle couvera encore après que tout lui aura été enlevé, et elle se consumera en regrets et en vains mouvemens; si ses recherches sont heureuses, et qu'elle trouve des œufs vrais ou feints dans un lieu retiré et convenable, elle se pose aussitôt dessus, les environne de ses ailes, les échauffe de sa chaleur, les remue doucement les uns après les autres comme pour en jouir plus en détail, et leur communiquer à tous un égal degré de chaleur; elle se livre tellement à cette occupation qu'elle en oublie le boire et le manger; on diroit qu'elle comprend toute l'importance de la fonction qu'elle exerce;

---

beaucoup plus riches que nous, et avoient des expressions pour rendre toutes ces différences. *Voyez* Gesner, *de avibus. Gallus cucurit, pulli pipiunt, gallina canturit*, *gracillat*, *pipat*, *singultit; glociunt eae quae volunt incubare ;* d'où vient le mot françois *glousser*, le seul que nous ayons dans ce genre.

aucun soin n'est omis, aucune précaution n'est oubliée pour achever l'existence de ces petits êtres commencés, et pour écarter les dangers qui les environnent. Ce qu'il y a de plus digne de remarque, c'est que la situation d'une couveuse, quelqu'insipide qu'elle nous paroisse, est peut-être moins une situation d'ennui qu'un état de jouissance continuelle, d'autant plus délicieuse qu'elle est plus recueillie, tant la Nature semble avoir mis d'attraits à tout ce qui a rapport à la multiplication des êtres!

L'effet de l'incubation se borne au développement de l'embryon du poulet qui, comme nous l'avons dit, existe tout formé dans la cicatricule de l'œuf fécondé : voici à peu près l'ordre dans lequel se fait ce développement, ou plutôt comme il se présente à l'observateur.

Dès que l'œuf a été couvé pendant cinq ou six heures, on voit déjà distinctement la tête du poulet jointe à l'épine du dos, nageant dans la liqueur dont la bulle qui est au centre de la cicatricule est remplie; sur la fin du premier jour la tête s'est déjà recourbée en grossissant.

Dès le second jour on voit les premières ébauches des vertèbres, qui sont comme de petits globules disposés des deux côtés du milieu de l'épine : on voit aussi paroître le commencement des ailes et les vaisseaux ombilicaux, remarquables par leur couleur obscure; le cou et la poitrine se débrouillent, la tête grossit toujours; on y aperçoit les premiers linéamens des yeux et trois vésicules entourées, ainsi que l'épine, de membranes transparentes : la vie du fœtus devient plus manifeste; déjà l'on voit son cœur battre et son sang circuler.

Le troisième jour tout est plus distinct, parce que tout a grossi : ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le cœur qui pend hors de la poitrine et bat trois fois de suite; on aperçoit aussi des veines et des artères sur les vésicules du cerveau, les rudimens de la moële de l'épine commencent à s'étendre le long des vertèbres : enfin on voit tout le corps du fœtus comme enveloppé d'une partie de la liqueur environnante, qui a pris plus de consistance que le reste.

Les yeux sont déjà fort avancés le quatrième jour; on y reconnoît fort bien la prunelle, le crystallin, l'humeur vitrée; on voit outre cela dans la tête cinq vésicules remplies d'humeur, lesquelles se rapprochant et se recouvrant peu à peu les jours suivans, formeront enfin le cerveau enveloppé de toutes ses membranes; les ailes croissent, les cuisses commencent à paroître et le corps à prendre de la chair.

Les progrès du cinquième jour consistent, outre ce qui vient d'être dit, en ce que tout le corps se recouvre d'une chair onctueuse, que le cœur est retenu au dedans par une membrane fort mince qui s'étend sur la capacité de la poitrine, et que l'on voit les vaisseaux ombilicaux sortir de l'abdomen.

Le sixième jour la moële de l'épine s'étant divisée en deux parties, continue de s'avancer le long du tronc; le foie qui étoit blanchâtre auparavant est devenu de couleur obscure; le cœur bat dans ses deux ventricules; le corps du poulet est recouvert de la peau, et sur cette peau l'on voit déjà poindre les plumes.

Le bec est facile à distinguer le septième jour; le cerveau, les ailes, les cuisses et les pieds ont acquis

leur figure parfaite. Le poumon paroît à la fin du neuvième jour, et sa couleur est blanchâtre. Le dixième jour les muscles des ailes achèvent de se former, les plumes continuent de sortir, et ce n'est que le onzième jour qu'on voit des artères qui auparavant étoient éloignées du cœur, s'y attacher, et que cet organe se trouve parfaitement conformé et réuni en deux ventricules.

Le reste n'est qu'un développement plus grand des parties, qui se fait jusqu'à ce que le poulet casse sa coquille après avoir pipé ; ce qui arrive ordinairement le vingt-unième jour, quelquefois le dix-huitième, d'autres fois le vingt-septième.

Toute cette suite de phénomènes, qui forme un spectacle si intéressant pour un observateur, est l'effet de l'incubation opérée par une poule, et l'industrie humaine n'a pas trouvé qu'il fût au-dessous d'elle d'en imiter les procédés ; d'abord de simples villageois d'Egypte, et ensuite des physiciens de nos jours, sont venus à bout de faire éclore des œufs aussi bien que la meilleure couveuse, et d'en faire éclore un très-grand nombre à-la-fois : tout le secret consiste à tenir ces œufs dans une température qui réponde à-peu-près au degré de chaleur de la poule, et à les garantir de toute humidité et de toute exhalaison nuisible, telle que celle du charbon, de la braise, même de celle des œufs gâtés : en remplissant ces deux conditions essentielles, et en y joignant l'attention de retourner souvent les œufs, et de faire circuler dans le four ou l'étuve les corbeilles qui les contiendront, en sorte que non-seulement chaque œuf, mais chaque partie du même œuf participe à peu près également à la chaleur

requise, on réussira toujours à faire éclore des milliers de poulets.

Toute chaleur est bonne pour cela; celle de la mère poule n'a pas plus de privilége que celle de tout autre animal, sans en excepter l'homme (1), ni celle du feu solaire ou terrestre, ni celle d'une couche de tan ou de fumier : le point essentiel est de savoir s'en rendre maître, c'est-à-dire d'être toujours en état de l'augmenter ou de la diminuer à son gré : or il sera toujours possible, au moyen de bons thermomètres distribués avec intelligence dans l'intérieur du four ou de l'étuve, de savoir le degré de chaleur de ses différentes régions; de la conserver en étoupant les ouvertures et fermant tous les registres du couvercle; de l'augmenter, soit avec des cendres chaudes si c'est un four, soit en ajoutant du bois dans le poële si c'est une étuve à poële, soit en faisant des réchauds si c'est une couche, et enfin de la diminuer en ouvrant les registres pour donner accès à l'air extérieur, ou bien en introduisant dans le four un ou plusieurs corps froids.

Au reste, quelqu'attention que l'on donne à la conduite d'un four d'incubation, il n'est guère possible d'y entretenir constamment et sans interruption le trente-

(1) On sait que Livie, étant grosse, imagina de couver et faire éclore un œuf dans son sein, voulant augurer du sexe de son enfant par le sexe du poussin, qui viendroit; ce poussin fut mâle et son enfant aussi. Les augures ne manquèrent pas de se prévaloir du fait, pour montrer aux plus incrédules la vérité de leur art : mais ce qui reste le mieux prouvé, c'est que la chaleur humaine est suffisante pour l'incubation des œufs.

deuxième degré qui est celui de la poule : heureusement ce terme n'est point indivisible, et l'on a vu la chaleur varier du trente-huitième au vingt quatrième degré, sans qu'il en résultât d'inconvénient pour la couvée ; mais il faut remarquer qu'ici l'excès est beaucoup plus à craindre que le défaut, et que quelques heures du trente-huitième, et même du trente-sixième degré, feroient plus de mal que quelques jours du vingt-quatrième ; et la preuve que cette quantité de moindre chaleur peut encore être diminuée sans inconvénient, c'est qu'ayant trouvé, dans une prairie qu'on fauchoit, le nid d'une perdrix, et ayant gardé et tenu à l'ombre les œufs pendant trente-six heures qu'on ne put trouver de poule pour les couver, ils éclorent néanmoins tous au bout de trois jours, excepté ceux qui avoient été ouverts pour voir où en étoient les perdreaux : à la vérité ils étoient très-avancés, et sans doute il faut un degré de chaleur plus fort dans les commencemens de l'incubation que sur la fin de ce même temps, où la chaleur du petit oiseau suffit presque seule à son développement.

A l'égard de l'humidité, comme elle est fort contraire au succès de l'incubation, il faut avoir des moyens sûrs pour reconnoître si elle a pénétré dans le four, pour la dissiper lorsqu'elle y a pénétré, et pour empêcher qu'il n'en vienne de nouvelle.

L'hygromètre le plus simple et le plus approprié pour juger de l'humidité de l'air de ces sortes de fours, c'est un œuf froid qu'on y introduit et qu'on y tient pendant quelque temps, lorsque le juste degré de chaleur y est établi ; si au bout d'un demi-quart d'heure

au

au plus, cet œuf se couvre d'un nuage léger, semblable à celui que l'haleine produit sur une glace polie, ou bien à celui qui se forme l'été sur la surface extérieure d'un verre où l'on verse des liqueurs à la glace, c'est une preuve que l'air du four est trop humide, et il l'est d'autant plus que ce nuage est plus longtemps à se dissiper; ce qui arrive principalement dans les fours à tan et à fumier, que l'on a voulu renfermer en un lieu clos. Le meilleur remède à cet inconvénient est de renouveler l'air de ces endroits fermés, en y établissant plusieurs courans par le moyen des fenêtres opposées, et à défaut de fenêtres, en y plaçant et agitant un ventilateur proportionné à l'espace : quelquefois la seule transpiration du grand nombre d'œufs produit dans le four même une humidité trop grande; et dans ce cas, il faut tous les deux ou trois jours retirer, pour quelques instans, les corbeilles d'œufs hors du four, et l'éventer simplement avec un chapeau qu'on y agitera en différens sens.

Mais ce n'est pas assez de dissiper l'humidité qui s'est accumulée dans les fours, il faut encore, autant qu'il est possible, lui interdire tout accès par dehors, en revêtissant leurs parois extérieures de plomb laminé ou de bon ciment, ou de plâtre ou de goudron bien cuit, ou du moins en leur donnant plusieurs couches à l'huile qu'on laissera bien sécher, et en collant sur leurs parois intérieures des bandes de vessies ou de fort papier gris.

C'est à ce peu de pratiques aisées que se réduit tout l'art de l'incubation artificielle, et il faut y assujétir la structure et les dimensions des fours ou étuves, le

nombre, la forme et la distribution des corbeilles, et toutes les petites manœuvres que la circonstance prescrit, que le moment inspire, et qui nous ont été détaillées avec une immensité de paroles, mais que nous réduirons ici dans quelques lignes, sans cependant rien omettre.

Le four le plus simple est un tonneau revêtu par dedans de papier collé, bouché par le haut d'un couvercle qui l'emboîte, lequel est percé dans son milieu d'une grande ouverture fermant à coulisse, pour regarder dans le four, et de plusieurs autres petites autour de celle-là servant de registre pour le ménagement de la chaleur, et fermant aussi à coulisses : on noie ce tonneau plus qu'aux trois quarts de sa hauteur dans du fumier chaud; on place dans son intérieur les unes au-dessus des autres et à de justes intervalles, deux ou trois corbeilles à claire-voie, dans chacune desquelles on arrange deux couches d'œufs, en observant que la couche supérieure soit moins fournie que l'inférieure, afin que l'on puisse avoir l'œil sur celle-ci; on ménage, si l'on veut, une ouverture dans le centre de chaque corbeille, et dans l'espèce de petit puits formé par la rencontre de ces ouvertures qui répondent toutes à l'axe du tonneau; on y suspend un thermomètre bien gradué, on en place d'autres en différens points de la circonférence, on entretient partout la chaleur au degré requis, et on a des poulets.

On peut aussi, en économisant la chaleur et tirant parti de celle qu'ordinairement on laisse perdre, employer à l'incubation artificielle, celle des fours de pâtissiers et de boulangers, celle des forges et des ver-

reries, celle même d'un poêle ou d'une plaque de cheminée, en se souvenant toujours que le succès de la couvée est attaché principalement à une juste distribution de la chaleur, et à l'exclusion de toute humidité.

Lorsque les fournées sont considérables et qu'elles vont bien, elles produisent des milliers de poulets à la fois; et cette abondance même ne seroit pas sans inconvénient dans un climat comme le nôtre, si l'on n'eût trouvé moyen de se passer de poule pour élever les poulets, comme on savoit s'en passer pour les faire éclore; et ces moyens se réduisent à une imitation plus ou moins parfaite des procédés de la poule, lorsque ses poussins sont éclos.

On juge bien que cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couver, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existoient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos; son attachement fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur foiblesse; sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les alimens qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur; elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute

autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions toutes expressives, et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre; paroît-il un épervier dans l'air, cette mère si foible, si timide, et qui en toute autre circonstance chercheroit son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse; elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et par ses cris redoublés, ses battemens d'ailes et son audace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier qui rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile; elle paroît avoir toutes les qualités du bon cœur; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct, c'est que si par hasard on lui a donné à couver des œufs de cane, ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le seroit pour ses propres poussins; elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur *bonne* et non pas leur mère, et lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice qui se croit encore mère, et qui pressée du desir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite, incertaine sur le rivage, tremble et se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner de secours.

Il seroit impossible de suppléer à tous les soins de la poule pour élever ses petits, si ces soins supposoient nécessairement un degré d'attention et d'affection égal à celui de la mère elle-même; il suffit pour réussir, de remarquer les principales circonstances de la conduite de la poule et ses procédés à l'égard de ses petits, et de les imiter autant qu'il est possible. Par exemple, ayant observé que le principal but des soins de la mère, est de conduire ses poussins dans des lieux où ils puissent trouver à se nourrir, et de les garantir du froid et de toutes les injures de l'air, on a imaginé le moyen de leur procurer tout cela, avec encore plus d'avantage que la mère ne peut le faire; s'ils naissent en hiver, on les tient pendant un mois ou six semaines dans une étuve échauffée au même degré que les fours d'incubation; seulement on les en tire cinq ou six fois par jour pour leur donner à manger au grand air, et sur-tout au soleil; la chaleur de l'étuve favorise leur développement, l'air extérieur les fortifie et ils prospèrent: de la mie de pain, des jaunes d'œufs, de la soupe, du millet sont leur première nourriture; si c'est en été, on ne les tient dans l'étuve que trois ou quatre jours, et dans tous les temps on ne les tire de l'étuve que pour les faire passer dans la poussinière: c'est une espèce de cage carrée, fermée pardevant d'un grillage en fil-de-fer ou d'un simple filet, et par-dessus d'un couvercle à charnière; c'est dans cette cage que les poussins trouvent à manger: mais lorsqu'ils ont mangé et couru suffisamment, il leur faut un abri où ils puissent se réchauffer et se reposer, et c'est pour cela que les poulets qui sont menés par une

mère, ont coutume de se rassembler alors sous ses ailes.

Réaumur a imaginé pour ce même usage une mère artificielle : c'est une boîte doublée de peau de mouton, dont la base est carrée et le dessus incliné comme le dessus d'un pupitre; il place cette boîte à l'un des bouts de sa poussinière, de manière que les poulets puissent y entrer de plein-pied et en faire le tour au moins de trois côtés, et l'échauffe par-dessous au moyen d'une chaufferète qu'on renouvelle selon le besoin; l'inclinaison du couvercle de cette espèce de pupitre offre des hauteurs différentes pour les poulets de différentes tailles; mais comme ils ont coutume, sur-tout lorsqu'ils ont froid, de se presser et même de s'entasser en montant les uns sur les autres, et que dans cette foule les petits et les foibles courent risque d'être étouffés, on tient cette boîte ou mère artificielle ouverte par les deux bouts, ou plutôt on ne la ferme aux deux bouts que par un rideau que le plus petit poulet puisse soulever facilement, afin qu'il ait toujours la facilité de sortir lorsqu'il se sent trop pressé; après quoi il peut en faisant le tour revenir par l'autre bout et choisir une place moins dangereuse. Il est bon dans les temps qui ne sont ni froids ni pluvieux, d'exposer les poussinières au grand air et au soleil, avec la seule précaution de les garantir du vent; on peut même en tenir les portes ouvertes, les poulets apprendront bientôt à sortir pour aller gratter le fumier ou béqueter l'herbe tendre, et à rentrer pour prendre leur repas ou s'échauffer sous la *mère artificielle*. Si on ne veut pas courir le risque de les laisser ainsi vaguer en liberté, on ajoute au bout de la poussinière une cage

à poulets ordinaire qui communiquant avec la première, leur fournira un plus grand espace pour s'ébattre, et une promenade close où ils seront en sûreté.

Mais plus on les tient en captivité, plus il faut être exact à leur fournir une nourriture qui leur convienne; outre le millet, les jaunes d'œufs, la soupe et la mie de pain, les jeunes poulets aiment aussi la navette, le chenevis et autres menus grains de ce genre; les pois, les féves, les lentilles, le ris, l'orge et l'avoine mondés, le turquis écrasé et le blé noir. Il convient, et c'est même une économie, de faire crever dans l'eau bouillante la plupart de ces graines avant de les leur donner; cette économie va à un cinquième sur le froment, à deux cinquièmes sur l'orge, à une moitié sur le turquis, à rien sur l'avoine et le blé noir; il y auroit de la perte à faire crever le seigle, mais c'est de toutes ces graines celle que les poulets aiment le moins. Enfin on peut leur donner, à mesure qu'ils deviennent grands, de tout ce que nous mangeons nous-mêmes, excepté les amandes amères et les grains de café (1); toute viande hachée, cuite ou crue leur est bonne, sur-tout les vers de terre; c'est le mets dont ces oiseaux, qu'on croit si peu carnas-

(1) Deux poulets ayant été nourris, l'un avec du café des îles, rôti, l'autre avec le même café non-rôti, devinrent tous deux étiques et moururent, l'un le huitième jour et l'autre le dixième, après avoir consommé chacun trois onces de café; les pieds et les jambes étoient fort enflés, et la vésicule du fiel se trouva aussi grosse que celle d'une poule d'Inde. *Mémoires de l'académie des Siences, année* 1746.

siers, paroissent être le plus friands, et peut-être ne leur manque-t-il, comme à bien d'autres, qu'un bec crochu et des serres pour être de véritables oiseaux de proie.

Cependant il faut avouer qu'ils ne diffèrent pas moins des oiseaux de proie par la façon de digérer, et par la structure de l'estomac, que par le bec et par les ongles; l'estomac de ceux-ci est membraneux, et leur digestion s'opère par le moyen d'un dissolvant qui varie dans les différentes espèces, mais dont l'action est bien constatée, au lieu que les gallinacés peuvent être regardés comme ayant trois estomacs; savoir, 1°. le jabot qui est une espèce de poche membraneuse, où les grains sont d'abord macérés et commencent à se ramollir; 2°. la partie la plus évasée du canal intermédiaire entre le jabot et le gésier, et la plus voisine de celui-ci; elle est tapissée d'une quantité de petites glandes qui fournissent un suc dont les alimens peuvent aussi se pénétrer à leur passage; 3°. enfin le gésier qui fournit un suc manifestement acide, puisque de l'eau dans laquelle on a broyé sa membrane interne, devient une bonne présure pour faire cailler les crêmes; c'est ce troisième estomac qui achève, par l'action puissante de ses muscles, la digestion qui n'avoit été que préparée dans les deux premiers. La force de ses muscles est plus grande qu'on ne le croiroit; en moins de quatre heures elle réduit en poudre impalpable une boule d'un verre assez épais pour porter un poids d'environ quatre livres; en quarante-huit heures elle divise longitudinalement en deux espèces de gouttières, plusieurs tubes de verre

de quatre lignes de diamètre et d'une ligne d'épaisseur, dont au bout de ce temps toutes les parties aiguës et tranchantes se trouvent émoussées et le poli détruit, sur-tout celui de la partie convexe; elle est aussi capable d'aplatir des tubes de fer-blanc, et de broyer jusqu'à dix-sept noisettes dans l'espace de vingt-quatre heures, et cela par des compressions multipliées, par une alternative de frottement dont il est difficile de voir la mécanique. Réaumur ayant fait nombre de tentatives pour la découvrir, n'a aperçu qu'une seule fois des mouvemens un peu sensibles dans cette partie; il vit dans un chapon dont il avoit mis le gésier à découvert, des portions de ce viscère se contracter, s'aplatir et se relever ensuite; il observa des espèces de cordons charnus qui se formoient à sa surface, ou plutôt qui paroissoient se former, parce qu'il se faisoit entre-deux des enfoncemens qui les séparoient, et tous ces mouvemens sembloient se propager comme par ondes et très-lentement.

Ce qui prouve que dans les gallinacés la digestion se fait principalement par l'action des muscles du gésier, et non par celle d'un dissolvant quelconque, c'est que si l'on fait avaler à l'un de ces oiseaux un petit tube de plomb ouvert par les deux bouts, mais assez épais pour n'être point aplati par l'effort du gésier, et dans lequel on aura introduit un grain d'orge, le tube de plomb aura perdu sensiblement de son poids dans l'espace de deux jours, et le grain d'orge qu'il renferme, fût-il cuit et même mondé, se retrouvera au bout de deux jours un peu renflé, mais aussi peu altéré que si on l'eût laissé pendant le même temps dans tout autre

endroit également humide; aulieu que ce même grain, et d'autres beaucoup plus durs, qui ne seroient pas garantis par un tube, seroient digérés en beaucoup moins de temps.

Une chose qui peut aider encore à l'action du gésier, c'est que les Oiseaux en tiennent la cavité remplie, autant qu'il est possible, et par-là mettent en jeu les quatre muscles dont il est composé; à défaut de grains, ils le lestent avec de l'herbe et même avec de petits cailloux, lesquels, par leur dureté et leurs inégalités, sont des instrumens propres à broyer les grains avec lesquels ils sont continuellement froissés; je dis par leurs inégalités, car lorsqu'ils sont polis, ils passent fort vîte; il n'y a que les raboteux qui restent : ils abondent d'autant plus dans le gésier qu'il s'y trouve moins d'alimens, et ils y séjournent beaucoup plus de temps qu'aucune autre matière digestible ou non digestible.

Et l'on ne sera point surpris que la membrane intérieure de cet estomac soit assez forte pour résister à la réaction de tant de corps durs sur lesquels elle agit sans relâche, si l'on fait attention que cette membrane est en effet fort épaisse et d'une substance analogue à celle de la corne : d'ailleurs ne sait-on pas que les morceaux de bois et les cuirs dont on se sert pour frotter avec une poudre extrêmement dure, les corps auxquels on veut donner le poli, résistent fort longtemps? on peut encore supposer que cette membrane dure, se répare de la même manière que la peau calleuse des mains de ceux qui travaillent à des ouvrages de force.

Au reste, quoique les petites pierres puissent con-

tribuer à la digestion, il n'est pas bien avéré que les oiseaux granivores aient une intention bien décidée en les avalant. Rédi ayant renfermé deux chapons avec de l'eau et de ces petites pierres pour toute nourriture, ils burent beaucoup d'eau et moururent, l'un au bout de vingt jours, l'autre au bout de vingt-quatre, et tous deux sans avoir avalé une seule pierre. Rédi en trouva bien quelques-unes dans leur gésier; mais c'étoit de celles qu'ils avoient avalées précédemment.

Le tube intestinal est fort long dans les gallinacés, et surpasse environ cinq fois la longueur de l'animal, prise de l'extrémité du bec jusqu'à l'anus : on y trouve deux *cœcum* d'environ six pouces, qui prennent naissance à l'endroit où le colon se joint à l'iléon ; le *rectum* s'élargit à son extrémité et forme un réceptacle commun, qu'on a appelé cloaque, où se rendent séparément les excrémens solides et liquides, et d'où ils sortent à la fois, sans être néanmoins entièrement mêlés : les parties caractéristiques des sexes s'y trouvent aussi ; savoir, dans les poules la vulve ou l'orifice de l'*oviductus;* et dans les coqs les deux verges, c'est-à-dire les mamelons des deux vaisseaux spermatiques ; la vulve est placée, comme nous l'avons dit plus haut, au-dessus de l'anus, et par conséquent tout au rebours de ce qu'elle est dans les quadrupèdes.

On savoit, dès le temps d'Aristote, que tout oiseau mâle avoit des testicules, et qu'ils étoient cachés dans l'intérieur du corps ; on attribuoit même a cette situation la véhémence de l'appétit du mâle pour la femelle. Au reste, les testicules ne sont pas tellement propres au mâle, que l'on n'en trouve aussi dans la femelle de

quelques espèces d'oiseaux, comme dans la canepetière et peut-être l'outarde. Quelquefois les mâles n'en ont qu'un, mais le plus souvent ils en ont deux; il s'en faut beaucoup que la grosseur de ces espèces de glandes soit proportionnée à celle de l'oiseau. L'aigle les a comme des pois, et un poulet de quatre mois les a déjà comme des olives; en général leur grosseur varie, non-seulement d'une espèce à l'autre, mais encore dans la même espèce, et n'est jamais plus remarquable que dans le temps des amours. Au reste, quelque peu considérable qu'en soit le volume, ils jouent un grand rôle dans l'économie animale, et cela se voit clairement par les changemens qui arrivent à la suite de leur extirpation. Cette opération se fait communément aux poulets qui ont trois ou quatre mois; celui qui la subit prend désormais plus de chair, et sa chair qui devient plus succulente et plus délicate, donne aux chimistes des produits différens que ceux qu'elle eût donnés avant la castration; il n'est presque plus sujet à la mue, de même que le cerf qui est dans le même cas, ne quitte plus son bois; il n'a plus le même chant; sa voix devient enrouée et il ne la fait entendre que rarement; traité durement par les coqs, avec dédain par les poules, privé de tous les appétits qui ont rapport à la reproduction, il est non-seulement exclu de la société de ses semblables, il est encore pour ainsi dire séparé de son espèce; c'est un être isolé, hors-d'œuvre, dont toutes les facultés se replient sur lui-même, et n'ont pour but que la conservation individuelle; manger, dormir et s'engraisser, voilà désormais ses principales fonctions et tout ce qu'on peut lui

demander : cependant, avec un peu d'industrie, on peut tirer parti de sa foiblesse même, et de sa docilité qui en est la suite, en lui donnant des habitudes utiles, celle, par exemple, de conduire et d'élever les jeunes poulets; il ne faut pour cela que le retenir pendant quelques jours dans une prison obscure, ne l'en tirant qu'à des heures réglées pour lui donner à manger, et l'accoutumant peu à peu à la vue et à la compagnie de quelques poulets un peu forts; il prendra bientôt ces poulets en amitié, et les conduira avec autant d'affection et d'assiduité que le feroit leur mère; il en conduira même plus que la mère, parce qu'il en peut réchauffer sous ses ailes un plus grand nombre à la fois. La mère poule, débarrassée de ce soin, se remettra plutôt à pondre, et de cette manière, les chapons quoique voués à la stérilité, contribueront encore indirectement à la conservation et à la multiplication de leur espèce.

Un si grand changement dans les mœurs du chapon, produit par une cause si petite et si peu suffisante en apparence, est un fait d'autant plus remarquable qu'il est confirmé par un très-grand nombre d'expériences que les hommes ont tentées sur d'autres espèces, et qu'ils ont osé étendre jusques sur leurs semblables.

On fait sur les poulets un essai beaucoup moins cruel et qui n'est peut-être pas moins intéressant pour la physique; c'est après leur avoir emporté la crête (1)

---

(1) La raison qui semble avoir déterminé à couper la crête aux poulets qu'on fait devenir chapons, c'est qu'après cette opération qui ne l'empêche pas de croître, elle cesse de se

comme on fait ordinairement, d'y substituer un de leurs éperons naissans, qui ne sont encore que de petits boutons; ces éperons ainsi entés prennent peu à peu racine dans les chairs, en tirent de la nourriture et croissent souvent plus qu'ils n'eussent fait dans le lieu de leur origine : on en a vu qui avoient deux pouces et demi de longueur, et plus de trois lignes et demie de diamètre à la base. C'est une espèce de greffe animale dont le succès a dû paroître fort douteux la première fois qu'on l'a tentée, et dont il est surprenant qu'on n'ait tiré, depuis qu'elle a réussi, aucune connoissance pratique. En général les expériences destructives sont plus cultivées, suivies plus vivement que celles qui tendent à la conservation, parce que l'homme aime mieux jouir et consommer, que faire du bien et s'instruire.

Les poulets ne naissent point avec cette crête et ces membranes rougeâtres qui les distinguent des autres oiseaux; ce n'est qu'un mois après leur naissance que ces parties commencent à se développer; à deux mois les jeunes mâles chantent déjà comme les coqs et se battent les uns contre les autres; ils sentent qu'ils doivent se haïr, quoique le fondement de leur haine n'existe pas encore : ce n'est guère qu'à cinq ou six mois qu'ils commencent à rechercher les poules, et que celles-ci commencent à pondre : dans les deux sexes, le terme de l'accroissement complet est à un an ou quinze mois; les jeunes poules pondent plus à ce qu'on dit, mais les

---

tenir droite, elle devient pendante comme celles des poules, et si on la laissoit, elle les incommoderoit en leur couvrant un œil.

vieilles couvent mieux; ce temps nécessaire à leur accroissement indiqueroit que la durée de leur vie naturelle ne devroit être que de sept ou huit ans, si dans les Oiseaux cette durée suivoit la même proportion que dans les animaux quadrupèdes; mais nous avons vu qu'elle est beaucoup plus longue; un coq peut vivre jusqu'à vingt ans dans l'état de domesticité et peut-être trente dans celui de liberté. Malheureusement pour eux nous n'avons nul intérêt de les laisser vivre longtemps; les poulets et les chapons qui sont destinés à paroître sur nos tables ne passent jamais l'année, et la plupart ne vivent qu'une saison; les coqs et les poules qu'on emploie à la multiplication de l'espèce sont épuisés assez promptement, et nous ne donnons le temps à aucun de parcourir la période entière de celui qui leur a été assigné par la Nature; en sorte que ce n'est que par des hasards singuliers que l'on a vu des coqs mourir de vieillesse.

Les poules peuvent subsister par-tout avec la protection de l'homme; aussi sont-elles répandues dans tout le monde habité : les gens aisés en élèvent en Islande où elles pondent comme ailleurs, et les pays chauds en sont pleins. Mais la Perse est le climat primitif des Coqs; selon le docteur Thomas Hyde, ces oiseaux y sont en abondance et en grande considération, sur-tout parmi certains dervis qui les regardent comme des horloges vivantes, et l'on sait qu'une horloge est l'ame de toute communauté de dervis.

De leur climat naturel quel qu'il soit, ces oiseaux se sont répandus facilement dans le vieux continent depuis la Chine jusqu'au cap Verd, et depuis l'Océan

méridional jusqu'aux mers du nord. Ces migrations sont fort anciennes et remontent au-delà de toute tradition historique; mais leur établissement dans le nouveau monde paroît être beaucoup plus récent. Ce qui doit ce me semble venir à l'appui du témoignage des historiens à cet égard, c'est qu'il est conforme à la loi du climat : cette loi, quoiqu'elle ne puisse avoir lieu en général à l'égard des Oiseaux, sur-tout à l'égard de ceux qui ont l'aile forte et à qui toutes les contrées sont ouvertes, est néanmoins suivie nécessairement par ceux qui, comme la poule, étant pesans et ennemis de l'eau, ne peuvent ni traverser les airs comme les oiseaux qui ont le vol élevé, ni passer les mers ou même les grands fleuves comme les quadrupèdes qui savent nager, et sont par conséquent exclus pour jamais de tout pays séparé du leur par de grands amas d'eau, à moins que l'homme qui va partout ne s'avise de les transporter avec lui; ainsi le Coq est encore un animal qui appartient en propre à l'ancien continent, et qu'il faut ajouter à la liste que j'ai donnée de tous les animaux qui n'existoient pas dans le nouveau monde lorsqu'on en a fait la découverte.

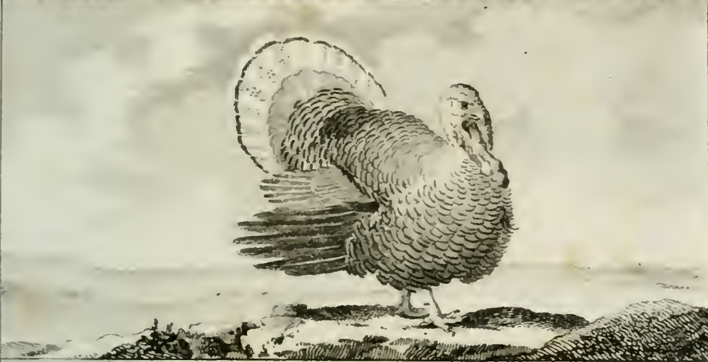
Mais dans le grand nombre de races différentes que nous présente l'espèce du Coq, comment pourrons nous démêler quelle en est la souche primitive? tant de circonstances ont influé sur les variétés de l'espèce du Coq, tant de hasards ont concouru pour les produire, les soins et même les caprices de l'homme les ont si fort multipliés, qu'il paroît bien difficile de remonter à leur première origine, et de reconnoître dans nos basse-cours la poule de la Nature, ni même

la

la poule de notre climat : les coqs sauvages qui se trouvent dans les pays chauds de l'Asie, pourront être regardés comme la tige primordiale de tous les coqs de ces contrées ; mais comme il n'existe dans nos pays tempérés aucun oiseau sauvage qui ressemble parfaitement à nos poules domestiques, on ne sait à laquelle des races ou des variétés l'on doit donner la primauté. Il nous paroît que le coq commun et le coq huppé seront les seuls qu'on doive garder comme les races naturelles de notre pays ; mais dans ces deux races, les poules et les coqs sont également de toutes couleurs : le caractère constant de la huppe paroît indiquer une espèce perfectionnée, c'est-à-dire, plus soignée et mieux nourrie ; et par conséquent la race commune du coq et de la poule sans huppe doit être la vraie tige de nos poules ; et si l'on veut chercher dans cette race commune quelle est la couleur qu'on peut attribuer à la race primitive, il paroît que c'est la poule blanche ; car en supposant les poules originairement blanches, elles auront varié du blanc au noir, et pris successivement toutes les couleurs intermédiaires. Un rapport très-éloigné et que personne n'a saisi, vient directement à l'appui de cette supposition, et semble indiquer que la poule blanche est en effet la première de son espèce, et que c'est d'elle que toutes les autres races sont issues ; ce rapport consiste dans la ressemblance qui se trouve assez généralement entre la couleur des œufs et celle du plumage ; les œufs du corbeau sont d'un vert brun taché de noir ; ceux de la cresserelle sont rouges ; ceux de la corneille noire sont d'un brun plus obscur encore que ceux du corbeau ; ceux du pic-varié sont de même

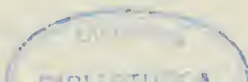
variés et tachetés; la pie-grièche grise a ses œufs tachés de gris, et la pie-grièche rouge les a tachés de rouge : ceux du merle sont bleu-noirâtres ; ceux des peintades sont marqués comme leurs plumes, de taches blanches et rondes ; en sorte qu'il paroît y avoir un rapport assez constant entre la couleur du plumage des oiseaux et la couleur de leurs œufs ; seulement on voit que les teintes en sont beaucoup plus foibles sur les œufs, et que le blanc domine dans plusieurs, parce que dans le plumage de plusieurs oiseaux, il y a aussi plus de blanc que de toute autre couleur, sur-tout dans les femelles dont les couleurs sont toujours moins fortes que celles du mâle : or, nos poules blanches, noires, grises, fauves et de couleurs mêlées, produisent toutes des œufs parfaitement blancs : donc si toutes ces poules étoient demeurées dans leur état de nature, elles seroient blanches, ou du moins auroient dans leur plumage beaucoup plus de blanc que de toute autre couleur; les influences de la domesticité qui ont changé la couleur de leurs plumes, n'ont pas assez pénétré pour altérer celle de leurs œufs : ce changement de la couleur des plumes n'est qu'un effet superficiel et accidentel, qui ne se trouve que dans les pigeons, les poules et les autres oiseaux de nos basse-cours ; car tous ceux qui sont libres et dans l'état de nature, conservent leur couleur sans altération et sans autres variétés que celles de l'âge, du sexe ou du climat, qui sont toujours plus brusques, moins nuancées, plus aisées à reconnoître, et beaucoup moins nombreuses que celles de la domesticité.







De Seve Del *I. F. pme Sculp.*



DU DINDON (1).

PAR MONTBEILLARD.

Si le coq ordinaire est l'oiseau le plus utile de la basse-cour, le Dindon domestique est le plus remarquable, soit par la grandeur de sa taille, soit par la forme de sa tête, soit par certaines habitudes naturelles, qui ne lui sont communes qu'avec un petit nombre d'autres espèces; sa tête, qui est fort petite à proportion du corps, manque de la parure ordinaire aux Oiseaux; car elle est presqu'entièrement dénuée de plumes, et seulement recouverte, ainsi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre, chargée de mamelons rouges dans la partie antérieure du cou, et de mamelons blanchâtres sur la partie postérieure de la tête, avec quelques petits poils noirs clair-semés entre les mamelons, et de petites plumes plus rares au haut du cou, et qui deviennent plus fréquentes dans la partie inférieure, chose qui n'avoit pas été remarquée par les Naturalistes. De la base du bec descend sur le cou jusqu'à environ le tiers de sa longueur, une espèce de barbillon charnu, rouge et flottant, qui paroît simple aux yeux,

(1) Comme cet oiseau n'est connu que depuis la découverte de l'Amérique, il n'a point de nom en latin. Les Espagnols lui donnèrent le nom de *Pavon de las Indias*, c'est-à-dire, paon des Indes occidentales; et ce nom ne lui étoit pas mal appliqué d'abord, parce qu'il étend sa queue comme le paon et qu'il n'y avoit point de paons en Amérique. Les Catalans l'ont nommé *Indiot;* les Italiens *Gallo-d'India;* les Allemands *Indianisch Han.*

quoiqu'il soit en effet composé d'une double membrane, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en le touchant : sur la base du bec supérieur, s'élève une caroncule charnue, de forme conique, et sillonnée par des rides transversales assez profondes : cette caroncule n'a guère plus d'un pouce de hauteur dans son état de contraction ou de repos, c'est-à-dire, lorsque le Dindon ne voyant autour de lui que les objets auxquels il est accoutumé, et n'éprouvant aucune agitation intérieure, se promène tranquillement en prenant sa pâture ; mais si quelqu'objet étranger se présente inopinément, sur-tout dans la saison des amours, cet oiseau qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble et de simple, se rengorge tout-à-coup avec fierté ; sa tête et son cou se gonflent ; la caroncule conique se déploie, s'alonge et descend deux ou trois pouces plus bas que le bec, qu'elle recouvre entièrement ; toutes ces parties charnues se colorent d'un rouge plus vif ; en même temps les plumes du cou et du dos se hérissent, et la queue se relève en éventail, tandis que les ailes s'abaissent en se déployant jusqu'à traîner par terre : dans cette attitude, tantôt il va piaffant autour de sa femelle, accompagnant son action d'un bruit sourd que produit l'air de la poitrine s'échappant par le bec, et qui est suivi d'un long bourdonnement ; tantôt il quitte sa femelle comme pour menacer ceux qui viennent le troubler ; dans ces deux cas sa démarche est grave, et s'accélère seulement dans le moment où il fait entendre ce bruit sourd dont j'ai parlé : de temps en temps il interrompt cette manœuvre pour jeter un autre cri plus perçant, que

tout le monde connoît et qu'on peut lui faire répéter tant que l'on veut, soit en sifflant, soit en lui faisant entendre des sons aigus quelconques; il recommence ensuite à faire la roue, qui, suivant qu'elle s'adresse à sa femelle ou aux objets qui lui font ombrage, exprime tantôt son amour et tantôt sa colère; et ces espèces d'accès seront beaucoup plus violens si on paroît devant lui avec un habit rouge; c'est alors qu'il s'irrite et devient furieux; il s'élance, il attaque à coups de bec, et fait tous ses efforts pour éloigner un objet dont la présence semble lui être insupportable.

Il est remarquable et très-singulier que cette caroncule conique qui s'alonge et se relâche lorsque l'animal est agité d'une passion vive, se relâche de même après sa mort.

Il y a des dindons blancs, d'autres variés de noir et de blanc, d'autres de blanc et d'un jaune roussâtre, et d'autres d'un gris uniforme, qui sont les plus rares de tous. Le plus grand nombre a le plumage tirant sur le noir, avec un peu de blanc à l'extrémité des plumes; celles qui couvrent le dos et le dessus des ailes, sont carrées par le bout; et parmi celles du croupion, et même de la poitrine, il y en a quelques-unes de couleurs changeantes et qui ont différens reflets, selon les différentes incidences de la lumière; et plus ils vieillissent, plus leurs couleurs paroissent être changeantes et avoir des reflets différens. Bien des gens croient que les dindons blancs sont les plus robustes, et c'est par cette raison que dans quelques provinces on les élève de préférence. Les Naturalistes ont compté vingt-huit pennes ou grandes plumes à chaque aile, et dix-huit à la queue.

On se feroit une fausse idée de la queue du coq d'Inde, si l'on s'imaginoit que toutes les plumes dont elle est formée fussent susceptibles de se relever en éventail. A proprement parler, le Dindon a deux queues, l'une supérieure et l'autre inférieure; la première est composée de dix-huit grandes plumes implantées autour du croupion, et que l'animal relève lorsqu'il piaffe. La seconde ou l'inférieure consiste en d'autres plumes moins grandes, et reste toujours dans la situation horizontale : c'est encore un attribut propre au mâle d'avoir un éperon à chaque pied; ces éperons sont plus ou moins longs, mais ils sont toujours beaucoup plus courts et plus mous que dans le coq ordinaire. Mais un caractère frappant et qui empêchera à jamais de confondre cette espèce avec aucune autre espèce actuellement connue, c'est un bouquet de crins durs et noirs, long de cinq à six pouces, lequel, dans nos climats tempérés, sort de la partie inférieure du cou au dindon mâle adulte, dans la seconde année, quelquefois même dès la fin de la première; et avant que le bouquet paroisse, l'endroit d'où il doit sortir est marqué par un tubercule charnu.

La poule d'Inde diffère du coq, non-seulement en ce qu'elle n'a pas d'éperons aux pieds, ni de bouquets aux crins dans la partie inférieure du cou, mais elle en diffère encore par les attributs propres au sexe le plus foible dans la plupart des espèces; elle est plus petite, elle a moins de caractère dans la physionomie, moins de ressort à l'intérieur, moins d'action au dehors; son cri n'est qu'un accent plaintif; elle n'a de mouvement que pour chercher sa nourriture ou pour

fuir le danger; enfin la faculté de faire la roue lui a été refusée. Ce n'est pas qu'elle n'ait la queue double comme le mâle; mais elle manque apparemment des muscles releveurs, propres à redresser les plus grandes plumes, dont la queue supérieure est composée.

Dans le mâle comme dans la femelle, les orifices des narines sont dans le bec supérieur, et ceux des oreilles sont en arrière des yeux, fort couverts, et comme ombragés par une multitude de petites plumes décomposées qui ont différentes directions.

On comprend bien que le meilleur mâle sera celui qui aura plus de force, plus de vivacité, plus d'énergie dans toute son action : on pourra lui donner cinq ou six poules d'Inde; s'il y a plusieurs mâles, ils se battront, mais non pas avec l'acharnement des coqs ordinaires : ceux-ci ayant plus d'ardeur pour leurs femelles sont aussi plus animés contre leurs rivaux, et la guerre qu'ils se font entr'eux est ordinairement un combat à outrance; on en a vu même attaquer des coqs d'Inde deux fois plus gros qu'eux et les mettre à mort; les sujets de guerre ne manquent pas entre les coqs des deux espèces, si comme le dit Sperling, le coq d'Inde privé de ses femelles, s'adresse aux poules ordinaires, et que ces poules d'Inde dans l'absence de leur mâle s'offrent au coq ordinaire, et le sollicitent même assez vivement.

La guerre que les coqs d'Inde se font entr'eux, est beaucoup moins violente; le vaincu ne cède pas toujours le champ de bataille, quelquefois même il est préféré par les femelles : on a remarqué qu'un dindon blanc ayant été battu par un dindon noir, pres-

que tous les dindonneaux de la couvée furent blancs.

L'accouplement des Dindons se fait à peu près de la même manière que celui des coqs, mais il dure plus longtemps; et c'est peut-être par cette raison qu'il faut moins de femelles au mâle, et qu'il s'use beaucoup plus vîte.

La poule d'Inde n'est pas aussi féconde que la poule ordinaire; il faut lui donner de temps en temps du chenevis, de l'avoine, du sarrasin pour l'exciter à pondre, et avec cela, elle ne fait guère qu'une seule ponte par an, d'environ quinze œufs; lorsqu'elle en fait deux, ce qui est très-rare, elle commence la première sur la fin de l'hiver, et la seconde dans le mois d'août; ces œufs sont blancs avec quelques petites taches d'un jaune-rougeâtre, et du reste, ils sont organisés à peu près comme ceux de la poule ordinaire: la poule d'Inde couve aussi les œufs de toutes sortes d'oiseaux; on juge qu'elle demande à couver, lorsqu'après avoir fait sa ponte elle reste dans le nid; pour que ce nid lui plaise, il faut qu'il soit en lieu sec, à une bonne exposition selon la saison, et point trop en vue; car son instinct la porte ordinairement à se cacher avec grand soin lorsqu'elle couve.

Ce sont les poules de l'année précédente, qui d'ordinaire sont les meilleures couveuses; elles se dévouent à cette occupation avec tant d'ardeur et d'assiduité, qu'elles mourroient d'inanition sur leurs œufs, si l'on n'avoit le soin de les lever une fois tous les jours pour leur donner à boire et à manger; cette passion de couver est si forte et si durable, qu'elles font quelquefois deux couvées de suite et sans aucune in-

terruption ; mais, dans ce cas, il faut les soutenir par une meilleure nourriture : le mâle a un instinct bien contraire ; car s'il aperçoit sa femelle couvant, il casse ses œufs, qu'il voit apparemment comme un obstacle à ses plaisirs ; et c'est peut-être la raison pourquoi la femelle se cache alors avec tant de soin.

Le temps venu où ces œufs doivent éclore, les dindonneaux percent avec leur bec la coquille de l'œuf qui les renferme ; mais cette coquille est quelquefois si dure, ou les dindonneaux si foibles, qu'ils périroient si on ne les aidoit à la briser, ce que néanmoins il ne faut faire qu'avec beaucoup de circonspection, et en suivant, autant qu'il est possible les procédés de la Nature ; ils périroient encore bientôt, pour peu que dans ces commencemens, on les maniât avec rudesse, qu'on leur laissât endurer la faim, ou qu'on les exposât aux intempéries de l'air ; le froid, la pluie et même la rosée les morfond ; le grand soleil les tue presque subitement, quelquefois même ils sont écrasés sous les pieds de leur mère : voilà bien des dangers pour un animal si délicat ; et c'est pour cette raison, et à cause de la moindre fécondité des poules d'Inde en Europe, que cette espèce est beaucoup moins nombreuse que celle des poules ordinaires.

Dans les premiers temps, il faut tenir les jeunes dindons dans un lieu chaud et sec, où l'on aura étendu une litière de fumier long bien battue ; et lorsque dans la suite on voudra les faire sortir en plein air, ce ne sera que par degrés et en choisissant les plus beaux jours.

L'instinct des jeunes dindonneaux est d'aimer mieux

à prendre leur nourriture dans la main que de toute autre manière ; on juge qu'ils ont besoin d'en prendre lorsqu'on les entend piauler, et cela leur arrive fréquemment ; il faut leur donner à manger quatre ou cinq fois par jour ; leur premier aliment sera du vin et de l'eau qu'on leur soufflera dans le bec ; on y mêlera ensuite un peu de mie de pain ; vers le quatrième jour, on leur donnera les œufs gâtés de la couvée, cuits et hachés d'abord avec de la mie de pain et ensuite avec des orties ; ces œufs gâtés, soit de dindes, soit de poules, seront pour eux une nourriture très-salutaire ; au bout de dix ou douze jours on supprime les œufs, et on mêle les orties hachées avec du millet ou avec la farine de turquis, d'orge, de froment ou de blé sarrasin, ou bien, pour épargner le grain sans faire tort aux dindonneaux, avec le lait caillé, la bardane, un peu de camomille puante, de graine d'ortie et du son : dans la suite on pourra se contenter de leur donner toutes sortes de fruits pourris, coupés par morceaux, et sur-tout des fruits de ronces ou de mûriers blancs. Lorsqu'on leur verra un air languissant, on leur mettra le bec dans du vin pour leur en faire boire un peu, et on leur fera avaler aussi un grain de poivre ; quelquefois ils paroissent engourdis et sans mouvement, lorsqu'ils ont été surpris par une pluie froide, et ils mourroient certainement si on n'avoit le soin de les envelopper de linges chauds, et de leur souffler à plusieurs reprises un air chaud par le bec ; il ne faut pas manquer de les visiter de temps en temps, de leur percer les petites vessies qui leur viennent sous la langue et autour du croupion, et de leur donner de

l'eau de rouille ; on conseille même de leur laver la tête avec cette eau, pour prévenir certaines maladies auxquelles ils sont sujets ; mais dans ce cas, il faut donc les essuyer et les sécher bien exactement : car on sait combien toute humidité est contraire aux dindons du premier âge.

La mère les mène avec la même sollicitude que la poule mène ses poussins ; elle les réchauffe sous ses ailes avec la même affection ; elle les défend avec le même courage ; il semble que sa tendresse pour ses petits rende sa vue plus perçante ; elle découvre l'oiseau de proie d'une distance prodigieuse, et lorsqu'il est encore invisible à tous les autres yeux ; dès qu'elle l'a aperçu, elle jette un cri d'effroi qui répand la consternation dans toute la couvée ; chaque dindonneau se réfugie dans les buissons ou se tapit dans l'herbe, et la mère les y retient en répétant le même cri d'effroi autant de temps que l'ennemi est à portée ; mais le voit-elle prendre son vol d'un autre côté, elle les en avertit aussitôt par un autre cri bien différent du premier, et qui est pour tous le signal de sortir du lieu où ils se sont cachés, et de se rassembler autour d'elle.

Lorsque les jeunes dindons viennent d'éclore, ils ont la tête garnie d'une espèce de duvet, et n'ont encore ni chair glanduleuse ni barbillons ; ce n'est qu'à six semaines ou deux mois que ces parties se développent, et comme on le dit vulgairement, que les dindons commencent à pousser le rouge ; le temps de ce développement est un temps critique pour eux, comme celui de la dentition pour les enfans, et c'est alors sur-

tout qu'il faut mèler du vin à leur nourriture pour les fortifier ; quelque temps avant de pousser le rouge ils commencent déjà à se percher.

Il est rare que l'on soumette les dindonnaux à la castration comme les poulets ; ils engraissent fort bien sans cela, et leur chair n'en est pas moins bonne ; nouvelle preuve qu'ils sont d'un tempérament moins chaud que les coqs ordinaires.

Lorsqu'ils sont devenus forts, ils quittent leur mère, ou plutôt ils en sont abandonnés, parce qu'elle cherche à faire une seconde ponte ou une seconde couvée ; plus les dindonneaux étoient foibles et délicats dans le premier âge, plus ils deviennent avec le temps robustes et capables de soutenir toutes les injures du temps ; ils aiment à se percher en plein air, et passent ainsi les nuits les plus froides de l'hiver, tantôt se soutenant sur un seul pied, et retirant l'autre dans les plumes de leur ventre comme pour le réchauffer, tantôt, au contraire, s'accroupissant sur leur bâton et s'y tenant en équilibre, ils se mettent la tête sous l'aile pour dormir, et pendant leur sommeil, ils ont le mouvement de la respiration sensible et très-marqué.

La meilleure façon de conduire les dindons devenus forts, c'est de les mener paître par la campagne, dans les lieux où abondent les orties et autres plantes de leur goût, dans les vergers, lorque les fruits commencent à tomber ; mais il faut éviter soigneusement les pâturages où croissent les plantes qui leur sont contraires, telles que la grande digitale à fleurs rouges ; cette plante est un véritable poison pour les Dindons, ceux qui en ont mangé éprouvent une sorte d'ivresse,

des vertiges, des convulsions ; et, lorsque la dose a été un peu forte, ils finissent par mourir étiques ; on ne peut donc apporter trop de soin à détruire cette plante nuisible dans les lieux où l'on élève des dindons.

On doit aussi avoir attention, sur-tout dans les commencemens, de ne les faire sortir le matin qu'après que le soleil a commencé de sécher la rosée, de les faire rentrer avant la chûte du serein, et de les mettre à l'abri pendant la plus grande chaleur des jours d'été : tous les soirs, lorsqu'ils reviennent, on leur donne de la pâtée, du grain ou quelqu'autre nourriture, excepté seulement au temps des moissons où ils trouvent suffisamment à manger par la campagne ; comme ils sont fort craintifs, ils se laissent aisément conduire ; il ne faut que l'ombre d'une baguette pour en mener des troupeaux même très-considérables, et souvent ils prendront la fuite devant un animal beaucoup plus petit et plus foible qu'eux : cependant il est des occasions où ils montrent du courage, sur-tout lorsqu'il s'agit de se défendre contre les fouines et autres ennemis de la volaille ; on en a vu même quelquefois entourer en troupe un lièvre au gîte et chercher à le tuer à coups de bec.

Ils ont différens tons, différentes inflexions de voix selon l'âge, le sexe et suivant les passions qu'ils veulent exprimer : leur démarche est lente et leur vol pesant ; ils boivent, mangent, avalent de petits cailloux et digèrent à peu près comme les coqs ; et comme eux ils ont double estomac, c'est-à-dire un jabot et un gésier ; mais comme ils sont plus gros, les muscles de leur gésier ont aussi plus de force.

Les parties de la génération se présentent dans les dindons à peu près comme dans les autres gallinacés; mais à l'égard de l'usage qu'ils en font, ils paroissent avoir beaucoup moins de puissance réelle, les mâles étant moins ardens pour leur femelle, moins prompts dans l'acte de la fécondation, et leurs approches étant beaucoup plus rares; d'autre côté les femelles pondent plus tard et bien plus rarement, du moins dans nos climats.

Aldrovande a voulu prouver fort au long que les dindons étoient les véritables méléagrides des anciens, autrement les poules d'Afrique ou de Numidie, dont le plumage est couvert de taches rondes en forme de gouttes (*gallinae Numidiae guttatae*); mais il est évident et tout le monde convient aujourd'hui que ces poules africaines ne sont autre chose que nos peintades qui en effet nous viennent d'Afrique et sont très-différentes des Dindons. Tout concourt à prouver que l'Amérique est le pays natal des Dindons; et comme ces sortes d'oiseaux sont pesans, qu'ils n'ont pas le vol élevé et qu'ils ne nagent point, ils n'ont pu en aucune manière traverser l'espace qui sépare les deux continens pour aborder en Afrique, en Europe ou en Asie; ils se trouvent donc dans le cas des quadrupèdes qui n'ayant pu, sans le secours de l'homme, passer d'un continent à l'autre, appartiennent exclusivement à l'un des deux; et cette considération donne une nouvelle force au témoignage de tant de voyageurs qui assurent n'avoir jamais vu de dindons sauvages soit en Asie, soit en Afrique, et n'y en avoir vu de domestiques que ceux qui y avoient été apportés d'ailleurs.

Le P. du Tertre remarque qu'ils sont dans les Antilles comme dans leur pays naturel, et que pourvu qu'on en ait un peu de soin, ils couvent trois à quatre fois l'année : or c'est une règle générale pour tous les animaux, qu'ils multiplient plus dans le climat qui leur est propre que partout ailleurs ; ils y deviennent aussi plus grands et plus forts, et c'est précisément ce que l'on observe dans les dindons d'Amérique : on en trouve une multitude prodigieuse chez les Illinois, disent les missionnaires jésuites; ils y vont par troupes de cent, quelquefois même de deux cents; ils sont beaucoup plus gros que ceux que l'on voit en France, et pèsent jusqu'à trente-six livres. Le docteur Hans Sloane en a vu à la Jamaïque : il est à remarquer que dans presque tous ces pays, les dindons sont dans l'état de sauvages, et qu'ils y fourmillent partout, à quelque distance néanmoins des habitations, comme s'ils ne cédoient le terrein que pied à pied aux colons européens.

Les dindons sauvages ne diffèrent des domestiques, qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus gros et plus noirs; du reste ils ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes naturelles, la même stupidité ; ils se perchent dans les bois sur les branches sèches ; et lorsqu'on en fait tomber quelqu'un d'un coup d'arme à feu, les autres restent toujours perchés, et pas un seul ne s'envole. Selon Fernandès, leur chair, quoique bonne, est plus dure et moins agréable que celle des dindons domestiques; mais ils sont deux fois plus gros.

DE LA PEINTADE (1).

PAR MONTBEILLARD.

La Peintade a été connue et très-bien désignée par les anciens. Aristote n'en parle qu'une seule fois dans tous ses ouvrages sur les animaux; il la nomme *méléagride*, et dit que ses œufs sont marquetés de petites taches : Varron en fait mention sous le nom de poule d'Afrique; c'est, selon lui, un oiseau de grande taille, à plumage varié, dont le dos est rond, et qui étoit fort rare à Rome. Pline dit les mêmes choses que Varron, et semble n'avoir fait que le copier ; à moins qu'on ne veuille attribuer la ressemblance des descriptions à l'identité de l'objet décrit : il répète aussi ce qu'Aristote avoit dit de la couleur des œufs; et il ajoute que les peintades de Numidie étoient les plus estimées, d'où on a donné à l'espèce le nom de poule numidique par excellence.

Il paroît que la Peintade élevée autrefois à Rome avec tant de soin s'étoit perdue en Europe, puisqu'on n'en retrouve plus aucune trace chez les écrivains du moyen âge, et qu'on n'a recommencé à en parler que depuis que les Européens ont fréquenté les côtes occidentales de l'Afrique, en allant aux Indes par le cap de Bonne-Espérance; non-seulement ils l'ont répandue en Europe, mais ils l'ont encore transportée en Amérique : et cet oiseau ayant éprouvé diverses alté-

(1) Lat. *Meleagris;* it. *Gallina di Numidia;* all. *Perl-Huhn.*

rations

rations dans ses qualités extérieures, par les influences des divers climats, il ne faut pas s'étonner si les modernes, soit naturalistes, soit voyageurs, en ont encore plus multiplié les races que les anciens.

La Peintade a un trait marqué de ressemblance avec le dindon, c'est de n'avoir point de plumes à la tête ni à la partie supérieure du cou; et cela a donné lieu à plusieurs Ornithologistes de prendre le dindon pour la méléagride des anciens, erreur qui a été réfutée plus haut (1).

Le plumage de la Peintade, sans avoir des couleurs riches et éclatantes, est cependant très-distingué: c'est un fond gris bleuâtre plus ou moins foncé, sur lequel sont semées assez régulièrement des taches blanches plus ou moins rondes, représentant assez bien des perles; d'où quelques modernes ont donné à cet oiseau le nom de *poules perlées*, et les anciens ceux de *varia* et de *guttata*.

La Peintade a les ailes courtes et la queue pendante,

---

(1) La méléagride étoit de la grosseur d'une poule de bonne race, avoit sur la tête un tubercule calleux, le plumage marqueté de taches blanches, semblables à des lentilles, mais plus grandes, deux barbillons adhérens au bec supérieur, la queue pendante, le dos rond, des membranes entre les doigts, point d'éperons aux pieds, aimoit les marécages, n'avoit point d'attachement pour ses petits, tous caractères qu'on chercheroit vainement dans le dindon, lequel en a d'ailleurs deux très-frappans qui ne se retrouvent pas dans la description de la méléagride; ce bouquet de crins durs qui lui sort au bas du cou, et sa manière d'étaler sa queue et de faire la roue autour de sa femelle.

comme la perdrix, ce qui, joint à la disposition de ses plumes, la fait paroître bossue; mais cette bosse n'est qu'une fausse apparence, et il n'en reste plus aucun vestige lorsque l'oiseau est plumé. Sa grosseur est à peu près celle de la poule commune, mais elle a la forme de la perdrix; seulement elle a les pieds plus élevés et le cou plus long et plus menu dans le haut.

La Peintade est un oiseau très-criard; son cri est aigu et perçant, et à la longue il devient tellement incommode, que quoique la chair de la Peintade soit un excellent manger et bien supérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever.

C'est un oiseau vif, inquiet et turbulent, qui n'aime point à se tenir en place, et qui sait se rendre maître dans la basse-cour; il se fait craindre des dindons même, et quoique beaucoup plus petit, il leur en impose par sa pétulance: «la Peintade, dit le P. Margat, a plutôt fait dix tours et donné vingt coups de bec, que ces gros oiseaux n'ont pensé à se mettre en défense:» ces poules de Numidie semblent avoir la même façon de combattre, que l'historien Salluste attribue aux cavaliers numides: «Leur charge, dit-il, est brusque et irrégulière; trouvent-ils de la résistance, ils tournent le dos, et un instant après, ils sont sur l'ennemi.» On pourroit à cet exemple en joindre beaucoup d'autres qui attestent l'influence du climat sur le naturel des animaux, ainsi que sur le génie national des habitans: l'éléphant joint à beaucoup de force et d'industrie, une disposition à l'esclavage: le chameau est laborieux, patient et sobre; le dogue ne démord point.

Elien raconte que, dans une certaine île, la méléagride est respectée des oiseaux de proie ; mais je crois que, dans tous les pays du monde, les oiseaux de proie attaqueront par préférence toute autre volaille qui aura le bec moins fort, point de casque sur la tête, et qui ne saura pas si bien se défendre.

La Peintade est du nombre des oiseaux pulvérateurs, qui cherchent dans la poussière où ils se vautrent, un remède contre l'incommodité des insectes ; elle gratte aussi la terre comme nos poules communes, et va par troupes très-nombreuses : on en voit à l'île de May des volées de deux ou trois cents; les insulaires les chassent au chien courant, sans autres armes que des bâtons. Comme elles ont les ailes fort courtes, elles volent pesamment, mais elles courent très-vîte, et selon Belon, en tenant la tête élevée comme la giraffe. Elles se perchent la nuit pour dormir, et quelquefois la journée, sur les murs de clôture, sur les haies et même sur les toits des maisons et sur les arbres; elles sont soigneuses, dit encore Belon, en pourchassant leurs vivres; et en effet, elles doivent consommer beaucoup et avoir plus de besoins que les poules domestiques, vu le peu de longueur de leurs intestins.

Il paroît, par le témoignage des anciens et des modernes, et par les demi-membranes qui unissent le doigt des pieds, que la Peintade est un oiseau demi-aquatique; aussi celles de Guinée qui ont recouvré leur liberté à Saint-Domingue, ne suivant plus que l'impulsion du naturel, cherchent de préférence les lieux aquatiques et marécageux.

Leur naturel approche de celui de la perdrix. Si on

les élève de jeunesse, elles s'apprivoisent très-bien ; et ce qui prouve qu'elles ne sont pas farouches, c'est qu'elles reçoivent la nourriture qu'on leur présente, au moment même où elles viennent d'être prises. Brue raconte qu'étant sur la côte du Sénégal, il reçut en présent d'une princesse du pays, deux peintades, l'une mâle et l'autre femelle, toutes deux si familières, qu'elles venoient manger sur son assiette, et qu'ayant la liberté de voler au rivage, elles se rendoient régulièrement sur la barque au son de la cloche, qui annonçoit le dîné et le soupé.

La poule peintade pond et couve à-peu-près comme la poule commune ; mais il paroît que sa fécondité n'est pas la même en différens climats, ou du moins qu'elle est beaucoup plus grande dans l'état de domesticité où elle regorge de nourriture, que dans l'état de sauvage où, étant nourrie moins largement, elle abonde moins en molécules organiques superflues.

Ses œufs sont plus petits à proportion que ceux de la poule ordinaire, et ils ont aussi la coquille beaucoup plus dure ; je ne trouve rien sur la durée de l'incubation ; mais à juger par la grosseur de l'oiseau et par ce que l'on sait des espèces auxquelles il a le plus de rapport, on peut la supposer de trois semaines, plus ou moins, selon la chaleur de la saison ou du climat, et l'assiduité de la couveuse.

Au commencement les jeunes peintadeaux n'ont encore ni barbillons, ni sans doute de casque ; ils ressemblent alors, par le plumage, par la couleur des pieds et du bec, à des perdreaux rouges, et il n'est pas aisé de distinguer les jeunes mâles des vieilles femelles ;

car c'est dans toutes les espèces que la maturité des femelles ressemble à l'enfance des mâles.

Les peintadeaux sont fort délicats et très-difficiles à élever dans nos pays septentrionaux, comme étant originaires des climats brûlans de l'Afrique : ils vivent de toutes sortes de graines et d'insectes.

Le coq peintade produit aussi avec la poule domestique ; mais c'est une espèce de génération artificielle qui demande des précautions ; la principale est de les élever ensemble de jeunesse ; et les oiseaux métis qui résultent de ce mélange, forment une race bâtarde, imparfaite, désavouée pour ainsi dire de la Nature, et qui ne pondant guère que des œufs clairs, n'a pu jusqu'ici se perpétuer régulièrement.

Les peintadeaux des basse-cours sont d'un fort bon goût, et nullement inférieurs aux perdreaux ; mais les sauvages ou marrons de Saint-Domingue, sont un mets exquis et au-dessus du faisan. Les œufs de Peintade sont aussi fort bons à manger.

Nous avons vu que cet oiseau étoit d'origine africaine, et de là tous les noms qui lui ont été donnés de poule africaine, numidique, étrangère ; de poule de Barbarie, de Tunis, de Guinée, de Lybie, d'Egypte, de Pharaon et même de Jérusalem. Quelques Mahométans s'étant avisés de les annoncer sous le nom de poules de Jérusalem, les vendirent aux Chrétiens tout ce qu'ils voulurent ; mais ceux-ci s'étant aperçus de la fraude, les revendirent à profit à de bons Musulmans sous le nom de poules de la Mecque.

Varron nous apprend que de son temps les poules africaines (c'est ainsi qu'il appelle les Peintades) se

vendoient fort cher à Rome à cause de leur rareté; elles étoient beaucoup plus communes en Grèce du temps de Pausanias, puisque cet auteur dit positivement que la méléagride étoit, avec l'oie commune; l'offrande ordinaire des personnes peu aisées dans les mystères solemnels d'Isis. Malgré cela, on ne doit point se persuader que les Peintades fussent naturelles à la Grèce, puisque, selon Athénée, les Étoliens passoient pour être les premiers des Grecs qui eussent eu de ces oiseaux dans leur pays : d'un autre côté, j'aperçois quelque trace de migration régulière dans les combats que ces oiseaux venoient se livrer tous les ans en Béotie, sur le tombeau de Méléagre, et qui ne sont pas moins cités par les Naturalistes que par les mythologistes. C'est de-là que leur est venu le nom de méléagride (1), comme celui de Peintade leur a été donné, moins à cause de la beauté que de l'agréable distribution des couleurs dont leur plumage est peint.

(1) La fable dit que les sœurs de Méléagre désespérées de la mort de leur frère furent changées en ces oiseaux qui portent encore leurs larmes semées sur leur plumage.

DU PAON (1).

PAR MONTBEILLARD.

Si l'empire appartenoit à la beauté et non à la force, le Paon seroit sans contredit le roi des Oiseaux ; il n'en est point sur qui la Nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné ; une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger ; son incomparable plumage, semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel ; non-seulement la Nature a réuni sur le plumage du Paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entr'elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paroît à nos yeux le plumage du Paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de prin-

(1) Lat. *Pavo* ; it. *Pavone* ; all. *Pfau*.

temps; mais si sa femelle vient tout-à-coup à paroître, si les feux de l'amour se joignant aux secrètes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur et de nouveaux desirs, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête, et annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son cou se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moëleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyans et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Le Paon ne semble alors connoître ses avantages que pour en faire hommage à sa compagne qui en est privée, sans en être moins chérie, et la vivacité que l'ardeur de l'amour mêle à son action, ne fait qu'ajouter de nouvelles grâces à ses mouvemens qui sont naturellement nobles, fiers et majestueux, et qui dans ces momens sont accompagnés d'un murmure énergique et sourd qui exprime le desir.

Mais ces plumes brillantes qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles et tombent chaque année. Le Paon, comme s'il sentoit la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet

état humiliant et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dûs à sa beauté; car on prétend qu'il en jouit en effet, qu'il est sensible à l'admiration, que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges; et qu'au contraire lorsqu'on paroît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

Quoique le Paon soit depuis longtemps comme naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas plus originaire; ce sont les Indes orientales que l'on doit regarder comme son pays natal; et en effet un si bel oiseau ne pouvoit guère manquer d'appartenir à ce pays si riche, si abondant en choses précieuses, où se trouvent la beauté, la richesse en tout genre, l'or, les perles, les pierreries, et que l'on peut appeler le climat du luxe de la Nature. Les Paons vivent presque partout en liberté dans ces contrées; ils y subsistent et s'y multiplient sans le secours de l'homme; ils y ont plus de grosseur, plus de fécondité que partout ailleurs; ils y sont en un mot comme sont tous les animaux dans leur climat naturel. Des Indes ils auront facilement passé dans la partie occidentale de l'Asie, et de l'Asie dans la Grèce. Ils y furent d'abord si rares, qu'à Athènes on les montroit à chaque néoménie comme un objet de curiosité, et qu'on accouroit en foule des villes voisines pour les voir.

On ne trouve pas l'époque certaine de cette migra-

tion du Paon; il est seulement prouvé qu'il n'a commencé à paroître dans la Grèce que depuis le temps d'Alexandre; car ce conquérant n'en vit pour la première fois que dans les Indes, et il fut tellement frappé de leur beauté, qu'il défendit de les tuer sous des peines très-sévères; mais il y a toute apparence que peu de temps après Alexandre, et même avant la fin de son règne, ils devinrent fort communs. Aristote qui ne survécut que deux ans à son élève, parle en plusieurs endroits des Paons comme d'oiseaux fort connus.

Les Paons ayant passé de l'Asie dans la Grèce, se sont ensuite avancés dans les parties méridionales de l'Europe, et de proche en proche en France, en Allemagne, en Suisse et jusques dans la Suède, où à la vérité ils ne subsistent qu'en petit nombre, à force de soins et non sans une altération considérable de leur plumage, comme nous le verrons dans la suite.

Enfin les Européens qui, par l'étendue de leur commerce et de leur navigation, embrassent le globe entier, les ont répandus d'abord sur les côtes d'Afrique, et dans quelques îles adjacentes; ensuite dans le Mexique, et de-là dans le Pérou et dans quelques-unes des Antilles, comme Saint-Domingue et la Jamaïque, où l'on en voit beaucoup aujourd'hui, et où avant cela il n'y en avoit pas un seul, par une suite de la loi générale du climat, qui exclut du nouveau monde tout animal terrestre, attaché par sa nature aux pays chauds de l'ancien continent, loi à laquelle les oiseaux pesans ne sont pas moins assujétis que les quadrupèdes : or l'on ne peut nier que les Paons ne soient des oiseaux pesans, et les anciens l'avoient fort bien remarqué; il

ne faut que jeter un coup d'œil sur leur conformation extérieure, pour juger qu'ils ne peuvent pas voler bien haut ni bien longtemps ; la grosseur du corps, la brièveté des ailes et la longueur embarrassante de la queue, sont autant d'obstacles qui les empêchent de fendre l'air avec légèreté : d'ailleurs les climats septentrionaux ne conviennent point à leur nature, et ils n'y restent jamais de leur plein gré.

Le coq-paon n'a guère moins d'ardeur pour ses femelles, ni guère moins d'acharnement à se battre avec les autres mâles que le coq ordinaire ; il en auroit même davantage s'il étoit vrai ce qu'on en dit, que lorsqu'il n'a qu'une ou deux poules, il les tourmente, les fatigue, les rend stériles à force de les féconder, et trouble l'œuvre de la génération à force d'en répéter les actes : dans ce cas, les œufs sortent de l'*oviductus* avant qu'ils aient eu le temps d'acquérir leur maturité ; pour mettre à profit cette violence de tempérament, il faut donner au mâle cinq ou six femelles (1); au lieu que le coq ordinaire qui peut suffire à quinze ou vingt poules, s'il est réduit à une seule, la féconde encore utilement, et la rend mère d'une multitude de petits poussins.

Les paones ont aussi le tempérament fort lascif, et lorsqu'elles sont privées de mâles, elles s'excitent en-

---

(1) Je donne ici l'opinion des anciens ; car des personnes intelligentes que j'ai consultées, et qui ont élevé des paons en Bourgogne, m'ont assuré, d'après leur expérience, que les mâles ne se battoient jamais, et qu'il ne falloit à chacun qu'une ou deux femelles au plus ; et peut-être cela n'arrive-t-il qu'à cause de la moindre chaleur du climat.

tr'elles et en se frottant dans la poussière (car ce sont oiseaux pulvérateurs) ; et se procurant une fécondité imparfaite, elles pondent des œufs clairs et sans germe, dont il ne résulte rien de vivant; mais cela n'arrive guère qu'au printemps, lorsque le retour d'une chaleur douce et vivifiante réveille la Nature, et ajoute un nouvel aiguillon au penchant qu'ont tous les êtres animés à se reproduire ; et c'est peut-être par cette raison qu'on a donné à ces œufs le nom de zéphyriens (*ova zephyria*), non qu'on se soit persuadé qu'un doux zéphyr suffise pour imprégner les paones et tous les oiseaux femelles qui pondent sans la coopération du mâle, mais parce qu'elles ne pondent guère de ces œufs que dans la nouvelle saison, annoncée ordinairement et même désignée par les zéphyrs.

Je croirois aussi fort volontiers que la vue de leur mâle piaffant autour d'elles, étalant sa belle queue, faisant la roue et leur montrant toute l'expression du desir, peut les animer encore davantage et leur faire produire un plus grand nombre de ces œufs stériles ; mais ce que je ne croirai jamais, c'est que ce manège agréable, ces caresses superficielles, et, si j'ose ainsi parler, toutes ces courbettes de petit maître, puissent opérer une fécondation véritable, tant qu'il ne s'y joindra pas une union plus intime et des approches plus efficaces; et si quelques personnes ont cru que des paones avoient été fécondées ainsi par les yeux, c'est qu'apparemment ces paones avoient été couvertes réellement, sans qu'on s'en fût aperçu (1).

---

(1) « L'on ne peut bonnement accorder ce que quelques

L'âge de la pleine fécondité pour ces oiseaux, est à trois ans, selon Aristote et Columelle, et même selon Pline; et en effet, l'âge de trois ans est celui où les mâles ont pris leur entier accroissement, où ils sont en état de cocher leurs poules, et ou la puissance d'engendrer s'annonce en eux par une production nouvelle très-considérable, celle des longues et belles plumes de leur queue, et par l'habitude qu'ils prennent de les déployer en se pavanant et faisant la roue : le superflu de la nourriture n'ayant plus rien à produire dans l'individu, va s'employer désormais à la reproduction de l'espèce.

C'est au printemps que ces oiseaux se recherchent et se joignent; si on veut les avancer, on leur donnera, le matin à jeun, tous les cinq jours, des féves légèrement grillées, selon le précepte de Columelle.

La femelle pond ses œufs peu de temps après qu'elle a été fécondée; elle ne pond pas tous les jours, mais seulement de trois ou quatre jours l'un : elle ne fait qu'une ponte par an, selon Aristote (1). Si on lui laisse

---

pères de familles racontent; c'est que les paons ne couvrent leurs femelles, ainsi qu'ils les emplissent en faisant la roue devant elles. » Belon, *Nature des oiseaux*.

(1) Aristote dit qu'une poule ordinaire ne peut guère faire éclore que deux œufs de paon; mais Columelle lui en donnoit jusqu'à cinq, et outre cela quatre œufs de poule ordinaire, plus ou moins cependant, selon que la couveuse étoit plus ou moins grande. Il recommandoit de retirer ces œufs de poule le dixième jour, et d'en substituer un pareil nombre de même espèce récemment pondus, afin qu'ils vinssent à éclore en

la liberté d'agir selon son instinct, elle déposera ses œufs dans un lieu secret et retiré; ils sont blancs et tachetés comme ceux du dinde, et à-peu-près de la même grosseur : lorsque sa ponte est finie, elle se met à couver.

Pendant tout le temps de l'incubation la paone évite soigneusement le mâle, et tâche sur-tout de lui dérober sa marche lorsqu'elle retourne à ses œufs; car dans cette espèce, comme dans celle du coq et de bien d'autres, le mâle plus ardent et moins fidèle au vœu de la Nature, est plus occupé de son plaisir particulier que de la multiplication de son espèce; et s'il peut surprendre la couveuse sur ses œufs, il les casse en s'approchant d'elle, et peut-être y met-il de l'intention, et cherche-t-il à se délivrer d'un obstacle qui l'empêche de jouir. Quelques-uns ont cru qu'il ne les cassoit que par son empressement à les couver lui-même; ce seroit un motif bien différent. L'Histoire Naturelle aura toujours beaucoup d'incertitudes; il faudroit pour les lui ôter, observer tout par soi-même; mais qui peut tout observer ?

La paone couve de vingt-sept à trente jours, plus ou moins, selon la température du climat et de la saison : pendant ce temps on a soin de lui mettre à portée

---

même temps que les œufs de paon qui ont besoin de dix jours d'incubation de plus; enfin il prescrivoit de retourner ceux-ci tous les jours, si la couveuse n'avoit pu le faire à cause de leur grosseur; ce qu'il est toujours aisé de reconnoître si on a eu la précaution de marquer ces œufs d'un côté. *Voyez* Columelle, *de re rusticâ*, *lib.* 8.

une quantité suffisante de nourriture, de peur qu'étant obligée d'aller se repaître au loin, elle ne quittât ses œufs trop longtemps, et ne les laissât refroidir; il faut aussi prendre garde de la troubler dans son nid, et de lui donner de l'ombrage; car, par une suite de son naturel inquiet et défiant, si elle se voit découverte, elle abandonnera ses œufs et recommencera une nouvelle ponte qui ne vaudra pas la première, à cause de la proximité de l'hiver.

On prétend que la paone ne fait jamais éclore tous ses œufs à-la-fois, mais que, dès qu'elle voit quelques poussins éclos, elle quitte tout pour les conduire; dans ce cas, il faudra prendre les œufs qui ne seront point encore ouverts, et les mettre éclore sous une autre couveuse ou dans un four d'incubation. Quand les petits sont éclos, il faut les laisser sous la mère pendant vingt-quatre heures, après quoi on pourra les transporter sous une mue.

Leur première nourriture sera la farine d'orge détrempée dans du vin; du froment ramolli dans l'eau, ou même de la bouillie cuite et refroidie; dans la suite on pourra leur donner du fromage blanc bien pressé, et sans aucun petit-lait, mêlé avec des poireaux hachés et même des sauterelles, dont on dit qu'ils sont très-friands; mais il faut auparavant ôter les pieds à ces insectes. Quand ils auront six mois, ils mangeront du froment, de l'orge, du marc de cidre et de poiré, et même ils pinceront l'herbe tendre; mais cette nourriture seule ne suffiroit point, quoiqu'Athénée les appelle graminivores.

On a observé que les premiers jours, la mère ne re-

venoit jamais coucher avec sa couvée, dans le nid ordinaire, ni même deux fois dans le même endroit; et comme cette couvée si tendre et qui ne peut encore monter sur les arbres, est exposée à beaucoup de risques, on doit y veiller de près pendant ces premiers jours, épier l'endroit que la mère aura choisi pour son gîte, et mettre ses petits en sûreté sous une mue, ou dans une enceinte formée en plein champ avec des claies préparées.

Les paoneaux, jusqu'à ce qu'ils soient un peu forts, portent mal leurs ailes, les ont traînantes, et ne savent pas encore s'en servir : dans ces commencemens, la mère les prend tous les soirs sur son dos, et les porte l'un après l'autre sur la branche où ils doivent passer la nuit; le lendemain matin, elle saute devant eux du haut de l'arbre en bas, et les accoutume à en faire autant pour la suivre, et à faire usage de leurs ailes.

Une mère paone, et même une poule ordinaire, peut mener jusqu'à vingt-cinq petits paoneaux, selon Columelle, mais seulement quinze, selon Palladius; et ce dernier nombre est plus que suffisant dans les pays froids, où les petits ont besoin de se réchauffer de temps en temps, et de se mettre à l'abri sous les ailes de la mère qui ne pourroit en garantir vingt-cinq à la fois.

On dit que si une poule ordinaire qui mène ses poussins, voit une couvée de petits paoneaux, elle est tellement frappée de leur beauté, qu'elle se dégoûte de ses petits, et les abandonne pour s'attacher à ces étrangers; ce que je rapporte ici, non comme un fait vrai,

mais

mais comme un fait à vérifier, d'autant plus qu'il ne paroît s'écarter du cours ordinaire de la Nature, et que dans les premiers temps, les petits paoneaux ne sont pas beaucoup plus beaux que les poussins.

A mesure que les jeunes paoneaux se fortifient, ils commencent à se battre, sur-tout dans les pays chauds, et c'est pour cela que les anciens, qui paroissent s'être beaucoup plus occupés que nous, de l'éducation de ces oiseaux, les tenoient dans de petites cases séparées; mais les meilleurs endroits pour les élever, c'étoit, selon eux, ces petites îles qui se trouvent en quantité sur les côtes d'Italie, telle par exemple que celle de Planasie, appartenante aux Pisans, où on les laissoit vivre selon leur naturel et leurs appétits, sans contrainte, sans inquiétude. Ils y prospéroient mieux, et ce qui n'étoit pas négligé par les Romains, leur chair étoit d'un meilleur goût; seulement pour avoir l'œil dessus, et reconnoître si leur nombre augmentoit ou diminuoit, on les accoutumoit à se rendre tous les jours à une heure marquée et à un certain signal, autour de la maison, où on leur jetoit quelques poignées de grain pour les attirer.

Lorsque les petits ont un mois d'âge ou un peu plus, l'aigrette commence à leur pousser, et alors ils sont malades comme les dindonneaux lorsqu'ils poussent le rouge; ce n'est que de ce moment que le coq-paon les reconnoît pour les siens; car tant qu'ils n'ont point d'aigrette, il les poursuit comme étrangers; on ne doit néanmoins les mettre avec les grands que lorsqu'ils ont sept mois, et s'ils ne se perchoient pas d'eux-mêmes sur le juchoir, il faut les y accoutumer, et

ne point souffrir qu'ils dorment à terre, à cause du froid et de l'humidité.

L'aigrette est composée de petites plumes, dont la tige est garnie depuis la base jusqu'auprès du sommet, non de barbes, mais de petits filets rares et détachés; le sommet est formé de barbes ordinaires unies ensemble et peintes des plus belles couleurs; le nombre de ces petites plumes est variable, j'en ai compté vingt-cinq dans un mâle et trente dans une femelle; mais je n'ai pas observé un assez grand nombre d'individus pour assurer qu'il ne puisse pas y en avoir plus ou moins.

L'aigrette n'est pas un cône renversé comme on pourroit le croire, sa base qui est en haut forme une ellipse fort alongée, dont le grand axe est posé selon la longueur de la tête; toutes les plumes qui la composent ont un mouvement particulier assez sensible par lequel elles s'approchent ou s'écartent les unes des autres au gré de l'oiseau, et un mouvement général par lequel l'aigrette entière tantôt se renverse en arrière et tantôt se relève sur la tête.

Les sommets de cette aigrette ont, ainsi que tout le reste du plumage, des couleurs bien plus éclatantes dans le mâle que dans la femelle; outre cela le coq-paon se distingue de sa poule dès l'âge de trois mois par un peu de jaune qui paroît au bout de l'aile; dans la suite il s'en distingue par la grosseur, par un éperon à chaque pied, par la longueur de sa queue et par la faculté de la relever et d'en étaler les belles plumes, ce qui s'appelle *faire la roue*. Willulghby croit que le Paon ne partage qu'avec le dindon cette faculté re-

marquable; cependant on verra dans le cours de cette histoire, qu'elle leur est commune avec quelques tetras ou coqs de bruyère et quelques pigeons.

Les plumes de la queue ou plutôt ces longues couvertures qui naissent de dessus le dos auprès du croupion, sont en grand ce que celles de l'aigrette sont en petit; leur tige est pareillement garnie, depuis sa base jusque près de l'extrémité, de filets détachés de couleur changeante, et elle se termine par une plaque de barbes réunies, ornée de ce qu'on appelle l'œil ou le miroir: c'est une tache brillante, émaillée des plus belles couleurs; jaune, dorée de plusieurs nuances, vert changeant en bleu et en violet éclatant, selon les différens aspects, et tout cela empruntant encore un nouveau lustre de la couleur du centre qui est un beau noir velouté.

Les deux plumes du milieu ont environ quatre pieds et demi, et sont les plus longues de toutes, les latérales allant toujours en diminuant de longueur jusqu'à la plus extérieure; l'aigrette ne tombe point; mais la queue tombe chaque année, en tout ou en partie, vers la fin de juillet, et repousse au printemps; et pendant cet intervalle, l'oiseau est triste et se cache.

La couleur la plus permanente de la tête, de la gorge, du cou et de la poitrine, c'est le bleu avec différens reflets de violet, d'or et de vert éclatant; tous ces reflets qui renaissent et se multiplient sans cesse sur son plumage, sont une ressource que la Nature semble s'être ménagée pour y faire paroître successivement et sans confusion un nombre de couleurs beau-

coup plus grand que son étendue ne sembloit le comporter : ce n'est qu'à la faveur de cette heureuse industrie que le Paon pouvoit suffire à recevoir tous les dons qu'elle lui destinoit.

De chaque côté de la tête on voit un renflement formé par les petites plumes qui recouvrent le trou de l'oreille.

Les Paons paroissent se caresser réciproquement avec le bec; mais en y regardant de plus près, j'ai reconnu qu'ils se grattoient les uns les autres autour de la tête où ils ont des pous très-vifs et très-agiles; on les voit courir sur la peau blanche qui entoure leurs yeux, et cela ne peut manquer de leur causer une sensation incommode; aussi se prêtent-ils avec beaucoup de complaisance lorsqu'un autre les gratte.

Ces oiseaux se rendent les maîtres dans la basse-cour et se font respecter de l'autre volaille, qui n'ose prendre sa pâture qu'après qu'ils ont fini leur repas. Leur façon de manger est à peu près celle des gallinacés; ils saisissent le grain de la pointe du bec et l'avalent sans le broyer.

Pour boire ils plongent le bec dans l'eau où ils font cinq ou six mouvemens assez prompts de la mâchoire inférieure; puis en se relevant et tenant leur tête dans une situation horizontale, ils avalent l'eau dont leur bouche étoit remplie, sans faire aucun mouvement du bec.

On m'assure qu'ils dorment tantôt en cachant la tête sous l'aile, tantôt en faisant rentrer leur cou en eux-mêmes, et ayant le bec au vent.

Les Paons aiment la propreté, et c'est par cette

raison qu'ils tâchent de recouvrir et d'enfouir leurs ordures, et non parce qu'ils envient à l'homme les avantages qu'il pourroit retirer de leurs excrémens, qu'on dit être bons pour le mal des yeux et pour améliorer la terre, mais dont apparemment ils ne connoissent pas toutes les propriétés.

Quoiqu'ils ne puissent pas voler beaucoup ils aiment à grimper; ils passent ordinairement la nuit sur les combles des maisons, où ils causent beaucoup de dommage et sur les arbres les plus élevés; c'est de-là qu'ils font souvent entendre leur voix qu'on s'accorde à trouver désagréable, peut-être parce qu'elle trouble le sommeil, et d'après laquelle on prétend que s'est formé leur nom dans presque toutes les langues.

On prétend que la femelle n'a qu'un seul cri qu'elle ne fait guère entendre qu'au printemps, mais que le mâle en a trois; pour moi j'ai reconnu qu'il avoit deux tons, l'un plus grave qui tient plus du hautbois; l'autre plus aigu, précisément à l'octave du premier, et qui tient plus des sons perçans de la trompette; et j'avoue qu'à mon oreille ces deux tons n'ont rien de choquant, de même que je n'ai rien pu voir de difforme dans ses pieds; ce n'est qu'en prêtant aux paons nos mauvais raisonnemens et même nos vices, qu'on a pu supposer que leur cri n'étoit autre chose qu'un gémissement arraché à leur vanité toutes les fois qu'ils aperçoivent la laideur de leurs pieds.

Théophraste avance que leurs cris souvent répétés sont un présage de pluie; d'autres qu'ils l'annoncent aussi lorsqu'ils grimpent plus haut que de coutume; d'autres que ces mêmes cris pronostiquoient la mort à

quelque voisin; d'autres enfin que ces oiseaux portoient toujours sous l'aile un morceau de racine de lin comme un amulète naturel pour se préserver des fascinations, tant il est vrai que toute chose dont on a beaucoup parlé a fait dire beaucoup d'inepties !

Outre les différens cris dont j'ai fait mention, le mâle et la femelle produisent encore un certain bruit sourd, un craquement étouffé, une voix intérieure et renfermée, qu'ils répètent souvent et quand ils sont inquiets, et quand ils paroissent tranquilles ou même contens.

Pline dit qu'on a remarqué de la sympathie entre les pigeons et les Paons, et Cléarque parle d'un de ces derniers, qui avoit pris un tel attachement pour une jeune personne, que l'ayant vue mourir, il ne put lui survivre. Mais une sympathie plus naturelle et mieux fondée, c'est celle qui a été observée entre les Paons et les dindons : ces deux oiseaux sont du petit nombre de ceux qui redressent leur queue et font la roue, ce qui suppose bien des qualités communes ; aussi s'accordent-ils mieux ensemble qu'avec tout le reste de la volaille ; et l'on prétend même qu'on a vu un coq-paon couvrir une poule d'Inde, ce qui indiqueroit une grande analogie entre les deux espèces.

La durée de la vie du Paon est de vingt-cinq ans, selon les anciens, et cette détermination me paroît bien fondée, puisqu'on sait que le Paon est entièrement formé avant trois ans, et que les oiseaux en général vivent plus longtemps que les quadrupèdes, parce que leurs os sont plus ductiles ; mais je suis surpris que Willulghby ait cru, sur l'autorité d'Elien, que

cet oiseau vivoit jusqu'à cent ans, d'autant plus que le récit d'Elien est mêlé de plusieurs circonstances visiblement fabuleuses.

J'ai déjà dit que le Paon se nourrissoit de toutes sortes de grains comme les gallinacés ; les anciens lui donnoient ordinairement par mois un boisseau de froment pesant environ vingt livres : il est bon de savoir que la fleur de sureau leur est contraire, et que la feuille d'ortie est mortelle aux jeunes paoneaux, selon Franzius.

Comme les Paons vivent aux Indes dans l'état de sauvages, c'est aussi dans ce pays qu'on a inventé l'art de leur donner la chasse ; on ne peut guère les approcher de jour, quoiqu'ils se répandent dans les champs par troupes assez nombreuses, parce que, dès qu'ils découvrent le chasseur, ils fuient devant lui plus vîte que la perdrix, et s'enfoncent dans des broussailles où il n'est guère possible de les suivre ; ce n'est donc que la nuit qu'on parvient à les prendre, et voici de quelle manière se fait cette chasse aux environs de Cambaie.

On s'approche de l'arbre sur lequel ils sont perchés, on leur présente une espèce de bannière qui porte deux chandelles allumées, et où l'on a peint des paons au naturel ; le paon ébloui par cette lumière, ou bien occupé à considérer les paons en peinture qui sont sur la bannière, avance le cou, le retire, l'alonge encore, et lorsqu'il se trouve dans un nœud coulant qui y a été placé exprès, on tire la corde et on se rend maître de l'oiseau.

Nous avons vu que les Grecs faisoient grand cas du Paon, mais ce n'étoit que pour rassasier leurs yeux de

la beauté de son plumage ; au lieu que les Romains qui ont poussé plus loin tous les excès du luxe, parce qu'ils étoient plus puissans, se sont rassasiés réellement de sa chair ; ce fut l'orateur Hortensius qui imagina le premier d'en faire servir sur sa table ; son exemple ayant été suivi, cet oiseau devint très-cher à Rome, et les empereurs renchérissant sur le luxe des particuliers, on vit un Vitellius, un Héliogabale mettre leur gloire à remplir des plats immenses de têtes ou de cervelles de paons, de langues de phénicoptères, de foies de scares, et à en composer des mets insipides, qui n'avoient d'autre mérite que de supposer une dépense prodigieuse et un luxe excessivement destructeur.

Dans ces temps-là un troupeau de cent de ces oiseaux pouvoit rendre soixante mille sesterces, en n'exigeant de celui à qui on en confioit le soin, que trois paons par couvée ; ces soixante mille sesterces reviennent, selon l'évaluation de Gassendi, à dix ou douze mille francs : chez les Grecs, le mâle et la femelle se vendoient mille dragmes, ce qui revient à huit cent quatre-vingt-sept livres dix sous, selon la plus forte évaluation, et à vingt-quatre livres, selon la plus foible ; mais il me paroît que cette dernière est beaucoup trop foible, sans quoi le passage suivant d'Athénée ne signifieroit rien : « N'y a-t-il pas de la fureur à nourrir des paons dont le prix n'est pas moindre que celui des statues ? » Ce prix étoit bien tombé au commencement du seizième siècle, puisque dans la nouvelle coutume du Bourbonnois, qui est de 1521, un paon n'étoit estimé que deux sous six deniers de ce temps-là,

évalués à trois livres quinze sous d'aujourd'hui; mais il paroît que peu après cette époque, le prix de ces oiseaux se releva; car Bruyer nous apprend qu'aux environs de Lisieux où on avoit la facilité de les nourrir avec du marc de cidre, on en élevoit des troupeaux dont on tiroit beaucoup de profit, parce que, comme ils étoient fort rares dans le reste du royaume, on les envoyoit de là dans toutes les grandes villes pour les repas d'appareil. Au reste, il n'y a guère que les jeunes qu'on puisse manger; les vieux sont trop durs, et d'autant plus durs que leur chair est naturellement fort sèche; et c'est sans doute à cette qualité qu'elle doit la propriété singulière, et qui paroît assez avérée, de se conserver sans corruption pendant plusieurs années. On en sert cependant quelquefois de vieux, mais c'est plus pour l'appareil que pour l'usage, car on les sert revêtus de leurs belles plumes; et c'est une recherche de luxe assez bien entendue que l'élégance industrieuse des modernes a ajoutée à la magnificence effrénée des anciens : c'étoit sur un paon ainsi préparé que nos anciens chevaliers faisoient, dans les grandes occasions, leur vœu appelé le vœu du paon (1).

Selon Aldrovande, les œufs de paon sont regardés par tous les modernes comme une mauvaise nourriture, tandis que les anciens les mettoient au premier rang, et avant ceux d'oie et de poule commune. Il explique cette contradiction en disant qu'ils sont bons au goût et mauvais à la santé. Reste à examiner si la tem-

(1) *Voyez* les mémoires de l'académie des inscriptions, tom. XX, p. 636.

pérature du climat n'auroit pas ici quelque influence.

On employoit autrefois les plumes de paon à faire des espèces d'éventails ; on en formoit des couronnes en guise de lauriers pour les poètes appelés troubadours. Gesner a vu une étoffe dont la chaine étoit de soie et de fil d'or, et la trame de ces mêmes plumes. Tel étoit sans doute le manteau tissu de plumes de paon, qu'envoya le pape Paul III au roi Pepin (1).

Nous croyons devoir rapporter à cette espèce, comme variété qui a éprouvé l'influence du climat, le paon blanc. Nous avons vu dans les volumes précédens que le lièvre, l'hermine et la plupart des autres animaux étoient sujets à devenir blancs dans les pays froids, sur-tout pendant l'hiver. La même cause semble avoir agi plus fortement sur les plumes du paon blanc ; car la blancheur des lièvres et des hermines n'est que passagère et n'a lieu que pendant l'hiver, mais le paon blanc est toujours blanc, dans tous les pays, l'été comme l'hiver, à Rome comme à Tornéo, et cette couleur nouvelle est même si fixe que des œufs de cet oiseau pondus et éclos en Italie donnent encore des paons blancs. On le trouve en Norwège, et il paroît qu'il y vit dans l'état de sauvage, car il se répand pendant l'hiver dans l'Allemagne où on en prend assez communément dans cette saison ; on en trouve même dans des contrées beaucoup plus méridionales, telles que la France et l'Italie, mais dans l'état de domesticité seulement ; ce n'est pas sans un laps de temps considérable et sans des circonstances

(1) Généalogie de Montmorency, p. 29

singulières qu'un oiseau né dans les climats si doux de l'Inde et de l'Asie a pu s'accoutumer à l'âpreté des pays septentrionaux ; s'il n'y a pas été transporté par les hommes, il a pu y passer soit par le nord de l'Asie, soit par le nord de l'Europe ; mais cette migration ne doit pas se reporter à une époque très-reculée, et je suis fondé à croire que les Grecs n'ont pas connu les paons blancs, puisqu'Aristote qui parle des couleurs variées du Paon, et ensuite des perdrix blanches, des corbeaux blancs, des moineaux blancs, ne dit pas un mot des paons blancs.

Les modernes ne disent rien non plus de l'histoire de ces oiseaux, si ce n'est que leurs petits sont fort délicats à élever : cependant il est vraisemblable que l'influence du climat ne s'est point bornée à leur plumage, et qu'elle se sera étendue plus ou moins jusque sur leur tempérament, leurs habitudes, leurs mœurs ; et je m'étonne qu'aucun Naturaliste ne se soit encore avisé d'observer les progrès, ou du moins le résultat de ces observations plus intérieures et plus profondes ; il me semble qu'une seule observation de ce genre seroit plus intéressante, feroit plus pour l'Histoire Naturelle, que d'aller compter scrupuleusement toutes les plumes des Oiseaux, et décrire laborieusement toutes les teintes et demi-teintes de chacune de leurs barbes dans les quatre parties du monde.

Au reste quoique leur plumage soit entièrement blanc, et particulièrement les longues plumes de leur queue, cependant on y distingue encore à l'extrémité des vestiges marqués de ces miroirs qui en faisoient le plus bel ornement, tant l'empreinte des couleurs pri-

mitives étoit profonde ! Il seroit curieux de chercher à ressusciter ces couleurs, et de déterminer par l'expérience combien de temps et quel nombre de générations il faudroit dans un climat convenable, tel que les Indes, pour leur rendre leur premier éclat.

On peut rapporter au paon ordinaire et au paon blanc le paon panaché; c'est l'opinion de Frisch, qui croit qu'il n'est que le produit du mélange des deux précédens. Il porte en effet sur son plumage l'empreinte de cette double origine ; car il a du blanc sur le ventre, sur les ailes et sur les joues, et dans tout le reste il est à peu près comme le paon ordinaire. Tout ce que je trouve dans les auteurs sur l'histoire particulière de cet oiseau, se réduit à ceci, que leurs petits ne sont pas aussi délicats à élever que ceux du paon blanc.

De Seve, Del. L'Epine, Sculp.

DU FAISAN (1).

PAR MONTBEILLARD.

Il suffit de nommer cet oiseau pour se rappeler le lieu de son origine. Le Faisan, c'est-à-dire l'oiseau du Phase, étoit, dit-on, confiné dans la Colchide avant l'expédition des Argonautes; ce sont ces Grecs qui, en remontant le Phase pour arriver à Colchos, virent ces beaux oiseaux répandus sur les bords du fleuve, et qui en les rapportant dans leur patrie, lui firent un présent plus riche que celui de la toison d'or.

Encore aujourd'hui les faisans de la Colchide ou Mingrelie et de quelques autres contrées voisines, sont les plus beaux et les plus gros que l'on connoisse. C'est de-là qu'ils se sont répandus jusqu'à l'extrémité de la Chine, au Japon et même dans la Tartarie; ils sont en fort grande abondance en Afrique, et on en trouve assez communément dans les différentes parties de l'Europe, en Espagne, en Italie; ils ne sont pas généralement répandus en Allemagne, en France, en Angleterre; on n'en voit que très-rarement dans nos provinces septentrionales, et ce n'est que par des soins continuels, dirigés avec la plus grande intelligence, qu'on peut les y fixer, en leur faisant pour ainsi dire un climat artificiel convenable à leur nature.

Le Faisan est de la grosseur du coq ordinaire, et peut en quelque sorte le disputer au paon pour la beauté; il a le port aussi noble, la démarche aussi fière, et le plumage presqu'aussi distingué; celui de la

(1) Lat. *Phasianus*; it. *Fasano*; all. *Fasan*.

Chine a même les couleurs plus éclatantes, mais il n'a pas, comme le paon, la faculté d'étaler son beau plumage, ni de relever les longues plumes de sa queue, faculté qui suppose un appareil particulier de muscles moteurs dont le paon est pourvu, qui manquent au Faisan, et qui établissent une différence assez considérable entre les deux espèces : d'ailleurs ce dernier n'a ni l'aigrette du paon, ni sa double queue : en général, le Faisan paroît modelé sur des proportions moins légères et moins élégantes, ayant le corps plus ramassé, le cou plus raccourci, la tête plus grosse.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, ce sont deux pièces de couleur écarlate, au milieu desquelles sont placés les yeux, et deux bouquets de plumes d'un vert-doré, qui, dans le temps des amours, s'élèvent de chaque côté au-dessus des oreilles; car dans les animaux, il y a presque toujours, ainsi que je l'ai remarqué, une production nouvelle, plus ou moins sensible, qui est comme le signal d'une nouvelle génération. Le Faisan a outre cela à chaque oreille des plumes dont il se sert pour en fermer à son gré l'ouverture qui est fort grande.

Les plumes du cou et du croupion ont le bout échancré en cœur, comme certaines plumes de la queue du paon.

Je n'entrerai pas ici dans le détail des couleurs du plumage, je dirai seulement qu'elles ont beaucoup moins d'éclat dans la femelle que dans le mâle; que dans celui-ci même, les reflets en sont encore plus fugitifs que dans le paon, et qu'ils dépendent non-seulement de l'incidence de la lumière, mais encore de la réunion

et de la position respective de ces plumes; car si on en prend une seule à part, les reflets verts s'évanouissent, et l'on ne voit à leur place que du brun et du noir; les tiges des plumes du cou et du dos sont d'un beau jaune-doré, et font l'effet d'autant de lames d'or; les couvertures du dessus de la queue vont en diminuant, et finissent en espèces de filets : la queue est composée de dix-huit pennes, quoique Schwenckfeld n'en compte que seize; les deux du milieu sont les plus longues de toutes, et ensuite les plus voisines de celles-là : chaque pied est muni d'un éperon court et pointu, qui a échappé à quelques descripteurs; les doigts sont joints par une membrane plus large qu'elle n'est ordinairement dans les oiseaux pulvérateurs; cette membrane interdigitale plus grande, semble être une première nuance par laquelle les oiseaux de ce genre se rapprochent des oiseaux de rivière; et en effet, Aldrovande remarque que le Faisan se plaît dans les lieux marécageux, et il ajoute qu'on en prend quelquefois dans les marais qui sont aux environs de Bologne : Olina, autre italien, a fait la même observation.

On assure que c'est toujours dans les lieux les plus humides et le long des mares qui se trouvent dans les grands bois de la Brie, que se tiennent les faisans échappés des capitaineries voisines; quoiqu'accoutumés à la société de l'homme, quoique comblés de ses bienfaits, ces faisans s'éloignent le plus qu'il est possible de toute habitation humaine; car ce sont des oiseaux très-sauvages, et qu'il est extrêmement difficile d'apprivoiser : on prétend néanmoins qu'on les accou-

tume à revenir au coup de sifflet, c'est-à-dire qu'ils s'accoutument à venir prendre la nourriture que ce coup de sifflet leur annonce toujours; mais dès que leur besoin est satisfait, ils reviennent à leur naturel et ne connoissent plus la main qui les a nourris; ce sont des esclaves indomptables qui ne peuvent se plier à la servitude, qui ne connoissent aucun bien qui puisse entrer en comparaison avec la liberté, qui cherchent continuellement à la recouvrer, et qui n'en manquent jamais l'occasion; les sauvages qui viennent de la perdre, sont furieux; ils fondent à grands coups de bec sur les compagnons de leur captivité, et n'épargnent pas même le paon.

Ces oiseaux se plaisent dans les bois en plaine, différant en cela des tetras ou coqs de bruyère qui se plaisent dans les bois en montagne; pendant la nuit il se perchent au haut des arbres, ils y dorment la tête sous l'aile : leur cri, c'est-à-dire, le cri du mâle, car la femelle n'en a presque point, est entre celui du paon et celui de la peintade, mais plus près de celui-ci, et par conséquent très-peu agréable.

Leur naturel est si farouche, que non-seulement ils évitent l'homme, mais qu'ils s'évitent les uns les autres, si ce n'est au mois de mars ou d'avril, qui est le temps où le mâle recherche sa femelle; et il est facile alors de les trouver dans les bois, parce qu'ils se trahissent eux-mêmes par un battement d'ailes qui se fait entendre de fort loin: les coqs-faisans sont moins ardens que les coqs ordinaires : Frisch prétend que dans l'état de sauvage ils n'ont chacun qu'une seule femelle; mais l'homme qui fait gloire de soumettre

mettre l'ordre de la Nature à son intérêt ou à ses fantaisies, a changé, pour ainsi dire, le naturel de cet oiseau, en accoutumant chaque coq à avoir jusqu'à sept poules, et ces sept poules à se contenter d'un seul mâle pour elles toutes; car on a eu la patience de faire toutes les observations nécessaires pour déterminer cette combinaison, comme la plus avantageuse pour tirer parti de la fécondité de cet oiseau: cependant quelques économistes ne donnent que deux femelles à chaque mâle, et j'avoue que c'est la méthode qui a le mieux réussi dans la conduite d'une petite faisanderie que j'ai eue quelque temps sous les yeux. Mais ces différentes combinaisons peuvent être toutes bonnes selon les circonstances, la température du climat, la nature du sol, la qualité et la quantité de la nourriture, l'étendue et l'exposition de la faisanderie, les soins du faisandier, comme seroit celui de retirer chaque poule aussitôt après qu'elle est fécondée par le coq, de ne les lui présenter qu'une à une, en observant les intervalles convenables; de lui donner pendant ce temps du blé sarrazin et autres nourritures échauffantes, comme on lui en donne sur la fin de l'hiver, lorsqu'on veut avancer la saison de l'amour.

La faisane fait son nid à elle seule; elle choisit pour cela le recoin le plus obscur de son habitation; elle y employe la paille, les feuilles et autres choses semblables; et quoiqu'elle le fasse fort grossièrement en apparence, elle le préfère ainsi fait à tout autre mieux construit, mais qui ne le seroit pas par elle-même; cela est au point que si on lui en prépare un tout fait et bien fait, elle commence par le détruire et en éparpille tous

les matériaux qu'elle arrange ensuite à sa manière. Elle ne fait qu'une ponte chaque année, du moins dans nos climats; cette ponte est de vingt œufs selon les uns et de quarante à cinquante selon les autres, surtout quand on exempte la faisane du soin de couver; mais celles que j'ai eu occasion de voir n'ont jamais pondu plus de douze œufs et quelquefois moins, quoiqu'on eût l'attention de faire couver leurs œufs par des poules communes : elle pond ordinairement de deux ou trois jours l'un; ses œufs sont beaucoup moins gros que ceux de poule, et la coquille en est plus mince que ceux même de pigeon : leur couleur est un gris-verdâtre, marqueté de petites taches brunes, comme le dit très-bien Aristote, arrangées en zônes circulaires autour de l'œuf; chaque faisane en peut couver jusqu'à dix-huit.

Si l'on veut entreprendre en grand une éducation de Faisan, il faut y destiner un parc d'une étendue proportionnée, qui soit en partie gazonné et en partie semé de buissons, où ces oiseaux puissent trouver un abri contre la pluie et la trop grande chaleur, et même contre l'oiseau de proie : une partie de ce parc sera divisée en plusieurs petits parquets de cinq ou six toises en carré, faits pour recevoir chacun un coq avec ses femelles : on les retient dans ces parquets, soit en les éjointant, c'est-à-dire en leur coupant le fouet de l'aile à l'endroit de la jointure, ou bien en couvrant les parquets avec un filet : on se gardera bien de renfermer plusieurs mâles dans la même enceinte; car ils se battroient certainement, et finiroient peut-être par se tuer; il faut même faire en sorte qu'ils ne puissent ni

se voir ni s'entendre; autrement les mouvemens d'inquiétude ou de jalousie que s'inspireroient les uns les autres ces mâles si peu ardens pour leurs femelles, et cependant si ombrageux pour leurs rivaux, ne manqueroient pas d'étouffer ou d'affoiblir des mouvemens plus doux, et sans lesquels il n'est point de génération. Ainsi, dans quelques animaux, comme dans l'homme, le degré de la jalousie n'est pas toujours proportionné au besoin de jouir.

Palladius veut que les coqs soient de l'année précédente, et tous les Naturalistes s'accordent à dire qu'il ne faut pas que les poules aient plus de trois ans. Quelquefois, dans les endroits bien peuplés de faisans, on ne met que des femelles dans chaque parquet, et on laisse aux coqs sauvages le soin de les féconder.

Ces oiseaux vivent de toutes sortes de grains et d'herbages, et l'on conseille même de mettre une partie du parc en jardin potager, et de cultiver dans ce jardin des féves, des carottes, des pommes de terre, des oignons, des laitues et des panais, sur-tout des deux derniers dont ils sont très-friands. On dit qu'ils aiment aussi beaucoup le gland, les baies d'aube-épine et la graine d'absinthe; mais le froment est la meilleure nourriture qu'on puisse leur donner, en y joignant les œufs de fourmis. Quelques-uns recommandent de bien prendre garde qu'il n'y ait des fourmis mêlées, de peur que les faisans ne se dégoûtent des œufs; d'autres veulent qu'on leur donne des fourmis même. Dans la disette, on y substitue avec succès des sauterelles, des perce-oreilles, des mille-pieds; mais quelque nourriture qu'on leur donne, il faut la leur mesurer avec

prudence, et ne point trop les engraisser ; car les coqs trop gras sont moins chauds, et les poules trop grasses sont moins fécondes, et pondent des œufs à coquille molle et faciles à écraser.

La durée de l'incubation est de vingt à vingt-cinq jours. Il faut tenir la couveuse dans un endroit éloigné du bruit et un peu enterré, afin qu'elle y soit plus à l'abri des inégalités de la température et des impressions du tonnerre.

Dès que les petits faisans sont éclos, ils commencent à courir comme font tous les gallinacés; on les laisse ordinairement vingt-quatre heures sans leur rien donner; au bout de ce temps on met la mère et les petits dans une boîte que l'on porte tous les jours aux champs, dans un lieu semé de blé, d'orge, de gazon et sur-tout abondant en œufs de fourmis : cette boîte doit avoir pour couvercle une espèce de petit toit fermé de planches légères, qu'on puisse ôter et remettre à volonté selon les circonstances ; elle doit aussi avoir à l'une de ses extrémités un retranchement où l'on tient la mère renfermée par des cloisons à claire-voie, qui donnent passage aux faisandeaux : du reste on leur laisse toute la liberté de sortir de la boîte et d'y rentrer à leur gré; les gloussemens de la mère prisonnière et le besoin de se réchauffer de temps en temps sous ses ailes, les rappelleront sans cesse et les empêcheront de s'écarter beaucoup. On a coutume de réunir trois ou quatre couvées à peu près de même âge, pour n'en former qu'une seule bande capable d'occuper la mère, et à laquelle elle puisse suffire.

On les nourrit d'abord comme on nourrit tous les

jeunes poussins, avec un mélange d'œufs durs, de mie de pain et de feuilles de laitue hachés ensemble, et avec des œufs de fourmis de prés; mais il y a deux attentions essentielles dans ces premiers temps; la première est de ne les point laisser boire du tout, et de ne les lâcher chaque jour que lorsque la rosée est évaporée, vu qu'à cet âge toute humidité leur est contraire; et c'est, pour le dire en passant, une des raisons pourquoi les couvées des faisans sauvages ne réussissent guère dans notre pays; car ces faisans, comme je l'ai remarqué plus haut, se tenant par préférence dans les lieux les plus frais et les plus humides, il est difficile que les jeunes faisandeaux n'y périssent : la seconde attention qu'il faut avoir, c'est de leur donner peu et souvent, et dès le matin, en entremêlant toujours les œufs de fourmis avec les autres alimens.

Le second mois on peut déjà leur donner une nourriture plus substantielle; des œufs de fourmis de bois, du turquis, du blé, de l'orge, du millet, des féves moulues, en augmentant insensiblement la distance des repas.

Ce temps est celui où ils commencent à être sujets à la vermine; la plupart des modernes recommandent pour les en délivrer, de nétoyer la boîte et même de la supprimer entièrement, à l'exception de son petit toit que l'on conserve pour leur servir d'abri; mais Olina donne un conseil qui avoit été indiqué par Aristote, et qui me paroît mieux réfléchi et plus conforme à la nature de ces oiseaux; ils sont du nombre des pulvérateurs et ils périssent lorsqu'ils ne se poudrent point. Olina veut donc qu'on mette à leur portée des petits

tas de terre sèche ou de sablon très-fin, dans lesquels ils puissent se vautrer et se délivrer ainsi des piqûres incommodes des insectes.

Il faut être aussi très-exact à leur donner de l'eau nette, et à la leur renouveler souvent; autrement ils courroient risque de la pépie à laquelle il y auroit peu de remède suivant les modernes, quoique Palladius ordonne tout uniment de la leur ôter comme on l'ôte aux poulets, et de leur frotter le bec avec de l'ail broyé dans de la poix liquide.

Le troisième mois amène de nouveaux dangers : les plumes de leur queue tombent alors et il leur en pousse de nouvelles; c'est une espèce de crise pour eux comme pour les paons; mais les œufs de fourmis sont encore ici une ressource, car ils hâtent le moment critique et en diminuent le danger, pourvu qu'on ne leur en donne pas trop; l'excès en seroit pernicieux.

A mesure que les jeunes faisandeaux deviennent grands, leur régime approche davantage de celui des vieux, et dès la fin du troisième mois on peut les lâcher dans l'endroit que l'on veut peupler; mais tel est l'effet de la domesticité sur les animaux qui y ont vécu quelque temps, que ceux même qui, comme les Faisans, ont le penchant le plus invincible pour la liberté, ne peuvent y être rendus tout d'un coup et sans observer des gradations; de même qu'un bon estomac affoibli par des alimens trop légers, ne peut s'accoutumer que peu à peu à une nourriture plus forte. Il faut d'abord transporter la boîte qui contient la couvée dans l'endroit où l'on veut les lâcher; on aura soin de leur donner la nourriture qu'ils aiment le mieux, mais ja-

mais dans le même endroit, et en diminuant la quantité chaque jour, afin de les obliger à chercher eux-mêmes ce qui leur convient et à faire connoissance avec la campagne; lorsqu'ils seront en état de trouver leur subsistance, ce sera le moment de leur donner la liberté et de les rendre à la Nature; ils deviendront bientôt aussi sauvages que ceux qui sont nés dans les bois, à cela près qu'ils conserveront une sorte d'affection pour les lieux où ils auront été bien traités dans leur premier âge.

L'homme ayant réussi à forcer le naturel du faisan, en l'accoutumant à se joindre à plusieurs femelles, a tenté de lui faire encore une nouvelle violence, en l'obligeant de se mêler avec une espèce étrangère; et ses tentatives ont eu quelque succès, mais ce n'a pas été sans beaucoup de soins et de précautions : on a pris un jeune coq-faisan qui ne s'étoit encore accouplé avec aucune faisane, on l'a enfermé dans un lieu étroit et foiblement éclairé par en haut; on lui a choisi de jeunes poules dont le plumage approchoit de celui de la faisane; on a mis ces jeunes poules dans une case attenant à celle du coq-faisan, et qui n'en étoit séparée que par une espèce de grille, dont les mailles étoient assez grandes pour laisser passer la tête et le cou, mais non le corps de ces oiseaux; on a ainsi accoutumé le coq-faisan à voir ces poules, et même à vivre avec elles, parce qu'on ne lui a donné de nourriture que dans leur case, joignant la grille de séparation; lorsque la connoissance a été faite, et qu'on a vu la saison de l'amour approcher, on a nourri ce jeune coq et ses poules de la manière la plus propre à les échauffer et à leur faire

éprouver le besoin de se joindre, et quand ce besoin a été bien marqué, on a ouvert la communication : il est arrivé quelquefois que le faisan fidèle à la Nature, comme indigné de la mésalliance à laquelle on vouloit le contraindre, a maltraité et même mis à mort les premières poules qu'on lui avoit données; s'il ne s'adoucissoit point, on le domptoit en lui touchant le bec avec un fer rouge d'une part, et de l'autre en excitant son tempérament par des fomentations appropriées; enfin le besoin de s'unir augmentant tous les jours, et la Nature travaillant sans cesse contre elle-même, le Faisan s'est accouplé avec les poules ordinaires, et il en a résulté des œufs pointillés de noir comme ceux de la faisane, mais beaucoup plus gros, lesquels ont produit des bâtards qui participoient des deux espèces, et qui étoient même, selon quelques-uns, plus délicats et meilleurs au goût que les légitimes, mais incapables, à ce qu'on dit, de perpétuer leur race, quoique selon Longolius les femelles de ces mulets, jointes avec leur père, donnent de véritables faisans. On a encore observé de ne donner au coq-faisan que des poules qui n'avoient jamais été cochées, et même de les renouveler à chaque couvée, soit pour exciter davantage le Faisan, (car l'homme juge toujours des autres êtres par lui-même), soit parce qu'on a prétendu remarquer que lorsque les mêmes poules étoient fécondées une seconde fois par le même faisan, il en résultoit une race dégénérée.

On dit que le Faisan est un oiseau stupide, qui se croit bien en sûreté lorsque sa tête est cachée, comme on l'a dit de tant d'autres, et qui se laisse prendre à

tous les piéges; lorsqu'on le chasse au chien courant et qu'il a été rencontré, il regarde fixement le chien tant qu'il est en arrêt, et donne tout le temps au chasseur de le tirer à son aise: il suffit de lui présenter sa propre image, ou seulement un morceau d'étoffe rouge sur une toile blanche, pour l'attirer dans le piége: on le prend encore en tendant des lacets ou des filets sur les chemins où il passe le soir et le matin pour aller boire; enfin on le chasse à l'oiseau de proie, et l'on prétend que ceux qui sont pris de cette manière sont plus tendres et de meilleur goût. L'automne est le temps de l'année où ils sont le plus gras: on peut engraisser les jeunes dans l'épinette ou avec la pompe, comme toute autre volaille; mais il faut bien prendre garde en leur introduisant la petite boule dans le gosier, de ne leur pas renverser la langue, car ils mourroient sur le champ.

Un faisandeau bien gras est un morceau exquis, et en même temps une nourriture très-saine; aussi ce mets a-t-il été de tout temps réservé pour la table des riches, et l'on a regardé comme une prodigalité insensée, la fantaisie qu'eut Héliogabale d'en nourrir les lions de sa ménagerie.

Suivant Olina cet oiseau vit comme les poules communes environ six à sept ans. C'est sans aucun fondement qu'on a prétendu connoître son âge par le nombre des bandes transversales de sa queue.

DU PIGEON.

PAR BUFFON.

Il étoit aisé de rendre domestiques des oiseaux pesans, tels que les coqs, les dindons et les paons; mais ceux qui sont légers et dont le vol est rapide, demandoient plus d'art pour être subjugués; une chaumière basse dans un terrein clos suffit pour contenir, élever et faire multiplier nos volailles; il faut des tours, des bâtimens élevés faits exprès, bien enduits en dehors et garnis en dedans de nombreuses cellules, pour attirer, retenir et loger les Pigeons; ils ne sont réellement ni domestiques comme les chiens et les chevaux, ni prisonniers comme les poules; ce sont plutôt des captifs volontaires, des hôtes fugitifs, qui ne se tiennent dans le logement qu'on leur offre qu'autant qu'ils s'y plaisent, autant qu'ils y trouvent la nourriture abondante, le gîte agréable et toutes les commodités, toutes les aisances nécessaires à la vie : pour peu que quelque chose leur manque ou leur déplaise, ils quittent et se dispersent pour aller ailleurs; il y en a même qui préfèrent constamment les trous poudreux des vieilles murailles aux boulins les plus propres de nos colombiers; d'autres qui se gîtent dans des fentes et des creux d'arbres; d'autres qui semblent fuir nos habitations et que rien ne peut y attirer; tandis qu'on en voit au contraire qui n'osent les quitter, et qu'il faut nourrir autour de leur volière qu'ils n'abandonnent jamais. Ces habitudes opposées, ces différences de mœurs sembleroient indiquer qu'on comprend sous le

nom de pigeon, un grand nombre d'espèces diverses dont chacune auroit son naturel propre et différent de celui des autres; mais toutes les espèces que comptent les nomenclateurs peuvent être réduites à deux, savoir le biset et le pigeon, entre lesquelles deux il n'y a de différence réelle, sinon que le premier est sauvage, et le second est domestique. Je regarde le biset comme la souche première, de laquelle tous les autres pigeons tirent leur origine, et duquel ils diffèrent plus ou moins, selon qu'ils ont été plus ou moins maniés par les hommes; quoique je n'aie pas été à portée d'en faire l'épreuve, je suis persuadé que le biset et le pigeon de nos colombiers produiroient ensemble s'ils étoient unis; car il y a moins loin de notre petit pigeon domestique au bizet, qu'aux gros pigeons pattus ou romains avec lesquels néanmoins il s'unit et produit : d'ailleurs nous voyons dans cette espèce toutes les nuances du sauvage au domestique, se présenter successivement et comme par ordre de généalogie, ou plutôt de dégénération. Le biset nous est représenté d'une manière à ne pouvoir s'y méprendre, par ceux de nos pigeons fuyards qui désertent nos colombiers, et prennent l'habitude de se percher sur les arbres; c'est la première et la plus forte nuance de leur retour à l'état de nature : ces pigeons, quoique élevés dans l'état de domesticité, quoiqu'en apparence accoutumés comme les autres à un domicile fixe, à des habitudes communes, quittent ce domicile, rompent toute société et vont s'établir dans les bois; ils retournent donc à leur état de nature poussés par leur seul instinct. D'autres apparemment moins coura-

geux, moins hardis, quoiqu'également amoureux de leur liberté, fuient de nos colombiers pour aller habiter solitairement quelques trous de muraille, ou bien en petit nombre se réfugient dans une tour peu fréquentée, et malgré les dangers, la disette et la solitude de ces lieux où ils manquent de tout, où ils sont exposés à la belette, aux rats, à la fouine, à la chouette, et où ils sont forcés de subvenir en tout temps à leurs besoins par leur seule industrie, ils restent néanmoins constamment dans ces habitations incommodes, et les préfèrent pour toujours à leur premier domicile, où cependant ils sont nés, où ils ont été élevés, où tous les exemples de la société auroient dû les retenir; voilà la seconde nuance: ces pigeons de murailles ne retournent pas en entier à l'état de nature, ils ne se perchent pas comme les premiers, et sont néanmoins beaucoup plus près de l'état libre que de la condition domestique.

La troisième nuance est celle de nos pigeons de colombier, dont tout le monde connoît les mœurs, et qui, lorsque leur demeure convient, ne l'abandonnent pas, ou ne la quittent que pour en prendre une qui convient encore mieux, et ils n'en sortent que pour aller s'égayer ou se pourvoir dans les champs voisins: or, comme c'est parmi ces pigeons même que se trouvent les fuyards et les déserteurs dont nous venons de parler, cela prouve que tous n'ont pas encore perdu leur instinct d'origine, et que l'habitude de la libre domesticité dans laquelle ils vivent, n'a pas entièrement effacé les traits de leur première nature à laquelle ils pourroient encore remonter: mais il n'en est pas de

même de la quatrième et dernière nuance dans l'ordre de dégénération ; ce sont les gros et petits pigeons de volières, dont les races, les variétés, les mélanges sont presque innumérables, parce que depuis un temps immémorial ils sont absolument domestiques ; et l'homme, en perfectionnant les formes extérieures, a en même temps altéré leurs qualités intérieures, et détruit jusqu'au germe du sentiment de la liberté ; ces oiseaux, la plupart plus grands, plus beaux que les pigeons communs, ont encore l'avantage pour nous d'être plus féconds, plus gras, de meilleur goût ; et c'est par toutes ces raisons qu'on les a soignés de plus près, et qu'on a cherché à les multiplier malgré toutes les peines qu'il faut se donner pour leur éducation et pour le succès de leur nombreux produit et de leur pleine fécondité : dans ceux-ci aucun ne remonte à l'état de nature, aucun même ne s'élève à celui de liberté ; ils ne quittent jamais les alentours de leur volière, il faut les y nourrir en tout temps ; la faim la plus pressante ne les détermine pas à aller chercher ailleurs ; ils se laissent mourir d'inanition plutôt que de quêter leur subsistance ; accoutumés à la recevoir de la main de l'homme ou à la trouver toute préparée, toujours dans le même lieu, ils ne savent vivre que pour manger, et n'ont aucunes des ressources, aucuns des petits talens que le besoin inspire à tous les animaux : on peut donc regarder cette dernière classe dans l'ordre des Pigeons, comme absolument domestique, captive sans retour, entièrement dépendante de l'homme : et comme il a créé tout ce qui dépend de lui, on ne peut douter qu'il ne soit l'auteur de toutes ces races escla-

ves, d'autant plus perfectionnées pour nous, qu'elles sont plus dégénérées, plus viciées pour la Nature.

Supposant une fois nos colombiers établis et peuplés, ce qui étoit le premier point et le plus difficile à remplir, pour obtenir quelqu'empire sur une espèce aussi fugitive, aussi volage, on se sera bientôt aperçu que dans le grand nombre de jeunes pigeons que ces établissemens nous produisent à chaque saison, il s'en trouve quelques-uns qui varient pour la grandeur, la forme et les couleurs. On aura donc choisi les plus gros, les plus singuliers, les plus beaux ; on les aura séparés de la troupe commune pour les élever à part avec des soins plus assidus et dans une captivité plus étroite ; les descendans de ces esclaves choisis auront encore présenté de nouvelles variétés qu'on aura distinguées, séparées des autres, unissant constamment et mettant ensemble ceux qui ont paru les plus beaux ou les plus utiles. Le produit en grand nombre est la première source des variétés dans les espèces : mais le maintien de ces variétés, et même leur multiplication, dépendent de la main de l'homme ; il faut recueillir de celle de la Nature les individus qui se ressemblent le plus, les séparer des autres, les unir ensemble, prendre les mêmes soins pour les variétés qui se trouvent dans les nombreux produits de leurs descendans ; et, par ces attentions suivies, on peut avec le temps créer à nos yeux, c'est-à-dire amener à la lumière une infinité d'êtres nouveaux que la Nature seule n'auroit jamais produits ; les semences de toute matière vivante lui appartiennent, elle en compose tous les germes des êtres organisés ; mais la combinaison, la succes-

sion, l'assortiment, la réunion ou la séparation de chacun de ces êtres, dépendent souvent de la volonté de l'homme; dèslors il est le maître de forcer la Nature par ses combinaisons et de la fixer par son industrie; de deux individus singuliers qu'elle aura produits comme par hasard, il en fera une race constante et perpétuelle, et de laquelle il tirera plusieurs autres races qui, sans ses soins, n'auroient jamais vu le jour.

Le Pigeon de nos colombiers (1) qui, comme nous l'avons dit, n'est qu'à demi domestique, retient encore de son premier instinct, l'habitude de voler en troupes; s'il a perdu le courage intérieur, d'où dépend le sentiment de l'indépendance, il a acquis d'autres qualités qui quoique moins nobles, paroissent plus agréables par leurs effets. Ils produisent souvent trois fois l'année, et les pigeons de volière produisent jusqu'à dix et douze fois, au lieu que le biset ne produit qu'une ou deux fois tout au plus : combien de plaisirs de plus suppose cette différence, sur-tout dans une espèce qui semble les goûter dans toutes leurs nuances, et en jouir plus pleinement qu'aucune autre ? ils pondent, à deux jours de distance, presque toujours deux œufs, rarement trois, et n'élèvent presque jamais que deux petits, dont ordinairement l'un se trouve mâle et l'autre femelle; il y en a même plusieurs, et ce sont les plus jeunes qui ne pondent qu'une fois; car le produit du printemps est toujours plus nombreux, c'est-à-dire la quantité de pigeonneaux dans le même co-

(1) Lat. *Columba*; it. *Columbo*; all. *Taube* ou *Tauben*.

lombier plus abondante qu'en automne, du moins dans ces climats. Les meilleurs colombiers où les pigeons se plaisent et multiplient le plus, ne sont pas ceux qui sont trop voisins de nos habitations; placez-les à quatre ou cinq cents pas de distance de la ferme, sur la partie la plus élevée de votre terrein, et ne craignez pas que cet éloignement nuise à leur multiplication; ils aiment les lieux paisibles, la belle vue, l'exposition au levant, la situation élevée où ils puissent jouir des premiers rayons du soleil : j'ai souvent vu les pigeons de plusieurs colombiers, situés dans le bas d'un vallon, en sortir avant le lever du soleil, pour gagner un colombier situé au-dessus de la colline, et s'y rendre en si grand nombre, que le toit étoit entièrement couvert de ces pigeons étrangers, auxquels les domiciliés étoient obligés de faire place, et quelquefois même forcés de la céder : c'est sur-tout au printemps et en automne qu'ils semblent rechercher les premières influences du soleil, la pureté de l'air et les lieux élevés. Je puis ajouter à cette remarque une autre observation, c'est que le peuplement de ces colombiers isolés, élevés et situés haut, est plus facile, et le produit bien plus nombreux que dans les autres colombiers. J'ai vu tirer quatre cents paires de pigeonneaux d'un de mes colombiers, qui par sa situation et la hauteur de sa bâtisse, étoit élevé d'environ deux cents pieds au-dessus des autres colombiers, tandis que ceux-ci ne produisent que le quart ou le tiers tout au plus, c'est-à-dire cent ou cent trente paires : il faut seulement avoir soin de veiller à l'oiseau de proie, qui fréquente de préférence ces colombiers élevés et isolés, et qui ne laisse

laisse pas d'inquiéter les Pigeons, sans néanmoins en détruire beaucoup, car il ne peut saisir que ceux qui se séparent de la troupe.

Après le pigeon de nos colombiers, qui n'est qu'à demi domestique, se présentent les pigeons de volière qui le sont entièrement, et dont nous avons si fort favorisé la propagation des variétés, les mélanges et la multiplication des races, qu'elles demanderoient un volume d'écriture et un autre de planches, si nous voulions les décrire et les représenter toutes; mais ceci est plutôt un objet de curiosité et d'art qu'un sujet d'histoire naturelle; et nous nous bornerons à indiquer les principales branches de cette famille immense, auxquelles on pourra rapporter les rameaux et les rejetons des variétés secondaires.

Les curieux en ce genre, donnent le nom de biset à tous les pigeons qui vont prendre leur vie à la campagne, et qu'on met dans de grands colombiers : ceux qu'ils appellent pigeons domestiques, ne se tiennent que dans de petits colombiers ou volières, et ne se répandent pas à la campagne. Parmi les races pures, c'est-à-dire parmi les variétés principales de Pigeons domestiques avec lesquelles on peut faire toutes les variétés secondaires de chacune de ces races, on remarque les pigeons appelés grosses gorges, parce qu'ils ont la faculté d'enfler prodigieusement leur jabot en aspirant et retenant l'air. Tous les Pigeons en général ont plus ou moins cette faculté, et on peut même faire enfler leur jabot en soufflant de l'air dans leur gosier; mais cette race de pigeons grosse gorge ont cette même faculté d'enfler leur jabot si superieurement, qu'elle

doit dépendre d'une conformation particulière dans les organes; ce jabot presque aussi gros que tout le reste du corps, et qu'ils tiennent continuellement enflé les oblige à retirer leur tête, et les empêche de voir devant eux : aussi pendant qu'ils se rengorgent, l'oiseau de proie les saisit sans qu'ils l'aperçoivent : on les élève donc plutôt par curiosité que pour l'utilité.

Une autre race est celle des pigeons mondains, recommandables, ainsi que les pigeons romains, par leur fécondité. Ceux-ci ont le vol très-étendu et n'ont point de huppe. Il y en a de noirs, de minimes et de tachetés, et ils forment une variété de l'espèce du mondain. Le mondain est à peu près d'une moitié plus fort que le bizet; la femelle ressemble assez au mâle; ils produisent presque tous les mois de l'année, pourvu qu'ils soient en petit nombre dans la même volière, et il leur faut au moins à chacun trois ou quatre paniers ou plutôt des trous un peu profonds formés comme des cases avec des planches, afin qu'ils ne se voient pas lorsqu'ils couvent; car chacun de ces pigeons défend non-seulement son panier et se bat contre les autres qui veulent en approcher, mais même il se bat aussi pour tous les paniers qui sont de son côté.

Par exemple il ne faut que huit paires de ces pigeons mondains dans un espace carré de huit pieds de côté; et les personnes qui en ont élevé, assurent qu'avec six paires on pourroit avoir tout autant de produit : plus on augmente leur nombre dans un espace donné, plus il y a de combat, de tapage et d'œufs cassés. Il y a dans cette race assez souvent des mâles stériles, et aussi des femelles inféconde et qui ne pondent pas.

Ils sont en état de produire à huit ou neuf mois d'âge ; mais ils ne sont en pleine ponte qu'à la troisième année; cette pleine ponte dure jusqu'à six ou sept ans, après quoi le nombre des pontes diminue, quoiqu'il y en ait qui pondent encore à l'âge de douze ans; la ponte des deux œufs se fait quelquefois en vingt-quatre heures, et dans l'hiver en deux jours, en sorte qu'il y a un intervalle de temps différent, suivant la saison, entre la ponte de chaque œuf; la femelle tient chaud son premier œuf sans néanmoins le couver assidûment : elle ne commence à couver constamment qu'après la ponte du second œuf; l'incubation dure ordinairement dix-huit jours, quelquefois dix-sept, sur-tout en été, et jusqu'à dix-neuf ou vingt jours en hiver. L'attachement de la femelle à ses œufs est si grand, si constant, qu'on en a vu souffrir les incommodités les plus grandes et les douleurs les plus cruelles plutôt que de les quitter; une femelle entr'autres dont les pattes gelèrent et tombèrent, et qui malgré cette souffrance et cette perte de membres, continua sa couvée jusqu'à ce que ses petits fussent éclos : ses pattes avoient gelé parce que son panier étoit tout près de la fenètre de sa volière.

Le mâle, pendant que sa femelle couve, se tient sur le panier le plus voisin, et au moment que pressée par le besoin de manger, elle quitte ses œufs pour aller à la trémie, le mâle qu'elle a appelé auparavant par un petit roucoulement, prend sa place, couve ses œufs, et cette incubation du mâle dure deux ou trois heures chaque fois, et se renouvelle ordinairement deux fois en vingt-quatre heures.

Dans les pigeons pattus qui ont les pieds couverts de

plumes jusques sur les ongles, on distingue le pattu sans huppe et le pattu huppé; celui-ci est aussi appelé pigeon de mois, parce qu'il produit tous les mois et qu'il n'attend pas que ses petits soient en état de manger seuls pour couver de nouveau; c'est une race recommandable par son utilité, c'est-à-dire par sa grande fécondité, qui cependant ne doit pas se compter de douze fois par an, mais communément de huit et neuf pontes, ce qui est encore un très-grand produit.

Une autre race de pigeons très-remarquable est celle du pigeon-paon. On l'appelle pigeon-paon, parce qu'il peut redresser sa queue et l'étaler comme le paon. Les plus beaux de cette race ont jusqu'à trente-deux plumes à la queue, tandis que les pigeons d'autres races n'en ont que douze; lorsqu'ils redressent leur queue, ils la poussent en avant, et comme ils retirent en même temps la tête en arrière, elle touche à la queue. Ils tremblent aussi pendant tout le temps de cette opération, soit par la forte contraction des muscles, soit par quelqu'autre cause; car il y a plus d'une race de pigeons trembleurs. C'est ordinairement quand ils sont en amour qu'ils étalent ainsi leur queue; mais ils le font aussi dans d'autres temps : la femelle relève et étale sa queue comme le mâle et l'a tout aussi belle. Il y en a de tout blancs. Ces pigeons ne volent pas aussi bien que les autres; leur large queue est cause qu'ils sont souvent emportés par le vent et qu'ils tombent à terre; ainsi on les élève plutôt par curiosité que pour l'utilité.

Dès le temps des Grecs on connoissoit les pigeons de volière, puisqu'Aristote dit qu'ils produisent dix et onze fois l'année, et que ceux d'Égypte produisent

jusqu'à douze fois; l'on pourroit croire néanmoins que les grands colombiers où les Pigeons ne produisent que deux ou trois fois par an, n'etoient pas fort en usage du temps de ce philosophe ; il compose le genre columbacé de quatre espèces; savoir, le ramier (*palumbes*), la tourterelle (*turtur*), le biset (*vinago*), et le pigeon (*columbus*); et c'est de ce dernier qu'il dit que le produit est de dix pontes par an : or ce produit si fréquent ne se trouve que dans quelques races de nos pigeons de volière. Aristote n'en distingue pas les différences et ne fait aucune mention des variétés des pigeons domestiques; peut-être ces variétés n'existoient qu'en petit nombre; mais il paroît qu'elles s'étoient bien multipliées du temps de Pline, qui parle des grands pigeons de Campanie et des curieux en ce genre, qui achetoient à un prix excessif une paire de beaux pigeons dont ils racontoient l'origine et la noblesse, et qu'ils élevoient dans des tours placées au-dessus du toit de leurs maisons. Tout ce que nous ont dit les anciens au sujet des mœurs et des habitudes des Pigeons doit donc se rapporter aux pigeons de volière plutôt qu'à ceux de nos colombiers qu'on doit regarder comme une espèce moyenne entre les pigeons domestiques et les pigeons sauvages, et qui participent en effet des mœurs des uns et des autres.

Tous ont de certaines qualités qui leur sont communes, l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur des mœurs, la chasteté, c'est-à-dire, la fidélité réciproque et l'amour sans partage du mâle et de la femelle ; la propreté, le soin de soi-même qui supposent l'envie de plaire ; l'art de se

donner des grâces qui le suppose encore plus ; les caresses tendres, les mouvemens doux, les baisers timides qui ne deviennent intimes et pressans qu'au moment de jouir; ce moment même ramené quelques instans après par de nouveaux desirs, de nouvelles approches également nuancées, également senties ; un feu toujours durable, un goût toujours constant, et pour plus grand bien encore la puissance d'y satisfaire sans cesse : nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle ; tout le temps de la vie employé au service de l'amour et au soin de ses fruits; toutes les fonctions pénibles également réparties ; le mâle aimant assez pour les partager et même se charger des soins maternels, couvant régulièrement à son tour, et les œufs et les petits, pour en épargner la peine à sa compagne, pour mettre entr'elle et lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable : quels modèles pour l'homme s'il pouvoit ou savoit les imiter !

LES GALLINACÉS SAUVAGES.

DU TETRAS OU GRAND COQ DE BRUYÈRE (1).

PAR MONTBEILLARD.

Si l'on ne jugeoit des choses que par leur nom, on pourroit prendre cet oiseau pour un coq sauvage ou pour un faisan ; car on lui donne en plusieurs pays, et sur-tout en Italie, le nom de coq sauvage, tandis qu'en d'autres pays on lui donne celui de faisan bruyant, et de faisan sauvage ; cependant il diffère du faisan par sa queue, qui est une fois plus courte à proportion, et d'une toute autre forme ; par le nombre des grandes plumes qui la composent ; par l'étendue de son vol, relativement à ses autres dimensions ; par ses pieds pattus et dénués d'éperons. D'ailleurs, quoique ces deux espèces d'oiseaux se plaisent également dans les bois, on ne les rencontre presque jamais dans les mêmes lieux, parce que le faisan qui craint le froid, se tient dans les bois en plaines, au lieu que le coq de bruyère cherche le froid et habite les bois qui couronnent le sommet des

(1) Lat. *Tetrao magnus*; it. *Gallo cedrone*; all. *Or-han.*

hautes montagnes, d'où lui sont venus les noms de coq de montagne et de coq de bois.

Ceux qui, à l'exemple de Gesner et de quelques autres, voudroient le regarder comme un coq sauvage, pourroient à la vérité se fonder sur quelques analogies; car il y a en effet plusieurs traits de ressemblance avec le coq ordinaire, soit dans la forme totale du corps, soit dans la configuration particulière du bec, soit par cette peau rouge plus ou moins saillante dont les yeux sont surmontés, soit par la singularité de ses plumes qui sont presque toutes doubles, et sortent deux à deux de chaque tuyau, ce qui, suivant Belon, est propre au coq de nos basse-cours; enfin ces oiseaux ont aussi des habitudes communes; dans les deux espèces, il faut plusieurs femelles au mâle. Les femelles ne font point de nid; elles couvent leurs œufs avec beaucoup d'assiduité, et montrent une grande affection pour leurs petits quand ils sont éclos: mais si l'on fait attention que le coq de bruyère n'a point de membranes sous le bec et point d'éperons aux pieds; qu'il a dans la queue deux pennes de plus que le coq; que cette queue ne se divise pas en deux plans comme celle du coq, mais qu'il l'a relève en éventail comme le dindon; que la grandeur totale de cet oiseau est quadruple de celle des coqs ordinaires; qu'il se plaît dans les pays froids, tandis que les coqs prospèrent beaucoup mieux dans les pays tempérés; qu'il n'y a point d'exemple avéré du mélange de ces deux espèces; que leurs œufs ne sont pas de la même couleur, on ne pourra guère se persuader que ceux-ci soient la souche de ceux-là, et l'on reviendra bientôt d'une erreur occasionnée,

comme tant d'autres, par une fausse dénomination.

Le Tetras ou grand Coq de bruyère a près de quatre pieds de vol, et son poids est communément de douze à quinze livres. Cet oiseau gratte la terre comme tous les frugivores; il a le bec fort et tranchant, les pieds aussi très-forts et garnis de plumes par-devant, et le jabot excessivement grand. Il vit de feuilles ou de sommités de sapin, de saule, de bouleau, de peuplier blanc, de coudrier, et des fleurs de différentes plantes, principalement lorsque ces plantes sont encore tendres; car lorsque les graines commencent à se former, il ne touche plus aux fleurs, et il se contente des feuilles; il mange aussi, sur-tout la première année, des mûres sauvages, de la faîne, des œufs de fourmis. On a remarqué au contraire que plusieurs autres plantes ne convenoient point à cet oiseau, entr'autres l'hièble, le muguet, le froment, l'ortie.

On a observé dans le gésier des tetras que l'on a ouverts, de petits cailloux semblables à ceux que l'on voit dans le gésier de la volaille ordinaire, preuve certaine qu'ils ne se contentent point des feuilles et des fleurs qu'ils prennent sur les arbres, mais qu'ils vivent encore des grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorsqu'ils mangent trop de baies de genièvre, leur chair qui est excellente contracte un mauvais goût; et suivant la remarque de Pline, elle ne conserve pas longtemps sa bonne qualité, dans les cages et les volières où l'on veut quelquefois les nourrir par curiosité.

La femelle ne diffère du mâle que par la taille et par le plumage, étant plus petite et moins noire : elle l'em-

porte sur le mâle par l'agréable variété des couleurs ; ce qui n'est point l'ordinaire dans les Oiseaux, ni même dans les autres animaux, comme nous l'avons remarqué en faisant l'histoire des quadrupèdes. Au reste, il faut avouer que dans cette espèce, et peut-être dans beaucoup d'autres, les couleurs du plumage sont sujètes à de grandes variétés, selon le sexe, l'âge, le climat et diverses autres circonstances ; il semble meme que le nombre des pennes de la queue ne soit pas toujours égal ; car Linnæus le fixe à dix-huit ; Brisson à seize, et ce qu'il y a de plus singulier, Schwenckfeld qui avoit vu et examiné beaucoup de ces oiseaux, prétend que soit dans la grande, soit dans la petite espèce, les femelles ont dix-huit pennes à la queue, et les mâles douze seulement ; d'où il suit que toute méthode qui prendra pour caractère spécifique des différences aussi variables que le sont les couleurs des plumes, et même leur nombre, sera sujète au grand inconvénient de multiplier les espèces, je veux dire les espèces nominales, ou plutôt les nouvelles phrases ; de surcharger la mémoire des commençans, de leur donner de fausses idées des choses, et par conséquent de rendre l'étude de la Nature plus difficile.

Il n'est pas vrai, comme l'a dit Encelius, que le tetras mâle étant perché sur un arbre, jette sa semence par le bec, que ses femelles qu'il appelle à grands cris, viennent la recueillir, l'avaler, la rejeter ensuite, et que leurs œufs soient ainsi fécondés ; il n'est pas plus vrai que de la partie de cette semence qui n'est point recueillie par les poules, il se forme des serpens, des pierres précieuses, des espèces de perles. Il est humi-

liant pour l'esprit humain qu'il se présente de semblables erreurs à réfuter ; le Tetras s'accouple comme les autres oiseaux. Les tetras mâles commencent à entrer en chaleur dans les premiers jours de février ; cette chaleur est dans toute sa force vers les derniers jours de mars, et continue jusqu'à la pousse des feuilles. Chaque coq, pendant sa chaleur, se tient dans un certain canton d'où il ne s'éloigne pas ; on le voit alors soir et matin se promenant sur le tronc d'un gros pin ou d'un autre arbre, ayant la queue étalée en rond, les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête enflée, sans doute par le redressement de ses plumes, et prenant toutes sortes de postures extraordinaires, tant il est tourmenté par le besoin de répandre ses molécules organiques superflues : il a un cri particulier pour appeler ses femelles qui lui répondent et accourent sous l'arbre où il se tient, et d'où il descend bientôt pour les cocher et les féconder ; c'est probablement à cause de ce cri singulier, qui est très-fort et se fait entendre de loin, qu'on lui a donné le nom de faisan bruyant : ce cri commence par une espèce d'explosion suivie d'une voix aigre et perçante, semblable au bruit d'une faux qu'on aiguise. Cette voix cesse et recommence alternativement ; et après avoir ainsi continué à plusieurs reprises pendant une heure environ, elle finit par une explosion semblable à la première.

Le Tetras, qui dans tout autre temps est fort difficile à approcher, se laisse surprendre très-aisément lorsqu'il est en amour, et sur-tout tandis qu'il fait entendre son cri de rappel ; il est alors si étourdi du bruit qu'il fait lui-même, ou, si l'on veut, tellement enivré,

que ni la vue d'un homme, ni même les coups de fusil ne le déterminent à prendre sa volée; il semble qu'il ne voie ni n'entende, et qu'il soit dans une espèce d'extase; c'est pour cela que l'on dit communément, et que l'on a même écrit que le Tetras est alors sourd et aveugle; cependant il ne l'est guère que comme le sont en pareille circonstance, presque tous les animaux, sans en excepter l'homme; tous éprouvent plus ou moins cette extase d'amour; mais apparemment qu'elle est plus marquée dans le Tetras; car en Allemagne on donne le nom d'*auer hahn* aux amoureux qui paroissent avoir oublié tout autre soin, pour s'occuper uniquement de l'objet de leur passion, et même à toute personne qui montre une insensibilité stupide pour ses plus grands intérêts.

On juge bien que c'est cette saison où les Tetras sont en amour, que l'on choisit pour leur donner la chasse ou pour leur tendre des piéges. Je donnerai, en parlant de la petite espèce à queue fourchue, quelques détails sur cette chasse, sur-tout ceux qui sont les plus propres à faire connoître les mœurs et le naturel de ces oiseaux : je me bornerai à dire ici que l'on fait très-bien, même pour favoriser la multiplication de l'espèce, de détruire les vieux coqs, parce qu'ils ne souffrent point d'autres coqs sur leurs plaisirs, et cela dans une étendue de terrein assez considérable; en sorte que ne pouvant servir à toutes les poules de leur district, plusieurs d'entr'elles sont privées de mâles et ne produisent que des œufs inféconds.

Quelques oiseleurs prétendent qu'avant de s'accoupler, ces animaux se préparent une place bien nette

et bien unie, et je ne doute pas qu'en effet on n'ait vu des places; mais je doute fort que les Tetras aient eu la prévoyance de les préparer; il est bien plus simple de penser que ces places sont les endroits du rendez-vous habituel du coq avec ses poules, lesquels endroits doivent être au bout d'un mois ou deux de fréquentation journalière, certainement plus battus que le reste du terrein.

La femelle du Tetras pond ordinairement cinq ou six œufs au moins, et huit ou neuf au plus; ces œufs sont blancs, marquetés de jaune, et selon Schwenckfeld plus gros que ceux des poules ordinaires; elle les dépose sur la mousse en un lieu sec, où elle les couve seule et sans être aidée par le mâle; lorsqu'elle est obligée de les quitter pour aller chercher sa nourriture, elle les cache sous les feuilles avec grand soin; et quoiqu'elle soit d'un naturel très-sauvage, si on l'approche tandis qu'elle est sur ses œufs, elle reste et ne les abandonne que très-difficilement, l'amour de la couvée l'emportant en cette occasion sur la crainte du danger.

Dès que les petits sont éclos, ils se mettent à courir avec beaucoup de légéreté; ils courent même avant qu'ils soient tout à fait éclos; puisqu'on en voit qui vont et viennent ayant encore une partie de leur coquille adhérente à leur corps : la mère les conduit avec beaucoup de sollicitude et d'affection; elle les promène dans les bois où ils se nourrissent d'œufs de fourmis et de mûres sauvages. La famille demeure unie tout le reste de l'année, et jusqu'à ce que la saison de l'amour leur donnant de nouveaux besoins et de nouveaux intérêts, les disperse, et sur-tout les mâles qui

aiment à vivre séparément ; car , comme nous l'avons vu , ils ne se souffrent pas les uns les autres , et ils ne vivent guère avec leurs femelles , que lorsque le besoin les leur rend nécessaires.

Les Tetras, comme je l'ai dit, se plaisent sur les hautes montagnes ; mais cela n'est vrai que pour les climats tempérés , car dans les pays très-froids, comme à la baie d'Hudson , ils préfèrent la plaine et les lieux bas, où ils trouvent apparemment la même température que sur nos plus hautes montagnes. Il y en a dans les Alpes, dans les Pyrénées, sur les montagnes d'Auvergne , de Savoie , de Suisse , de Westphalie , de Souabe , de Moscovie , d'Écosse , sur celles de Grèce et d'Italie , en Norwège et même en Amérique ; on croit que la race s'en est perdue en Irlande , où elle existoit autrefois.

On dit que les oiseaux de proie en détruisent beaucoup , soit qu'ils choisissent pour les attaquer, le temps où l'ivresse de l'amour les rend si faciles à surprendre, soit que trouvant leur chair de meilleur goût , ils leur donnent la chasse par préférence.

DU PETIT TETRAS OU COQ DE BRUYÈRE A QUEUE FOURCHUE.

PAR MONTBEILLARD.

Le petit Tetras dont il s'agit ici, n'est petit que parce qu'on le compare avec le grand tetras ; il pèse trois à quatre livres, et il est encore après celui-là le plus grand de tous les oiseaux qu'on appelle coqs de bois.

Il a beaucoup de choses communes avec le grand tetras, sourcils rouges, pieds pattus et sans éperons, doigts dentelés, tache blanche à l'aile ; mais il en diffère par deux caractères très-apparens : il est beaucoup moins gros, et il a la queue fourchue, non-seulement parce que les pennes ou grandes plumes du milieu sont plus courtes que les extérieures, mais encore parce que celles-ci se recourbent en dehors : de plus, le mâle de cette petite espèce a plus de noir, et un noir plus décidé que le mâle de la grande espèce ; il a de plus grands sourcils ; j'appelle ainsi cette peau rouge et glanduleuse qu'il a au-dessus des yeux ; mais la grandeur de ces sourcils est sujète à quelques variations dans les mêmes individus en différens temps, comme nous le verrons plus bas.

La femelle est une fois plus petite que le mâle ; elle a la queue moins fourchue, et les couleurs de son plumage sont si différentes, que Gesner s'est cru en droit d'en former une espèce séparée : au reste, cette différence de plumage entre les deux sexes ne se décide qu'au bout d'un certain temps ; les jeunes mâles sont

d'abord de la couleur de leur mère, et conservent cette couleur jusqu'au premier automne : sur la fin de cette saison et pendant l'hiver, ils prennent des nuances de plus en plus foncées jusqu'à ce qu'ils soient d'un noir bleuâtre, et ils retiennent cette dernière couleur toute leur vie. Au reste, ce Tetras a les ailes courtes, et par conséquent le vol pesant, et on ne le voit jamais s'élever bien haut ni aller bien loin. Les mâles et les femelles ont l'ouverture des oreilles fort grandes, les doigts unis par une membrane jusqu'à la première articulation et bordés de dentelures, la chair blanche et de facile digestion.

Cet oiseau vole le plus souvent en troupe, et se perche sur les arbres à peu près comme le faisan : il mue en été, et il se cache alors dans les lieux fourrés ou dans des endroits marécageux ; il se nourrit principalement de feuilles, de boutons de bouleau et de baies de bruyère, d'où lui est venu son nom françois coq de bruyère, et son nom allemand qui signifie coq de bouleau ; il vit aussi de blé et d'autres graines; quelquefois il ne mange rien du tout pendant les deux ou trois mois du plus grand hiver ; car on prétend qu'en Norwège il passe cette saison rigoureuse sous la neige, engourdi, sans mouvement et sans prendre aucune nourriture, comme font dans nos pays plus tempérés les chauve-souris, les loirs, les muscardins, les hérissons et les marmottes, et (si le fait est vrai) sans doute à peu près pour les mêmes causes.

On trouve de ces oiseaux au nord de l'Angleterre et de l'Ecosse dans les parties montueuses, en Norwège et dans les provinces septentrionales de la Suède, dans les

les Alpes suisses, dans le Bugey, en Lithuanie, et sur-tout en Volhinie et dans l'Ukraine; ces oiseaux ne s'accoutument pas facilement à un autre climat ni à l'état de domesticité.

Le Tetras entre en amour dans le temps où les saules commencent à pousser, c'est-à-dire sur la fin de l'hiver, ce que les chasseurs savent bien reconnoître à la liquidité de ses excrémens; c'est alors qu'on voit chaque jour les mâles se rassembler dès le matin, au nombre de cent ou plus, dans quelque lieu élevé, tranquille, environné de marais, couvert de bruyère, qu'ils ont choisi pour le lieu de leur rendez-vous habituel; là, ils s'attaquent, ils s'entrebattent avec fureur, jusqu'à ce que les plus foibles aient été mis en fuite; après quoi les vainqueurs se promènent sur un tronc d'arbre, ou sur l'endroit le plus élevé du terrein, l'œil en feu, les sourcils gonflés, les plumes hérissées, la queue étalée en éventail, faisant la roue, battant des ailes, bondissant assez fréquemment, et rappelant les femelles par un cri qui s'entend d'un demi-mille : son cri naturel, par lequel il semble articuler le mot allemand *frau*, monte de tierce dans cette circonstance, et il y joint un autre cri particulier, une espèce de roulement de gosier très-éclatant; les femelles qui sont à portée répondent à la voix des mâles, par un cri qui leur est propre; elles se rassemblent autour d'eux, et reviennent très-exactement les jours suivans au même rendez-vous.

Lorsque les femelles sont fécondées, elles vont chacune de leur côté faire leur ponte dans des taillis épais et un peu élevés; elles pondent par terre et sans se

donner beaucoup de peine pour la construction d'un nid, comme font tous les oiseaux pesans : elles pondent six ou sept œufs, selon les uns ; de douze à seize, selon les autres ; et de douze à vingt, selon quelques autres ; les œufs sont moins gros que ceux des poules domestiques et un peu plus longuets.

Dès que les petits ont douze ou quinze jours, ils commencent déjà à battre des ailes et à essayer à voltiger ; mais ce n'est qu'au bout de cinq ou six semaines qu'ils sont en état de prendre leur essor, et d'aller se percher sur les arbres avec leurs mères : c'est alors qu'on les attire avec un appeau (1), soit pour les prendre au filet, soit pour les tuer à coups de fusil ; la mère prenant le son contrefait de cet appeau pour le piaulement de quelqu'un de ses petits qui s'est égaré, accourt et le rappelle par un cri particulier qu'elle répète souvent, comme font en pareil cas nos poules domestiques, et elle amène à sa suite le reste de la couvée qu'elle livre ainsi à la merci des chasseurs.

Quand les jeunes tetras sont un peu plus grands et qu'ils commencent à prendre du noir dans leur plumage, ils ne se laissent pas amorcer si aisément de cette manière ; mais alors, jusqu'à ce qu'ils aient pris la moitié de leur accroissement, on les chasse avec l'oiseau de proie. Le vrai temps de cette chasse est l'arrière-saison, lorsque les arbres ont quitté leurs feuilles ; dans ce temps les vieux mâles choisissent un endroit où ils

(1) Cet appeau se fait avec un des os de l'aile de l'autour, qu'on remplit en partie de cire, en ménageant des ouvertures propres à rendre le son demandé.

se rendent tous les matins au lever du soleil, en rappelant par un certain cri (sur-tout quand il doit geler ou faire beau temps), tous les oiseaux de leur espèce, jeunes et vieux, mâles et femelles : lorsqu'ils sont rassemblés ils volent en troupes sur les bouleaux, ou bien, s'il n'y a point de neige sur la terre, ils se répandent dans les champs qui ont porté l'été précédent du seigle, de l'avoine ou d'autres grains de ce genre; et c'est alors que les oiseaux de proie dressés pour cela ont beau jeu.

On a en Courlande, en Livonie et en Lithuanie une autre manière de faire cette chasse; on se sert d'un tetras empaillé, ou bien on fait un tetras artificiel avec de l'étoffe de couleur convenable, bourrée de foin ou d'étoupe, ce qui s'appelle dans le pays une balvane : on attache cette balvane au bout d'un bâton, et l'on fixe ce bâton sur un bouleau à portée du lieu que ces oiseaux ont choisi pour leur rendez-vous d'amour; car c'est le mois d'avril, c'est-à-dire le temps où ils sont en amour, que l'on prend pour faire cette chasse. Dès qu'ils aperçoivent la balvane, ils se rassemblent autour d'elle, s'attaquent et se défendent d'abord comme par jeu; mais bientôt ils s'animent et s'entrebattent réellement, et avec tant de fureur qu'ils ne voient ni n'entendent plus rien, et que le chasseur qui est caché près de là dans sa hutte peut aisément les prendre, même sans coup férir; ceux qu'il a pris ainsi, il les apprivoise dans l'espace de cinq ou six jours, au point de venir manger dans la main (1).

(1) Le naturel des petits Tetras diffère beaucoup en ce point de celui des grands tetras, qui loin de s'apprivoiser, lorsqu'ils sont pris, refusent même de prendre de la nourriture et s'étouffent quelquefois en avalant leur langue.

L'année suivante, au printemps, on se sert de ces animaux apprivoisés au lieu de balvanes, pour attirer les tetras sauvages qui viennent les attaquer, et se battent avec eux avec tant d'acharnement qu'ils ne s'éloignent point pour un coup de fusil : ils reviennent tous les jours de très-grand matin au lieu du rendez-vous; ils y restent jusqu'au lever du soleil, après quoi ils s'envolent et se dispersent dans les bois et les bruyères pour chercher leur nourriture; sur les trois heures après midi ils reviennent au même lieu, et y restent jusqu'au soir assez tard : ils se rassemblent ainsi tous les jours, sur-tout lorsqu'il fait beau, tant que dure la saison de l'amour, c'est-à-dire environ un mois; mais lorsqu'il fait mauvais temps, ils sont un peu plus retirés.

Les jeunes tetras ont aussi leur assemblée particulière et leur rendez-vous séparé, où ils se rassemblent par troupes de quarante ou cinquante, et où ils s'exercent à peu près comme les vieux; seulement ils ont la voix plus grêle, plus enrouée, et le son en est plus coupé; ils paroissent aussi sauter avec moins de liberté : le temps de leur assemblée ne dure guère que huit jours, après quoi ils vont rejoindre les vieux.

Dans les temps de grandes pluies, les Tetras se retirent dans les forêts les plus touffues pour y chercher un abri, et comme ils sont alors fort pesans et qu'ils volent difficilement, on peut les chasser avec des chiens courans qui les forcent souvent et les prennent même à la course.





De Seve Del. L'Epine, Sculp.

DE LA GÉLINOTTE (1).

PAR MONTBEILLARD.

TOUT ce que dit Varron de sa poule rustique ou sauvage, convient très-bien à la Gélinotte, et Belon ne doute pas que ce ne soit la même espèce ; c'étoit, selon Varron, un oiseau d'une très-grande rareté à Rome, qu'on ne pouvoit élever que dans des cages, tant il étoit difficile à apprivoiser, et qui ne pondoit presque jamais dans l'état de captivité ; et c'est ce que Belon et Schwenckfeld disent de la Gélinotte : le premier donne en deux mots une idée fort juste de cet oiseau, et plus complète qu'on ne pourroit faire par la description la plus détaillée. « Qui se feindra, dit-il, voir quelqu'espèce de perdrix métive entre la rouge et la grise, et tenir je ne sais quoi des plumes du faisan, aura la perspective de la Gélinotte de bois. »

Le mâle se distingue de la femelle par une tache noire très-marquée qu'il a sous la gorge, et par ses flammes ou sourcils qui sont d'un rouge beaucoup plus vif. La grosseur de ces oiseaux est celle d'une bartavelle ; ils ont environ vingt-un pouces d'envergure, les ailes courtes, et par conséquent le vol pesant, et ce n'est qu'avec beaucoup d'effort et de bruit qu'ils prennent leur volée ; en récompense ils courent très-vîte. Il y a dans chaque aile vingt-quatre pennes presque toutes égales, et seize à la queue ; Schwenckfeld dit

(1) Lat. *Gallina corylorum* ; all. *Hasel-Hen.*

quinze, mais c'est une erreur d'autant plus grossière, qu'il n'est peut-être pas un seul oiseau qui ait le nombre des pennes de la queue impair. Les Gélinottes ont, comme les tetras, les sourcils rouges, les doigts bordés de petites dentelures, mais plus courtes; l'ongle du doigt du milieu tranchant, et les pieds garnis de plumes par-devant, mais seulement jusqu'au milieu du tarse. Leur chair est blanche lorsqu'elle est cuite, mais cependant plus au dedans qu'au dehors; et ceux qui l'ont examinée de plus près, prétendent y avoir reconnu quatre couleurs différentes, comme on a trouvé trois goûts différens dans celle des outardes et des tetras : quoi qu'il en soit, celle des Gélinottes est exquise, et c'est de-là que lui vient, dit-on, son nom latin *bonasa*, et son nom hongrois *tschasarmadar*, qui veut dire oiseau de César, comme si un bon morceau devoit être réservé exclusivement pour l'empereur; c'est en effet un morceau fort estimé, et Gesner remarque que c'est le seul qu'on se permettoit de faire reparoître deux fois sur la table des princes.

Dans le royaume de Bohême on en mange beaucoup au temps de pâques, comme on mange de l'agneau en France, et l'on s'en envoie en présent les uns aux autres.

Leur nourriture, soit en été soit en hiver, est à-peu-près la même que celle des tetras. On nourrit les gélinottes que l'on tient captives dans les volières, avec du blé, de l'orge, d'autres grains; mais elles ont encore cela de commun avec les tetras, qu'elles ne survivent pas longtemps à la perte de leur liberté, soit qu'on les renferme dans des prisons trop étroites et peu

convenables, soit que leur naturel sauvage, ou plutôt généreux, ne puisse s'accoutumer à aucune sorte de prison.

La chasse s'en fait en deux temps de l'année, au printemps et en automne; mais elle réussit sur-tout dans cette dernière saison : les oiseleurs et même les chasseurs les attirent avec des appeaux qui imitent leur cri, et ils ne manquent pas d'amener des chevaux avec eux, parce que c'est une opinion commune que les Gélinotes aiment beaucoup ces sortes d'animaux. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que si on surprend un de ces oiseaux mâle ou femelle, et qu'on le fasse lever, c'est toujours avec grand bruit qu'il part, et son instinct le porte à se jeter dans un sapin touffu où il reste immobile, avec une patience singulière, pendant tout le temps que le chasseur le guette : ordinairement ces oiseaux ne se posent qu'au centre de l'arbre, c'est-à-dire dans l'endroit où les branches sortent du tronc.

Comme on a beaucoup parlé de la Gélinotte, on a aussi débité beaucoup de fables à son sujet; les plus absurdes sont celles qui ont rapport à la façon dont elle se perpétue. Encelius et quelques autres ont avancé que ces oiseaux s'accouploient par le bec; que les coqs eux-mêmes pondoient, lorsqu'ils étoient vieux, des œufs qui, étant couvés par des crapauds, produisoient des basilics sauvages; de même que les œufs de nos coqs de basse-cours, couvés aussi par des crapauds, produisent, selon les mêmes auteurs, des basilics domestiques; et de peur qu'on ne doutât de ces basilics, Encelius en décrit un qu'il avoit vu; mais

heureusement il ne dit pas qu'il l'eût vu sortir d'un œuf de gélinotte, ni qu'il eût vu un mâle de cette espèce pondre cet œuf; et l'on sait à quoi s'en tenir sur ces prétendus œufs de coq : mais comme les contes les plus ridicules sont souvent fondés sur une vérité mal vue ou mal rendue, il pourroit se faire que des ignorans, toujours amis du merveilleux, ayant vu les Gélinottes en amour faire de leur bec le même usage qu'en font d'autres oiseaux en pareil cas, et préluder au véritable accouplement par des baisers de tourterelles, aient cru de bonne foi les avoir vues s'accoupler par le bec. Il y a dans l'Histoire Naturelle beaucoup de faits de ce genre qui paroissent ridiculement absurdes, et qui cependant renferment une vérité cachée; il ne faut, pour la dégager, que savoir distinguer ce que l'homme a vu de ce qu'il a cru.

Selon l'opinion des chasseurs, les Gélinotes entrent en amour et s'accouplent dès les mois d'octobre et de novembre : il est vrai que dans ce temps l'on ne tue que des mâles qu'on appelle avec une espèce de sifflet qui imite le cri très-aigu de la femelle; les mâles arrivent à l'appeau en agitant les ailes d'une façon fort bruyante, et on les tire dès qu'ils se sont posés.

Les gélinottes femelles, en leur qualité d'oiseaux pesans, font leur nid à terre, et le cachent d'ordinaire sous des coudriers ou sous la grande fougère de montagne : elles pondent ordinairement douze ou quinze œufs, et même jusqu'à vingt, un peu plus gros que des œufs de pigeon; elles les couvent pendant trois semaines, et n'amènent guère à bien que sept ou huit

petits, qui courent dès qu'ils sont éclos, comme font la plupart des oiseaux à ailes courtes (1).

Dès que ces petits sont élevés, et qu'ils se trouvent en état de voler, les père et mère les éloignent du canton qu'ils se sont approprié, et ces petits s'assortissant par paires, vont chercher chacun de leur côté un asyle où ils puissent former leur établissement, pondre, couver et élever aussi des petits qu'ils traiteront ensuite de la même manière.

Les Gélinottes se plaisent dans les forêts où elles trouvent une nourriture convenable et leur sûreté contre les oiseaux de proie qu'elles redoutent extrêmement, et dont elles se garantissent en se perchant sur les basses branches. Elles abondent aussi dans les bois qui sont aux pieds des Alpes et de l'Apennin. Autrefois elles étoient en si grande quantité, selon Varron, dans une petite île de la mer Ligustique, aujourd'hui le golfe de Gènes, qu'on l'appeloit pour cette raison l'île aux Gélinottes.

---

(1) M. de Bomare qui d'ailleurs extrait et copie si fidellement, dit que les Gélinottes ne font que deux petits, l'un mâle et l'autre femelle. *Voyez* le dictionnaire d'histoire naturelle, *à l'article* Gélinotte. Rien n'est moins vrai, ni même moins vraisemblable.

DU LAGOPÈDE.

PAR MONTBEILLARD.

Cet oiseau est celui auquel on a donné le nom de perdrix blanche, mais très-improprement, puisque ce n'est point une perdrix, et qu'il n'est blanc que pendant l'hiver, et à cause du grand froid auquel il est exposé pendant cette saison sur les hautes montagnes des pays du nord, où il se tient ordinairement. Le nom de Lagopède que je lui donne est celui que Pline et les anciens lui ont donné, qu'on a mal-à-propos appliqué à quelques oiseaux de nuit, lesquels ont le dessus et non le dessous des pieds garnis de plumes, mais qui doit être conservé exclusivement à l'espèce dont il s'agit ici, avec d'autant plus de raison qu'il exprime un attribut unique parmi les oiseaux, qui est d'avoir comme le lièvre, le dessous des pieds velu.

Pline ajoute à ce caractère distinctif du *Lagopus* ou Lagopède, sa grosseur qui est celle d'un pigeon, sa couleur qui est blanche, la qualité de sa chair qui est excellente, son séjour de préférence qui est le sommet des Alpes, enfin sa nature qui est d'être très-sauvage et peu susceptible d'être apprivoisé; il finit par dire que sa chair se corrompt fort promptement.

L'exactitude laborieuse des modernes a complété cette description à l'antique, qui ne présente que les masses principales; le premier trait qu'ils ont ajouté au tableau et qui n'eût point échappé à Pline s'il eût vu l'oiseau par lui-même, c'est cette peau glanduleuse qui lui forme au-dessus des yeux des espèces de sourcils rouges, mais d'un rouge plus vif dans le mâle que dans

la femelle; celle-ci est aussi plus petite et n'a point sur la tête les deux traits noirs qui dans le mâle vont de la base du bec aux yeux, et même au-delà des yeux en se dirigeant vers les oreilles; à cela près, le mâle et la femelle se ressemblent dans tout le reste quant à la forme extérieure.

La blancheur des Lagopèdes n'est pas universelle et sans aucun mélange dans le temps même où ils sont le plus blancs, c'est-à-dire au milieu de l'hiver; la principale exception est dans les pennes de la queue, dont la plupart sont noires avec un peu de blanc à la pointe. Brisson en compte dix-huit, tandis que Willulghby et la plupart des autres Ornithologistes n'en comptent que seize et qu'il n'y en a réellement que quatorze. Il semble que le plumage de cet oiseau, tout variable qu'il est, est sujet à moins de variétés que l'on n'en trouve dans les descriptions des Naturalistes. Les ailes ont vingt-quatre pennes, dont la troisième, à compter de la plus extérieure, est la plus longue; et ces trois pennes, ainsi que les trois suivantes de chaque côté, ont la tige noire lors même qu'elles sont blanches. Le duvet qui environne les pieds et les doigts jusqu'aux ongles est fort doux et fort épais, et l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit des espèces de gands fourrés que la Nature avoit accordés à ces oiseaux pour les garantir des grands froids auxquels ils sont exposés; leurs ongles sont fort longs, même celui du petit doigt de derrière; celui du doigt du milieu est creusé par-dessous selon sa longueur, et les bords en sont tranchans, ce qui lui donne de la facilité pour se creuser des trous dans la neige.

Le Lagopède est au moins de la grosseur d'un pigeon privé, selon Willulghby; il a quatorze à quinze pouces de long, vingt-un à vingt-deux pouces de vol et pèse quatorze onces; le nôtre est un peu moins gros. Nous avons vu ci-dessus que le blanc étoit sa livrée d'hiver; celle d'été consiste en des taches brunes semées sans ordre sur un fond blanc; on peut dire néanmoins qu'il n'y a point d'été pour lui, et qu'il est déterminé par sa singulière organisation à ne se plaire que dans une température glaciale; car à mesure que la neige fond sur le penchant des montagnes, il monte et va chercher sur les sommets les plus élevés celle qui ne fond jamais; non-seulement il s'en approche, mais il s'y creuse des trous, des espèces de clapiers où il se met à l'abri des rayons du soleil qui paroissent l'offusquer ou l'incommoder. Il seroit curieux d'observer de près cet oiseau, d'étudier sa conformation intérieure, la structure de ses organes, de démêler pourquoi le froid lui est si nécessaire, pourquoi il évite le soleil avec tant de soin, tandis que presque tous les êtres animés le desirent, le cherchent, le saluent comme le père de la Nature et reçoivent avec délices les douces influences de sa chaleur féconde et bienfaisante; seroit-ce par les mêmes causes qui obligent les oiseaux de nuit à fuir la lumière? ou les Lagopèdes seroient-ils les chacrelas de la famille des Oiseaux?

Les Lagopèdes volent par troupes, et ne volent jamais bien haut, car ce sont des oiseaux pesans; lorsqu'ils voient un homme, ils restent immobiles sur la neige pour n'être point aperçus; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige.

même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils se familiarisent assez aisément avec l'homme; souvent, pour les prendre, il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, et saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet, pour leur passer un lacet dans le cou, ou pour les tuer par derrière à coups de perches; on dit même qu'ils n'oseront jamais franchir une rangée de pierres alignées grossièrement, comme pour faire la première assise d'une muraille, et qu'ils iront constamment tout le long de cette humble barrière, jusqu'aux piéges que les chasseurs leur ont préparés.

Ils vivent des chatons des feuilles et des jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyère, et d'autres plantes qui croissent sur les montagnes; et c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légère amertume qu'on reproche à leur chair, laquelle est d'ailleurs un bon manger : on la regarde comme viande noire, et c'est un gibier très-commun, tant sur le mont Cenis que dans les villes et villages à portée des montagnes de Savoie; il a beaucoup de ressemblance pour le goût avec la chair du lièvre.

Les femelles pondent et couvent leurs œufs à terre, ou plutôt sur les rochers; c'est tout ce qu'on sait de leur façon de se multiplier : il faudroit avoir des ailes pour étudier à fond les mœurs et les habitudes des Oiseaux, et sur-tout de ceux qui ne veulent point se plier au joug de la domesticité, et qui ne se plaisent que dans des lieux inhabitables.

DE LA GROSSE GÉLINOTTE DU CANADA.

PAR MONTBEILLARD.

Cet oiseau qui est fort commun, selon Edwards, dans le Maryland et la Pensylvanie, où on lui donne le nom de faisan, est un peu plus gros que la gélinotte ordinaire et lui ressemble par ses ailes courtes; ce qui le caractérise, ce sont des espèces de fausses ailes qu'il peut relever quand il veut, et qui, lorsqu'elles sont pliées tombent de part et d'autre sur la partie supérieure des ailes véritables; les plumes en sont d'un beau noir, ayant sur leurs bords des reflets brillants qui jouent entre la couleur d'or et le vert; il tient le milieu pour la grosseur, entre le faisan et la perdrix; son bec est semblable à celui du coq ordinaire; l'ouverture des narines est recouverte par de petites plumes qui naissent de la base du bec, et se dirigent en avant; tout le dessus du corps, compris la tête, la queue et les ailes, est émaillé de différentes couleurs brunes, plus ou moins claires, d'orangé et de noir; la gorge est d'un orangé brillant quoiqu'un peu foncé; l'estomac, le ventre et les cuisses ont des taches noires en forme de croissant, distribuées avec régularité sur un fond blanc; il a sur la tête et autour du cou de longues plumes dont il peut, en les redressant à son gré, se former une huppe et une sorte de fraise, ce qu'il fait principalement lorsqu'il est en amour; il relève en même temps les plumes de sa queue en faisant la roue, gonflant son jabot, traînant les ailes et accompagnant son action d'un bruit sourd et d'un bourdonne-

ment semblable à celui du coq d'Inde; il a de plus pour rappeler ses femelles, un battement d'ailes très-singulier et assez fort pour se faire entendre à un demi-mille de distance par un temps calme; il se plaît à cet exercice au printemps et en automne, qui sont le temps de sa chaleur, et il le répète tous les jours à des heures réglées; savoir, à neuf heures du matin et sur les quatre heures du soir, mais toujours étant posé sur un tronc sec : lorsqu'il commence, il met d'abord un intervalle d'environ deux secondes entre chaque battement, puis accélérant la vîtesse par degrés, les coups se succèdent à la fin avec tant de rapidité, qu'ils ne font plus qu'un bruit continu, semblable à celui d'un tambour, d'autres disent d'un tonnerre éloigné : ce bruit dure environ une minute, et recommence par les mêmes gradations après sept ou huit minutes de repos; tout ce bruit n'est qu'une invitation d'amour que le mâle adresse à ses femelles, que celles-ci entendent de loin, et qui devient l'annonce d'une génération nouvelle; mais qui ne devient aussi que trop souvent un signal de destruction; car les chasseurs avertis par ce bruit, qui n'est point pour eux, s'approchent de l'oiseau sans être aperçus, et saisissent le moment de cette espèce de convulsion pour le tirer à coup sûr : je dis sans être aperçus, car dès que cet oiseau voit un homme, il s'arrête aussitôt, fût-il dans la plus grande violence de son mouvement, et il s'envole à trois ou quatre cents pas : ce sont bien-là les habitudes de nos tetras d'Europe et leurs mœurs, quoiqu'un peu outrées.

La nourriture ordinaire de ceux de Pensylvanie,

sont les grains, les fruits, les raisins, et sur-tout les baies de lierre ; ce qui est remarquable, parce que ces baies sont un poison pour plusieurs animaux.

Ils ne couvent que deux fois l'année, apparemment au printemps et en automne : ils font leurs nids à terre avec des feuilles, ou à côté d'un tronc sec couché par terre, ou au pied d'un arbre debout, ce qui dénote un oiseau pesant : ils pondent de douze à seize œufs, et les couvent environ trois semaines ; la mère s'expose à tout pour défendre ses petits, et cherche à attirer sur elle-même les dangers qui les menacent ; ses petits, de leur côté, savent se cacher très-finement dans les feuilles ; mais tout cela n'empêche pas que les oiseaux de proie n'en détruisent beaucoup : la couvée forme une compagnie qui ne se divise qu'au printemps de l'année suivante.

Ces oiseaux sont fort sauvages, et rien ne peut les apprivoiser ; si on en fait couver par des poules ordinaires, ils s'échapperont et s'enfuiront dans les bois presque aussitôt qu'ils seront éclos.

Leur chair est blanche et très-bonne à manger ; seroit-ce par cette raison que les oiseaux de proie leur donnent la chasse avec tant d'acharnement ? Nous avons eu déjà ce soupçon à l'occasion des tetras d'Europe ; s'il étoit confirmé par un nombre suffisant d'observations, il s'ensuivroit non-seulement que la voracité n'exclut pas un appétit de préférence, mais que l'oiseau de proie est à peu près de même goût que l'homme, et ce seroit une analogie de plus entre les deux espèces.

DU

DU HOCCO.

PAR MONTBEILLARD.

Le Hocco est étranger à l'Europe et appartient aux pays chauds du nouveau continent. Il approche de la grosseur du dindon ; l'un de ses plus remarquables attributs, c'est une huppe noire, et quelquefois noire et blanche, haute de deux à trois pouces, qui s'étend depuis l'origine du bec jusque derrière la tête, et que l'oiseau peut coucher en arrière et relever à son gré, selon qu'il est affecté différemment. Cette huppe est composée de plumes étroites et comme étagées, un peu inclinées en arrière, mais dont la pointe revient et se courbe en avant. La couleur dominante du plumage est le noir, qui le plus souvent est pur et comme velouté sur la tête et sur le cou, et quelquefois semé de mouchetures blanches. Le bec a la forme de celui des gallinacés, mais il est un peu plus fort ; les pieds ressembleroient aussi pour la forme à ceux des gallinacés, s'ils avoient l'éperon, et s'ils n'étoient pas un peu plus gros à proportion du reste ; ils varient pour la couleur, depuis le brun noirâtre jusqu'au couleur de chair.

Quelques Naturalistes ont voulu rapporter le Hocco au genre du dindon, mais il en diffère, en ce qu'il a la tête grosse, le cou renfoncé, l'un et l'autre garnis de plumes, sur le bec un tubercule rond, dur et presque osseux, et sur le sommet de la tête cette huppe mobile dont nous venons de parler, qu'il baisse et redresse à son gré. D'ailleurs personne n'a jamais dit qu'il relevât les pennes de la queue en faisant la roue.

Mais si le Hocco n'est point un dindon, les nomenclateurs modernes étoient encore moins fondés à en faire un faisan; car outre les différences qu'il est facile de remarquer, tant au dehors qu'au dedans, d'après ce que je viens de dire, j'en vois une décisive dans le naturel de ces animaux : le faisan est toujours sauvage, et quoiqu'élevé de jeunesse, quoique toujours bien traité, bien nourri, il ne peut jamais se faire à la domesticité : ce n'est point un domestique, c'est un prisonnier toujours inquiet, toujours cherchant les moyens d'échapper, et qui maltraite même ses compagnons d'esclavage, sans jamais faire aucune société avec eux; que s'il recouvre sa liberté, et qu'il soit rendu à l'état de sauvage pour lequel il semble être fait, rien n'est encore plus défiant et plus ombrageux; tout objet nouveau lui est suspect, le moindre bruit l'effraie, le moindre mouvement l'inquiète; l'ombre d'une branche agitée suffit pour lui faire prendre sa volée, tant il est attentif à sa conservation : au contraire, le Hocco est un oiseau paisible, sans défiance, et même stupide, qui ne voit point le danger, ou du moins qui ne fait rien pour l'éviter : il semble s'oublier lui-même, et s'intéresser à peine à sa propre existence. Quelqu'un m'a assuré en avoir tué jusqu'à neuf de la même bande, avec le même fusil qu'il rechargea autant de fois qu'il fut nécessaire; ils eurent cette patience : on conçoit bien qu'un pareil oiseau est sociable, qu'il s'accommode sans peine avec les autres oiseaux domestiques, et qu'il s'apprivoise aisément; quoiqu'apprivoisé, il s'écarte pendant le jour, et va même fort loin, mais il revient toujours pour coucher; il devient même

familier, si l'on en croit Fernandès, au point de heurter à la porte avec son bec pour se faire ouvrir, de tirer les domestiques par l'habit lorsqu'ils l'oublient, de suivre son maître partout, s'il en est empêché, de l'attendre avec inquiétude, et de lui donner à son retour des marques de la joie la plus vive.

Il est difficile d'imaginer des mœurs plus opposées, et je doute qu'aucun Naturaliste, et même qu'aucun nomenclateur, s'il les eût connus, eût entrepris de ranger ces deux oiseaux sous un même genre.

Le Hocco se tient volontiers sur les montagnes, si l'on s'en rapporte à la signification de son nom mexicain *tepetotolt*, qui veut dire oiseau de montagne : on le nourrit dans la volière, de pain, de pâtée et autres choses semblables ; dans l'état de sauvage, les fruits sont le fonds de sa subsistance ; il aime à se percher sur les arbres, sur-tout pour y passer la nuit ; il vole pesamment, mais il a la démarche fière ; sa chair est blanche, un peu sèche ; cependant lorsqu'elle est gardée suffisamment, c'est un fort bon manger.

DU COQ DE ROCHE.

PAR BUFFON.

CET oiseau, quoique d'une couleur uniforme, est l'un des plus beaux de l'Amérique méridionale, parce que cette couleur est très-belle et que son plumage est parfaitement étagé. Celui du mâle est d'une belle couleur rouge, et celui de la femelle est entièrement brun; mais ce qui distingue et caractérise plus particulièrement cet oiseau, c'est la belle huppe qu'il porte sur la tête : elle est longitudinale, en forme de demi-cercle. Il est plus gros et plus grand qu'un pigeon ramier.

Le mâle ne prend qu'avec l'âge sa belle couleur rouge; dans la première année, il n'est que brun comme la femelle; mais, à mesure qu'il grandit, son plumage prend des pointes et des taches de couleur rousse, qui deviennent tout-à-fait rouges lorsqu'il est adulte et peut-être même âgé; il est rare d'en trouver qui soient peints par-tout et uniformément d'un beau rouge.

Le Coq de roche habite non-seulement les fentes profondes des rochers, mais même les grandes cavernes obscures, où la lumière du jour ne peut pénétrer, ce qui a fait croire à plusieurs personnes que le coq de roche étoit un oiseau de nuit; mais c'est une erreur, car il vole, et voit très-bien pendant le jour. Cependant il paroît que l'inclination naturelle de ces oiseaux les rappelle plus souvent à leur habitation obscure qu'aux endroits éclairés, puisqu'on les trouve en grand nombre dans les cavernes, où l'on ne peut entrer qu'avec des flambeaux; mais comme on en trouve aussi

pendant le jour, en assez grand nombre, aux environs de ces mêmes cavernes, on doit présumer qu'ils ont les yeux comme les chats, qui voient très-bien pendant le jour, et très-bien aussi pendant la nuit. Le mâle et la femelle sont également vifs et très-farouches; on ne peut les tirer qu'en se cachant derrière quelque rocher, où il faut les attendre souvent pendant plusieurs heures avant qu'ils se présentent à la portée du coup, parce que dès qu'ils vous aperçoivent, ils fuient assez loin par un vol rapide, mais court et peu élevé. Ils se nourrissent de petits fruits sauvages, et ils ont l'habitude de gratter la terre, de battre des ailes et de se secouer comme les poules; mais ils n'ont ni le chant du coq ni la voix de la poule: leur cri pourroit s'exprimer par la syllabe *ké*, prononcée d'un ton aigu et traînant. C'est dans un trou de rocher qu'ils construisent grossièrement leur nid, avec des petits morceaux de bois sec : ils ne pondent communément que deux œufs sphériques et blancs, de la grosseur de l'œuf des plus gros pigeons.

Les mâles sortent plus souvent des cavernes que les femelles, qui ne se montrent que rarement, et qui probablement sortent pendant la nuit. On peut les apprivoiser aisément, et on en a vu qu'on laissoit en liberté, vivre et courir avec les poules.

On les trouve en assez grande quantité dans la montagne Luca, près d'Oyapoc, et dans la montagne Courouaye, près de la rivière d'Aprouack; ce sont les seuls endroits de cette partie de l'Amérique, où l'on puisse espérer de se procurer quelques-uns de ces oiseaux. On les recherche à cause de leur beau plumage;

et ils sont fort rares et très-chers, parce que les sauvages et les nègres, soit par superstition soit par timidité, ne veulent point entrer dans les cavernes obscures qui leur servent de retraites.

Il y a au Pérou, une autre espèce, ou plutôt une variété du coq de roche, qui diffère de celui-ci, en ce qu'il a la queue beaucoup plus longue, et qu'au lieu d'être d'un rouge uniforme par-tout, il a les ailes et la queue noires et le croupion d'une couleur cendrée.

On pourroit croire que ces oiseaux sont les représentans de nos coqs et de nos poules dans le nouveau continent; mais j'ai été informé qu'il existe dans l'intérieur des terres de la Guiane et au Mexique, des poules sauvages qui ressemblent beaucoup plus que les coqs de roche à nos poules. On peut même les regarder comme très-approchantes du genre de nos poules et de nos coqs d'Europe. Elles sont à la vérité bien plus petites, mais elles ont la même figure de corps et la même démarche que nos poules; le cri des mâles est le même que celui de nos coqs, seulement il est plus foible. Les sauvages de l'intérieur des terres, connoissent parfaitement ces oiseaux; cependant ils ne les ont pas réduits en domesticité, et cela n'est pas étonnant, parce qu'ils n'ont rendu domestiques aucuns des animaux qui néanmoins auroient pu leur être utiles, sur-tout les hoccos, les marails, les agamis, parmi les oiseaux; les tapirs, les pécaris et les pacos, parmi les quadrupèdes. Les anciens Mexicains qui, comme l'on sait, étoient civilisés, avoient au contraire réduit en domesticité quelques animaux, et particulièrement ces petites poules brunes.

DE LA PERDRIX GRISE.

PAR MONTBEILLARD.

Les perdrix ne sont pas également communes dans toutes les parties de l'Europe, et il paroît qu'en général elles fuient la grande chaleur comme le grand froid; car on n'en voit point en Afrique ni en Laponie, et les contrées les plus tempérées de la France et de l'Allemagne sont celles où elles abondent le plus.

La Perdrix grise diffère à bien des égards de la rouge; mais ce qui m'autorise principalement à en faire deux espèces distinctes, c'est que, selon la remarque du petit nombre des chasseurs qui savent observer, quoiqu'elles se tiennent quelquefois dans les mêmes endroits, elles ne se mêlent point l'une avec l'autre, et que si l'on a vu quelquefois un mâle vacant de l'une des deux espèces s'attacher à une paire de l'autre espèce, la suivre et donner des marques d'empressement et même de jalousie, jamais on ne l'a vu s'accoupler avec la femelle, quoiqu'il éprouvât tout ce qu'une privation forcée et le spectacle perpétuel d'un couple heureux pouvoient ajouter au penchant de la nature et aux influences du printemps.

La Perdrix grise est aussi d'un naturel plus doux que la rouge et n'est point difficile à apprivoiser; lorsqu'elle n'est point tourmentée, elle se familiarise aisément avec l'homme; cependant on n'en a jamais formé de troupeaux qui sussent se laisser conduire comme

(1) Lat. *Perdix*; it. *Perdice*; all. *Wild-hun.*

font les perdrix rouges; car Olina nous avertit que c'est de cette dernière espèce que l'on doit entendre ce que les voyageurs nous disent en général de ces nombreux troupeaux de perdrix qu'on élève dans quelques îles de la Méditerranée. Les Perdrix grises ont aussi l'instinct plus social entr'elles; car chaque famille vit toujours réunie en une seule bande qu'on appelle volée ou compagnie, jusqu'au temps où l'amour qui l'avoit formée la divise pour en unir les membres plus étroitement deux à deux; celles mêmes dont par quelque accident les pontes n'ont point réussi, se rejoignant ensemble et aux débris des compagnies qui ont le plus souffert, forment sur la fin de l'été de nouvelles compagnies souvent plus nombreuses que les premières, et qui subsistent jusqu'à la pariade de l'année suivante.

Ces oiseaux se plaisent dans les pays à blé, et sur-tout dans ceux où les terres sont bien cultivées et marnées, sans doute parce qu'ils y trouvent une nourriture plus abondante soit en grains, soit en insectes, ou peut-être aussi parce que les sels de la marne qui contribuent si fort à la fécondité du sol, sont analogues à leur tempérament ou à leur goût; les Perdrix grises aiment la pleine campagne et ne se réfugient dans les taillis et les vignes que lorsqu'elles sont poursuivies par le chasseur ou par l'oiseau de proie; mais jamais elles ne s'enfoncent dans les forêts, et l'on dit même assez communément qu'elles ne passent jamais la nuit dans les buissons ni dans les vignes; cependant on a trouvé un nid de perdrix dans un buisson au pied d'une vigne; elles commencent à s'apparier dès la fin de l'hiver après les grandes gelées; c'est-à-dire que chaque mâle cher-

che alors à s'assortir avec une femelle ; mais ce nouvel arrangement ne se fait pas sans qu'il y ait entre les mâles et quelquefois entre les femelles des combats fort vifs. Faire la guerre et l'amour ne sont presque qu'une même chose pour la plupart des animaux, et sur-tout pour ceux en qui l'amour est un besoin aussi pressant qu'il l'est pour la Perdrix ; aussi les femelles de cette espèce pondent-elles sans avoir eu de commerce avec le mâle comme les poules ordinaires. Lorsque les Perdrix sont une fois appariées, elles ne se quittent plus et vivent dans une union et une fidélité à toute épreuve : quelquefois lorsqu'après la pariade il survient des froids un peu vifs, toutes ces paires se réunissent et se reforment en compagnie.

Les Perdrix grises ne s'accouplent guère, du moins en France, que sur la fin de mars, plus d'un mois après qu'elles ont commencé de s'apparier, et elles ne se mettent à pondre que dans les mois de mai et même de juin, lorsque l'hiver a été long : en général, elles font leur nid sans beaucoup de soins et d'apprêts ; un peu d'herbe et de paille grossièrement arrangées dans le pas d'un bœuf ou d'un cheval, quelquefois même celle qui s'y trouve naturellement, il ne leur en faut pas davantage : cependant on a remarqué que les femelles un peu âgées et déjà instruites par l'expérience des pontes précédentes apportoient plus de précaution que toutes les jeunes, soit pour garantir le nid des eaux qui pourroient le submerger, soit pour le mettre en sûreté contre leurs ennemis, en choisissant un endroit un peu élevé, et défendu naturellement par des broussailles ; elles pondent ordinaire-

ment de quinze à vingt œufs, et quelquefois jusqu'à vingt-cinq ; mais les couvées des toutes jeunes et celles des vieilles, sont beaucoup moins nombreuses, ainsi que les secondes couvées que des perdrix de bon âge recommencent lorsque la première n'a pas réussi : ces œufs sont à-peu-près de la couleur de ceux de pigeon ; Pline dit qu'ils sont blancs ; la durée de l'incubation est d'environ trois semaines, un peu plus, un peu moins, suivant les degrés de chaleur.

La femelle se charge seule de couver, et pendant ce temps elle éprouve une mue considérable, car presque toutes les plumes du ventre lui tombent ; elle couve avec beaucoup d'assiduité, et on prétend qu'elle ne quitte jamais ses œufs sans les couvrir de feuilles : le mâle se tient ordinairement à portée du nid, attentif à sa femelle, et toujours prêt à l'accompagner lorsqu'elle se lève pour aller chercher la nourriture ; son attachement est même si fidèle et si pur, qu'il préfère ces devoirs pénibles à des plaisirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais qui ne lui font jamais abandonner sa femelle pour suivre l'étrangère : au bout du temps marqué, lorsque la saison est favorable et que la couvée va bien, les petits percent leur coque assez facilement, courent au moment même qu'ils éclosent, et souvent emportent une partie de leur coquille ; mais il arrive aussi quelquefois qu'ils ne peuvent forcer leur prison et qu'ils meurent à la peine : dans ce cas, on trouve les plumes du jeune oiseau collées contre les parois intérieures de l'œuf, et cela doit arriver nécessairement toutes les fois que l'œuf a éprouvé une

chaleur trop forte : pour remédier à cet inconvénient, on met les œufs dans l'eau pendant cinq ou six minutes, l'œuf pompe à travers sa coquille les parties les plus ténues de l'eau ; et l'effet de cette humidité est de disposer les plumes qui sont collées à la coquille, à s'en détacher plus facilement ; peut-être aussi que cette espèce de bain rafraîchit le jeune oiseau, et lui donne assez de force pour briser sa coquille avec le bec : il en est de même des pigeons, et probablement de plusieurs oiseaux utiles dont on pourra sauver un grand nombre par le procédé que je viens d'indiquer, ou par quelqu'autre procédé analogue.

Le mâle qui n'a point pris de part au soin de couver les œufs, partage avec la mère celui d'élever les petits ; ils les mènent en commun, les appellent sans cesse, leur montrent la nourriture qui leur convient, et leur apprennent à se la procurer en grattant la terre avec leurs ongles ; il n'est pas rare de les trouver accroupis l'un auprès de l'autre, et couvrant de leurs ailes leurs petits poussins, dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs : dans ce cas, le père et la mère se déterminent difficilement à partir, et un chasseur qui aime la conservation du gibier se détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction si intéressante ; mais enfin si un chien s'emporte et qu'il les approche de trop près, c'est toujours le mâle qui part le premier en poussant des cris particuliers, réservés pour cette seule circonstance ; il ne manque guère de se poser à trente ou quarante pas ; et on en a vu plusieurs fois revenir sur le chien en battant des ailes, tant l'amour paternel inspire de

courage aux animaux les plus timides! mais quelquefois il inspire encore à ceux-ci une sorte de prudence et des moyens combinés pour sauver leur couvée : on a vu le mâle, après s'être présenté, prendre la fuite, mais fuir pesamment et en traînant l'aile, comme pour attirer l'ennemi par l'espérance d'une proie facile; et fuyant toujours assez pour n'être point pris, mais pas assez pour décourager le chasseur, il l'écarte de plus en plus de la couvée; d'autre côté, la femelle qui part un instant après le mâle s'éloigne beaucoup plus et toujours dans une autre direction; à peine s'est-elle abattue qu'elle revient sur-le-champ en courant le long des sillons, et s'approche de ses petits qui se sont blottis chacun de son côté dans les herbes et dans les feuilles; elle les rassemble promptement, et avant que le chien qui s'est emporté après le mâle ait eu le temps de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin, sans que le chasseur ait entendu le moindre bruit: c'est une remarque assez généralement vraie parmi les animaux, que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte de la génération est la mesure des soins qu'ils prennent pour le produit de cet acte : tout est conséquent dans la Nature, et la Perdrix en est un exemple; car il y a peu d'oiseaux aussi lascifs, comme il en est peu qui soignent leurs petits avec une vigilance plus assidue et plus courageuse : cet amour de la couvée dégénère quelquefois en fureur contre les couvées étrangères que la mère poursuit souvent et maltraite à grands coups de bec.

Les perdreaux ont les pieds jaunes en naissant; cette couleur s'éclaircit ensuite et devient blanchâtre,

puis elle brunit, et enfin devient tout-à-fait noire dans les perdrix de trois ou quatre ans : c'est un moyen de connoître toujours leur âge ; on le connoît encore à la forme de la dernière plume de l'aile, laquelle est pointue après la première mue, et qui, l'année suivante, est entièrement arrondie.

La première nourriture des perdreaux, ce sont les œufs de fourmis, les petits insectes qu'ils trouvent sur la terre et les herbes ; ceux qu'on nourrit dans les maisons refusent la graine assez longtemps, et il y a apparence que c'est leur dernière nourriture ; à tout âge ils préfèrent la laitue, la chicorée, le mouron, le laitron, le seneçon et même la pointe des blés verts ; dès le mois de novembre on leur en trouve le jabot rempli, et pendant l'hiver ils savent bien l'aller chercher sous la neige ; lorsqu'elle est endurcie par la gelée, ils sont réduits à aller auprès des fontaines chaudes qui ne sont point glacées, et à vivre des herbes qui croissent sur leurs bords et qui leur sont très-contraires ; en été, on ne les voit pas boire.

Ce n'est qu'après trois mois passés que les jeunes perdreaux poussent le rouge ; car les perdrix grises ont aussi du rouge à côté des tempes entre l'œil et l'oreille ; et le moment où ce rouge commence à paroître est un temps de crise pour ces oiseaux, comme pour tous les autres qui sont dans le même cas ; cette crise annonce l'âge adulte : avant ce temps, ils sont délicats, ont peu d'aile et craignent beaucoup l'humidité ; mais, après qu'il est passé, ils deviennent robustes, commencent à avoir de l'aile, à partir tous ensemble, à ne se plus quitter, et si on est parvenu à disperser la

compagnie, ils savent se réunir malgré toutes les précautions du chasseur.

C'est en se rappelant qu'ils se réunissent; tout le monde connoît le chant des Perdrix qui est fort peu agréable, c'est moins un chant ou un ramage, qu'un cri aigre imitant assez bien le bruit d'une scie; et ce n'est pas sans intention que les mythologistes ont métamorphosé en perdrix l'inventeur de cet instrument (1) : le chant du mâle ne diffère de celui de la femelle qu'en ce qu'il est plus fort et plus traînant; le mâle se distingue encore de la femelle par un éperon obtus qu'il a à chaque pied, et par une marque noire en forme de fer à cheval qu'il a sous le ventre, et que la femelle n'a pas.

Dans cette espèce comme dans beaucoup d'autres, il naît plus de mâles que de femelles, et il importe pour la réussite des couvées de détruire les mâles surnuméraires, qui ne font que troubler les paires assorties et nuire à la propagation : la manière la plus usitée de les prendre, c'est de les faire rappeler au temps de la pariade par une femelle à qui, dans cette circonstance, on donne le nom de chanterelle : la meilleure pour cet usage est celle qui a été prise vieille; les mâles accourent à sa voix et se livrent aux chasseurs, ou donnent dans les piéges qu'on leur a tendus; cet appeau naturel les attire si puissamment, qu'on en a vu venir sur le toit des maisons et jusque sur l'épaule de l'oiseleur : parmi les piéges qu'on peut leur tendre pour s'en rendre maître, le plus sûr et le moins sujet à inconvéniens,

(1) Ovide, Métamorphoses, lib. VIII.

c'est la tonnelle, espèce de grande nasse où sont poussées les perdrix par un homme déguisé à peu près en vache, et pour que l'illusion soit plus complète, tenant en sa main une de ces petites clochettes qu'on met au cou du bétail; lorsqu'elles sont engagées dans les filets, on choisit à la main les mâles superflus, quelquefois même tous les mâles, et on donne la liberté aux femelles.

Les Perdrix grises sont oiseaux sédentaires, qui non-seulement restent dans le même pays, mais qui s'écartent le moins qu'ils peuvent du canton où ils ont passé leur jeunesse, et qui y reviennent toujours: elles craignent beaucoup l'oiseau de proie; lorsqu'elles l'ont aperçu, elles se mettent en tas les unes contre les autres et tiennent ferme, quoique l'oiseau qui les voit aussi fort bien, les approche de très-près en rasant la terre, pour tâcher d'en faire partir quelqu'une et de la prendre au vol: au milieu de tant d'ennemis et de dangers, on sent bien qu'il en est peu qui vivent âge de perdrix; quelques-uns fixent la durée de leur vie à sept années, et prétendent que la force de l'âge et le temps de la pleine ponte, est de deux à trois ans, et qu'à six elles ne pondent plus. Olina dit qu'elles vivent douze ou quinze ans.

On a tenté avec succès de les multiplier dans les parcs, pour en peupler ensuite les terres qui en étoient dénuées, et l'on a reconnu qu'on pouvoit les élever à très-peu-près comme nous avons dit qu'on élevoit les faisans; seulement il ne faut pas compter sur les œufs des perdrix domestiques. Il est rare qu'elles pondent dans cet état, encore plus rare qu'elles s'apparient et s'ac-

couplent ; mais on ne les a jamais vues couver en prison, je veux dire renfermées dans ces parquets où les faisans multiplient si aisément. On est donc réduit à faire chercher par la campagne des œufs de perdrix sauvages, et à les faire couver par des poules ordinaires : chaque poule peut en faire éclore environ deux douzaines, et mener pareil nombre de petits, après qu'ils sont éclos : ils suivront cette étrangère comme ils auroient suivi leur propre mère, mais ils ne reconnoissent pas si bien sa voix ; ils la reconnoissent cependant jusqu'à un certain point, et une perdrix ainsi élevée en conserve toute sa vie l'habitude de chanter aussitôt qu'elle entend des poules.

Les perdreaux gris sont beaucoup moins délicats à élever que les rouges ; il n'est pas même nécessaire de leur donner des œufs de fourmis, et l'on peut les nourrir comme les poulets ordinaires, avec la mie de pain et les œufs durs. Lorsqu'ils sont assez forts, et qu'ils commencent à trouver par eux-mêmes leur subsistance, on les lâche dans l'endroit même où on les a élevés, et dont ils ne s'éloignent jamais beaucoup.

La chair de la Perdrix grise est connue depuis très-longtemps pour être une nourriture exquise et salutaire ; elle a deux bonnes qualités qui sont rarement réunies, c'est d'être succulente sans être grasse.

On doit rapporter à la Perdrix grise la perdrix grise-blanche ; il paroît que la différence de couleur n'est qu'une altération accidentelle ; et ce qui le prouve, c'est que toutes deux se mêlent et vont de compagnie ; celle-ci a les yeux ou plutôt les prunelles rouges comme les ont les lapins blancs et les souris blanches.

DE





De Seve, Del. L'Epine, Sculp.

DE LA BARTAVELLE OU PERDRIX GRECQUE.

PAR MONTBEILLARD.

C'est aux Perdrix rouges, et principalement à la Bartavelle, que doit se rapporter tout ce que les anciens ont dit de la Perdrix. Aristote devoit mieux connoître la Perdrix grecque qu'aucune autre, et ne pouvoit guère connoître que des Perdrix rouges, puisque ce sont les seules qui se trouvent dans la Grèce, dans les îles de la Méditerranée; et selon toute apparence, dans la partie de l'Asie conquise par Alexandre, laquelle est à-peu-près située sous le même climat que la Grèce et la Méditerranée, et qui étoit probablement celle où Aristote avoit ses principales correspondances; à l'égard des Naturalistes qui sont venus depuis, tels que Pline, Athénée, on voit assez clairement que, quoiqu'ils connussent en Italie des perdrix autres que des rouges, ils se sont contentés de copier ce qu'Aristote avoit dit des Perdrix rouges. Il est vrai que ce dernier reconnoît une différence dans le chant des Perdrix; mais on ne peut en conclure légitimement une différence dans l'espèce; car la diversité du chant dépend souvent de celle de l'âge et du sexe, même de l'influence du climat, et elle a lieu quelquefois dans le même individu.

En examinant ce que les anciens ont rapporté de cet oiseau, j'y ai trouvé un assez grand nombre de faits vrais et d'observations exactes, mêlés d'exagérations et de fables, dont quelques modernes se sont moqués,

ce qui n'étoit pas difficile, mais dont je me propose ici de rechercher le fondement dans les mœurs et le naturel même de la Perdrix.

Aristote, après avoir dit que c'est un oiseau pulvérateur, qui a un jabot et un gésier; qui vit quinze ans et davantage; qui de même que tous les autres oiseaux qui ont le vol pesant, ne construit pas de nid, mais pond ses œufs à plate-terre, sur un peu d'herbe ou de feuilles arrangées négligemment, et cependant en un lieu bien exposé et défendu contre les oiseaux de proie; que dans cette espèce, qui est très-lascive, les mâles se battent entr'eux avec acharnement dans la saison de l'amour, et ont alors les testicules très-apparens, tandis qu'ils sont à peine visibles en hiver; que les femelles pondent des œufs sans avoir eu commerce avec le mâle; que le mâle et la femelle s'accouplent en ouvrant le bec et tirant la langue; que leur ponte ordinaire est de douze ou quinze œufs; qu'elles sont quelquefois si pressées de pondre que leurs œufs leur échappent partout où elles se trouvent; Aristote, dis-je, après avoir dit toutes ces choses qui sont incontestables et confirmées par le témoignage de nos observateurs, ajoute plusieurs circonstances où le vrai paroît être mêlé avec le faux, et qu'il suffit d'analyser pour en tirer la vérité pure de tout mélange.

Il dit donc, 1°. que les perdrix femelles déposent la plus grande partie de leurs œufs dans un lieu caché pour les garantir de la pétulance du mâle qui cherche à les détruire, comme faisant obstacle à ses plaisirs, ce qui a été traité de fable par Willulghby; mais à mon avis un peu trop absolument, puisqu'en distingant le

physique du moral, et séparant le fait observé de l'intention supposée, ce qu'Aristote a dit se trouve vrai à la lettre et se réduit à ceci, que la Perdrix a, comme presque toutes les autres femelles parmi les oiseaux, l'instinct de cacher son nid, et que les mâles, sur-tout les surnuméraires, cherchant à s'accoupler au temps de l'incubation, ont porté plus d'une fois un préjudice notable à la couvée, sans autre intention que celle de jouir de la couveuse; c'est par cette raison que de tout temps on a recommandé la destruction de ces mâles surnuméraires, comme un des moyens les plus efficaces de favoriser la multiplication de l'espèce, non-seulement des Perdrix, mais de plusieurs autres oiseaux sauvages.

Aristote ajoute en second lieu, que la perdrix femelle partage les œufs d'une seule ponte en deux couvées, qu'elle se charge de l'une et le mâle de l'autre, jusqu'à la fin de l'éducation des petits qui en proviennent; et cela contredit positivement l'instinct qu'il suppose au mâle comme nous venons de le voir, de chercher à casser les œufs de sa femelle : mais en conciliant Aristote avec lui-même et avec la vérité, on peut dire que comme la perdrix femelle ne pond pas tous ses œufs dans le même endroit, puisqu'ils lui échappent souvent malgré elle partout où elle se trouve, et comme le mâle partage apparemment dans cette espèce, ou du moins dans quelques races de cette espèce, ainsi que dans la grise, le soin de l'éducation des petits, on aura pu croire qu'il partageoit aussi ceux de l'incubation, et qu'il couvoit à part tous les œufs qui n'étoient point sous la femelle.

Aristote dit en troisième lieu, que les mâles se cochent les uns les autres, et même qu'ils cochent leurs petits aussitôt qu'ils sont en état de marcher, et l'on a mis cette assertion au rang des absurdités : cependant j'ai eu occasion de citer plus d'un exemple avéré de cet excès de nature, par lequel un mâle se sert d'un autre mâle, et même de tout autre meuble, comme d'une femelle; et ce désordre doit avoir lieu (à plus forte raison) parmi des oiseaux aussi lascifs que les Perdrix, dont les mâles lorsqu'ils sont bien animés ne peuvent entendre le cri de leurs femelles sans répandre leur liqueur séminale, et qui sont tellement transportés et comme enivrés dans cette saison d'amour, que malgré leur naturel sauvage, ils viennent quelquefois se poser jusque sur l'oiseleur; et combien leur ardeur n'est-elle pas plus vive dans un climat aussi chaud que celui de la Grèce, et lorsqu'ils ont été privés longtemps de femelles comme cela arrive au temps de l'incubation !

Aristote dit en quatrième lieu que les perdrix femelles conçoivent et produisent des œufs lorsqu'elles se trouvent sous le vent de leurs mâles, ou lorsque ceux-ci passent au-dessus d'elles en volant, et même lorsqu'elles entendent leur voix; et on a répandu du ridicule sur les paroles du philosophe grec, comme si elles eussent signifié qu'un courant d'air imprégné par les corpuscules fécondans du mâle, ou seulement mis en vibration par le son de sa voix, suffisoit pour féconder réellement une femelle, tandis qu'elles ne veulent dire autre chose, sinon que les perdrix femelles ayant le tempérament assez chaud pour produire des œufs

d'elles-mêmes, et sans commerce avec le mâle, comme je l'ai remarqué ci-dessus, tout ce qui peut exciter leur tempérament doit augmenter encore en elles cette puissance; et l'on ne niera point que ce qui leur annonce la présence du mâle ne puisse et ne doive avoir cet effet, lequel d'ailleurs peut être produit par un simple moyen mécanique qu'Aristote nous enseigne, ou par le seul frottement qu'elles éprouvent en se vautrant dans la poussière.

D'après ces faits, il est aisé de concevoir que quelque passion qu'ait la perdrix pour couver, elle en a quelquefois encore plus pour jouir, et que, dans certaines circonstances, elle préférera le plaisir de se joindre à son mâle, au devoir de faire éclore ses petits; il peut même arriver qu'elle quitte la couvée par amour pour la couvée même; ce sera lorsque voyant son mâle attentif à la voix d'une autre perdrix qui le rappelle, et prêt à l'aller trouver, elle vient s'offrir à ses desirs pour prévenir une inconstance qui seroit nuisible à la famille; elle tâche de le rendre fidèle en le rendant heureux.

Elien a dit encore que lorsqu'on vouloit faire combattre les mâles avec plus d'ardeur, c'étoit toujours en présence de leurs femelles, parce qu'un mâle, ajoute-t-il, aimeroit mieux mourir que de montrer de la lâcheté en présence de sa femelle, ou que de paroître devant elle après avoir été vaincu; mais c'est encore ici le cas de séparer le fait de l'intention : il est certain que la présence de la femelle anime les mâles au combat, non pas en leur inspirant un certain point d'honneur, mais parce qu'elle exalte en eux la jalousie tou-

jours proportionnée dans les animaux au besoin de jouir; et nous venons de voir combien ce besoin est pressant dans les Perdrix. Ainsi en distinguant le physique du moral, et les faits réels des suppositions précaires, on retrouve la vérité trop souvent défigurée dans l'histoire des animaux par les fictions de l'homme et par la manie qu'il a de prêter à tous les autres êtres sa nature propre et sa manière de voir et de sentir.

Comme les Bartavelles ont beaucoup de choses communes avec les Perdrix grises, il suffira pour achever leur histoire, d'ajouter ici les principales différences par lesquelles elles se distinguent des dernières. Belon, qui avoit voyagé dans leur pays natal, nous apprend qu'elles ont le double de grosseur de nos perdrix, qu'elles sont fort communes et plus communes qu'aucun autre oiseau dans la Grèce et principalement sur les côtes de l'île de Crète, aujourd'hui Candie; qu'elles se tiennent parmi les rochers, mais qu'elles ont l'instinct de descendre dans la plaine pour y faire leur nid, afin que leurs petits trouvent en naissant une subsistance facile; qu'elles pondent de huit jusqu'à seize œufs de la grosseur d'un petit œuf de poule, blancs, marqués de petits points rougeâtres, et dont le jaune qu'il appelle moyeu ne se peut durcir; enfin ce qui persuade à un observateur que sa perdrix de Grèce est d'autre espèce que notre Perdrix rouge, c'est qu'il y a en Italie des lieux où elles sont connues l'une et l'autre, et ont chacune un nom différent. Enfin il conjecture, et non sans fondement, que c'est cette grosse perdrix qui suivant Aristote s'est mêlée avec la poule ordinaire, et a produit avec elle des individus féconds,

ce qui n'a lieu selon le philosophe grec, que dans les espèces les plus lascives, telles que celles du coq et de la perdrix dont il s'agit. Celle-ci a encore une nouvelle analogie avec la poule ordinaire, c'est de couver des œufs étrangers à défaut des siens ; et il y a longtemps que cette remarque a été faite, puisqu'il en est question dans les livres sacrés.

Aristote a remarqué que les perdrix mâles chantoient ou crioient principalement dans la saison de l'amour, lorsqu'ils se battent entr'eux et même avant de se battre; l'ardeur qu'ils ont pour leur femelle se tourne alors en rage contre leurs rivaux; et de-là ces cris, ces combats, cette espèce d'ivresse, cet oubli d'eux-mêmes, cet abandon de leur propre conservation qui les a précipités plus d'une fois, je ne dis pas dans les piéges, mais jusques dans les mains de l'oiseleur.

On a profité de la connoissance de leur naturel pour les attirer dans le piége, soit en leur présentant une femelle vers laquelle ils accourent pour en jouir, soit en leur présentant un mâle sur lequel ils fondent pour le combattre; l'on a encore tiré partie de cette haine violente des mâles contre les mâles pour en faire une sorte de spectacle où ces animaux ordinairement si timides et si pacifiques se battent entr'eux avec acharnement, et on n'a pas manqué de les exciter, comme je l'ai dit, par la présence de leurs femelles : cet usage est encore très-commun dans l'île de Chypre, et nous voyons dans Lampridius, que l'empereur Alexandre Sévère s'amusoit beaucoup de ce genre de combats.

DE LA PERDRIX ROUGE D'EUROPE.

PAR MONTBEILLARD.

Cette Perdrix tient le milieu pour la grosseur entre la bartavelle et la perdrix grise ; elle n'est pas aussi répandue que cette dernière, et tout climat ne lui est pas bon. On la trouve dans la plupart des pays montagneux et tempérés de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique ; mais elle est rare dans les Pays-Bas, dans plusieurs parties de l'Allemagne et de la Bohême, où l'on a tenté inutilement de la multiplier, quoique les faisans y eussent bien réussi : on n'en voit point du tout en Angleterre, ni dans certaines îles des environs de Lemnos ; tandis qu'une seule paire portée dans la petite île d'Anaphe (aujourd'hui Nansio), y pullula tellement, que les habitans furent sur le point de leur céder la place. Ce séjour leur est si favorable, qu'encore aujourd'hui l'on est obligé d'y détruire leurs œufs par milliers vers les fêtes de pâques, de peur que les perdrix qui en viendroient ne détruisissent entièrement les moissons ; et ces œufs accommodés à toutes sauces, nourrissent les insulaires pendant plusieurs jours (1).

Les Perdrix rouges se tiennent sur les montagnes qui produisent beaucoup de bruyères et de broussailles, et pendant l'hiver, elles se recèlent sous des abris de rochers bien exposés et se répandent peu ; le reste de l'année, elles se tiennent dans les broussailles, s'y font chercher longtemps par les chasseurs, et partent

(1) *Voyez* Tournefort, Voyage du Levant.

difficilement. On m'assure qu'elles résistent souvent mieux que les grises aux rigueurs de l'hiver, et que bien qu'elles soient plus aisées à prendre dans les différens piéges que les grises, il s'en trouve toujours à-peu-près le même nombre au printemps dans les endroits qui leur conviennent; elles vivent de grain, d'herbes, de limaces, de chenilles, d'œufs de fourmis et d'autres insectes; mais leur chair se sent quelquefois des alimens dont elles vivent. Elien rapporte que les perdrix de Cyrrha, ville maritime de la Phocide, sur le golfe de Corinthe, sont de mauvais goût, parce qu'elles se nourrissent d'ail.

Elles volent pesamment et avec effort, comme font les grises, et on peut les reconnoître de même sans les voir, au seul bruit qu'elles font avec leurs ailes en prenant leur volée: leur instinct est de plonger dans les précipices lorsqu'on les surprend sur les montagnes, et de regagner le sommet lorsqu'on va à la remise: dans les plaines elles filent droit et avec roideur; lorsqu'elles sont suivies de près et poussées vivement, elles se réfugient dans les bois, se perchent même sur les arbres, et se terrent quelquefois, ce que ne font point les perdrix grises.

Les Perdrix rouges diffèrent encore des grises par le naturel et les mœurs; elles sont moins sociales: à la vérité, elles vont par compagnies; mais il ne règne pas dans ces compagnies une union aussi parfaite; quoique nées, quoiqu'élevées ensemble, les Perdrix rouges se tiennent plus éloignées les unes des autres; elles ne partent point ensemble, ne vont pas toutes du même côté, et ne se rappellent pas ensuite avec le même em-

pressement, si ce n'est au temps de l'amour, et alors même chaque paire se réunit séparément: enfin lorsque cette saison est passée et que la femelle est occupée à couver, le mâle la quitte et la laisse seule chargée du soin de la famille ; en quoi nos perdrix rouges paroissent aussi différer des perdrix rouges de l'Égypte ; puisque les prêtres égyptiens avoient choisi pour l'emblème d'un bon ménage deux perdrix, l'une mâle et l'autre femelle, couvant chacune de son côté.

Par une suite de leur naturel sauvage, les perdrix rouges que l'on tâche de multiplier dans les parcs, et que l'on élève à peu-près comme les faisans, sont encore plus difficiles à élever, exigent plus de soins et de précautions pour les accoutumer à la captivité, ou pour mieux dire, elles ne s'y accoutument jamais, puisque les petits perdreaux rouges qui sont éclos dans la faisanderie, et qui n'ont jamais connu la liberté, languissent dans cette prison, qu'on cherche à leur rendre agréable de toutes manières, et meurent bientôt d'ennui ou d'une maladie qui en est la suite, si on ne les lâche dans le temps où ils commencent à avoir la tête garnie de plumes.

Ces faits paroissent contredire ce qu'on rapporte des perdrix d'Asie et de quelques îles de l'Archipel (1),

---

(1) Il y a des gens du côté de Vessa et d'Elata (dans l'île de Scio), qui élèvent des Perdrix avec soin : on les mène à la campagne chercher leur nourriture comme des troupeaux de moutons ; chaque famille confie les siennes au gardien commun, qui les ramène le soir ; et on les rappelle chez soi avec un coup de sifflet, même pendant la journée. *Voyez* le Voyage au Levant de Tournefort.

et même de Provence où on en a vu des troupes nombreuses (1), qui obéissoient à la voix de leur conducteur avec une docilité singulière. Porphire parle d'une perdrix privée venant de Carthage, qui accouroit à la voix de son maître, le caressoit, et exprimoit son attachement par des inflexions de voix que le sentiment sembloit produire, et qui étoient toutes différentes de son cri ordinaire. Mundella et Gesner en ont élevé eux-mêmes qui étoient devenues très-familières ; il paroît même, par plusieurs passages des anciens, qu'on en étoit venu jusqu'à leur apprendre à chanter ou à perfectionner leur chant naturel qui, du moins dans certaines races, passoit pour un ramage agréable.

Mais tout cela peut se concilier en disant que cet oiseau est moins ennemi de l'homme que de l'esclavage, qu'il est des moyens d'apprivoiser et de subjuguer l'animal le plus sauvage, c'est-à-dire, le plus amoureux de sa liberté, et que ce moyen est de le traiter selon sa nature, en lui laissant autant de liberté qu'il est possible : sous ce point de vue, la société de la Perdrix apprivoisée avec l'homme qui sait s'en faire obéir, est du genre le plus intéressant et le plus noble ; elle n'est fondée ni sur le besoin, ni sur l'intérêt, ni sur une douceur stupide, mais sur la sympathie, le

---

(1) J'ai vu un homme en Provence, du côté de Grasse, qui conduisoit des compagnies de perdrix à la campagne, et qui les faisoit venir à lui quand il vouloit ; il les prenoit avec la main ; les mettoit dans son sein, et les renvoyoit ensuite avec les autres. *Ibidem.*

goût réciproque, le choix volontaire; il faut même pour bien réussir qu'elle soit absolument volontaire et libre : la Perdrix ne s'attache à l'homme, ne se soumet à ses volontés, qu'autant que l'homme lui laisse perpétuellement le pouvoir de le quitter ; et lorsqu'on veut lui imposer une loi trop dure, une contrainte au-delà de ce qu'exige toute société, en un mot lorsqu'on veut la réduire à l'esclavage domestique, son naturel si doux se révolte, et le regret profond de sa liberté perdue, étouffe en elle les plus forts penchans de la Nature ; celui de se conserver, on l'a vue souvent se tourmenter dans sa prison, jusqu'à se casser la tête et mourir ; celui de se reproduire, elle y montre une répugnance invincible, et si quelquefois on la vit cédant à l'ardeur du tempérament et à l'influence de la saison, s'accoupler et pondre en cage ; jamais on ne l'a vue s'occuper efficacement dans la volière la plus commode et la plus spacieuse, à perpétuer une race esclave.

On est fondé à regarder comme une variété individuelle de cette race de Perdrix, la perdrix rouge-blanche. La blancheur de son plumage est comme dans la race de la perdrix grise, un effet accidentel de quelque cause particulière, et qui prouve l'analogie des deux races. Cette blancheur n'est cependant point universelle, car la tête conserve ordinairement sa couleur, et les pieds restent rouges.

DE LA CAILLE (1).

PAR MONTBEILLARD.

Théophraste trouvoit une si grande ressemblance entre les perdrix et les Cailles, qu'il donnoit à ces dernières le nom de perdrix naines. Il est vrai que les perdrix et les Cailles ont beaucoup de rapports entr'elles ; les unes et les autres sont des oiseaux pulvérateurs, à ailes et queues courtes et courant fort vîte, à bec de gallinacés, à plumage gris moucheté de brun et quelquefois tout blanc ; du reste se nourrissant, s'accouplant, construisant leurs nids, couvant leurs œufs, menant leurs petits à peu près de la même manière, et toutes deux ayant le tempérament fort lascif, et les mâles une grande disposition à se battre ; mais quelque nombreux que soient ces rapports, ils se trouvent balancés par un nombre presqu'égal de dissemblances, qui font de l'espèce des Cailles une espèce tout-à-fait séparée de celle des perdrix : en effet, 1°. les Cailles sont constamment plus petites que les perdrix, en comparant les plus grandes races des unes aux plus grandes races des autres, et les plus petites aux plus petites ; 2°. elles n'ont point derrière les yeux cet espace nu et sans plumes qu'ont les perdrix, ni ce fer à cheval que les mâles de celles-ci ont sur la poitrine, et jamais on n'a vu de véritables cailles à bec et pieds rouges ; 3°. leurs œufs sont plus petits et d'une toute autre couleur ; 4°. leur voix est aussi différente, et quoique les unes

(1) Lat. *Coturnix ;* it. *Quaglia ;* all. *Wacktel.*

et les autres fassent entendre leur cri d'amour à peu près dans le même temps, il n'en est pas de même du cri de colère, car la perdrix le fait entendre avant de se battre et la Caille en se battant; 5°. la chair de celle-ci est d'une saveur et d'une texture toute différentes, et elle est beaucoup plus chargée de graisse; 6°. sa vie est plus courte; 7°. elle est moins rusée que la perdrix et plus facile à attirer dans le piége, sur-tout lorsqu'elle est encore jeune et sans expérience : elle a les mœurs moins douces et le naturel plus rétif; car il est extrêmement rare d'en voir de privées, à peine peut-on les accoutumer à venir à la voix étant renfermées de jeunesse dans une cage : elle a les inclinations moins sociales, car elle ne se réunit guère par compagnies, si ce n'est lorsque la couvée encore jeune demeure attachée à la mère dont les secours lui sont nécessaires, ou lorsqu'une même cause agissant sur toute l'espèce à-la-fois et dans le même temps, on en voit des troupes nombreuses traverser les mers et aborder dans le même pays; mais cette association forcée ne dure qu'autant que la cause qui l'a produite, car dès que les Cailles sont arrivées dans le pays qui leur convient, et qu'elles peuvent vivre à leur gré, elles vivent solitairement. Le besoin de l'amour est le seul lien qui les réunit, encore ces sortes d'unions sont-elles sans consistance pendant leur courte durée; car les mâles qui recherchent les femelles avec tant d'ardeur, n'ont d'attachement de préférence pour aucune en particulier. Dans cette espèce, les accouplemens sont fréquens, mais l'on ne voit pas un seul couple; lorsque le desir de jouir a cessé, toute société est rompue entre les deux sexes; le mâle

alors non-seulement quitte et semble fuir ses femelles, mais il les repousse à coups de bec et ne s'occupe en aucune façon du soin de la famille; de leur côté, les petits sont à peine adultes qu'ils se séparent, et si on les réunit par force dans un lieu fermé, ils se battent à outrance les uns contre les autres, sans distinction de sexe, et ils finissent par se détruire (1).

L'inclination de voyager et de changer de climat dans certaines saisons de l'année est l'une des affections les plus fortes de l'instinct des Cailles. La cause de ce desir ne peut être qu'une cause très-générale, puisqu'elle agit non-seulement sur toute l'espèce, mais sur les individus même séparés, pour ainsi dire, de leur espèce, et à qui une étroite captivité ne laisse aucune communication avec leurs semblables. On a vu des jeunes cailles élevées dans des cages presque depuis leur naissance, et qui ne pouvoient ni connoître ni regretter la liberté, éprouver régulièrement deux fois par an pendant quatre années une inquiétude et des agitations singulières dans les temps ordinaires de la passe; savoir, au mois d'avril et au mois de septembre; cette inquiétude duroit environ trente jours à chaque fois, et recommençoit tous les jours une heure avant le coucher du soleil; on voyoit alors ces cailles prisonnières aller et venir d'un bout de la cage à l'autre, puis s'élancer contre le filet qui lui servoit de couvercle, et souvent avec une telle violence,

(1) Les anciens savoient bien cela, puisqu'ils disoient des enfans querelleurs et mutins, qu'ils étoient querelleurs comme des cailles tenues en cage. *Aristophane.*

qu'elles retomboient toutes étourdies ; la nuit se passoit presqu'entièrement dans ces agitations, et le jour suivant elles paroissoient tristes, abattues, fatiguées et endormies. On a remarqué que les cailles qui vivent dans l'état de liberté, dorment aussi une grande partie de la journée ; et si l'on ajoute à tous ces faits, qu'il est très-rare de les voir arriver de jour, on sera, ce me semble, fondé à conclure que c'est pendant la nuit qu'elles voyagent, et que ce desir de voyager est inné chez elles, soit qu'elles craignent les températures excessives, puisqu'elles se rapprochent constamment des contrées septentrionales pendant l'été, et des méridionales pendant l'hiver ; ou ce qui semble plus vraisemblable, qu'elles n'abandonnent successivement les différens pays, que pour passer de ceux où les récoltes sont déjà faites dans ceux où elles sont encore à faire, et qu'elles ne changent ainsi de demeure que pour trouver toujours une nourriture convenable pour elles et pour leur couvée.

Je dis que cette dernière cause est la plus vraisemblable ; car d'un côté, il est acquis par l'observation que les Cailles peuvent très-bien résister au froid, puisqu'il s'en trouve en Islande, et qu'on en a conservé plusieurs années de suite dans une chambre sans feu, et qui même étoit tournée au nord, sans que les hivers les plus rigoureux aient paru les incommoder, ni même apporter le moindre changement à leur manière de vivre ; d'un autre côté, il semble qu'une des choses qui les fixent dans un pays, c'est l'abondance de l'herbe, puisque selon la remarque des chasseurs, lorsque le printemps est sec, et que par conséquent l'herbe est

moins

moins abondante, il y a aussi beaucoup moins de cailles le reste de l'année; d'ailleurs le besoin actuel de nourriture est une cause plus déterminante, plus analogue à l'instinct borné de ces petits animaux, et suppose en eux moins de cette prévoyance que les philosophes accordent trop libéralement aux bêtes : lorsqu'ils ne trouvent point de nourriture dans un pays, il est tout simple qu'ils en aillent chercher dans un autre; ce besoin essentiel les avertit, les presse, met en action toutes leurs facultés; ils quittent une terre qui ne produit plus rien pour eux, ils s'élèvent dans l'air, vont à la découverte d'une contrée moins dénuée, s'arrêtent où ils trouvent à vivre; et l'habitude se joignant à l'instinct qu'ont tous les animaux, et sur-tout les animaux ailés, d'éventer de loin leur nourriture, il n'est pas surprenant qu'il en résulte une affection, pour ainsi dire innée, et que les mêmes cailles reviennent tous les ans dans les mêmes endroits; au lieu qu'il seroit dur de supposer avec Aristote, que c'est d'après une connoissance réfléchie des saisons qu'elles changent deux fois par an de climat, pour trouver toujours la température qui leur convient, comme faisoient autrefois les rois de Perse; encore plus dur de supposer avec Catesby, Belon et quelques autres, que lorsqu'elles changent de climat, elles passent sans s'arrêter dans les lieux qui pourroient leur convenir en deçà de la ligne, pour aller aux antipodes chercher précisément le même degré de latitude, auquel elles étoient accoutumée de l'autre côté de l'équateur, ce qui supposeroit des connoissances ou plutôt des erreurs scientifiques auxquelles l'instinct brute est beaucoup moins sujet que la raison cultivée.

Quoi qu'il en soit, lorsque les Cailles sont libres, elles ont un temps pour arriver et un temps pour repartir; elles quittoient la Grèce, suivant Aristote, au mois *boedromion*, lequel comprenoit la fin d'août et le commencement de septembre. En Silésie elles arrivent au mois de mai, et s'en vont à la fin d'août. Nos chasseurs disent qu'elles arrivent dans notre pays vers le dix ou le douze de mai; Olina fixe leur arrivée dans la campagne de Rome aux premiers jours d'avril; mais presque tous conviennent qu'elles s'en vont à la première gelée d'automne, dont l'effet est d'altérer la qualité des herbes et d'en faire disparoître les insectes; et si les gelées du mois de mai ne les déterminent point à retourner vers le sud, c'est une nouvelle preuve que ce n'est point le froid qu'elles évitent, mais qu'elles cherchent de la nourriture dont elles ne sont point privées par les gelées du mois de mai. Au reste, il ne faut pas regarder ces temps marqués par les observateurs comme des époques fixes auxquelles la Nature daigne s'assujétir; ce sont au contraire des termes mobiles qui varient entre certaines limites d'un pays à l'autre, suivant la température du climat, et même d'une année à l'autre dans le même pays, suivant que le chaud et le froid commencent plutôt ou plus tard, et que par conséquent la maturité des récoltes et la génération des insectes qui servent de nourriture aux Cailles est plus ou moins avancée.

Les anciens et les modernes se sont beaucoup occupés de ce passage des Cailles et des autres oiseaux voyageurs; les uns l'ont chargé de circonstances plus ou moins merveilleuses; les autres, considérant com-

bien ce petit oiseau vole difficilement et pesamment, l'ont révoqué en doute, et ont eu recours, pour expliquer la disparition régulière des Cailles en certaines saisons de l'année, à des suppositions beaucoup plus révoltantes; mais il faut avouer qu'aucun des anciens n'avoit élevé ce doute; cependant ils savoient bien que les cailles sont des oiseaux lourds, qui volent très-peu et presque malgré eux; que quoique très-ardens pour leurs femelles, les mâles ne se servent pas toujours de leurs ailes pour accourir à leur voix, mais qu'ils font souvent plus d'un quart de lieue à travers l'herbe la plus serrée pour le venir trouver; enfin qu'ils ne prennent l'essor que lorsqu'ils sont tout-à-fait pressés par les chiens ou par les chasseurs : les anciens savoient tout cela, et néanmoins il ne leur est pas venu dans l'esprit que les Cailles se retirassent aux approches des froids dans des trous pour y passer l'hiver, dans un état de torpeur et d'engourdissement, comme font les loirs, les hérissons, les marmottes, les chauve-souris. C'étoit une absurdité réservée à quelques modernes, qui ignoroient sans doute que la chaleur intérieure des animaux sujets à l'engourdissement, étant beaucoup moindre qu'elle ne l'est communément dans les autres quadrupèdes, et à plus forte raison dans les Oiseaux, elle avoit besoin d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, comme je l'ai dit ailleurs; et que lorsque ce secours vient à leur manquer, ils tombent dans l'engourdissement et meurent même bientôt s'ils sont exposés à un froid trop rigoureux. Or certainement cela n'est point applicable aux Cailles en qui l'on a même reconnu généralement plus de chaleur que dans les

autres oiseaux, au point qu'en France elle a passé en proverbe, et qu'à la Chine on se sert de ces oiseaux pour se tenir chaud en les portant tout vivans dans les mains. Mais si les Cailles ne se cachent ni ne s'engourdissent pendant l'hiver, comme il est sûr qu'elles disparoissent dans cette saison, on ne peut douter qu'elles ne passent d'un pays dans un autre, et c'est ce qui est prouvé par un grand nombre d'observations.

Mais, dira-t-on, comment un oiseau si petit, si foible, qui a le vol si pesant et si bas, peut-il, quoique pressé par la faim, traverser de grandes étendues de mer? J'avoue que quoique ces grandes étendues de mer soient interrompues de distance en distance par plusieurs îles où les Cailles peuvent se reposer, telles que Minorque, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, les îles de Malte, de Rhodes, toutes les îles de l'Archipel, j'avoue, dis-je, que malgré cela il leur faut encore du secours, et Aristote l'avoit fort bien senti, il savoit même quel étoit celui dont elles usoient le plus communément. Si le vent est favorable, elles voyagent heureusement, dit Aristote, mais s'il est contraire, elles volent alors plus difficilement, et elles expriment la peine et l'effort par les cris qu'elles font entendre en volant.

Des marins que j'ai eu occasion de consulter, m'ont assuré que quand les Cailles étoient surprises dans leur passage par le vent contraire, elles s'abattoient sur les vaisseaux qui se trouvoient à leur portée, comme Pline l'a remarqué, et tomboient souvent dans la mer, et qu'alors on les voyoit flotter et se débattre sur les va-

gues une aile en l'air, comme pour prendre le vent; d'où quelques Naturalistes ont pris occasion de dire qu'en partant elles se munissoient d'un petit morceau de bois qui pût leur servir d'une espèce de point d'appui ou de radeau, sur lequel elles se délassoient de temps en temps, en voguant sur les flots, de la fatigue de voguer dans l'air : on leur a fait aussi porter à chacune trois petites pierres dans le bec, selon Pline, pour se soutenir contre le vent, et selon Oppien, pour reconnoître, en les laissant tomber une à une, si elles avoient dépassé la mer; et tout cela se réduit à quelques petites pierres que les Cailles avalent avec leur nourriture comme tous les granivores; en général, on leur a prêté des vues, une sagacité, un discernement qui feroient presque douter que ceux qui leur ont fait honneur de ces qualités en aient fait beaucoup d'usage eux-mêmes.

Au reste, quoiqu'il soit vrai en général que les Cailles changent de climat, il en reste toujours quelques-unes qui n'ont pas la force de suivre les autres, soit qu'elles aient été blessées à l'aile, soit qu'elles soient surchargées de graisse, soit que provenant d'une seconde ponte, elles soient trop jeunes et trop foibles au temps du départ, et ces cailles traîneuses tâchent de s'établir dans les meilleures expositions du pays où elles sont contraintes de rester. On dit aussi qu'il en reste un assez bon nombre en Espagne et dans le sud de l'Italie, où l'hiver n'est presque jamais assez rude pour faire périr ou disparoître entièrement les insectes ou les graines qui leur servent de nourriture.

A l'égard de celles qui passent les mers, il n'y a que celles qui sont secondées par un vent favorable qui

arrivent heureusement; et si ce vent favorable souffle rarement au temps de la passe, il en arrive beaucoup moins dans les contrées où elles vont passer l'été : dans tous les cas, on peut juger assez sûrement du lieu d'où elles viennent par la direction du vent qui les apporte.

Aussitôt que les Cailles sont arrivées dans nos contrées, elles se mettent à pondre; elles ne s'apparient point comme je l'ai déjà remarqué, et cela seroit difficile, si le nombre des mâles est, comme on l'assure, beaucoup plus grand que celui des femelles; la fidélité, la confiance, l'attachement personnel, qui seroient des qualités estimables dans les individus, seroient nuisibles à l'espèce; la foule des mâles célibataires troubleroit tous les mariages, et finiroit par les rendre stériles; au lieu que n'y ayant point de mariage, ou plutôt n'y en ayant qu'un seul de tous les mâles avec toutes les femelles, il y a moins de jalousie, moins de rivalité, et si l'on veut, moins de moral dans leurs amours; mais aussi il y a beaucoup de physique; on a vu un mâle réitérer dans un jour jusqu'a douze fois ses approches avec plusieurs femelles indistinctement; ce n'est que dans ce sens qu'on a pu dire que chaque mâle suffisoit à plusieurs femelles; et la Nature qui leur inspire cette espèce de libertinage en tire parti pour la multiplication de l'espèce; chaque femelle dépose de quinze à vingt œufs dans un nid qu'elle sait creuser dans la terre avec ses ongles, qu'elle garnit d'herbes et de feuilles, et qu'elle dérobe autant qu'elle peut à l'œil perçant de l'oiseau de proie; ces œufs sont mouchetés de brun sur un

fond grisâtre ; elle les couve pendant environ trois semaines ; l'ardeur des mâles est un bon garant qu'ils sont tous fécondés, et il est rare qu'il s'en trouve de stériles.

Les cailletaux sont en état de courir presqu'en sortant de la coque, ainsi que les perdreaux ; mais ils sont plus robustes à quelques égards, puisque dans l'état de liberté, ils quittent la mère beaucoup plutôt, et que même dès le huitième jour, on peut entreprendre de les élever sans son secours. Cela a donné lieu à quelques personnes de croire que les cailles faisoient deux couvées par été ; mais j'en doute fort, si ce n'est peut-être celles qui ont été troublées et dérangées dans leur première ponte ; il n'est pas même avéré qu'elles en recommencent une autre lorsqu'elles sont arrivées en Afrique au mois de septembre, quoique cela soit beaucoup plus vraisemblable, puisqu'au moyen de leurs migrations régulières, elles ignorent l'automne et l'hiver, et que l'année n'est composée pour elles que de deux printemps et de deux étés, comme si elles ne changeoient de climat que pour se trouver perpétuellement dans la saison de l'amour et de la fécondité.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles quittent leurs plumes deux fois par an, à la fin de l'hiver et à la fin de l'été ; chaque mue dure un mois, et lorsque leurs plumes sont revenues, elles s'en servent aussitôt pour changer de climat si elles sont libres ; et si elles sont en cage, c'est le temps où se marquent ces inquiétudes périodiques qui répondent au temps du passage.

Il ne faut aux cailletaux que quatre mois pour pren-

dre leur accroissement et se trouver en état de suivre leurs pères et mères dans leurs voyages.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle est un peu plus grosse selon Aldrovande (d'autres la font égale, et d'autres plus petite) ; qu'elle a la poitrine blanchâtre, parsemée de taches noires et presque rondes, tandis que le mâle l'a roussâtre sans mélange d'autres couleurs ; il a aussi le bec noir, ainsi que la gorge et quelques poils autour de la base du bec supérieur ; enfin on a remarqué qu'il avoit les testicules très-gros, relativement au volume de son corps : mais cette observation a sans doute été faite dans la saison de l'amour, temps où en général les testicules des oiseaux grossissent considérablement.

Le mâle et la femelle ont chacun deux cris, l'un plus éclatant et plus fort, l'autre plus foible ; le mâle fait *ouan, ouan, ouan, ouan* ; il ne donne sa voix sonore que lorsqu'il est éloigné des femelles, et il ne la fait jamais entendre en cage pour peu qu'il ait une compagne avec lui ; la femelle a un cri que tout le monde connoît, qui ne lui sert que pour rappeler son mâle, et quoique ce cri soit foible, et que nous ne puissions l'entendre qu'à une petite distance, les mâles y accourent de près d'une demi-lieue ; elle a aussi un petit son tremblotant *cri, cri*. Le mâle est plus ardent que la femelle, car celle-ci ne court point à la voix du mâle, comme le mâle accourt à la voix de la femelle dans le temps de l'amour, et souvent avec une telle précipitation, un tel abandon de lui-même, qu'il vient la chercher jusque dans la main de l'oiseleur.

La caille ainsi que la perdrix et beaucoup d'autres

animaux ne produit que lorsqu'elle est en liberté : on a beau fournir à celles qui sont prisonnières dans des cages, tous les matériaux qu'elles emploient ordinairement dans la construction de leurs nids, elles ne nichent jamais, et ne prennent aucun soin des œufs qui leur échappent et qu'elles semblent pondre malgré elles.

Les Cailles se nourrissent de blé, de millet, de chenevis, d'herbe verte, d'insectes, de toutes sortes de graines, même de celle d'ellébore, ce qui avoit donné aux anciens de la répugnance pour leur chair, jointe à ce qu'ils croyoient que c'étoit le seul animal avec l'homme qui fût sujet au mal caduc : mais l'expérience a détruit ce préjugé.

Il semble que le boire ne leur soit pas absolument nécessaire, car des chasseurs m'ont assuré qu'on ne les voyoit jamais aller à l'eau, et d'autres, qu'ils en avoient nourri pendant une année entière avec des graines sèches et sans aucune sorte de boisson, quoiqu'elles boivent assez fréquemment lorsqu'elles en ont la commodité : ce retranchement de toute boisson est même le seul moyen de les guérir lorsqu'elles rendent leur eau, c'est-à-dire lorsqu'elles sont attaquées d'une espèce de maladie dans laquelle elles ont presque toujours une goutte d'eau au bout du bec.

Quelques-uns ont cru remarquer qu'elles troubloient l'eau avant que de boire, et l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit par un motif d'envie, car on ne finit pas sur les motifs des bêtes : elles se tiennent dans les champs, les prés, les vignes, mais très-rarement dans les bois, et elles ne se perchent jamais sur les arbres ;

quoi qu'il en soit, elles prennent beaucoup plus de graisse que les perdrix : on croit que ce qui y contribue, c'est l'habitude où elles sont de passer la plus grande partie de la chaleur du jour sans mouvement ; elles se cachent alors dans l'herbe la plus serrée, et on les voit quelquefois demeurer quatre heures de suite dans la même place, couchées sur le côté et les jambes étendues : il faut que le chien tombe absolument dessus pour les faire partir.

On dit qu'elles ne vivent guère au-delà de quatre ou cinq ans, et Olina regarde la brièveté de leur vie comme une suite de leur disposition à s'engraisser : Artémidore l'attribue à leur caractère triste et querelleur ; et tel est en effet leur caractère : aussi n'a-t-on pas manqué de les faire battre en public pour amuser la multitude. Solon vouloit même que les enfans et les jeunes gens vissent ces sortes de combats, pour y prendre des leçons de courage ; et il falloit bien que cette sorte de gymnastique qui nous semble puérile, fût en honneur parmi les Romains et qu'elle tînt à leur politique, puisque nous voyons qu'Auguste punit de mort un préfet d'Égypte pour avoir acheté et fait servir sur sa table un de ces oiseaux qui avoit acquis de la célébrité par ses victoires : encore aujourd'hui on voit de ces espèces de tournois dans quelques villes d'Italie ; on prend deux cailles à qui on donne à manger largement ; on les met ensuite vis-à-vis l'une de l'autre, chacune au bout opposé d'une longue table, et l'on jette entre deux quelques grains de millet (car parmi les animaux il faut un sujet réel pour se battre) ; d'abord elles se lancent des regards menaçans, puis

partant comme un éclair, elles se joignent, s'attaquent à coups de bec, et ne cessent de se battre en dressant la tète et s'élevant sur leurs ergots, jusqu'à ce que l'une cède à l'autre le champ de bataille. Autrefois on a vu ces espèces de duels se passer entre une caille et un homme; la caille étant mise dans une grande caisse, au milieu d'un cercle qui étoit tracé sur le fond; l'homme lui frappoit la tête ou le bec avec un seul doigt, ou bien lui arrachoit quelques plumes : si la caille en se défendant ne sortoit point du cercle tracé, c'étoit son maître qui gagnoit la gageure; mais si elle mettoit un pied hors de la circonférence, c'étoit son digne adversaire antagoniste qui étoit déclaré vainqueur, et les cailles qui avoient été souvent victorieuses, se vendoient fort cher. Il est à remarquer que ces oiseaux, de même que les perdrix et plusieurs autres, ne se battent ainsi que contre ceux de leur espèce, ce qui suppose en eux plus de jalousie que de courage, ou même de colère.

On juge bien qu'avec l'habitude de changer de climat, et de s'aider du vent pour faire ses grandes traversées, la Caille doit être un oiseau fort répandu; et en effet, on la trouve au cap de Bonne-Espérance et dans toute l'Afrique habitable, en Espagne, en Italie, en France, en Suisse, dans les Pays-Bas et en Allemagne, en Angleterre, en Écosse, en Suède, et jusqu'en Islande, et du côté de l'est en Pologne, en Russie, en Tartarie et jusqu'à la Chine; il est même très-probable qu'elle a pu passer en Amérique, puisqu'elle se répand chaque année assez près des cercles polaires, qui sont les points où les deux continens se rapprochent

le plus. En général, on en voit toujours plus sur les côtes de la mer et aux environs que dans l'intérieur des terres.

La Caille se trouve donc partout, et partout on la regarde comme un fort bon gibier, dont la chair est de bon goût et aussi saine que peut l'être une chair aussi grasse; Aldrovande nous apprend même qu'on en fait fondre la graisse à part, et qu'on la garde pour servir d'assaisonnement.

On se sert aussi de la femelle ou d'un appeau qui imite son cri, pour attirer les mâles dans le piége; on dit même qu'il ne faut que leur présenter un miroir avec un filet au devant, où ils se prennent en accourant à leur image, qu'ils prennent pour un autre oiseau de leur espèce; à la Chine on les prend au vol avec des troubles légères que les Chinois manient fort adroitement; en général, tous les piéges qui réussissent pour les autres oiseaux, sont bons pour les Cailles, sur-tout pour les mâles qui sont moins défians et plus ardens que leurs femelles, et que l'on mène partout où l'on veut en imitant la voix de celles-ci.

Cette ardeur des Cailles a donné lieu d'attribuer à leurs œufs et à leur graisse la propriété de relever les forces abattues, et d'exciter les tempéramens fatigués. On a même été jusqu'à dire que la seule présence d'un de ces oiseaux dans une chambre procuroit aux personnes qui y couchoient des songes vénériens; il faut citer les erreurs, afin qu'elles se détruisent elles-mêmes.





De Seve, Del. L'Epine Sculp

DU BISET ET DU RAMIER (1).

PAR BUFFON.

Le Biset, ou pigeon sauvage, est la tige primitive de tous les autres pigeons; communément il est de la même grandeur et de la même forme, mais d'une couleur plus bise que le pigeon domestique, et c'est de cette couleur que lui vient son nom. Cependant il varie quelquefois pour les couleurs et la grosseur. Les Bisets ne se trouvent pas dans les pays froids et ne restent que pendant l'été dans nos pays tempérés. Ils arrivent par troupes dans les contrées septentrionales de la France, à la fin de l'hiver, s'établissent dans les bois, y nichent dans des creux d'arbres, pondent deux ou trois œufs au printemps, et vraisemblablement font une seconde ponte en été. A chaque ponte ils n'élèvent que deux petits et s'en retournent vers le mois de novembre; ils prennent leur route du côté du midi, et se rendent probablement en Afrique par l'Espagne pour y passer l'hiver.

Les Ramiers arrivent dans nos provinces au printemps, un peu plutôt que les Bisets, et partent en automne un peu plus tard. Comme cet oiseau est beaucoup plus gros que le Biset, et que tous deux tiennent de très-près au pigeon domestique, on pourroit croire que les petites races de nos pigeons de volière sont issues des Bisets, et que les plus grandes viennent des

(1) Lat. *Palumbes ;* it. *Colombo torquato ;* all. *Ringeltaube.*

Ramiers, d'autant plus que les anciens étoient dans l'usage d'élever des ramiers, de les engraisser et de les faire multiplier; il se peut donc que nos grands pigeons de volière, et particulièrement les gros pattus, viennent originairement des Ramiers; la seule chose qui paroîtroit s'opposer à cette idée, c'est que nos petits pigeons domestiques produisent avec les grands, au lieu qu'il ne paroît pas que le Ramier produise avec le Biset, puisque tous deux fréquentent les mêmes lieux sans se mêler ensemble. La tourterelle qui s'apprivoise encore plus aisément que le Ramier, et que l'on peut facilement élever et nourrir dans les maisons, pourroit, à égal titre, être regardée comme la tige de quelques-unes de nos races de pigeons domestiques, si elle n'étoit pas, ainsi que le Ramier, d'une espèce particulière et qui ne se mêle pas avec les pigeons sauvages; mais on peut concevoir que des animaux qui ne se mêlent pas dans l'état de nature, parce que chaque mâle trouve une femelle de son espèce, doivent se mêler dans l'état de captivité s'ils sont privés de leur femelle propre et quand on ne leur offre qu'une femelle étrangère. Le Biset, le Ramier et la tourterelle ne se mêlent pas dans les bois, parce que chacun y trouve la femelle qui lui convient le mieux, c'est-à-dire celle de son espèce propre; mais il est possible qu'étant privés de leur liberté et de leur femelle, ils s'unissent avec celle qu'on leur présente; et comme ces trois espèces sont fort voisines, les individus qui résultent de leur mélange doivent se trouver féconds et produire par conséquent des races ou variétés constantes; ce ne seront pas des mulets stériles comme ceux qui proviennent de l'ânesse

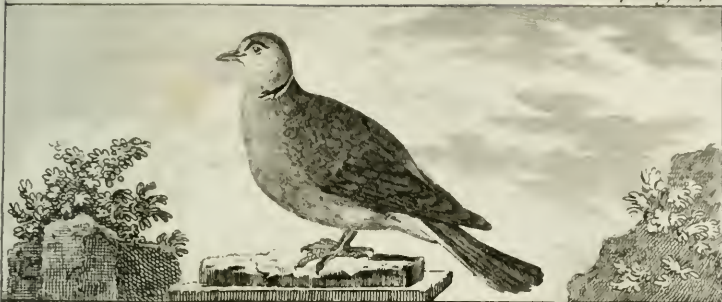
et du cheval, mais des métis féconds comme ceux que produit le bouc avec la brebis.

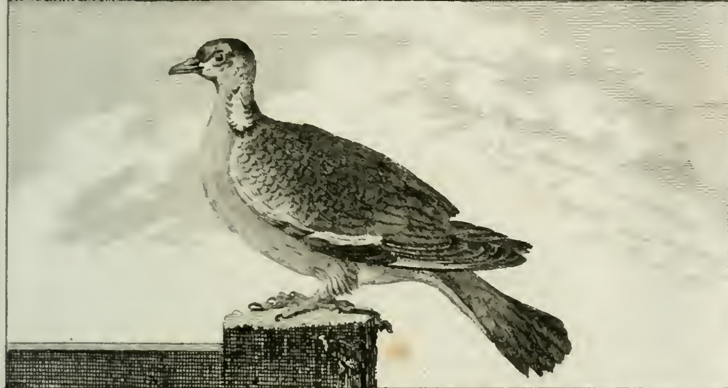
C'est au mois d'août qu'on trouve en France les ramereaux en plus grande quantité, et il paroît qu'ils viennent d'une seconde ponte qui se fait sur la fin de l'été; car la première ponte, qui se fait de très-bonne heure au printemps, est souvent détruite, parce que le nid n'étant pas encore couvert par les feuilles, est trop exposé. Il reste des Ramiers pendant l'hiver dans la plupart de nos provinces; ils perchent comme les Bisets, mais ils n'établissent pas, comme eux, leurs nids dans des trous d'arbres, ils les placent à leur sommet et les construisent assez légèrement avec des bûchettes : ce nid est plat et assez large pour recevoir le mâle et la femelle. Je suis assuré qu'elle pond de très-bonne heure au printemps, deux et souvent trois œufs, car on m'a apporté plusieurs nids où il y avoit deux et quelquefois trois ramereaux déjà forts au commencement d'avril; quelques gens ont prétendu que, dans notre climat, ils ne produisent qu'une fois l'année, à moins qu'on ne prenne leurs petits ou leurs œufs, ce qui, comme l'on sait, force tous les oiseaux à une seconde ponte. Cependant Frisch assure qu'ils couvent deux fois par an, ce qui nous paroît très-vrai; comme il y a constance et fidélité dans l'union du mâle et de la femelle, cela suppose que le sentiment d'amour et le soin des petits durent toute l'année. Or la femelle pond quatorze jours après les approches du mâle; elle ne couve que pendant quatorze autres jours, et il ne faut qu'autant de temps pour que les petits puissent voler et se pourvoir d'eux-mêmes; ainsi il y a toute appa-

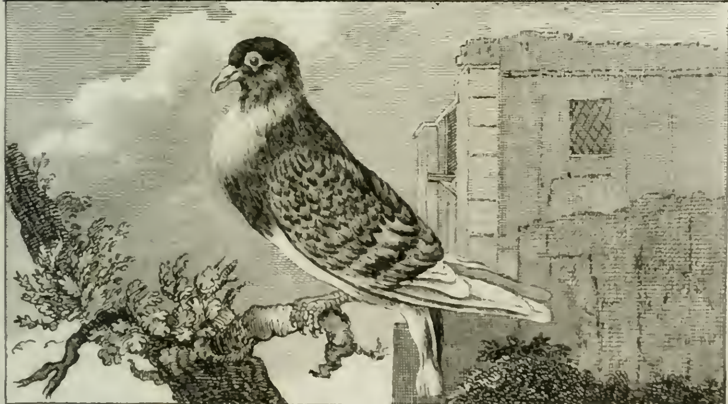
rence qu'ils produisent plutôt deux fois qu'une par an; la première, comme je l'ai dit, au commencement du printemps, et la seconde au solstice de l'été, comme l'ont remarqué les anciens : il est très-certain que cela est ainsi dans tous les climats chauds et tempérés, et très-probable qu'il en est à peu près de même dans les pays froids. Ils ont un roucoulement plus fort que celui des pigeons, mais qui ne se fait entendre que dans la saison des amours et dans les jours sereins; car dès qu'il pleut, ces oiseaux se taisent, et on ne les entend que très-rarement en hiver : ils se nourrissent de fruits sauvages, de glands, de faîne, de fraises dont ils sont très-avides, et aussi de féves et de grains de toute espèce; ils font un grand dégât dans les blés lorsqu'ils sont versés; et quand ces alimens leur manquent, ils mangent de l'herbe : ils boivent à la manière des pigeons, c'est-à-dire, de suite et sans relever la tête qu'après avoir avalé toute l'eau dont ils ont besoin; comme leur chair, et sur-tout celle des jeunes, est excellente à manger, on recherche soigneusement leurs nids, et on en détruit ainsi une grande quantité : cette dévastation, jointe au petit produit qui n'est que de deux ou trois œufs à chaque ponte, fait que l'espèce n'est nombreuse nulle part.

Il paroît que, quoique le Ramier préfère les climats chauds et tempérés, il habite quelquefois dans les pays septentrionaux, puisque Linnæus le met dans la liste des oiseaux qui se trouvent en Suède, et il paroît aussi qu'ils ont passé d'un continent à l'autre.

DE







De Seve, Del. L'Epine, Direx.

DE LA TOURTERELLE (1).

PAR BUFFON.

La Tourterelle aime peut-être plus qu'aucun autre oiseau la fraîcheur en été et la chaleur en hiver. Elle arrive dans notre climat fort tard au printemps, et le quitte dès la fin du mois d'août; au lieu que les bisets et les ramiers arrivent un mois plutôt, et ne partent qu'un mois plus tard; plusieurs même restent pendant l'hiver. Toutes les Tourterelles, sans en excepter une, se reunissent en troupes, arrivent, partent et voyagent ensemble; elles ne séjournent ici que quatre ou cinq mois; pendant ce court espace de temps, elles s'apparient, nichent, pondent et élèvent leurs petits au point de pouvoir les emmener avec elles. Ce sont les bois les plus sombres et les plus frais qu'elles préfèrent pour s'y établir; elles placent leur nid, qui est presque tout plat, sur les plus hauts arbres, dans les lieux les plus éloignés de nos habitations. En Suède, en Allemagne, en France, en Italie, en Grèce, et peut-être encore dans des pays plus froids et plus chauds, elles ne séjournent que pendant l'été et quittent également avant l'automne: seulement Aristote nous apprend qu'il en reste quelques-unes en Grèce, dans les endroits les plus abrités: cela semble prouver qu'elles cherchent les climats très-chauds pour y passer l'hiver. On les trouve presque partout dans l'ancien continent; on les retrouve dans le nouveau et jusques dans les îles de la mer du

(1) Lat. *Turtur*; it. *Tortorella*; all. *Turtel*.

sud. Elles sont comme les pigeons sujètes à varier, et quoique naturellement plus sauvages, on peut néanmoins les élever de même et les faire multiplier dans des volières; on unit aisément ensemble les différentes variétés ; on peut même les unir au pigeon, leur faire produire des métis ou des mulets, et former ainsi de nouvelles races ou de nouvelles variétés individuelles. « J'ai vu, m'écrit un témoin digne de foi, dans le Bugey, chez un Chartreux, un oiseau né du mélange d'un pigeon avec une tourterelle; il étoit de la couleur d'une tourterelle de France; il tenoit plus de la Tourterelle que du pigeon; il étoit inquiet, et troubloit la paix dans la volière. Le pigeon père étoit d'une très-petite espèce, d'un blanc parfait, avec les ailes noires. » Cette observation qui n'a pas été suivie jusqu'au point de savoir si le métis provenant du pigeon et de la tourterelle, étoit fécond, ou si ce n'étoit qu'un mulet stérile ; cette observation, dis-je, prouve au moins la très-grande proximité de ces deux espèces : il est donc fort possible que les bisets, les ramiers et les Tourterelles, dont les espèces paroissent se soutenir séparément et sans mélange, dans l'état de nature, se soient néaumoins souvent unies dans celui de domesticité, et que de leur mélange soient issues la plupart des races de nos pigeons domestiques, dont quelques-uns sont de la grandeur du ramier, et d'autres ressemblent à la Tourterelle par la petitesse et par la figure, et dont plusieurs enfin tiennent du biset ou participent de tous trois.

Et ce qui semble confirmer la vérité de notre opinion, sur ces unions qu'on peut regarder comme illé-

gitimes, puisqu'elles ne sont pas dans le cours ordinaire de la Nature, c'est l'ardeur excessive que ces oiseaux ressentent dans la saison de l'amour : la Tourterelle est encore plus tendre, disons plus lascive que le pigeon, et met aussi dans ses amours, des préludes plus singuliers. Le pigeon mâle se contente de tourner en rond autour de sa femelle en piaffant et se donnant des grâces. Le mâle tourterelle, soit dans les bois, soit dans une volière, commence par saluer la sienne en se prosternant devant elle dix-huit ou vingt fois de suite ; il s'incline avec vivacité et si bas, que son bec touche à chaque fois la terre ou la branche sur laquelle il est posé, il se relève de même ; les gémissemens les plus tendres accompagnent ces salutations ; d'abord la femelle y paroît insensible ; mais bientôt l'émotion intérieure se déclare par quelques sons doux, quelques accens plaintifs qu'elle laisse échapper, et lorsqu'une fois elle a senti le feu des premières approches, elle ne cesse de brûler ; elle ne quitte plus son mâle ; elle lui multiplie les baisers, les caresses, l'excite à la jouissance et l'entraîne aux plaisirs jusqu'au temps de la ponte où elle se trouve forcée de partager son temps, et de donner des soins à sa famille. Je ne citerai qu'un fait qui prouve assez combien ces oiseaux sont ardens (1) ;

---

(1) « La Tourterelle, m'écrit un de nos correspondans, diffère du ramier et du pigeon par son libertinage et son inconstance, malgré sa réputation. Ce ne sont pas seulement les femelles enfermées dans les volières qui s'abandonnent indifféremment à tous les mâles. J'en ai vu de sauvages qui n'étoient ni contraintes ni corrompues par la domesticité, faire deux heureux de suite sans sortir de la même branche. »

c'est qu'en mettant ensemble dans une cage des tourterelles mâles, et dans une autre des tourterelles femelles, on les verra se joindre et s'accoupler comme s'ils étoient de sexe différent; seulement cet excès arrive plus promptement et plus souvent aux mâles qu'aux femelles : la contrainte et la privation ne servent donc souvent qu'à mettre la Nature en désordre, et non pas à l'éteindre!

Nous connoissons, dans l'espèce de la Tourterelle, deux races ou variétés constantes; la première est la tourterelle commune, la seconde s'appelle la tourterelle à collier, parce qu'elle porte sur le cou une sorte de collier noir. Toutes deux se trouvent dans notre climat, et lorsqu'on les met ensemble, elles produisent un métis. La tourterelle à collier est un peu plus grosse que la tourterelle commune, et ne diffère en rien pour le naturel et les mœurs : on peut même dire qu'en général les pigeons, les ramiers et les Tourterelles se ressemblent encore plus par l'instinct et les habitudes naturelles que par la figure : ils mangent et boivent de même sans relever la tête qu'après avoir avalé toute l'eau qui leur est nécessaire; ils volent de même en troupes; dans tous, la voix est plutôt un gros murmure ou un gémissement plaintif, qu'un chant articulé : tous ne produisent que deux œufs, quelquefois trois, et tous peuvent produire plusieurs fois l'année, dans des pays chauds ou dans des volières.

DE L'AUTRUCHE (1).

PAR MONTBEILLARD.

Du ramier et de la tourterelle légère, nous passons à l'Autruche qui ne peut quitter la terre : le pas est brusque, mais la comparaison est la voix de toutes nos connoissances, et le contraste étant ce qu'il y a de plus frappant dans la comparaison, nous ne saisissons jamais mieux que par l'opposition les points principaux de la nature des êtres que nous considérons; de même ce n'est que par un coup d'œil ferme sur les extrêmes, que nous pouvons juger les milieux. La Nature déployée dans toute son étendue, nous présente un immense tableau, dans lequel tous les ordres des êtres sont chacun représentés par une chaîne qui soutient une suite continue d'objets assez voisins, assez semblables pour que leurs différences soient difficiles à saisir; cette chaîne n'est pas un simple fil qui ne s'étend qu'en longueur; c'est une large trame ou plutôt un faisceau, qui d'intervalle en intervalle, jette des branches de côté pour se réunir avec les faisceaux d'un autre ordre; et c'est sur-tout aux deux extrémités que ces faisceaux se plient, se ramifient pour en atteindre d'autres. Nous avons vu dans l'ordre des quadrupèdes, l'une des extrémités de la chaîne s'élever vers l'ordre des Oiseaux par les polatouches, les roussettes, les chauve-souris, qui, comme eux, ont la faculté de voler. Nous avons vu cette même chaîne, par son autre extrémité, se rabaisser jusqu'à

(1) Lat. *Struthio*; it. *Strutzo*; all. *Struss*.

l'ordre des cétacées par les phoques, les morses, les lamantins. Nous avons vu, dans le milieu de cette chaîne, une branche s'étendre du singe à l'homme par le magot, le gibbon, le pithèque et l'orang-outang. Nous l'avons vue dans un autre point, jeter un double et triple rameau, d'un côté vers les reptiles par les fourmillers, les phatagins, les pangolins, dont la forme approche de celle des crocodiles, des iguanes, des lézards; et d'autre côté vers les crustacées, par les tatous, dont le corps en entier est revêtu d'une cuirasse osseuse. Il en sera de même du faisceau qui soutient l'ordre très-nombreux des Oiseaux; si nous plaçons au premier point en haut les oiseaux aériens les plus légers, les mieux volans, nous descendrons par degrés et même par nuances presqu'insensibles, aux oiseaux les plus pesans, les moins agiles, et qui dénués des instrumens nécessaires à l'exercice du vol, ne peuvent ni s'élever, ni se soutenir dans l'air, et nous trouverons que cette extrémité inférieure du faisceau se divise en deux branches, dont l'une contient les oiseaux terrestres, tels que l'Autruche, le touyou, le casoar, le dronte, qui ne peuvent quitter la terre, et l'autre se projette de côté sur les pingoins et autres oiseaux aquatiques, auxquels l'usage ou plutôt le séjour de la terre et de l'air sont également interdits, et qui ne peuvent s'élever au-dessus de la surface de l'eau qui paroît être leur élément particulier. Ce sont là les deux extrêmes de la chaîne que nous avons raison de considérer d'abord avant de vouloir saisir les milieux, qui tous s'éloignent plus ou moins ou participent inégalement de la nature de ces extrêmes.

Pour donner à cette vue méthaphysique toute son étendue, et en réaliser les idées par de justes applications, nous aurions dû, après avoir donné l'histoire des animaux quadrupèdes, commencer celle des Oiseaux par ceux dont la Nature approche le plus de celle de ces animaux. L'Autruche qui tient d'une part au chameau par la forme de ses jambes, et au porc-épic par les tuyaux ou piquans dont ses ailes sont armées, devoit donc suivre les quadrupèdes; mais la philosophie est souvent obligée d'avoir l'air de céder aux opinions populaires, et le peuple des Naturalistes qui est fort nombreux, souffre impatiemment qu'on dérange ses méthodes, et n'auroit regardé cette disposition que comme une nouveauté déplacée, produite par l'envie de contredire ou le desir de faire autrement que les autres: cependant on verra qu'indépendamment des deux rapports extérieurs dont je viens de parler, indépendamment de l'attribut de la grandeur, qui seul suffiroit pour faire placer l'Autruche à la tête de tous les Oiseaux, elle a encore beaucoup d'autres conformités par l'organisation intérieure avec les animaux quadrupèdes, et que tenant presque autant à cet ordre qu'à celui des Oiseaux, elle doit être donnée comme faisant la nuance entre l'un et l'autre.

Dans chacune de ces suites ou chaînes qui soutiennent un ordre entier de la Nature vivante, les rameaux qui s'étendent vers d'autres ordres sont toujours assez courts et ne forment que de très-petits genres. Les oiseaux qui ne peuvent voler se réduisent à sept ou huit espèces, les quadrupèdes qui volent à cinq ou six, et il en est de même de toutes les autres branches

qui s'échappent de leur ordre ou du faisceau principal; elles y tiennent toujours par le plus grand nombre de conformités, de ressemblances, d'analogies, et n'ont que quelques rapports et quelques convenances avec les autres ordres; ce sont pour ainsi dire des traits fugitifs que la Nature paroît n'avoir tracés que pour nous indiquer toute l'étendue de sa puissance, et faire sentir au philosophe qu'elle ne peut être contrainte par les entraves de nos méthodes, ni renfermée dans les bornes étroites du cercle de nos idées.

L'Autruche est un oiseau très-anciennement connu, puisqu'il en est fait mention dans le plus ancien des livres; il falloit même qu'il fût très-connu, car il fournit aux écrivains sacrés plusieurs comparaisons tirées de ses mœurs et de ses habitudes; et plus anciennement encore sa chair étoit, selon toute apparence, une viande commune, au moins parmi le peuple, puisque le législateur des Juifs la leur interdit comme une nourriture immonde. Enfin il en est question dans Hérodote, le plus ancien des historiens profanes, et dans les écrits des premiers philosophes qui ont traité des choses naturelles : en effet, comment un animal si considérable par sa grandeur, si remarquable par sa forme, si étonnant par sa fécondité, attaché d'ailleurs par sa nature à un certain climat, qui est l'Afrique et une partie de l'Asie, auroit-il pu demeurer inconnu dans des pays si anciennement peuplés, où il se trouve à la vérité des déserts, mais où il ne s'en trouve point que l'homme n'ait pénétrés et parcourus ?

La race de l'Autruche est donc une race très-ancienne, puisqu'elle prouve jusqu'aux premiers temps;

mais elle n'est pas moins pure qu'elle est ancienne ; elle a su se conserver pendant cette longue suite de siècles, et toujours dans la même terre, sans altération comme sans mésalliance ; en sorte qu'elle est dans les Oiseaux, comme l'éléphant dans les quadrupèdes, une espèce entièrement isolée et distinguée de toutes les autres espèces par des caractères aussi frappans qu'invariables.

L'Autruche passe pour être le plus grand des Oiseaux ; mais elle est privée par sa grandeur même, de la principale prérogative des Oiseaux, je veux dire la puissance de voler : l'une de celles sur qui Vallisnieri a fait ses observations, pesoit, quoique très-maigre, cinquante-cinq livres toute écorchée et vidée de ses parties intérieures; en sorte que passant vingt à vingt-cinq livres pour ces parties et pour la graisse qui lui manquoit, on peut, sans rien outrer, fixer le poids moyen d'une autruche vivante et médiocrement grasse, à soixante-quinze ou quatre-vingts livres : or quelle force ne faudroit-il pas dans les ailes et dans les muscles moteurs de ces ailes, pour soulever et soutenir au milieu des airs une masse aussi pesante ? Les forces de la Nature paroissent infinies lorsqu'on la contemple en gros et d'une vue générale ; mais lorsqu'on la considère de près et en détail, on trouve que tout est limité, et c'est à bien saisir les limites que s'est prescrites la Nature par sagesse, et non par impuissance, que consiste la bonne méthode d'étudier et ses ouvrages et ses opérations. Ici un poids de soixante-quinze livres est supérieur par sa seule résistance à tous les moyens que la Nature sait employer pour élever et faire voguer

dans le fluide de l'atmosphère, des corps dont la gravité spécifique est un millier de fois plus grande que celle de ce fluide ; et c'est par cette raison qu'aucun des oiseaux, dont la masse approche de celle de l'Autruche, tels que le touyou, le casoar, le dronte, n'ont ni ne peuvent avoir la faculté de voler ; il est vrai que la pesanteur n'est pas le seul obstacle qui s'y oppose ; la force des muscles pectoraux, la grandeur des ailes, leur situation avantageuse, la fermeté de leurs pennes, seroient ici des conditions d'autant plus nécessaires, que la résistance à vaincre est plus grande. Or toutes ces conditions leur manquent absolument ; car pour me renfermer dans ce qui regarde l'Autruche, cet oiseau, à vrai dire, n'a point d'ailes, puisque les plumes qui sortent de ses ailerons sont toutes éfilées, décomposées, et que leurs barbes sont de longues soies détachées les unes des autres, et ne peuvent faire corps ensemble pour frapper l'air avec avantage, ce qui est la principale fonction des pennes de l'aile ; celles de la queue sont aussi de la même structure, et ne peuvent par conséquent opposer à l'air une résistance convenable ; elles ne sont pas même disposées pour pouvoir gouverner le vol en s'étalant ou se resserrant à propos, et en prenant différentes inclinaisons ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes les plumes qui recouvrent le corps sont encore faites de même ; l'Autruche n'a pas, comme la plupart des autres oiseaux, des plumes de plusieurs sortes, les unes lanugineuses et duvetées, qui sont immédiatement sur la peau, les autres d'une consistance plus ferme et plus serrée qui recouvrent les premières, et

d'autres encore plus fortes et plus longues qui servent au mouvement, et répondent à ce qu'on appelle les œuvres vives dans un vaisseau : toutes les plumes de l'Autruche sont de la même espèce, toutes ont pour barbes des filets détachés, sans consistance, sans adhérence réciproque; en un mot, toutes sont inutiles pour voler ou pour diriger le vol; aussi l'Autruche est attachée à la terre comme par une double chaîne, son excessive pesanteur et la conformation de ses ailes; et elle est condamnée à en parcourir laborieusement la surface, comme les quadrupèdes, sans pouvoir jamais s'élever dans l'air; aussi a-t-elle, soit au-dedans, soit au-dehors, beaucoup de traits de ressemblance avec ces animaux : comme eux, elle a sur la plus grande partie du corps du poil plutôt que des plumes; sa tête et ses flancs n'ont même que peu ou point de poil, non plus que ses cuisses qui sont très-grosses, très-musculeuses, et où réside sa principale force; ses grands pieds nerveux et charnus, qui n'ont que deux doigts, ont beaucoup de rapport avec les pieds du chameau qui lui-même est un animal singulier entre les quadrupèdes par la forme de ses pieds; ses ailes armées de deux piquans semblables à ceux du porc-épic, sont moins des ailes que des espèces de bras, qui lui ont été donnés pour se défendre; l'orifice des oreilles est à découvert et seulement garni de poil dans la partie intérieure où est le canal auditif; sa paupière supérieure est mobile comme dans presque tous les quadrupèdes, et bordée de longs cils comme dans l'homme et l'éléphant; ses yeux ont plus de rapport avec les yeux humains qu'avec ceux des

Oiseaux, et ils sont disposés de manière qu'ils peuvent voir tous deux à la fois le même objet.

Le plus grand nombre des Oiseaux n'a point de verge apparente. L'Autruche en a une assez considérable. G. Warren prétend avoir disséqué une autruche dont la verge longue de cinq pouces et demi, étoit creusée longitudinalement dans sa partie supérieure d'une espèce de sillon en gouttière qui lui parut être le conduit de la semence. Selon les anatomistes de l'académie, cette verge n'a ni gland ni prépuce, ni même de cavité qui puisse donner issue à la matière séminale; il y a quatre muscles qui appartiennent à l'anus et à la verge, et de là résulte entre ces parties une correspondance de mouvement en vertu de laquelle lorsque l'animal fiente, la verge sort de plusieurs pouces. L'autruche femelle a un clitoris.

Ainsi la place de l'Autruche, dans une méthode où l'on se proposeroit de représenter le vrai système de la Nature, ne seroit ni dans la classe des Oiseaux ni dans celle des quadrupèdes, mais sur le passage de l'une à l'autre; en effet quel autre rang assigner à un animal dont le corps mi-partie d'oiseau et de quadrupède, est porté sur des pieds de quadrupède et surmonté par une tête d'oiseau; dont le mâle a une verge et la femelle un clitoris comme les quadrupèdes, et qui néanmoins est ovipare; qui a un gésier comme les Oiseaux et en même temps plusieurs estomacs et des intestins qui par leur capacité et leur structure, répondent en partie à ceux des ruminans, en partie à ceux d'autres quadrupèdes?

Dans l'ordre de la fécondité, l'Autruche semble encore appartenir de plus près à la classe des quadrupè-

des qu'à celle des Oiseaux, car elle est très-féconde et produit beaucoup. Selon les historiens modernes et les voyageurs les plus instruits, elle fait plusieurs couvées de douze ou quinze œufs chacune. Or si on la rapportoit à la classe des Oiseaux, elle seroit la plus grande et par conséquent devroit produire le moins, suivant l'ordre que suit constamment la Nature dans la multiplication des animaux, dont elle paroît avoir fixé la proportion en raison inverse de la grandeur des individus; au lieu qu'étant rapportée à la classe des animaux terrestres, elle se trouve très-petite relativement aux plus grands, et plus petite que ceux de grandeur médiocre, tels que le cochon, et sa grande fécondité rentre dans l'ordre naturel et général.

Oppien, qui croyoit mal-à-propos que les chameaux de la Bactriane s'accouploient à rebours et en se tournant le derrière, a cru, par une seconde erreur, qu'un oiseau-chameau (car c'est le nom qu'on donnoit dès-lors à l'Autruche) ne pourroit manquer de s'accoupler de la même façon, et il l'a avancé comme un fait certain; mais cela n'est pas plus vrai de l'oiseau-chameau que du chameau lui-même, comme je l'ai dit ailleurs: et quoique, selon toute apparence, peu d'observateurs aient été témoins de cet accouplement et qu'aucun n'en ait rendu compte, on est en droit de supposer qu'il se fait à la manière accoutumée, jusqu'à ce qu'il y ait preuve du contraire.

Les Autruches passent pour être fort lascives et s'accoupler souvent; et si l'on se rappelle ce que j'ai dit ci-dessus des dimensions de la verge du mâle, on concevra que ces accouplemens ne se passent point en

simples compressions, comme dans presque tous les oiseaux, mais qu'il y a une intromission réelle des parties sexuelles du mâle dans celles de la femelle. Thévenot est le seul qui dise qu'elles s'assortissent par paires, et que chaque mâle n'a qu'une femelle, contre l'usage des oiseaux pesans.

Le temps de la ponte dépend du climat qu'elles habitent, et c'est toujours aux environs du solstice d'été, c'est-à-dire, au commencement de juillet, dans l'Afrique septentrionale, et sur la fin de décembre, dans l'Afrique méridionale. La température du climat influe aussi beaucoup sur leur manière de couver; dans la zône torride, elles se contentent de déposer leurs œufs sur un amas de sable qu'elles ont formé grossièrement avec leurs pieds, et où la seule chaleur du soleil les fait éclore; à peine les couvent-elles pendant la nuit: et cela même n'est pas toujours nécessaire, puisqu'on en a vu éclore qui n'avoient point été couvés par la mère, ni même exposés aux rayons du soleil; mais quoique les autruches ne couvent point ou que très-peu leurs œufs, il s'en faut beaucoup qu'elles les abandonnent: au contraire, elles veillent assidûment à leur conservation, et ne les perdent guère de vue; c'est de-là qu'on a pris occasion de dire qu'elles les couvoient des yeux, à la lettre: et Diodore rapporte une façon de prendre ces animaux, fondée sur leur grand attachement pour leur couvée; c'est de planter en terre, aux environs du nid et à une juste hauteur, des pieux armés de pointes bien acérées, dans lesquelles la mère s'enferre d'elle-même lorsqu'elle revient avec empressement se poser sur ses œufs.

Quoique le climat de la France soit beaucoup moins chaud que celui de la Barbarie, on a vu des autruches pondre à la ménagerie de Versailles; mais on a tenté inutilement de faire éclore ces œufs par une incubation artificielle, soit en employant la chaleur du soleil, ou celle d'un feu gradué et ménagé avec art : on n'a jamais pu parvenir à découvrir dans les uns ni dans les autres aucune organisation commencée, ni même aucune disposition apparente à la génération d'un nouvel être; le jaune et le blanc de celui qui avoit été exposé au feu s'étoient un peu épaissis; celui qui avoit été mis au soleil, avoit contracté une très-mauvaise odeur, et aucun ne présentoit la première apparence d'un fœtus ébauché; en sorte que cette incubation philosophique n'eut aucun succès. Réaumur n'existoit pas encore.

Ces œufs sont très-durs, très-pesans et très-gros : mais on se les représente quelquefois encore plus gros qu'ils ne sont en effet, en prenant des œufs de crocodiles pour des œufs d'autruche; on a dit qu'ils étoient comme la tête d'un enfant, qu'ils pouvoient contenir jusqu'à une pinte de liqueur, qu'ils pesoient quinze livres, et qu'une autruche en pondoit cinquante dans une année; Elien a dit jusqu'à quatre-vingts; mais la plupart de ces faits me paroissent évidemment exagérés; car, 1°. comment se peut-il faire qu'un œuf dont la coque ne pèse pas plus d'une livre, et qui contient au plus une pinte de liqueur, soit du poids total de quinze livres? il faudroit pour cela que le blanc et le jaune de cet œuf, fussent sept fois plus denses que l'eau, trois fois plus que le marbre, et à peu près autant que l'étain, ce qui est dur à supposer.

2°. En admettant, avec Willulghby, que l'Autruche pond dans une année cinquante œufs, pesant quinze livres chacun, il s'ensuivroit que le poids total de la ponte seroit de sept cent cinquante livres, ce qui est beaucoup pour un animal qui n'en pèse que quatre-vingts.

Il me paroît donc qu'il y a une réduction considérable à faire, tant sur le poids des œufs que sur leur nombre, et il est fâcheux qu'on n'ait pas de mémoires assez sûrs pour déterminer avec justesse la quantité de cette réduction; on pourroit, en attendant, fixer le nombre des œufs d'après Aristote, à vingt-cinq ou trente, et d'après les modernes, qui ont parlé le plus sagement, à trente-six, en admettant deux ou trois couvées, et douze œufs par chaque couvée; on pourroit encore déterminer le poids de chaque œuf, à trois ou quatre livres, en passant une livre plus ou moins pour la coque, et deux ou trois livres pour la pinte de blanc et de jaune qu'elle contient: mais il y a bien loin de cette fixation conjecturale à une observation précise. Beaucoup de gens écrivent, mais il en est peu qui mesurent, qui pèsent, qui comparent; de quinze ou seize autruches dont on a fait la dissection en différens pays, il n'y en a qu'une seule qui ait été pesée, et c'est celle dont nous devons la description à Vallisnieri. On ne sait pas mieux le temps qui est nécessaire pour l'incubation des œufs: tout ce qu'on sait, ou plutôt tout ce qu'on assure, c'est qu'aussitôt que les jeunes autruches sont écloses, elles sont en état de marcher, et même de courir et de chercher leur nourriture, en sorte que dans la zône torride, où elles trouvent

vent le degré de chaleur qui leur convient et la nourriture qui leur est propre, elles sont émancipées en naissant, et sont abandonnées de leur mère, dont les soins leur sont inutiles : mais dans les pays moins chauds, par exemple, au cap de Bonne-Espérance, la mère veille à ses petits, tant que ses secours leur sont nécessaires, et partout les soins sont proportionnés aux besoins.

Les jeunes autruches sont d'un gris cendré la première année, et ont des plumes partout, mais ce sont de fausses plumes qui tombent bientôt d'elles-mêmes, pour ne plus revenir sur les parties qui doivent être nues, comme la tête, le haut du cou, les cuisses, les flancs et le dessous des ailes; elles sont remplacées sur le reste du corps par des plumes alternativement blanches et noires, et quelquefois grises par le mélange de ces deux couleurs fondues ensemble; les plus courtes sont sur la partie inférieure du cou, la seule qui en soit revêtue; elles deviennent plus longues sur le ventre et sur le dos; les plus longues de toutes sont à l'extrémité de la queue et des ailes, et ce sont les plus recherchées.

Redi a reconnu par de nombreuses observations, que presque tous les oiseaux étoient sujets à avoir de la vermine dans leurs plumes, et même de plusieurs espèces, et que la plupart avoient leurs insectes particuliers qui ne se rencontroient point ailleurs; mais il n'en a jamais trouvé en aucune saison dans les Autruches, quoiqu'il ait fait ses observations sur douze de ces animaux, dont quelques-uns étoient récemment arrivés de Barbarie.

D'un autre côté, Vallisnieri qui en a disséqué deux, n'a trouvé dans leur intérieur ni lombrils, ni vers, ni insectes quelconques : il semble qu'aucun de ces animaux n'ait d'appétit pour la chair de l'autruche, qu'ils l'évitent même et la craignent, et que cette chair ait quelque qualité contraire à leur multiplication, à moins qu'on ne veuille attribuer cet effet, du moins pour l'intérieur, à la force de l'estomac et de tous les organes digestifs; car l'Autruche a une grande réputation à cet égard : il y a bien des gens encore qui croient qu'elle digère le fer, comme la volaille commune digère les grains d'orge; quelques auteurs ont même avancé qu'elle digéroit le fer rouge ; mais on me dispensera sans doute de réfuter sérieusement cette dernière assertion ; ce sera bien assez de déterminer, d'après les faits, dans quel sens on peut dire que l'Autruche digère le fer à froid.

Il est certain que ces animaux vivent principalement de matières végétales, qu'ils ont le gésier muni de muscles très-forts, comme tous les granivores, et qu'ils avalent fort souvent du fer, du cuivre, des pierres, du verre, du bois et tout ce qui se présente ; je ne nierai pas même qu'ils n'avalassent quelquefois du fer rouge, pourvu que ce fût en petite quantité, et je ne pense pas avec cela que ce fût impunément. Il paroît qu'ils avalent tout ce qu'ils trouvent, jusqu'à ce que leurs grands estomacs soient entièrement pleins, et que le besoin de les lester par un volume suffisant de matière, est l'une des principales causes de leur voracité. Vallisnieri en a vu dont le premier ventricule étoit entièrement plein d'herbes, de fruits, de légu-

mes, de noix, de cordes, de pierres, de verre, de cuivre jaune et rouge, de fer, d'étain, de plomb et de bois; il y en avoit entr'autres un morceau, et c'étoit le dernier avalé, puisqu'il étoit tout au-dessus, lequel ne pesoit pas loin d'une livre. L'Autruche entasse donc les matières dans ses estomacs à raison de leur capacité, et par la nécessité de les remplir; et comme elle digère avec facilité et promptitude, il est aisé de comprendre pourquoi elle est insatiable.

Mais quelque insatiable qu'elle soit, on me demandera toujours, non pas pourquoi elle consomme tant de nourriture, mais pourquoi elle avale des matières qui ne peuvent point la nourrir et qui peuvent même lui faire beaucoup de mal; je répondrai que c'est parce qu'elle est privée du sens du goût, et cela est d'autant plus vraisemblable que sa langue étant bien examinée par d'habiles anatomistes, leur a paru dépourvue de toutes ces papilles sensibles et nerveuses dans lesquelles on croit avec assez de fondement que réside la sensation du goût : je croirois même qu'elle auroit le sens de l'odorat fort obtus; car ce sens est celui qui sert le plus aux animaux pour le discernement de leur nourriture; et l'Autruche a si peu de ce discernement, qu'elle avale non seulement le fer, les cailloux, le verre, mais même le cuivre qui a une si mauvaise odeur, et que Vallisnieri en a vu une qui étoit morte pour avoir dévoré une grande quantité de chaux vive. Les gallinacés et autres granivores qui n'ont pas les organes du goût fort sensibles, avalent bien de petites pierres qu'ils prennent apparemment pour de petites graines lorsqu'elles sont mêlées ensemble; mais si on leur présente pour

toute nourriture un nombre connu de ces petites pierres, ils mourront de faim sans en avaler une seule; à plus forte raison ne toucheroient-ils point à la chaux vive; et l'on peut conclure de-là ce me semble, que l'Autruche est un des oiseaux dont les sens du goût, de l'odorat et même celui du toucher dans les parties internes de la bouche, sont les plus émoussés et les plus obtus; en quoi il faut convenir qu'elle s'éloigne beaucoup de la nature des quadrupèdes.

Mais enfin que deviennent les substances dures, réfractaires et nuisibles que l'Autruche avale sans choix et dans la seule intention de se remplir? que deviennent sur-tout le cuivre, le verre, le fer? Vallisnieri pense que l'Autruche digère ou dissout les corps durs, principalement par l'action du dissolvant de l'estomac. L'activité de ces sucs, la force des muscles du gésier, et la couleur noire qui teint les excrémens des autruches qui ont avalé du fer, comme elle teint ceux des personnes qui font usage des martiaux et les digèrent bien, autorisent Vallisnieri à conjecturer non pas tout-à-fait que les Autruches digèrent le fer et s'en nourrissent, comme divers insectes ou reptiles se nourrissent de terre et de pierres; mais que les pierres, les métaux et sur-tout le fer, dissous par le suc des glandes, servent à tempérer, comme absorbans, les fermens trop actifs de l'estomac; qu'ils peuvent se mêler à la nourriture comme élémens utiles, l'assaisonner, augmenter la force des solides, et d'autant plus que le fer entre, comme on sait, dans la composition des êtres vivans, et que lorsqu'il est suffisamment atténué par des acides convenables, il se volatilise et acquiert une

tendance à végéter, pour ainsi dire, et à prendre des formes analogues à celles des plantes, comme on le voit dans l'arbre de mars; c'est en effet le seul sens raisonnable dans lequel on puisse dire que l'Autruche digère le fer; et quand elle auroit l'estomac assez fort pour le digérer véritablement, ce n'est que par une erreur bien ridicule qu'on auroit pu attribuer à ce gésier, comme on a fait, la qualité d'un remède et la vertu d'aider la digestion, puisqu'on ne peut nier qu'il ne soit par lui-même un morceau tout-a-fait indigeste; mais telle est la nature de l'esprit humain; lorsqu'il est une fois frappé de quelque objet rare et singulier, il se plaît à le rendre plus singulier encore en lui attribuant des propriétés chimériques et souvent absurdes: c'est ainsi qu'on a prétendu que les pierres les plus transparentes qu'on trouve dans les ventricules de l'Autruche, avoient aussi la vertu, étant portées au cou, de faire faire de bonnes digestions; que la tunique intérieure de son gésier avoit celle de ranimer un tempérament affoibli et d'inspirer de l'amour; son foie celle de guérir le mal caduc; son sang celle de rétablir la vue; la coque de ses œufs réduite en poudre, celle de soulager les douleurs de la goutte et de la gravelle. Vallisnieri a eu occasion de constater par ses expériences la fausseté de la plupart de ces prétendues vertus; et ses expériences sont d'autant plus décisives qu'il les a faites sur les personnes les plus crédules et les plus prévenues.

L'Autruche est un oiseau propre et particulier à l'Afrique, aux îles voisines de ce continent, et à la partie de l'Asie qui confine à l'Afrique. Ces régions qui sont le pays natal du chameau, du rhinocéros, de

l'éléphant, et de plusieurs autres grands animaux, doivent être aussi la patrie de l'Autruche qui est l'éléphant des Oiseaux.

Comme l'Autruche ne vole point, elle est dans le cas de tous les quadrupèdes des parties méridionales de l'ancien continent, c'est-à-dire qu'elle n'a pu passer dans le nouveau; aussi n'en a-t-on point trouvé en Amérique, quoiqu'on ait donné son nom au touyou qui lui ressemble en effet en ce qu'il ne vole point, et par quelques autres rapports, mais qui est d'une espèce différente, comme nous le verrons bientôt dans son histoire; par la même raison, on ne l'a jamais rencontrée en Europe, où elle auroit cependant pu trouver un climat convenable à sa nature dans la Morée, et au midi de l'Espagne et de l'Italie; mais pour se rendre dans ces contrées, il eût fallu ou franchir les mers qui l'en séparoient, ce qui lui étoit impossible, ou faire le tour de ces mers, et remonter jusqu'au cinquantième degré de latitude, pour revenir par le nord en traversant des régions très-peuplées, nouvel obstacle doublement insurmontable à la migration d'un animal qui ne se plaît que dans les pays chauds et les déserts. Les Autruches habitent en effet, par préférence, les lieux les plus solitaires et les plus arides, où il ne pleut presque jamais (1); et cela confirme ce que disent les

(1) Tous les voyageurs et les Naturalistes sont d'accord sur ce point; G. Warren est le seul qui ait fait un oiseau aquatique de l'Autruche, l'animal le plus anti-aquatique qu'il y ait : il convient bien qu'elle ne sait point nager; mais elle a les jambes hautes et le cou long, ce qui lui donne le

Arabes, qu'elles ne boivent point ; elles se réunissent dans ces déserts en troupes nombreuses, qui de loin ressemblent à des escadrons de cavalerie, et ont jeté l'alarme dans plus d'une caravane. Leur vie doit être un peu dure dans ces solitudes vastes et stériles ; mais elles y trouvent la liberté et l'amour ; et quel désert, à ce prix, ne seroit un lieu de délices ! C'est pour jouir, au sein de la nature, de ces biens inestimables, qu'elles fuient l'homme ; mais l'homme qui sait le profit qu'il en peut tirer, les va chercher dans leurs retraites les plus sauvages ; il se nourrit de leurs œufs, de leur sang, de leur graisse, de leur chair ; il se pare de leurs plumes : il conserve peut-être l'espérance de les subjuguer tout-à-fait, et de les mettre au nombre de ses esclaves. L'Autruche promet trop d'avantages à l'homme, pour qu'elle puisse être en sûreté dans ses déserts.

Des peuples entiers ont mérité le nom de Struthophages, par l'usage où ils étoient de manger de l'Autruche ; et ces peuples étoient voisins des Eléphantophages, qui ne faisoient pas meilleure chère. Apicius prescrit et avec grande raison, une sauce un peu

---

moyen de marcher dans l'eau et d'y saisir sa proie ; d'ailleurs on a remarqué que sa tête avoit quelque ressemblance avec celle de l'oie ; en faut-il davantage pour prouver que l'Autruche est un oiseau de rivière ? *Voyez Transact. philos.* n°. 394. Un autre ayant ouï dire qu'on voyoit en Abyssinie des autruches de la grosseur d'un âne, et ayant appris d'ailleurs qu'elles avoient le cou et les pieds d'un quadrupède, en a conclu et écrit qu'elles avoient le cou et les pieds d'un âne, *suidas*. Il n'y a guère de sujet d'Histoire Naturelle qui ait fait dire autant d'absurdités que l'Autruche.

vive pour cette viande, ce qui prouve au moins qu'elle étoit en usage chez les Romains; mais nous en avons d'autres preuves. L'empereur Héliogabale fit un jour servir la cervelle de six cents autruches dans un seul repas : cet empereur avoit, comme on sait, la fantaisie de ne manger chaque jour que d'une seule viande, comme faisans, cochon, poulets, et l'Autruche étoit du nombre, mais apprêtée sans doute à la manière d'Apicius; encore aujourd'hui les habitans de la Lybie et de la Numidie, en nourrissent de privées, dont ils mangent la chair et vendent les plumes; cependant ni les chiens ni les chats ne voulurent pas même sentir la chair d'une autruche que Vallisnieri avoit disséquée, quoique cette chair fût encore fraîche et vermeille; à la vérité l'autruche étoit d'une très-grande maigreur; de plus, elle pouvoit être vieille; et Léon-l'Africain, qui en avoit goûté sur les lieux, nous apprend qu'on ne mangeoit guère que les jeunes, et même après les avoir engraissées : quelques voyageurs disent avoir goûté des œufs d'autruche, et ne les avoir point trouvés mauvais. On fait avec la coque de ces œufs des espèces de coupes qui durcissent avec le temps et ressemblent en quelque sorte à de l'ivoire.

Lorsque les Arabes ont tué une autruche, ils lui ouvrent la gorge, font une ligature au-dessous du trou, et la prenant ensuite à trois ou quatre, ils la secouent et la ressassent comme on ressasseroit une outre pour la rincer; après quoi la ligature étant défaite, il sort par le trou fait à la gorge une quantité considérable de mantèque en consistance d'huile figée; on en tire quelquefois jusqu'à vingt livres d'une seule autruche.

Cette mantèque n'est autre chose que le sang de l'animal mêlé non avec sa chair, comme on l'a dit, puisqu'on ne lui en trouvoit point sur le ventre et la poitrine, où en effet il n'y en a jamais, mais avec cette graisse qui, dans les autruches grasses, forme une couche épaisse de plusieurs pouces sur les intestins. Les habitans du pays prétendent que la mantèque est un très-bon manger, mais qu'elle donne le cours de ventre.

Les Éthiopiens écorchent les autruches, et vendent leurs peaux aux marchands d'Alexandrie : le cuir en est très-épais, et les Arabes s'en faisoient autrefois des espèces de soubrevestes, qui leur tenoient lieu de cuirasse et de bouclier. Belon a vu une grande quantité de ces peaux toutes emplumées dans les boutiques d'Alexandrie; les longues plumes blanches de la queue et des ailes ont été recherchées dans tous les temps; les anciens les employoient comme ornement et comme distinction militaire, et elles avoient succédé aux plumes de cygne; car les Oiseaux ont toujours été en possession de fournir aux peuples policés, comme aux peuples sauvages, une partie de leur parure. En Turquie, aujourd'hui, un janissaire qui s'est signalé par quelque fait d'armes, a le droit d'en décorer son turban, et la sultane, dans le sérail, projetant de plus douces victoires, les admet dans sa parure avec complaisance. Au royaume de Congo, on mêle ces plumes avec celles du paon pour en faire des enseignes de guerre, et les dames d'Angleterre et d'Italie s'en font des espèces d'éventails : on sait assez quelle prodigieuse consommation il s'en fait en Europe pour les chapeaux,

les casques, les habillemens de théâtre, les ameublemens, les dais, les cérémonies funèbres, et même pour la parure des femmes; et il faut avouer qu'elles font un bon effet, soit par leurs couleurs naturelles ou artificielles, soit par leur mouvement doux et ondoyant; mais il est bon de savoir que les plumes dont on fait le plus de cas, sont celles qui s'arrachent à l'animal vivant, et on les reconnoît en ce que leur tuyau étant pressé dans les doigts, donne un suc sanguinolent; celles au contraire qui ont été arrachées après la mort, sont sèches, légères et fort sujètes aux vers.

Les Autruches, quoique habitantes du désert, ne sont pas aussi sauvages qu'on l'imagineroit : tous les voyageurs s'accordent à dire qu'elles s'apprivoisent facilement, sur-tout lorsqu'elles sont jeunes. Les habitans de Dara, ceux de Lybie, en nourrissent des troupeaux, dont ils tirent sans doute ces plumes de première qualité, qui ne se prennent que sur les autruches vivantes; elles s'apprivoisent même sans qu'on y mette de soin, et par la seule habitude de voir des hommes et d'en recevoir la nourriture et de bons traitemens.

On fait plus que de les apprivoiser, on en a dompté quelques-unes, au point de les monter comme on monte un cheval; et ce n'est pas une invention moderne, car le tyran Firmius, qui régnoit en Egypte sur la fin du troisième siècle, se faisoit porter, dit-on, par de grandes autruches. Moore, anglois, dit avoir vu à Joar en Afrique, un homme voyageant sur une autruche. Vallisnieri parle d'un jeune homme qui s'étoit fait voir à Venise, monté sur une autruche,

et lui faisant faire des espèces de voltes devant le menu peuple.

Au reste, quoique les Autruches courent plus vîte que le cheval, c'est cependant avec le cheval qu'on les court et qu'on les prend, mais on voit bien qu'il y faut un peu d'industrie : celle des Arabes consiste à les suivre à vue, sans les trop presser, et sur-tout à les inquiéter assez pour les empêcher de prendre de la nourriture, mais point assez pour les déterminer à s'échapper par une fuite prompte; cela est d'autant plus facile, qu'elles ne vont guère sur une ligne droite, et qu'elles décrivent presque toujours dans leur course un cercle plus ou moins étendu; les Arabes peuvent donc diriger leur marche sur un cercle concentrique, intérieur, par conséquent plus étroit, et les suivre toujours à une juste distance, en faisant beaucoup moins de chemin qu'elles; lorsqu'ils les ont ainsi fatiguées et affamées pendant un ou deux jours, ils prennent leur moment, fondent sur elles au grand galop en les menant contre le vent autant qu'il est possible, et les tuent à coups de bâton, pour que leur sang ne gâte point le beau blanc de leurs plumes : on dit que, lorsqu'elles se sentent forcées et hors d'état d'échapper aux chasseurs, elles cachent leur tête et croient qu'on ne les voit plus; mais il pourroit se faire que l'absurdité de cette intention retombât sur ceux qui ont voulu s'en rendre les interprètes, et qu'elles n'eussent d'autre but, en cachant leur tête, que de mettre du moins en sûreté la partie qui est en même temps la plus importante et la plus foible.

Les Struthophages avoient une autre façon de pren-

dre ces animaux; ils se couvroient d'une peau d'autruche; passant leur bras dans le cou, ils lui faisoient faire tous les mouvemens que fait ordinairement l'autruche elle-même, et par ce moyen ils pouvoient aisément les approcher et les surprendre : c'est ainsi que les sauvages d'Amérique se déguisent en chevreuil pour prendre les chevreuils.

On s'est encore servi de chiens et de filets pour cette chasse; mais il paroît qu'on la fait plus communément à cheval, et cela seul suffit pour expliquer l'antipathie qu'on a cru remarquer entre le cheval et l'Autruche.

Lorsque celle-ci court, elle déploie ses ailes et les grandes plumes de sa queue, non pas qu'elle en tire aucun secours pour aller plus vîte, comme je l'ai déjà dit, mais par un effet très-ordinaire de la correspondance des muscles, et de la manière qu'un homme qui court agite ses bras, ou qu'un éléphant qui revient sur le chasseur, dresse et déploie ses grandes oreilles : la preuve sans réplique que ce n'est point pour accélérer son mouvement que l'Autruche relève ainsi ses ailes, c'est qu'elle les relève lors même qu'elle va contre le vent, quoique dans ce cas elles ne puissent être qu'un obstacle. La vîtesse d'un animal n'est que l'effet de sa force employée contre sa pesanteur; et comme l'Autruche est en même temps très-pesante et très-vîte à la course, il s'ensuit qu'elle doit avoir beaucoup de force; cependant malgré sa force, elle conserve les mœurs des granivores; elle n'attaque point les animaux plus foibles, rarement même se met-elle en défense contre ceux qui l'attaquent; bordée sur tout le





De Seve, Del. *L'Epine. Sculp.*

corps d'un cuir épais et dur, pourvue d'un large sternum qui lui tient lieu de cuirasse, munie d'une seconde cuirasse d'insensibilité, elle s'aperçoit à peine des petites atteintes du dehors, et elle sait se soustraire aux grands dangers par la rapidité de sa fuite : si quelquefois elle se défend, c'est avec le bec, avec les piquans de ses ailes et sur-tout avec les pieds. Thévenot en a vu une qui, d'un coup de pied, renversa un chien. Belon dit dans son vieux langage, qu'elle pourroit ainsi ruer par terre un homme qui fuiroit devant elle; mais qu'elle jette en fuyant des pierres à ceux qui la poursuivent : j'en doute beaucoup et d'autant plus que la vîtesse de sa course en avant seroit autant de retranché sur celle des pierres qu'elle lanceroit en arrière, et que ces deux vîtesses opposées étant à peu près égales, puisqu'elles ont toutes deux pour principe le mouvement des pieds, elles se détruiroient nécessairement. D'ailleurs ce fait avancé par Pline et répété par beaucoup d'autres, ne me paroît point avoir été confirmé par aucun moderne digne de foi, et l'on sait que Pline avoit beaucoup plus de génie que de critique.

Léon l'africain a dit que l'Autruche étoit privée du sens de l'ouïe; cependant nous avons vu plus haut qu'elle paroissoit avoir tous les organes d'où dépendent les sensations de ce genre; l'ouverture des oreilles est même fort grande et n'est point ombragée par les plumes : ainsi il est probable ou qu'elle n'est sourde qu'en certaines circonstances, comme le tetras, c'est-à-dire dans la saison de l'amour, ou qu'on a imputé quelquefois à surdité ce qui n'étoit que l'effet de la stupidité.

DU TOUYOU.

PAR MONTBEILLARD.

Le Touyou, sans être tout-à-fait aussi gros que l'autruche, est le plus gros oiseau du nouveau monde; les vieux ont jusqu'à six pieds de haut, et Wafer qui a mesuré la cuisse d'un des plus grands, l'a trouvée presque égale à celle d'un homme; il a le long cou, la petite tête et le bec aplati de l'autruche, mais pour tout le reste, il a plus de rapport avec le casoar.

Son corps est de forme ovoïde, et paroît presque entièrement rond, lorsqu'il est revêtu de toutes ses plumes qui ne sont pas à beaucoup près aussi belles que celles de l'autruche. Ses ailes sont très-courtes et inutiles pour le vol, quoiqu'on prétende qu'elles ne soient pas inutiles pour la course : il a sur le dos et aux environs du croupion, de longues plumes qui lui tombent en arrière et recouvrent l'anus; il n'a point d'autre queue : tout ce plumage est gris sur le dos et blanc sur le ventre : c'est un oiseau très-haut monté, ayant trois doigts à chaque pied, et tous trois en avant, car on ne doit pas regarder comme un doigt, ce tubercule calleux et arrondi qu'il a en arrière, et sur lequel le pied se repose comme sur une espèce de talon; on attribue à cette conformation la difficulté qu'il a de se tenir sur un terrein glissant, et d'y marcher sans tomber; en récompense, il court très-légèrement en pleine campagne, élevant tantôt une aile, tantôt une autre, et il est difficile à aucun chien de chasse de l'atteindre. Il paroît avoir le même instinct que celui de l'au-

truche et des frugivores, qui est d'avaler des pierres, du fer et autres corps durs.

Nieremberg conte des choses fort étranges de leur propagation ; selon lui, c'est le mâle qui se charge de couver les œufs ; pour cela, il fait en sorte de rassembler vingt ou trente femelles, afin qu'elles pondent dans un même nid. Dès qu'elles ont pondu, il les chasse à grands coups de bec, et vient se poser sur leurs œufs avec la singulière précaution d'en laisser deux à l'écart qu'il ne couve point ; lorsque les autres commencent à éclore, ces deux-là se trouvent gâtés, et le mâle prévoyant ne manque pas d'en casser un qui attire une multitude de mouches, de scarabées et d'autres insectes dont les petits se nourrissent ; lorsque le premier est consommé, le couveur entame le second et s'en sert au même usage : il est certain que tout cela a pu arriver naturellement ; il a pu se faire que des œufs inféconds se soient cassés par accident, qu'ils aient attiré des insectes, lesquels aient servi de pâture aux jeunes touyous : il n'y a que l'intention du père qui soit suspecte ici, car ce sont toujours ces intentions qu'on prête assez légèrement aux bêtes, qui font le roman de l'Histoire Naturelle.

A l'égard de ce mâle qui se charge, dit-on, de couver à l'exclusion des femelles, je serois fort porté à douter du fait, et comme peu avéré, et comme contraire à l'ordre de la Nature : mais ce n'est pas assez d'indiquer une erreur, il faut, autant qu'on peut, en découvrir les causes, qui remontent quelquefois jusqu'à la vérité ; je croirois donc volontiers que celle ci est fondée sur ce qu'on aura trouvé à quelques couveuses

des testicules, et peut-être une apparence de verge comme on en voit à l'autruche femelle, et qu'on se sera cru en droit d'en conclure que c'étoit autant de mâles.

Lorsque les jeunes touyous viennent de naître, ils sont familiers et suivent la première personne qu'ils rencontrent ; mais en vieillissant ils acquièrent de l'expérience et deviennent sauvages : il paroît qu'en général leur chair est un assez bon manger, non cependant celle des vieux qui est dure et de mauvais goût ; on pourroit perfectionner cette viande en élevant des troupeaux de jeunes touyous, ce qui seroit facile, vu les grandes dispositions qu'ils ont à s'apprivoiser, les engraissant et employant tous les moyens qui nous ont réussi à l'égard des dindons, qui viennent également des climats chauds et tempérés du continent de l'Amérique.

Le Touyou est un oiseau propre à l'Amérique méridionale. Il est rare d'en voir au Pérou, mais il est plus commun à la Guiane, dans les provinces intérieures du Brésil, au Chily et dans toute la terre Magellanique. Autrefois il y avoit des cantons dans le Paraguay qui en étoient remplis, mais à mesure que les hommes s'y sont multipliés, ils en ont tué un grand nombre, et le reste s'est éloigné.

J'ai conservé à cet oiseau le nom de Touyou qui, vraisemblablement a quelque rapport à sa voix ou à son cri, et j'ai préféré ce nom barbare aux dénominations scientifiques qui trop souvent ne sont propres qu'à donner de fausses idées, et aux noms nouveaux qui n'indiquent aucun caractère, aucun attribut essentiel de l'être auquel on les applique.

DU

DU CASOAR.

PAR MONTBEILLARD.

Le Casoar, sans être aussi grand ni même aussi gros que l'autruche, paroît plus massif aux yeux, parce qu'avec un corps d'un volume presqu'égal, il a le cou et les pieds moins longs et beaucoup plus gros à proportion, et la partie du corps plus renflée, ce qui lui donne un air plus lourd.

Le trait le plus remarquable dans la figure du Casoar est cette espèce de casque conique, noir par-devant, jaune dans tout le reste, qui s'élève sur le front depuis la base du bec jusqu'au milieu du sommet de la tête, et quelquefois au-delà; ce casque est formé par le renflement des os du crâne en cet endroit, et il est recouvert d'une enveloppe dure, composée de plusieurs couches concentriques et analogues à la substance de la corne de bœuf; sa forme est à peu près celle d'un cône tronqué, qui a trois pouces de haut, un pouce de diamètre à sa base et trois lignes à son sommet; l'iris des yeux est d'un jaune topase, et la cornée singulièrement petite relativement au globe de l'œil, ce qui donne à l'animal un regard farouche et extraordinaire, et lui forme une sorte de physionomie que la grande ouverture du bec achève de rendre menaçante.

Le Casoar a les ailes encore plus petites que l'autruche et tout aussi inutiles pour le vol. Les Hollandois racontent qu'il se sert de ses pieds pour sa défense, s'élançant en avant contre celui qui l'attaque, le renversant et lui frappant rudement la poitrine. Il est vrai

qu'on n'a pas remarqué à la ménagerie de Versailles que les Casoars qu'on y a gardés fussent si méchans, si forts; mais peut-être étoient-ils plus apprivoisés; d'ailleurs ils vivoient dans l'abondance et dans une plus étroite captivité, toutes circonstances qui adoucissent à la longue les mœurs des animaux qui ne sont pas absolument féroces, énervent leur courage, abâtardissent leur naturel et les rendent méconnoissables au travers des habitudes nouvellement acquises.

L'allure du Casoar est bizarre; il semble qu'il rue du derrière, faisant en même temps un demi-saut en avant; mais malgré la mauvaise grâce de sa démarche, on prétend qu'il court plus vîte que le meilleur coureur; la vîtesse est tellement l'attribut des Oiseaux que les plus pesans de cette famille sont encore plus légers à la course que les plus légers des animaux terrestres.

Le Casoar avale tout ce qu'on lui jette, c'est-à-dire tout corps dont le volume est proportionné à l'ouverture de son bec. Frisch ne voit avec raison, dans cette habitude, qu'un trait de conformité avec les gallinacés qui avalent leurs alimens tout entiers, et sans les briser dans leur bec; mais les Hollandois, qui paroissent avoir voulu rendre plus intéressante l'histoire de cet oiseau, déjà si singulier, en y ajoutant du merveilleux, n'ont pas manqué de dire, comme on l'a dit de l'autruche, qu'il avaloit non-seulement les pierres, le fer, les glaçons, mais encore des charbons ardens, et sans même en paroître incommodé.

On dit aussi qu'il rend très-promptement ce qu'il a pris, et quelquefois des pommes de la grosseur du

poing, aussi entières qu'il les avoit avalées; en effet le tube intestinal est si court, que les alimens doivent passer très-vîte, et ceux qui par leur dureté, sont capables de quelque résistance, doivent éprouver peu d'altération dans un si petit trajet, sur-tout lorsque les fonctions de l'estomac sont dérangées par quelque maladie : on a assuré à Clusius que, dans ce cas, il rendoit quelquefois les œufs de poule dont il étoit fort friand, tels qu'il les avoit pris, c'est-à-dire, bien entiers avec la coque, et que les avalant une seconde fois il les digéroit bien.

Le midi de la partie orientale de l'Asie paroît être le vrai climat du Casoar; son domaine commence, pour ainsi dire, où finit celui de l'autruche, qui n'a jamais beaucoup dépassé le Gange; mais il s'en faut bien que cette espèce soit aussi multipliée dans son district que l'autruche l'est dans le sien, puisque nous voyons un roi de Joardam dans l'île de Java, faire présent d'un casoar à Scellinger, capitaine de vaisseau hollandois, comme d'un oiseau rare. La raison en est, ce me semble, que les Indes orientales sont beaucoup plus peuplées que l'Afrique; et l'on sait qu'à mesure que l'homme se multiplie dans une contrée, il détruit ou fait fuir devant lui les animaux sauvages qui vont toujours cherchant des asyles plus paisibles, des terres moins habitées ou occupées par des peuples moins policés, et par conséquent moins destructeurs.

Il est remarquable que le Casoar, l'autruche et le touyou, les trois plus gros oiseaux que l'on connoisse, sont tous trois attachés au climat de la zône torride, qu'ils semblent s'être partagée entr'eux, et où ils se

maintiennent chacun dans leur terrein, sans se mêler ni se surmarcher; tous trois véritablement terrestres, incapables de voler, mais courant d'une très-grande vîtesse; tous trois avalent à peu près tout ce qu'on leur jette, grains, herbes, chairs, os, pierres, cailloux, fer, glaçons; tous trois ont le cou plus ou moins long, les pieds hauts et très-forts, moins de doigts que la plupart des oiseaux, et l'autruche encore moins que les deux autres; tous trois n'ont de plumes que d'une seule sorte, différentes des plumes des autres oiseaux, et différentes dans chacune de ces trois espèces; tous trois n'en ont point du tout sur la tête et le haut du cou, manquent de queue proprement dite, et n'ont que des ailes imparfaites, garnies de quelques tuyaux sans aucunes barbes, comme nous avons remarqué que les quadrupèdes des pays chauds avoient moins de poil que ceux des régions du nord; tous trois, en un mot, paroissent être la production naturelle et propre de la zône torride; mais malgré tant de rapports, ces trois espèces sont différenciées par des caractères trop frappans, pour qu'on puisse les confondre : l'autruche se distingue du Casoar et du touyou par sa grandeur, par ses pieds de chameau et par la nature de ses plumes; elle diffère du Casoar, en particulier, par la nudité de ses cuisses et de ses flancs, par la longueur et la capacité de ses intestins; et le Casoar diffère du touyou et de l'autruche par ses cuisses couvertes de plumes, presque jusqu'au tarse, par les barbillons rouges qui lui tombent sur le cou et par le casque qu'il a sur la tête.

DU DRONTE.

PAR MONTBEILLARD.

On regarde communément la légéreté comme un attribut propre aux Oiseaux; mais si l'on vouloit en faire le caractère essentiel de cette classe, le Dronte n'auroit aucun titre pour y être admis; car loin d'annoncer la légéreté par ses proportions ou par ses mouvemens, il paroît fait exprès pour nous donner l'idée du plus lourd des êtres organisés; représentez-vous un corps massif et presque cubique, à peine soutenu sur deux piliers très-gros et très-courts, surmonté d'une tête si extraordinaire, qu'on la prendroit pour la fantaisie d'un peintre de grotesques; cette tête portée sur un cou renforcé et goîtreux, consiste presque toute entière dans un bec énorme, où sont deux gros yeux noirs entourés d'un cercle blanc et dont l'ouverture des mandibules se prolonge bien au-delà des yeux, et presque jusqu'aux oreilles: ces deux mandibules concaves dans le milieu de leur longueur, renflées par les deux bouts, et recourbées à la pointe en sens contraire, ressemblent à deux cuillers pointues, qui s'appliquent l'une à l'autre la convexité en dehors: de tout cela il résulte une physionomie stupide et vorace, et qui, pour comble de difformité, est accompagnée d'un bord de plumes, lequel suivant le contour de la base du bec, s'avance en pointe sur le front, puis s'arrondit autour de la face en manière de capuchon, d'où lui est venu le nom de cygne encapuchonné.

La grosseur qui, dans les animaux, suppose la force, ne produit ici que la pesanteur: l'autruche, le touyou,

le casoar ne sont pas plus en état de voler que le Dronte, mais du moins ils sont très-vîtes à la course; au lieu que le Dronte paroît accablé de son propre poids, et avoir à peine la force de se traîner : c'est dans les Oiseaux ce que le paresseux est dans les quadrupèdes; on diroit qu'il est composé d'une matière brute, inactive, où les molécules vivantes ont été trop épargnées; il a des ailes, mais ces ailes sont trop courtes et trop foibles pour l'élever dans les airs; il a une queue, mais cette queue est disproportionnée et hors de sa place; on le prendroit pour une tortue qui se seroit affublée de la dépouille d'un oiseau; et la Nature, en lui accordant ces ornemens inutiles, semble avoir voulu ajouter l'embarras à la pesanteur, la gaucherie des mouvemens à l'inertie de la masse, et rendre sa lourde épaisseur encore plus choquante, en faisant souvenir qu'il est un oiseau.

Les premiers Hollandois qui le virent dans l'île Maurice, aujourd'hui l'île de France, l'appelèrent *walgh-vogel*, oiseau de dégoût, autant à cause de sa figure rebutante que du mauvais goût de sa chair, les plumes du Dronte sont en général fort douces; le gris est leur couleur dominante, mais plus foncé sur toute la partie supérieure des jambes, et plus clair sur l'estomac, le ventre et tout le dessous du corps; les pieds, les doigts sont jaunes, et les ongles noirs. Le Dronte paroît propre et particulier aux îles de France et de Bourbon, et probablement aux terres de ce continent qui en sont le moins éloignées; mais je ne sache pas qu'aucun voyageur ait dit l'avoir vu ailleurs que dans ces deux îles.

DU SOLITAIRE ET DE L'OISEAU DE NAZARE.

PAR MONTBEILLARD.

Ces deux oiseaux ont beaucoup de rapports avec le dronte; mais ils en diffèrent aussi en plusieurs points.

Le Solitaire de l'île Rodrigue est un très-gros oiseau, puisqu'il y a des mâles qui pèsent jusqu'à quarante-cinq livres. Le plumage de ceux-ci est ordinairement mêlé de gris et de brun; mais dans les femelles, c'est tantôt le brun et tantôt le jaune-blond qui domine.

Les femelles ont au-dessus du bec comme un bandeau de veuve; leurs plumes se renflent des deux côtés de la poitrine en deux touffes blanches qui représentent imparfaitement le sein d'une femme; les plumes des cuisses s'arrondissent par le bout en forme de coquilles, ce qui fait un fort bon effet; et comme si ces femelles sentoient leurs avantages, elles ont grand soin d'arranger leur plumage, de le polir avec le bec et de l'ajuster presque continuellement, en sorte qu'une plume ne passe pas l'autre.

Cet oiseau a quelque rapport avec le dindon; il en auroit les pieds et le bec si ses pieds n'étoient pas plus élevés et son bec plus crochu; il a aussi le cou plus long proportionnellement, l'œil noir et vif, la tête sans crête ni huppe et presque point de queue; son derrière qui est arrondi à peu près comme la croupe d'un cheval, est revêtu de ces plumes qu'on appelle couvertures.

Le Solitaire ne peut se servir de ses ailes pour voler,

mais elles ne lui sont pas inutiles à d'autres égards : l'os de l'aileron renflé à son extrémité lui sert à deux usages; premièrement pour se défendre, comme il fait aussi avec le bec; en second lieu pour faire une espèce de battement ou de moulinet, en pirouettant vingt ou trente fois du même côté dans l'espace de quatre à cinq minutes; c'est ainsi, dit-on, que le mâle rappelle sa compagne avec un bruit qui a du rapport à celui d'une cresserelle et s'entend de deux cents pas.

On voit rarement ces oiseaux en troupes, quoique l'espèce soit assez nombreuse; quelques-uns disent même qu'on n'en voit guère deux ensemble.

Ils cherchent les lieux écartés pour faire leur ponte; ils construisent leur nid de feuilles de palmiers amoncelées à la hauteur d'un pied et demi; la femelle pond dans ce nid un œuf beaucoup plus gros qu'un œuf d'oie, et le mâle partage avec elle la fonction de couver.

Pendant tout le temps de l'incubation et même celui de l'éducation, ils ne souffrent aucun oiseau de leur espèce à plus de deux cents pas à la ronde; et l'on prétend avoir remarqué que c'est le mâle qui chasse les mâles, et la femelle qui chasse les femelles; remarque difficile à faire sur un oiseau qui passe sa vie dans les lieux les plus sauvages et les plus écartés.

L'œuf, car il paroît que ces oiseaux n'en pondent qu'un ou plutôt n'en couvent qu'un à la fois; l'œuf, dis-je, ne vient à éclore qu'au bout de sept semaines, et le petit n'est en état de pourvoir à ses besoins que plusieurs mois après : pendant tout ce temps, le père et la mère en ont soin, et cette seule circonstance doit lui procurer un instinct plus perfectionné que celui de

l'autruche, laquelle peut en naissant subsister par elle-même, et qui n'ayant jamais besoin du secours de ses père et mère, vit isolée, sans aucune habitude intime avec eux, et se prive ainsi des avantages de leur société qui, comme je l'ai dit ailleurs, est la première éducation des animaux et celle qui développe le plus leurs qualités naturelles; aussi l'autruche passe-t-elle pour le plus stupide des oiseaux.

Lorsque l'éducation du jeune Solitaire est finie, le père et la mère demeurent toujours unis et fidèles l'un à l'autre, quoiqu'ils aillent quelquefois se mêler parmi d'autres oiseaux de leur espèce : les soins qu'ils ont donnés en commun au fruit de leur union, semblent en avoir resserré les liens, et lorsque la saison les y invite, ils recommencent une nouvelle ponte.

Le seul nom de solitaire indique un naturel sauvage; et comment ne le seroit-il pas ? comment un oiseau qui compose lui seul toute la couvée, et qui par conséquent passe les premiers temps de sa vie sans aucune société avec d'autres oiseaux de son âge, et n'ayant qu'un commerce de nécessité avec ses père et mère, sauvages eux-mêmes, ne seroit-il pas maintenu par l'exemple et par l'habitude ? On sait combien les habitudes premières ont d'influence sur les premières inclinations qui forment le naturel; et il est à présumer que toute espèce où la femelle ne couvera qu'un œuf à la fois, sera sauvage comme notre Solitaire; cependant il paroît encore plus timide que sauvage, car il se laisse approcher, et s'approche même assez familièrement, sur-tout lorsqu'on ne court pas après lui, et qu'il n'a pas encore beaucoup d'expérience; mais il

est impossible de l'apprivoiser. On l'attrape difficilement dans les bois où il peut échapper aux chasseurs par la ruse et par son adresse à se cacher; mais comme il ne court pas fort vîte, on le prend aisément dans les plaines et dans les lieux ouverts; quand on l'a arrêté, il laisse tomber des larmes sans jeter aucun cri, et refuse opiniâtrément toute nourriture. Le temps de lui donner la chasse, est depuis le mois de mars au mois de septembre, qui est l'hiver des contrées qu'il habite, et le temps où il est le plus gras; la chair des jeunes sur-tout, est d'un goût excellent.

L'oiseau du Nazareth, appelé sans doute ainsi par corruption, pour avoir été trouvé dans l'île Nazare, à 17 degrés de latitude de sud, est un très-gros oiseau, et plus gros qu'un cygne; au lieu de plumes, il a tout le corps couvert d'un duvet noir, des plumes noires aux ailes et frisées sur le croupion, qui lui tiennent lieu de queue; les pieds hauts et couverts d'écailles; le cri de l'oison et la chair médiocrement bonne. La femelle ne pond qu'un œuf, et cet œuf est blanc et gros comme un pain d'un sou. On trouve ordinairement à côté une pierre blanche de la grosseur d'un œuf de poule; et peut-être cette pierre fait-elle ici le même effet que ces œufs de craie blanche, que les fermières ont coutume de mettre dans le nid où elles veulent faire pondre leurs poules. Celle de Nazare pond à terre dans les forêts, sur de petits tas d'herbes et de feuilles qu'elle a formés.

DE L'OUTARDE (1).

PAR MONTBEILLARD.

La première chose que l'on doit se proposer lorsqu'on entreprend d'éclaircir l'histoire d'un animal, c'est de démêler les différens noms qui lui ont été donnés dans tous les temps, et de distinguer autant qu'il est possible les espèces différentes auxquelles les mêmes noms ont été appliqués; c'est le seul moyen de tirer parti des connoissances des anciens et de les lier utilement aux découvertes des modernes, et par conséquent de faire de véritables progrès en Histoire Naturelle. En effet, comment, je ne dis pas un seul homme, mais une génération entière, mais plusieurs générations de suite pourroient-elles faire complétement l'histoire d'un seul animal ? presque tous les animaux craignent l'homme et le fuient; le caractère de supériorité que la main du Très-Haut a gravé sur son front, leur inspire plus de frayeur que de respect; ils ne soutiennent point ses regards, ils se défient de ses embûches, ils redoutent ses armes; ceux même qui pourroient se défendre par la force, ou résister par leur masse, se retirent dans des déserts que nous ne daignons pas leur disputer, ou se retranchent dans des forêts impénétrables : les petits, sûrs de nous échapper par leur petitesse, et rendus plus hardis par leur foiblesse même, vivent chez nous malgré nous, se nourrissent à nos dépens, quelquefois même de notre

(1) Lat. *Avis tarda*; it. *Starda*; all. *Trapp*.

propre subsistance, sans nous être mieux connus; et parmi le grand nombre de classes intermédiaires, renfermées entre ces deux classes extrêmes, les uns se creusent des retraites souterraines, les autres s'enfoncent dans la profondeur des eaux, d'autres se perdent dans le vague des airs, et tous disparoissent devant le tyran de la Nature : comment donc pourrions-nous, dans un court espace de temps, voir tous les animaux dans toutes les situations où il faut les avoir vus pour connoître à fond leur naturel, leurs mœurs, leur instinct, en un mot, les principaux faits de leur histoire? On a beau rassembler à grands frais des suites nombreuses de ces animaux, conserver avec soin leur dépouille extérieure, y joindre leurs squelettes artistement montés, donner à chaque individu son attitude propre et son air naturel, tout cela ne représente que la Nature morte, inanimée, superficielle; et si quelque souverain avoit conçu l'idée vraiment grande de concourir à l'avancement de cette belle partie de la science, en formant de vastes ménageries, et réunissant sous les yeux des observateurs un grand nombre d'espèces vivantes, on y prendroit encore des idées imparfaites de la Nature; la plupart des animaux, intimidés par la présence de l'homme, importunés par ses observations, tourmentés d'ailleurs par l'inquiétude inséparable de la captivité, ne montreroient que des mœurs altérées, contraintes et peu dignes des regards d'un philosophe, pour qui la Nature libre, indépendante, et si l'on veut sauvage, est la seule belle Nature.

Il faut donc, pour connoître les animaux avec quel-

que exactitude, les observer dans l'état de sauvages, les suivre jusque dans les retraites qu'ils se sont choisies eux-mêmes, jusque dans ces antres profonds, et sur ces rochers escarpés où ils vivent en pleine liberté; il faut même, en les étudiant, faire en sorte de n'en être point aperçus : car ici l'œil de l'observateur, s'il n'est en quelque façon invisible, agit sur le sujet observé, et l'altère réellement; mais comme il est fort peu d'animaux, sur-tout parmi ceux qui sont ailés, qu'il soit facile d'étudier ainsi, et que les occasions de les voir agir d'après leur naturel véritable, et montrer leurs mœurs franches et pures de toute contrainte, ne se présentent que de loin en loin, il s'ensuit qu'il faut des siècles et beaucoup de hasards heureux pour amasser tous les faits nécessaires, et une grande attention pour éviter la confusion des noms qui de toute nécessité entraîneroit celle des choses; sans ces précautions, l'ignorance la plus absolue seroit préférable à une prétendue science, qui ne seroit au fond qu'un tissu d'incertitudes et d'erreurs; l'Outarde nous en offre un exemple frappant. Les Grecs lui avoient donné le nom d'*otis;* Aristote en parle en trois endroits sous ce nom, et tout ce qu'il en dit convient exactement à notre Outarde; mais les Latins, trompés apparemment par la ressemblance des mots, l'ont confondue avec l'*otus*, qui est un oiseau de nuit. Pline ayant dit, avec raison, que l'oiseau appelé *otis* par les Grecs, se nommoit *avis tarda* en Espagne, ce qui convient à l'Outarde, ajoute que la chair en est mauvaise, ce qui convient à l'*otus*, selon Aristote et la vérité, mais nullement à l'Outarde; et cette méprise est d'autant plus facile

à supposer, que Pline, dans le chapitre suivant, confond évidemment l'*otis* avec l'*otus*, c'est-à-dire, l'Outarde avec le hibou. Plusieurs auteurs sont tombés dans la même erreur.

Pour sentir combien cette observation préliminaire étoit importante, il ne faut que se représenter la bizarre et ridicule idée que se feroit de l'Outarde un commençant qui auroit recueilli sans choix et avec une confiance aveugle tout ce qui a été attribué par les auteurs à cet oiseau, ou plutôt aux différens noms par lesquels il l'auroit trouvé désigné dans leurs ouvrages; il seroit obligé d'en faire à la fois un oiseau de jour et de nuit, un oiseau de montagne et de vallée, un oiseau d'Europe et d'Amérique, un oiseau aquatique et terrestre, un oiseau granivore et carnassier, un oiseau très-gros et très-petit; en un mot un monstre et même un monstre impossible; ou s'il vouloit opter entre ces attributs contradictoires, ce ne pourroit être qu'en rectifiant la nomenclature.

Mais c'est assez nous arrêter sur le nom, il est temps de nous occuper de la chose. Gesner s'est félicité d'avoir fait le premier la remarque que l'Outarde pouvoit se rapporter au genre des gallinacés, et il est vrai qu'elle en a le bec et la pesanteur; mais elle en diffère par sa grosseur, par ses pieds à trois doigts, par la forme de la queue, par la nudité du bas de la jambe, par la grande ouverture des oreilles, par les barbes de plumes qui lui tombent sous le menton, au lieu de ces membranes charnues qu'ont les gallinacés, sans parler des différences intérieures.

L'étendue du vol et la grosseur de cet oiseau va-

rient en différens sujets. Elle a été trouvée de sept pieds quatre pouces par Edwards, et la plus grande qu'il ait mesurée avoit trois pieds et demi de longueur du bout du bec au bout de la queue. Celles que j'ai mesurées n'avoient guère plus de trois pieds. Le poids varie aussi considérablement ; les uns l'ont trouvé de dix livres, et d'autres de vingt-sept et même de trente.

En général, l'Outarde se distingue de l'autruche, du touyou, du casoar et du dronte par ses ailes, qui, quoique peu proportionnées au poids de son corps, peuvent cependant l'élever et la soutenir quelque temps en l'air ; au lieu que celles des quatre autres oiseaux que j'ai nommés sont absolument inutiles pour le vol : elle se distingue de presque tous les autres par sa grosseur, ses pieds à trois doigts isolés et sans membranes, son bec de dindon, son duvet couleur de rose, et la nudité du bas de la jambe ; non point par chacun de ces caractères, mais par la réunion de tous.

L'aile est composée de vingt-six pennes, selon Brisson, et de trente-deux ou trente-trois suivant Edwards, qui peut-être compte celles de l'aile bâtarde. Les pennes de la queue sont au nombre de vingt, et les deux du milieu sont différentes de toutes les autres.

On a observé que quelques plumes de l'Outarde ont du duvet non-seulement à leur base, mais encore à leur extrémité ; en sorte que la partie moyenne de la plume qui est composée de barbes fermes et accrochées les unes aux autres, se trouve entre deux parties où il n'y a que du duvet. Mais ce qui est très-

remarquable, c'est que le duvet de la base de toutes les plumes, à l'exception des pennes du bout de l'aile, est d'un rouge vif approchant du couleur de rose, ce qui est un caractère commun à la grande et à la petite Outarde. Le bout du tuyau est aussi de la même couleur; le dessous du ventre est blanc dans cet oiseau ainsi que le dessous des ailes.

L'Outarde est un oiseau granivore; elle vit d'herbes, de grains, de toutes sortes de semences, et de ces gros vers de terre que pendant l'été l'on voit fourmiller sur les dunes tous les matins avant le lever du soleil; dans le fort de l'hiver et par les temps de neige, elle mange l'écorce des arbres; en tout temps elle avale de petites pierres, même des pièces de métal comme l'autruche, et quelquefois en plus grande quantité. Willulghby a trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, au temps de la moisson, trois ou quatre grains d'orge, avec une grande quantité de graine de ciguë; ce qui indique un appétit de préférence pour cette graine, et par conséquent le meilleur appât pour l'attirer dans les piéges.

Dans la saison des amours, le mâle va piaffant autour de la femelle, et fait une espèce de roue avec sa queue.

Les œufs ne sont que de la grosseur de ceux d'une oie; ils sont d'un brun-olivâtre pâle, marqués de petites taches plus foncées, en quoi leur couleur a une analogie évidente avec celle du plumage.

Cet oiseau ne construit point de nid, mais il creuse seulement un trou en grattant la terre, et y dépose ses deux œufs qu'il couve pendant trente jours, comme font

font tous les gros oiseaux selon Aristote. Lorsque cette mère inquiète se défie des chasseurs, et qu'elle craint qu'on en veuille à ses œufs, elle les prend sous ses ailes (on ne dit pas comment) et les transporte en lieu sûr. Elle s'établit ordinairement dans les blés qui approchent de la maturité, pour y faire sa ponte, suivant en cela l'instinct commun à tous les animaux, de mettre leurs petits à portée de trouver en naissant une nourriture convenable. Klein prétend qu'elle préfère les avoines comme plus basses, en sorte qu'étant posée sur ses œufs, sa tête domine sur la campagne, et qu'elle puisse avoir l'œil sur ce qui se passe autour d'elle; mais ce fait avancé par Klein, ne s'accorde ni avec le sentiment général des Naturalistes, ni avec le naturel de l'Outarde qui, sauvage et défiante comme elle l'est, doit chercher sa sûreté plutôt en se cachant dans les grands blés, qu'en se tenant à portée de voir les chasseurs de loin, au risque d'en être elle-même aperçue.

Elle quitte quelquefois ses œufs pour aller chercher sa nourriture; mais si pendant ces courtes absences quelqu'un les touche ou les frappe seulement de son haleine, on prétend qu'elle s'en aperçoit à son retour et qu'elle les abandonne.

L'Outarde quoique fort grosse, est un animal très-craintif, et qui paroît n'avoir ni le sentiment de sa propre force, ni l'instinct de l'employer; elles s'assemblent quelquefois par troupes de cinquante ou soixante, et ne sont pas plus rassurées par leur nombre que par leur force et leur grandeur; la moindre apparence de danger ou plutôt la moindre nouveauté les effraie, et elles ne pourvoient guère à leur conservation que par la

fuite; elles craignent sur-tout les chiens, et cela doit être, puisqu'on se sert communément des chiens pour leur donner la chasse; mais elles doivent craindre aussi le renard, la fouine et tout autre animal si petit qu'il soit, qui sera assez hardi pour les attaquer; à plus forte raison les animaux féroces et même les oiseaux de proie contre lesquels elles oseroient bien moins se défendre: leur pusillanimité est telle que pour peu qu'on les blesse, elles meurent plutôt de la peur que de leurs blessures. Klein prétend néanmoins qu'elles se mettent quelquefois en colère, et qu'alors on voit s'enfler une peau lâche qu'elles ont sous le cou. Si l'on en croit les anciens, l'Outarde n'a pas moins d'amitié pour le cheval qu'elle a d'antipathie pour le chien; dès qu'elle aperçoit celui-là, elle qui craint tout vole à sa rencontre et se met presque sous ses pieds. En supposant bien constatée cette singulière sympathie entre des animaux si différens, on pourroit ce me semble en rendre raison en disant que l'Outarde trouve dans la fiente du cheval des grains qui ne sont qu'à demi digérés, et lui font une ressource dans la disette.

Lorsqu'elle est chassée elle court fort vîte, en battant des ailes, et va quelquefois plusieurs milles de suite et sans s'arrêter; mais comme elle ne prend son vol que difficilement et lorsqu'elle est aidée ou si l'on veut portée par un vent favorable, et que d'ailleurs elle ne se perche ni ne peut se percher sur les arbres, soit à cause de sa pesanteur, soit faute de doigt postérieur dont elle puisse saisir la branche et s'y soutenir, on peut croire sur le témoignage des anciens et des modernes, que les lévriers et les chiens courans la peu-

vent forcer : on la chasse aussi avec l'oiseau de proie, on lui tend des filets, et on l'attire où l'on veut en faisant paroître un cheval à propos, ou seulement en s'affublant de la peau d'un de ces animaux. Il n'est point de piége si grossier qu'il soit, qui ne doive réussir, s'il est vrai, comme le dit Elien, que dans le royaume de Pont les renards viennent à bout de les attirer à eux en se couchant contre terre et relevant leur queue à laquelle ils donnent autant qu'ils peuvent l'apparence et les mouvemens du cou d'un oiseau. Les outardes qui prennent cet objet pour un oiseau de leur espèce, s'approchent sans défiance et deviennent la proie de l'animal rusé; mais cela suppose bien de la subtilité dans le renard, bien de la stupidité dans l'outarde et peut-être encore plus de crédulité dans l'écrivain.

J'ai dit que ces oiseaux alloient quelquefois par troupes nombreuses; cela arrive sur-tout en automne dans les plaines de la Grande-Bretagne; ils se répandent alors dans les terres semées de turnipes, et y font de très-grands dégâts. En France, on les voit passer régulièrement au printemps et en automne, mais par plus petites troupes, et elles ne se posent guère que sur les lieux les plus élevés. C'est un très-bon gibier; la chair des jeunes un peu gardée, est sur-tout excellente. On se sert des pennes de cet oiseau comme on fait de celles d'oie et de cygne, pour écrire, et les pêcheurs les recherchent pour les attacher à leurs hameçons, parce qu'ils croient que les petites taches noires dont elles sont émaillées paroissent autant de petites mouches aux poissons qu'elles attirent par cette fausse apparence.

DE LA PETITE OUTARDE,

VULGAIREMENT LA CANEPETIÈRE.

PAR MONTBEILLARD.

Cet oiseau ne diffère de l'outarde que parce qu'il est beaucoup plus petit et par quelques variétés dans le plumage ; c'est même une véritable outarde, mais construite sur une plus petite échelle. Sa longueur prise du bout du bec au bout des ongles, est de dix-huit pouces, c'est-à-dire plus d'une fois moindre que la même dimension prise dans la grande outarde. Cette seule mesure donne toutes les autres, et il n'en faut pas conclure avec Ray, que la petite outarde soit à la grande comme un est à deux, mais comme un est à huit, puisque les volumes des corps semblables sont entre eux comme les cubes de celles de leurs dimensions simples qui se correspondent. Sa grosseur est à peu près celle d'un faisan ; elle a comme la grande outarde trois doigts seulement à chaque pied, le bas de la jambe sans plumes ; le bec des gallinacés et un duvet couleur de rose sous toutes les plumes du corps ; mais elle a deux pennes de moins à la queue et une penne de plus à chaque aile ; Klein remarque que le plumage du mâle est moins beau que celui de la femelle, contre ce qui se voit le plus souvent dans les Oiseaux ; à ces différences près, qui sont légères, on retrouve dans la petite espèce tous les attributs extérieurs de la grande, et même presque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes ; il semble que la petite soit éclose d'un œuf de la grande,

dont le germe auroit eu une moindre force de développement.

Selon Salerne, ces oiseaux ont un cri particulier d'amour, qui commence au mois de mai : ce cri est *brout* ou *prout* ; ils le répètent sur-tout la nuit, et on l'entend de fort loin ; alors les mâles se battent entr'eux avec acharnement, et tâchent de se rendre maîtres chacun d'un certain district ; un seul suffit à plusieurs femelles, et la place du rendez-vous d'amour, est battue comme l'aire d'une grange.

La femelle pond au mois de juin, trois, quatre et jusqu'à cinq œufs fort beaux, d'un vert luisant ; lorsque ses petits sont éclos, elle les mène comme la poule mène les siens. Ils ne commencent à voler que vers le milieu du mois d'août ; et quand ils entendent du bruit, ils se tapissent contre terre et se laisseroient plutôt écraser, que de remuer de la place.

On prend les mâles au piége, en les attirant avec une femelle empaillée, dont on imite le cri ; on les chasse aussi avec l'oiseau de proie ; mais ces oiseaux sont naturellement rusés et soupçonneux. Lorsqu'ils craignent quelque danger, ils partent et font un vol de deux ou trois cents pas très-roide et fort près de terre ; puis lorsqu'ils sont posés, ils courent si vîte, qu'à peine un homme les pourroit atteindre.

Ils se nourrissent, suivant Belon, comme ceux de la grande espèce d'herbes et de graines et outre cela de fourmis, de scarabées et de petites mouches.

Il paroît que la France est le seul climat propre de cet oiseau. Sa chair est noire et d'un goût exquis.

DE L'AGAMI.

PAR BUFFON.

L'AGAMI paroît avoir quelques rapports avec les oiseaux d'eau, par la forme de ses pieds et par leur couleur verdâtre. Mais il en diffère par tout le reste de sa nature, puisqu'il habite les montagnes sèches et les forêts sur les hauteurs, qu'on ne le voit jamais dans les marécages ni sur le bord des eaux, mais qu'il vit dans les bois comme la perdrix et les faisans. Cependant ce n'est point un faisan; il diffère de ce genre, non-seulement par les pieds et les jambes, mais encore par les doigts et les ongles, qui sont beaucoup plus courts.

L'Agami a vingt-deux pouces de longueur, le bec qui ressemble parfaitement à celui des gallinacés, a vingt-deux lignes, la queue est très-courte; les pieds ont cinq pouces de hauteur et sont revêtus de petites écailles, comme dans les autres gallinacés. La partie antérieure du bas du cou, ainsi que la poitrine, sont couvertes d'une belle plaque de près de quatre pouces d'étendue, dont les couleurs éclatantes varient entre le vert et le vert-doré, le bleu et le violet. Le dessous du corps, les ailes et la queue, sont noirs, ainsi que la partie supérieure du dos et celle du cou qui y est contiguë.

Pallas et Wosmaër, ont très-bien observé la faculté singulière qu'a cet oiseau, de faire entendre un son sourd et profond, qu'on croyoit sortir de l'anus. Ils ont reconnu que c'étoit une erreur; la formation du

son singulier que rend cet oiseau, peut en effet provenir de la plus grande étendue de son poumon, et des cloisons membraneuses qui le traversent; cependant on doit observer que c'est par un faux préjugé qu'on est porté à croire que tous les sons qu'un animal fait entendre, passent par la gorge ou par l'extrémité opposée; car quoique le son en général ait besoin de l'air pour véhicule, cependant on entend tous les jours, dans le grouillement des intestins, des sons qui ne passent ni par la bouche ni par l'anus, et qui sont cependant très-sensibles à l'oreille.

D'ailleurs ce son sourd que l'Agami fait entendre, ne lui est pas particulier; le hocco rend souvent un son de même nature, et qui même est plus articulé quo celui de l'Agami; il prononce son nom, et le fait entendre par syllabes, *co, hocco, co, co, co*, d'un ton grave, profond, et bien plus fort que celui de l'Agami. Il n'ouvre pas le bec, en sorte qu'on peut les comparer parfaitement à cet égard : et comme dans leur conformation intérieure, il n'y a rien d'assez sensiblement différent de celle des autres oiseaux, nous croyons qu'on ne doit regarder ce son que comme une habitude naturelle, commune à un grand nombre d'oiseaux, mais seulement plus sensible dans l'Agami et le hocco. Le son grave que font entendre les coqs d'Inde avant leur cri, le roucoulement des pigeons qui s'exécute sans qu'ils ouvrent le bec, sont des sons de même nature; seulement ils se produisent dans une partie plus voisine de la gorge : l'on voit celle du pigeon s'enfler et se distendre; au lieu que le son du hocco, et sur-tout celui de l'Agami, sont produits dans une partie plus

basse, si éloignée de la gorge, qu'on est tenté de rapporter leur issue à l'ouverture opposée, par le préjugé dont je viens de parler; tandis que ces sons intérieurs, semblables aux autres sons qui se forment au dedans du corps des animaux, et sur-tout dans le grouillement des intestins, n'ont point d'autre issue que la perméabilité des chairs et de la peau, qui laisse passer le son au dehors du corps. Ces sons doivent moins étonner dans les Oiseaux que dans les animaux quadrupèdes; car les Oiseaux ont plus de facilité de produire ces sons sourds, parce qu'ils ont des poumons et des réservoirs d'air bien plus grands à proportion que les autres animaux; et comme le corps entier des Oiseaux est plus perméable à l'air, ces sons peuvent aussi sortir et se faire entendre d'une manière plus sensible; en sorte que cette faculté, au lieu d'être particulière à l'Agami, doit être regardée comme une propriété générale que les Oiseaux exercent plus ou moins, et qui n'a frappé dans l'Agami et le hocco, que par la profondeur du lieu où se produit ce son; au lieu qu'on n'y a point fait attention dans les coqs d'Inde, les pigeons, et dans d'autres où il se produit plus à l'extérieur, c'est-à-dire dans la poitrine ou dans le voisinage de la gorge.

Dans l'état de nature, l'Agami habite les grandes forêts des climats chauds de l'Amérique, et ne s'approche pas des endroits découverts, et encore moins des lieux habités. Il se tient en troupes assez nombreuses, et ne fréquente pas de préférence les marais, ni les bords des eaux, car il se trouve souvent sur les montagnes et autres terres élevées. Il marche et court plutôt qu'il ne vole, et sa course est aussi rapide que

son vol est pesant ; car il ne s'élève jamais que de quelques pieds, pour se reposer à une petite distance sur terre ou sur quelques branches peu élevées. Il se nourrit de fruits sauvages comme les hoccos, les marails et autres oiseaux gallinacés. Lorsqu'on le surprend, il fuit et court plus souvent qu'il ne vole, et il jette en même temps un cri aigu semblable à celui du dindon.

Ces oiseaux grattent la terre au pied des grands arbres, pour y creuser la place du dépôt de leurs œufs, car ils ne ramassent rien pour le garnir et ne font point de nid. Ils pondent des œufs en grand nombre, de dix jusqu'à seize, et ce nombre est proportionné, comme dans tous les oiseaux, à l'âge de la femelle: ces œufs sont presque sphériques, plus gros que ceux de nos poules, et peints d'une couleur de vert-clair. Les jeunes agamis conservent leur duvet, ou plutôt leurs premières plumes effilées, bien plus longtemps que nos poussins ou nos perdreaux : on en trouve qui les ont longues de près de deux pouces, en sorte qu'on les prendroit pour des animaux couverts de poil ou de soie jusqu'à cet âge, et ce duvet ou ces soies sont très-serrées, très-fournies et très-douces au toucher; les vraies plumes ne viennent que quand ils ont pris plus du quart de leur accroissement.

Non-seulement les Agamis s'apprivoisent très-aisément, mais ils s'attachent même à celui qui les soigne avec autant d'empressement et de fidélité que le chien: ils en donnent des marques les moins équivoques; car si l'on garde un Agami dans la maison, il vient au-devant de son maître, lui fait des caresses, le suit ou le précède, et lui témoigne la joie qu'il a de l'accompa-

gner ou de le revoir ; mais aussi, lorsqu'il prend quelqu'un en guignon, il le chasse à coups de bec dans les jambes, et le reconduit quelquefois fort loin, toujours avec les mêmes démonstrations d'humeur ou de colère qui souvent ne provient pas de mauvais traitemens ou d'offenses, et qu'on ne peut guère attribuer qu'au caprice de l'oiseau déterminé peut-être par la figure déplaisante, ou par l'odeur désagréable de certaines personnes. Il ne manque pas aussi d'obéir à la voix de son maître ; il vient même auprès de tous ceux qu'il ne hait pas dès qu'il est appelé. Il aime à recevoir des caresses, et présente sur-tout la tête et le cou pour les faire gratter ; et lorsqu'il est une fois accoutumé à ces complaisances, il en devient importun, et semble exiger qu'on les renouvelle à chaque instant. Il arrive aussi, sans être appelé, toutes les fois qu'on est à table, et il commence par chasser les chats et les chiens, et se rendre le maître de la chambre avant de demander à manger ; car il est si confiant et si courageux, qu'il ne fuit jamais ; et les chiens de taille ordinaire sont obligés de lui céder, souvent après un combat long, et dans lequel il sait éviter la dent du chien en s'élevant en l'air, et retombant ensuite sur son ennemi, auquel il cherche à crever les yeux, et qu'il meurtrit à coups de bec et d'ongles ; et lorsqu'une fois il s'est rendu vainqueur, il poursuit son ennemi avec un acharnement singulier, et finiroit par le faire périr si on ne les séparoit. Enfin il prend, dans le commerce de l'homme, presqu'autant d'instinct relatif que le chien, et l'on nous a même assuré qu'on pouvoit apprendre à l'Agami à garder et conduire un troupeau de mou-

tons. Il paroît encore qu'il est jaloux contre tous ceux qui peuvent partager les caresses de son maître; car souvent lorsqu'il vient autour de la table, il donne de violens coups de bec contre les jambes nues des nègres ou des autres domestiques quand ils approchent de la personne de son maître (1).

La chair de ces oiseaux, sur-tout celle des jeunes, n'est pas de mauvais goût, mais elle est sèche et ordinairement dure. On découpe, dans leurs dépouilles, la partie brillante de leur plumage; c'est cette plaque de couleur changeante et vive que l'on a soin de préparer pour faire des parures.

Il résulte de ce qui précède, que de tous les oiseaux l'Agami est celui qui a le plus d'instinct et le moins d'éloignement pour la société de l'homme; il paroît à cet égard être aussi supérieur aux autres oi-

(1) « Ce que Pistorius nous raconte, dit Wosmaër, de la reconnoissance de l'Agami, peut faire honte à bien des gens. Cet oiseau, dit-il, est reconnoissant quand on l'a apprivoisé, et distingue son maître ou bienfaiteur par-dessus tout autre. Je l'ai expérimenté moi-même, en ayant élevé un tout jeune. Lorsque le matin j'ouvrois sa cage, cette caressante bête me sautoit autour du corps, les deux ailes étendues, trompetant (c'est ainsi que plusieurs croient devoir exprimer ce son) du bec et du derrière, comme si de cette manière, il vouloit me souhaiter le bonjour; il ne me faisoit pas un accueil moins affectueux quand j'étois sorti et que je revenois au logis; à peine m'apercevoit-il de loin, qu'il couroit à moi, bien que je fusse même dans un bateau; et en mettant pied à terre, il me félicitoit de mon arrivée par les mêmes complimens, ce qu'il ne faisoit qu'à moi seul en particulier, et jamais à d'autres. »

seaux, que le chien l'est aux autres animaux; il a même l'avantage d'être le seul qui ait cet instinct social, cette connoissance, cet attachement bien décidé pour son maître; au lieu que dans les animaux quadrupèdes le chien, quoique le premier, n'est pas le seul qui soit susceptible de ces sentimens relatifs; et puisque l'on connoît ces qualités dans l'Agami, ne devroit-on pas tâcher de multiplier l'espèce; dès que ces animaux aiment la domesticité, pourquoi ne les pas élever, s'en servir et chercher à perfectionner encore leur instinct et leurs facultés? Rien ne démontre mieux la distance immense qui se trouve entre l'homme sauvage et l'homme policé que les conquêtes de celui-ci sur les animaux; il s'est aidé du chien, s'est servi du cheval, de l'âne, du bœuf, du chameau, de l'éléphant, du renne; il a réuni autour de lui les poules, les oies, les dindons les canards et logé les pigeons; le sauvage a tout négligé, ou plutôt n'a rien entrepris pour son utilité ni pour ses besoins, tant il est vrai que le sentiment du bien-être et même l'instinct de la conservation de soi-même tiennent plus à la société qu'à la Nature, plus aux idées morales qu'aux sensations physiques.

Nous n'avions pas besoin de ce nouvel exemple, pour démontrer l'insuffisance de toutes les méthodes, qui ne portant jamais que sur quelques caractères particuliers, se trouvent très-souvent en défaut lorsqu'on vient à les appliquer : car tout méthodiste rangera l'Agami dans la classe des oiseaux d'eau, et se trompera autant qu'il est possible de se tromper, puisqu'il ne fréquente pas les eaux, et qu'il vit dans les bois comme les perdrix et les faisans.

LES CORNEILLES
ET LES PICS.

DE LA CORBINE (1), DU FREUX ET DE LA CORNEILLE MANTELÉE.

PAR MONTBEILLARD.

Quoique cette corneille diffère à beaucoup d'égards du grand corbeau, sur-tout par la grosseur et par quelques-unes de ses habitudes naturelles, cependant il faut avouer que, d'un autre côté, elle a assez de rapports avec lui, tant de conformation et de couleur que d'instinct, pour justifier la dénomination de Corbine, qui est en usage dans plusieurs endroits, et que j'adopte par la raison qu'elle est en usage.

Ces Corbines passent l'été dans les grandes forêts, d'où elles ne sortent de temps en temps que pour chercher leur subsistance et celle de leur couvée. Le fonds principal de cette subsistance, au printemps, ce sont les œufs de perdrix dont elles sont très-friandes, et qu'elles savent même percer fort adroitement pour les porter à leurs petits sur la pointe de leur bec: comme elles en font une grande consommation, et qu'il ne leur faut qu'un moment pour détruire l'espérance d'une famille entière, on peut dire qu'elles ne sont pas les moins nuisibles des oiseaux de proie, quoiqu'elles

(1) It. *Cornice*, *cornacchia*; all. *Kräe*.

soient les moins sanguinaires. Heureusement il n'en reste pas un grand nombre pendant l'été; on en trouveroit difficilement plus de deux douzaines de paires dans une forêt de cinq ou six lieues de tour aux environs de Paris.

En hiver elles vivent avec les mantelées, les frayonnes ou les Freux, et à peu près de la même manière : c'est alors que l'on voit autour des lieux habités des volées nombreuses, composées de toutes les espèces de Corneilles, se tenant presque toujours à terre pendant le jour, errant pêle-mêle avec nos troupeaux et nos bergers, voltigeant sur les pas de nos laboureurs et sautant quelquefois sur le dos des cochons et des brebis, avec une familiarité qui les feroit prendre pour des oiseaux domestiques et apprivoisés. La nuit elles se retirent dans les forêts sur de grands arbres qu'elles paroissent avoir adoptés et qui sont des espèces de rendez-vous, des points de ralliement où elles se rassemblent le soir de tous côtés, quelquefois de plus de trois lieues à la ronde, et d'où elles se dispersent tous les matins : mais ce genre de vie, qui est commun aux trois espèces de corneilles, ne réussit pas également à toutes ; car les Corbines et les mantelées deviennent prodigieusement grasses, au contraire des frayonnes qui sont presque toujours maigres, et ce n'est pas la seule différence qui se remarque entre ces espèces. Sur la fin de l'hiver, qui est le temps de leurs amours, tandis que les frayonnes vont nicher dans d'autres climats, les Corbines qui disparoissent en même temps de la plaine, s'éloignent beaucoup moins ; la plupart se réfugient dans les grandes

forêts qui sont à portée, et c'est alors qu'elles rompent la société générale pour former des unions plus intimes et plus douces; elles se séparent deux à deux, et semblent se partager le terrein, qui est toujours une forêt, de manière que chaque paire occupe son district d'environ un quart de lieue de diamètre, dont elle exclut toute autre paire, et d'où elle ne s'absente que pour aller à la provision. On assure que ces oiseaux restent constamment appariés toute leur vie; on prétend même que lorsque l'un des deux vient à mourir, le survivant lui demeure fidèle et passe le reste de ses jours dans une irréprochable viduité.

On reconnoît la femelle à son plumage, qui a moins de lustre et de reflets. Elle pond cinq ou six œufs, elle les couve environ trois semaines, et pendant qu'elle couve le mâle lui apporte à manger.

Lorsqu'une bus u une cresserelle vient à passer près du nid, le père et la mère se réunissent pour les attaquer, et ils se jettent sur elles avec tant de fureur qu'ils les tuent quelquefois en leur crevant la tête à coups de bec; ils se battent aussi avec les pies-grièches; mais celles-ci, quoique plus petites, sont si courageuses qu'elles viennent souvent à bout de les vaincre, de les chasser, et d'enlever toute la couvée.

La Corbine apprend à parler comme le corbeau, et comme lui elle est omnivore; insectes, vers, œufs d'oiseaux, voiries, poissons, grains, fruits, toute nourriture lui convient; elle sait aussi casser les noix en les laissant tomber d'une certaine hauteur: elle visite les lacets et les piéges, et fait son profit des oiseaux qu'elle y trouve engagés; elle attaque même

le petit gibier affoibli ou blessé ; mais par une juste alternative elle devient à son tour la proie d'un ennemi plus fort, tel que le milan ou le grand-duc.

Son poids est d'environ dix ou douze onces ; elle a douze pennes à la queue toutes égales, vingt à chaque aile, dont la première est la plus courte, et la quatrième la plus longue ; environ trois pieds de vol ; l'ouverture des narines ronde et recouverte par des espèces de soies dirigées en avant ; le doigt extérieur de chaque pied uni à celui du milieu jusqu'à la première articulation.

Comme cet oiseau est fort rusé, qu'il a l'odorat très-subtil, et qu'il vole ordinairement en grandes troupes, il se laisse difficilement approcher et ne donne guère dans les piéges des oiseleurs. On attrape cependant quelques corbines à la pipée, en imitant le cri de la chouette et tendant les gluaux sur les plus hautes branches, ou bien en les attirant à la portée du fusil ou même de la sarbacane, par le moyen d'un grand-duc ou de tel autre oiseau de nuit qu'on élève sur des juchoirs dans un lieu découvert. On les détruit en leur jetant des féves de marais dont elles sont très-friandes, et que l'on a eu la précaution de garnir en dedans d'aiguilles rouillées ; mais la façon la plus singulière de les prendre est celle-ci que je rapporte, parce qu'elle fait connoître le naturel de l'oiseau. Il faut avoir une corbine vivante; on l'attache solidement contre terre, les pieds en haut, par le moyen de deux crochets qui saisissent de chaque côté l'origine des ailes : dans cette situation pénible, elle ne cesse de s'agiter et de crier ; les autres corneilles ne manquent pas d'accourir de

toutes

toutes parts à sa voix, comme pour lui donner du secours; mais la prisonnière cherchant à s'accrocher à tout pour se tirer d'embarras, saisit avec le bec et les griffes qu'on lui a laissés libres, toutes celles qui s'approchent, et les livre ainsi à l'oiseleur. On les prend encore avec des cornets de papier appâtés de viande crue : lorsque la corneille introduit sa tête pour saisir l'appât qui est au fond, les bords du cornet qu'on a eu la précaution d'engluer, s'attachent aux plumes de son cou; elle en demeure coiffée; et ne pouvant se débarrasser de cet incommode bandeau qui lui couvre entièrement les yeux, elle prend l'essor et s'élève en l'air presque perpendiculairement (direction la plus avantageuse pour éviter les chocs), jusqu'à ce qu'ayant épuisé ses forces, elle retombe de lassitude, et toujours fort près de l'endroit d'où elle étoit partie. En général, quoique ces Corneilles n'aient le vol ni léger ni rapide, elles montent cependant à une très-grande hauteur; et lorsqu'une fois elles y sont parvenues, elles s'y soutiennent longtemps et tournent beaucoup.

Comme il y a des corbeaux blancs et des corbeaux variés, il y a aussi des corbines blanches et des corbines variées de noir et de blanc, lesquelles ont les mêmes mœurs, les mêmes inclinations que les noires.

Il est fort probable que les corneilles des Maldives, dont parle François Pyrard, ne sont pas d'une autre espèce que la corneille noire, puisque ce voyageur, qui les a vues de fort près, n'indique aucune différence; seulement elles sont plus familières et plus hardies que les nôtres; elles entrent dans les maisons pour prendre ce qui les accommode, et souvent la pré-

sence d'un homme ne leur en impose point. Un autre voyageur ajoute que ces corneilles des Indes se plaisent à faire dans une chambre, lorsqu'elles peuvent y pénétrer, toutes les malices qu'on attribue aux singes; elles dérangent les meubles, les déchirent à coups de bec et les renversent. Il paroît que quoiqu'il y en ait beaucoup en France, en Angleterre et dans une partie de l'Allemagne, elles sont moins répandues dans le nord de l'Europe.

Le Freux, ou la Frayonne, est d'une grosseur moyenne, entre le corbeau et la corbine, et il a la voix plus grave que les autres corneilles. Son caractère le plus frappant et le plus distinctif, c'est une peau nue, blanche, farineuse et quelquefois galeuse, qui environne la base de son bec, à la place des plumes noires et dirigées en avant, qui dans les autres espèces de corneilles s'étendent jusques sur l'ouverture des narines : il a aussi le bec moins gros, moins fort et comme râpé. Ces disparités si superficielles en apparence, en supposent de plus réelles et de plus considérables.

Le Freux n'a le bec ainsi râpé et sa base dégarnie de plumes, que parce que vivant principalement de grains, de petites racines et de vers, il a coutume d'enfoncer son bec fort avant dans la terre, pour chercher la nourriture qui lui convient, ce qui ne peut manquer à la longue de rendre le bec raboteux, et de détruire le germe des plumes de sa base, lesquelles sont exposées à un frottement continuel; cependant il ne faut pas croire que cette peau soit absolument nue; on y aperçoit souvent de petites plumes

isolées, preuve très-forte qu'elle n'étoit point chauve dans le principe, mais qu'elle l'est devenue par une cause étrangère; en un mot que c'est une espèce de difformité accidentelle qui s'est changée en un vice héréditaire par les lois connues de la génération.

L'appétit du Freux pour les grains, les vers et les insectes, est un appétit exclusif, car il ne touche point aux voiries ni à aucune chair : il a les amples intestins des granivores.

Ces oiseaux vont par troupes très-nombreuses, et si nombreuses que l'air en est quelquefois obscurci. On imagine tout le dommage que ces hordes de moissonneurs peuvent causer dans les terres nouvellement ensemencées ou dans les moissons qui approchent de la maturité; aussi dans plusieurs pays le gouvernement a-t-il pris des mesures pour les détruire. La Zoologie britannique réclame contre cette proscription et prétend qu'ils font plus de bien que de mal, en ce qu'ils consomment une grande quantité de ces larves de hannetons et d'autres scarabées qui rongent les racines des plantes utiles, et qui sont si redoutés des laboureurs et des jardiniers.

Non-seulement le Freux vole par troupes, mais il niche aussi pour ainsi dire en société avec ceux de son espèce, non sans faire grand bruit, car ce sont des oiseaux très-criards, et principalement quand ils ont des petits. On voit quelquefois dix ou douze de leurs nids sur le même chêne, et un grand nombre d'arbres ainsi garnis dans la même forêt, ou plutôt dans le même canton. Ils ne cherchent pas les lieux solitaires pour couver, ils semblent au contraire s'approcher, dans

cette circonstance, des endroits habités. Frisch assure que si dans le temps de la ponte on s'avance sous les arbres où ils sont ainsi établis, on est bientôt inondé de leur fiente.

Une chose qui pourra paroître singulière, quoiqu'assez conforme à ce qui se passe tous les jours entre des animaux d'autre espèce, c'est que lorqu'un couple apparié travaille à faire son nid, il faut que l'un des deux reste pour le garder, tandis que l'autre va chercher des matériaux convenables : sans cette précaution, et s'ils s'absentoient tous les deux à-la-fois, on prétend que leur nid seroit pillé et détruit dans un instant par les autres freux habitans du même arbre, chacun d'eux emportant dans son bec son brin d'herbe ou de mousse pour l'employer à la construction de son propre nid. Ces animaux commencent à nicher au mois de mars, du moins en Angleterre. Ils pondent quatre ou cinq œufs plus petits que ceux du corbeau, mais ayant des taches plus grandes, sur-tout au gros bout. On dit que le mâle et la femelle couvent tour à tour. En France, en Silésie, et en beaucoup d'autres contrées, ils sont des oiseaux de passage, à quelques exceptions près, et avec cette différence qu'en France ils annoncent l'hiver, au lieu qu'en Silésie ils sont les avant-coureurs de la belle saison.

On dit que les jeunes sont bons à manger, et que les vieux même ne sont pas mauvais, lorsqu'ils sont bien gras; mais il est fort rare que les vieux prennent de la graisse, et en cela ils diffèrent de la corbine et de la mantelée. Les gens de campagne ont moins de répugnance pour leur chair, sachant fort bien qu'ils ne

vivent pas de charogne comme la corneille et le corbeau.

La troisième Corneille se distingue aisément de la corbine et de la frayonne ou du freux, par les couleurs de son plumage; elle a la tête, la queue et les ailes d'un beau noir, avec des reflets bleuâtres, et ce noir tranche avec une espèce de scapulaire gris-blanc, qui s'étend par devant et par derrière, depuis les épaules jusqu'à l'extrémité du corps : c'est à cause de cette espèce de scapulaire ou de manteau, que les Italiens lui ont donné le nom de *Monacchia* (moinesse), et les François celui de Corneille mantelée.

Elle va par troupes nombreuses comme le freux, et elle est peut-être encore plus familière avec l'homme, s'approchant par préférence, sur-tout pendant l'hiver, des lieux habités, et vivant alors de ce qu'elle trouve dans les égouts et les fumiers.

Elle a encore cela de commun avec le freux, qu'elle change de demeure deux fois par an, et qu'elle peut être regardée comme un oiseau de passage; car nous la voyons chaque année arriver par très-grandes troupes sur la fin de l'automne, et repartir au commencement du printemps, dirigeant sa route au nord; mais nous ne savons pas précisément en quels lieux elle s'arrête.

La Corneille mantelée vit comme le freux, de vers, d'insectes et de grains; dans tout le reste elle ressemble beaucoup à la corbine ou corneille noire. C'est à peu-près la même taille, le même port, le même cri, le même son de voix, le même vol; elle a la queue et les ailes libres, le bec et les pieds, et presque tout ce que l'on connoît de ses parties intérieures conformés de

même dans les plus petits détails, ou si elle s'en éloigne en quelque chose, c'est pour se rapprocher de la nature du freux : elle va souvent avec lui; comme lui elle niche sur les arbres; elle pond quatre ou cinq œufs, mange ceux des petits oiseaux et quelquefois les petits oiseaux eux-mêmes.

Tant de rapports et de traits de ressemblance avec la corbine et avec le freux, me feroient soupçonner que la Corneille mantelée seroit une race métisse produite par le mélange de ces deux espèces; et en effet si elle étoit une simple variété de la corbine, d'où lui viendroit l'habitude de voler par troupes nombreuses et de changer de demeure deux fois l'année? ce que ne fit jamais la corbine, comme nous l'avons vu; et si elle étoit une simple variété du freux, d'où lui viendroient tant d'autres rapports qu'elle a avec la corbine? Au lieu que cette double ressemblance s'explique naturellement, en supposant que la Corneille mantelée est le produit du mélange de ces deux espèces qu'elle représente par sa nature mixte, et qui tient de l'une et de l'autre. Cette opinion pourroit paroître vraisemblable aux philosophes qui savent combien les analogies physiques sont d'un grand usage pour remonter à l'origine des êtres et renouer le fil des générations; mais on lui trouvera un nouveau degré de probabilité, si l'on considère que la Corneille mantelée est une race nouvelle qui ne fut ni connue ni nommée par les anciens, et qui par conséquent n'existoit pas encore de leur temps, puisque lorsqu'il s'agit d'une race aussi multipliée et aussi familière que celle-ci, il n'y a point de milieu entre n'être pas connu dans un pays et n'y

être point du tout : or si elle est nouvelle, il faut qu'elle ait été produite par le mélange de deux autres races; et quelles peuvent être ces deux races, sinon celles qui paroissent avoir plus de rapport, d'analogie, de ressemblance avec elle ?

Frisch dit que la Corneille mantelée a deux cris, l'un plus grave et que tout le monde connoît, l'autre plus aigu et qui a quelque rapport avec celui du coq. Il ajoute qu'elle est fort attachée à sa couvée, et que lorsqu'on coupe par le pied l'arbre où elle a fait son nid, elle se laisse tomber avec l'arbre, et s'expose à tout plutôt que d'abandonner sa géniture.

Linnæus semble lui appliquer ce que la Zoologie britannique dit du freux, qu'elle est utile par la consommation qu'elle fait des insectes destructeurs dont elle purge ainsi les pâturages; mais ne doit-on pas craindre qu'elle ne consomme elle-même plus de grains que n'auroient fait les insectes dont elle se nourrit ? et n'est-ce pas pour cette raison qu'en plusieurs pays d'Allemagne, on a mis sa tête à prix ?

On la prend dans les mêmes piéges que les autres corneilles; elle se trouve dans presque toutes les contrées de l'Europe, mais en différens temps. Sa chair a une odeur forte et n'est pas bonne à manger.

DU CRAVE OU CORACIAS (1).

PAR MONTBEILLARD.

Le Coracias est un oiseau d'une taille élégante ; son plumage est noir avec des reflets verts, bleus, pourpres, qui jouent admirablement sur ce fond obscur. Il se plaît sur le sommet des plus hautes montagnes, et descend rarement dans les plaines : quoiqu'il soit d'un naturel vif, inquiet, turbulent, il se prive à un certain point. Dans les commencemens, on le nourrit d'une espèce de pâtée faite avec du lait, du pain, des grains, et dans la suite il s'accommode de tous les mets qui se servent sur nos tables.

Aldrovande en a vu un à Bologne en Italie, qui avoit la singulière habitude de casser les carreaux de vitres de dehors en dedans, comme pour entrer dans les maisons par la fenêtre ; habitude qui tenoit sans doute au même instinct qui porte les corneilles, les pies et les choucas, à s'attacher aux pièces de métal et à tout ce qui est luisant ; car le Coracias est attiré, comme ces oiseaux, par ce qui brille, et comme eux, cherche à se l'approprier. On l'a vu même enlever du foyer de la cheminée des morceaux de bois tout allumés, et mettre ainsi le feu dans la maison ; en sorte que ce dangereux oiseau joint la qualité d'incendiaire à celle de voleur domestique ; mais on pourroit, ce me semble, tourner contre lui-même cette mauvaise habitude et la faire servir à sa propre destruction, en employant

(1) Lat. *Avis incendiaria* ; it. *Spelviero*.

les miroirs pour l'attirer dans les piéges, comme on les emploie pour attirer les alouettes.

Le Coracias a le cri aigre, quoiqu'assez sonore, et fort semblable à celui de la pie de mer : il le fait entendre presque continuellement. La femelle pond quatre ou cinq œufs tachetés de jaune sale ; elle établit son nid au haut des vieilles tours abandonnées et des rochers escarpés. On trouve ces oiseaux sur les montagnes de Suisse, d'Auvergne et des Alpes.

Au reste, ces oiseaux ne sont point attachés absolument et exclusivement au sommet des montagnes et des rochers, s'il est vrai, comme l'assure Hasselquist, qu'ils arrivent et se répandent en Égypte, vers le temps où le Nil débordé est prêt à rentrer dans son lit. En admettant ce fait, quoique contraire à tout ce que l'on sait d'ailleurs de la nature de ces oiseaux, il faut donc supposer qu'ils sont attirés en Égypte par une nourriture abondante, telle qu'en peut produire un terrein gras et fertile, au moment où sortant de dessous les eaux, il reçoit la puissante influence du soleil ; et en effet, les Craves se nourrissent d'insectes et de grains nouvellement semés et ramollis par le premier travail de la végétation.

Celui qui a été observé par les auteurs de la Zoologie britannique, et qui étoit un véritable coracias, pesoit treize onces, avoit environ deux pieds et demi de vol et les ongles noirs, forts et crochus.

DU CORACIAS HUPPÉ OU SONNEUR.

PAR MONTBEILLARD.

J'ADOPTE ce nom que quelques-uns ont donné à l'oiseau dont il s'agit dans cet article, à cause du rapport qu'ils ont trouvé entre son cri et le son de ces clochettes qu'on attache au cou du bétail.

Le Sonneur est un oiseau de passage de la grosseur d'une poule; son plumage est noir, avec des reflets d'un beau vert, et variés à peu près comme dans le crave ou coracias dont nous venons de parler: il a aussi comme lui le bec et les pieds rouges; mais son bec est encore plus long, plus menu, et fort propre à s'insinuer dans les fentes de rochers, dans les crevasses de la terre et dans les trous d'arbres et de murailles, pour y chercher les vers et les insectes dont il fait sa principale nourriture. On a trouvé dans son estomac des débris de grillons-taupes, vulgairement appelés courtillières. Il mange aussi des larves de hannetons, et se rend utile par la guerre qu'il fait à ces insectes destructeurs.

Les plumes qu'il a sur le sommet de la tête sont plus longues que les autres, et lui forment une espèce de huppe, pendante en arrière; mais cette huppe, qui ne commence à paroître que dans les oiseaux adultes, disparoît dans les vieux, et c'est de-là sans doute qu'ils ont été appelés, en certains endroits du nom de corbeaux chauves.

Les Sonneurs ont le vol très-élevé, et vont presque toujours par troupes; ils cherchent souvent leur nour-

riture dans les prés et dans les lieux marécageux, et ils nichent toujours au haut des vieilles tours abandonnées ou dans des fentes de rochers escarpés et inaccessibles, comme s'ils sentoient que leurs petits sont un mets délicat et recherché, et qu'ils voulussent les mettre hors de la portée des hommes; mais il se trouve toujours des hommes qui ont assez de courage ou de mépris d'eux mêmes pour exposer leur vie par l'appas du plus vil intérêt; et l'on en voit beaucoup dans la saison, qui, pour dénicher ces petits oiseaux, se hasardent à se laisser couler le long d'une corde, fixée au haut des rochers où sont les nids, et qui suspendus ainsi au-dessus des précipices, font la plus vaine et la plus périlleuse de toutes les récoltes.

Les femelles pondent deux ou trois œufs par couvée, et ceux qui cherchent leurs petits, laissent ordinairement un jeune oiseau dans chaque nid pour s'assurer de leur retour pour l'année suivante. Lorsqu'on enlève la couvée, les père et mère jettent un cri *ka-ka, kae-kae*; le reste du temps ils se font rarement entendre. Les jeunes se privent assez facilement, et d'autant plus facilement qu'on les a pris plus jeunes et avant qu'ils fussent en état de voler.

Ils arrivent dans le pays de Zurich, vers le commencement d'avril, en même temps que les cigognes.

Le Sonneur se trouve sur les Alpes et sur les hautes montagnes d'Italie, de Stirie, de Suisse et de Bavière.

DES CHOUCAS.

PAR MONTBEILLARD.

Ces oiseaux ont avec les corneilles plus de traits de conformité que de traits de dissemblance ; et comme ce sont des espèces fort voisines, il est bon d'en faire la comparaison, pour répandre plus de jour sur l'histoire des uns et des autres.

Je remarque d'abord un parallélisme assez singulier entre ces deux genres d'oiseaux ; car de même qu'il y a trois espèces principales de corneilles, une noire (la corbine), une cendrée (la mantelée), et une chauve (le freux ou la frayonne), je trouve aussi trois espèces ou races correspondantes de Choucas, un noir (le Choucas proprement dit), un cendré (le chouc), et enfin un Choucas chauve. La seule différence est que ce dernier est d'Amérique, et qu'il a peu de noir dans son plumage, au lieu que les trois espèces de corneilles appartiennent toutes à l'Europe, et sont toutes ou noires ou noirâtres.

En général, les Choucas sont plus petits que les corneilles, leur cri est plus aigre, plus perçant ; il a visiblement influé sur la plupart des noms qu'on leur a donnés en différentes langues ; mais ils n'ont pas pour une seule inflexion de voix, car on m'assure qu'on les entend quelquefois crier *tian, tian, tian*.

Ils vivent d'insectes, de grains, de fruits et même de chair, quoique très-rarement ; mais ils ne touchent point aux voiries, et ils n'ont point l'habitude de se tenir sur les côtes pour se rassasier de poissons morts et autres cadavres rejetés par la mer. En quoi ils res-

semblent plus aux freux et même à la mantelée qu'à la corbine ; mais ils se rapprochent de celle-ci par l'habitude qu'ils ont d'aller à la chasse aux œufs de perdrix et d'en détruire une grande quantité.

Ils volent en grandes troupes et forment, comme le freux, des espèces de peuplades, et même de plus nombreuses, composées d'une multitude de nids, placés et comme entassés, ou sur un grand arbre, ou dans un clocher, ou dans le comble d'un vieux château abandonné. Le mâle et la femelle une fois appariés, ils restent longtemps fidèles, attachés l'un à l'autre; et par une suite de cet attachement personnel, chaque fois que le retour de la belle saison donne aux êtres vivans le signal d'une génération nouvelle, on les voit se rechercher avec empressement et se parler sans cesse ; car alors le cri des animaux est un véritable langage, toujours bien parlé, toujours bien compris; on les voit se carresser de mille manières, joindre leurs becs comme pour se baiser, essayer toutes les façons de s'unir avant de se livrer à la dernière union, et se préparer à remplir le but de la Nature par tous les degrés du desir, par toutes les nuances de la tendresse. Ils ne manquent jamais à ces préliminaires, non pas même dans l'état de captivité : la femelle étant fecondée par le mâle, pond cinq ou six œufs marqués de quelques taches brunes sur un fond verdâtre, et lorsque ses petits sont éclos, elle les soigne, les nourrit, les élève avec une affection, que le mâle s'empresse de partager.

Les Choucas sont des oiseaux de passage ; mais il en reste toujours dans le pays pendant l'été.

DE LA PIE (1).

PAR MONTBEILLARD.

La Pie a tant de ressemblance à l'extérieur avec la corneille, que Linnæus les a réunies toutes deux dans le même genre, et que suivant Belon, pour faire une corneille d'une Pie, il ne faut que raccourcir la queue à celle-ci, et faire disparoître le blanc de son plumage. En effet, la Pie a le bec, les pieds, les yeux et la forme totale des corneilles et des choucas; elle a encore avec eux des rapports plus intimes dans l'instinct, les mœurs et les habitudes naturelles; elle est omnivore comme eux, vivant de toutes sortes de fruits, allant sur les charognes, faisant sa proie des œufs et des petits des oiseaux foibles, quelquefois même des père et mère, soit qu'elle les trouve engagés dans les piéges, soit qu'elle les attaque à force ouverte. On en a vu une se jeter sur un merle pour le dévorer; une autre enlever une écrevisse, qui la prévint en l'étranglant avec ses pinces.

On a tiré parti de son appétit pour la chair vivante, en la dressant à la chasse comme on y dresse les corbeaux. Elle passe ordinairement la belle saison appariée avec son mâle et occupée de la ponte et de ses suites. L'hiver elle vole par troupes, et s'approche d'autant plus des lieux habités, qu'elle y trouve plus de ressources pour vivre, et que la rigueur de la saison lui rend ces ressources plus nécessaires. Elle s'accoutume aisément à la vue de l'homme; elle devient bientôt familière dans la maison, et finit par se rendre la maîtresse :

---

(1) Lat. *Pica*; it. *Ragazza*; all. *Atzel*.

j'en connois une qui passe les jours et les nuits au milieu d'une troupe de chats et qui sait leur en imposer.

Elle jase à peu près comme la corneille, et apprend aussi à contrefaire la voix des autres animaux et la parole de l'homme. On en cite une qui imitoit parfaitement les cris du veau, du chevreau, de la brebis et même le flageolet du berger : une autre qui répétoit en entier une fanfare de trompettes (1). Willulghby en a vu plusieurs qui prononçoient des phrases entières. Margot est le nom qu'on a coutume de lui donner, parce que c'est celui qu'elle prononce le plus volontiers ou le plus facilement, et Pline assure que cet oiseau se plaît beaucoup à ce genre d'imitation; qu'il s'attache à bien articuler les mots qu'il a appris; qu'il cherche longtemps ceux qui lui ont échappé; qu'il fait éclater sa joie lorsqu'il les a retrouvés, et qu'il se laisse quelquefois mourir de dépit lorsque sa recherche est vaine, ou que sa langue se refuse à la prononciation de quelque mot nouveau.

La Pie a le plus souvent la langue noire comme le

---

(1) Plutarque raconte, qu'une pie qui se plaisoit à imiter d'elle-même la parole de l'homme, le cri des animaux et le son des instrumens, ayant un jour entendu une fanfare de trompètes, devint muette subitement, ce qui surprit fort ceux qui avoient coutume de l'entendre babiller sans cesse; mais ils furent bien plus surpris quelque temps après, lorsqu'elle rompit tout à coup le silence, non pour répéter sa leçon ordinaire, mais pour imiter le son des trompètes qu'elle avoit entendues, avec les mêmes tournures de chant, les mêmes modulations et dans le même mouvement. *Opusc.* de Plutarque. *Quels animaux sont les plus avisés?*

corbeau ; elle monte sur le dos des cochons et des brebis, comme font les choucas, et court après la vermine de ces animaux ; avec cette différence que le cochon reçoit ce service avec complaisance, au lieu que la brebis, sans doute plus sensible, paroît le redouter. Elle happe aussi fort adroitement les mouches et autres insectes ailés qui volent à sa portée.

Enfin on prend la Pie dans les mêmes piéges et de la même manière que la corneille, et l'on a reconnu en elle les mêmes mauvaises habitudes, celles de voler et de faire des provisions (1); habitudes presque toujours inséparables dans les différentes espèces d'animaux. On croit aussi qu'elle annonce la pluie lorsqu'elle jase plus qu'à l'ordinaire. D'un autre côté, elle s'éloigne des corneilles et des choucas par un assez grand nombre de différences.

Elle est beaucoup plus petite et même plus que le choucas, et ne pèse que huit à neuf onces; elle a les ailes plus courtes et la queue plus longue à proportion; par conséquent son vol est beaucoup moins élevé et moins soutenu : aussi n'entreprend-t-elle point de grands voyages ; elle ne fait guère que voltiger d'arbre en arbre, ou de clocher en clocher ; car pour l'action de voler, il s'en faut bien que la longueur de la queue

(1) Je m'en suis assuré par moi-même en répandant devant une pie apprivoisée des pièces de monnoie et de petits morceaux de verre. J'ai même reconnu qu'elle cachoit son vol avec un si grand soin, qu'il étoit quelquefois difficile de le trouver ; par exemple, sous un lit, entre les sangles et le sommier de ce lit.

compense

compense la briéveté des ailes. Lorqu'elle est posée à terre, elle est toujours en action, et fait autant de sauts que de pas ; elle a aussi dans la queue un mouvement brusque et presque continuel, comme la lavandière. En général, elle montre plus d'inquiétude et d'activité que les corneilles, plus de malice et de penchant a une sorte de moquerie. Elle met aussi plus de combinaisons et plus d'art dans la construction de son nid, soit qu'étant très-ardente pour son mâle, elle soit aussi très-tendre pour ses petits, ce qui va ordinairement de pair dans les animaux ; soit qu'elle sache que plusieurs oiseaux de rapine sont fort avides de ses œufs et de ses petits, et de plus, que quelques-uns d'entr'eux sont avec elle dans le cas de la représaille. Elle multiplie les précautions en raison de sa tendresse et des dangers de ce qu'elle aime ; elle place son nid au haut des plus grands arbres, ou du moins sur des hauts buissons, et n'oublie rien pour le rendre solide et sûr : aidée de son mâle, elle le fortifie extérieurement avec des bûchettes flexibles et du mortier de terre gâchée, et elle le recouvre en entier d'une enveloppe à claire-voie, d'une espèce d'abattis de petites branches épineuses et bien entrelacées ; elle n'y laisse d'ouverture que dans le côté le mieux défendu, le moins accessible, et seulement ce qu'il en faut pour qu'elle puisse entrer et sortir : sa prévoyance industrieuse ne se borne pas à la sûreté, elle s'étend encore à la commodité ; car elle garnit le fond du nid d'une espèce de matelas orbiculaire, pour que ses petits soient plus mollement et plus chaudement ; et quoique ce matelas, qui est le nid véritable, n'ait qu'environ six pouces de diamètre, la

masse entière, en y comprenant les ouvrages extérieurs et l'enveloppe épineuse, a au moins deux pieds en tout sens.

Tant de précautions ne suffisent point encore à sa tendresse, ou si l'on veut, à sa défiance; elle a continuellement l'œil au guet sur ce qui se passe au dehors; voit-elle approcher une corneille, elle vole aussitôt à sa rencontre, la harcelle et la poursuit sans relâche et avec de grands cris, jusqu'à ce qu'elle soit venue à bout de l'écarter. Si c'est un ennemi plus respectable, un faucon, un aigle, la crainte ne la retient point, et elle ose encore l'attaquer avec une témérité qui n'est pas toujours heureuse; cependant il faut avouer que sa conduite est quelquefois plus réfléchie, s'il est vrai ce qu'on dit, que lorsqu'elle a vu un homme observer trop curieusement son nid, elle transporte ses œufs ailleurs. Ce que les chasseurs racontent à ce sujet de ses connoissances arithmétiques, n'est guère moins étrange, quoique ces prétendues connoissances ne s'étendent pas au-delà du nombre de cinq (1).

Elle pond sept ou huit œufs à chaque couvée, et ne fait qu'une seule couvée par an, à moins qu'on ne détruise ou qu'on ne dérange son nid, auquel cas elle en

---

(1) Les chasseurs prétendent que si la pie voit entrer un homme dans une hutte construite au pied de l'arbre où est son nid, elle n'entrera pas elle-même dans son nid qu'elle n'ait vu sortir l'homme de la hutte; que si on a voulu la tromper en y entrant deux et n'en sortant qu'un, elle s'en aperçoit très-bien, et n'entre point qu'elle n'ait vu sortir aussi le second; qu'il en est de même pour trois ou pour quatre, et

entreprend tout de suite un autre, et le couple y travaille avec tant d'ardeur, qu'il est achevé en moins d'un jour; après quoi elle fait une seconde ponte de quatre ou cinq œufs; et, si elle est encore troublée, elle fera un troisième nid semblable aux deux premiers, et une troisième ponte, mais toujours moins abondante : ses œufs sont plus petits et d'une couleur moins foncée que ceux du corbeau ; ce sont des taches brunes semées sur un fond verd-bleu, et plus fréquentes vers le gros bout.

Les piats, ou les petits de la Pie, sont aveugles et à peine ébauchés en naissant ; ce n'est qu'avec le temps et par degrés que le développement s'achève et que leur forme se décide. La mère, non-seulement les élève avec sollicitude, mais leur continue ses soins longtemps après qu'ils sont élevés. Leur chair est un manger médiocre ; cependant on y a généralement moins de répugnance que pour celle des petits corneillons.

A l'égard de la différence qu'on remarque dans le plumage, je ne la regarde point absolument comme spécifique, puisque parmi les corbeaux, les corneilles et les choucas, on trouve des individus qui sont variés de noir et de blanc comme la Pie. Cependant on ne peut nier que dans l'espèce de la corneille et du choucas proprement dit, le noir ne soit la couleur ordi-

---

même encore pour cinq, mais que s'il y en est entré six, le sixième peut rester sans qu'elle s'en doute ; d'où il résulteroit que la pie auroit une appréhension nette de la suite des unités et de leurs combinaisons au-dessous de six : et il faut avouer que l'appréhension nette du coup d'œil de l'homme est renfermée à peu près dans les mêmes limites.

naire, comme le noir et blanc est celle des Pies; et que si l'on a vu des pies blanches, ainsi que des corneilles et des choucas blancs, il ne soit très-rare de rencontrer des pies entièrement noires. Au reste, il ne faut pas croire que le noir et le blanc, qui sont les couleurs principales de la Pie, excluent tout mélange d'autres couleurs; en y regardant de près et à certains jours, on y aperçoit des nuances de vert, de pourpre, de violet, et l'on est surpris de voir un si beau plumage à un oiseau si peu renommé à cet égard. Mais ne sait-on pas que dans ce genre et dans bien d'autres, la beauté est une qualité superficielle, fugitive et qui dépend absolument du point de vue ? Le mâle se distingue de la femelle par des reflets bleus plus marqués sur la partie supérieure du corps, et non par la noirceur de la langue, comme quelques-uns l'ont dit.

La Pie est sujète à la mue comme les autres oiseaux; mais on a remarqué que ses plumes ne tomboient que successivement et peu à peu, excepté celles de la tête, qui tombent toutes à la fois, en sorte que chaque année elle paroît chauve au temps de sa mue. Les jeunes n'acquièrent leur longue queue que la seconde année, et sans doute ne deviennent adultes qu'à cette même époque.

Tout ce que je trouve sur la durée de la vie de la Pie, c'est que le docteur Derham en a nourri une qui a vécu plus de vingt ans, mais qui à cet âge étoit tout-à-fait aveugle de vieillesse.

Cet oiseau est très-commun en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suède et dans toute l'Europe, excepté en Laponie et dans les pays de montagnes







De Sève, Del. L'Epine, Sculp.

où elle est rare, d'où l'on peut conclure qu'elle craint le grand froid. Je finis son histoire par une description abrégée, qui portera sur les seuls objets que la figure ne peut exprimer aux yeux, ou qu'elle n'exprime pas assez distinctement.

Elle a vingt pennes à chaque aile, dont la première est fort courte, et les quatrième et cinquième sont les plus longues; douze pennes inégales à la queue, et diminuant toujours de longueur, plus elles s'éloignent des deux du milieu, qui sont les plus longues de toutes; les narines rondes; la paupière interne des yeux marquée d'une tache jaune; la fente du palais hérissée de poils sur ses bords, la langue noirâtre et fourchue.

J'ai dit qu'il y avoit des pies blanches, comme il y a des corbeaux blancs, et quoique la principale cause de ce changement de plumage soit l'influence des climats septentrionaux, il faut avouer cependant qu'on en trouve quelquefois dans les climats tempérés, témoin celle qui fut prise il y a quelques années en Sologne et qui étoit toute blanche, à l'exception d'une seule plume noire qu'elle avoit au milieu des ailes; soit qu'elle eût passé des pays du nord en France, après avoir subi l'influence du climat, soit qu'étant née en France, cette altération de couleur eût été produite par quelque cause particulière. Il faut dire la même chose des pies blanches que l'on voit quelquefois en Italie.

Willulghby a vu dans la ménagerie du roi d'Angleterre, des pies brunes ou roussâtres, qui peuvent passer pour une seconde variété de l'espèce ordinaire.

DU GEAI (1).

PAR MONTBEILLARD.

Presque tout ce qui a été dit de l'instinct de la pie peut s'appliquer au Geai, et ce sera assez faire connoître celui-ci que d'indiquer les différences qui le caractérisent.

L'une des principales, c'est cette marque bleue ou plutôt émaillée de différentes nuances de bleu dont chacune de ses ailes est ornée, et qui suffiroit seule pour le distinguer de presque tous les autres oiseaux de l'Europe. Il a de plus sur le front un toupet de petites plumes noires, bleues et blanches : en général, toutes ses plumes sont singulièrement douces et soyeuses au toucher, et il sait, en relevant celles de sa tête, se faire une huppe qu'il rabaisse à son gré. Il est d'un quart moins gros que la pie; il a la queue plus courte et les ailes plus longues à proportion, et malgré cela, il ne vole guère mieux qu'elle.

Le mâle se distingue de la femelle par la grosseur de la tête et par la vivacité des couleurs : les vieux diffèrent aussi des jeunes par le plumage.

Les Geais sont fort pétulans de leur nature; ils ont les sensations vives, les mouvemens brusques, et dans leurs fréquens accès de colère ils s'emportent et oublient le soin de leur propre conservation, au point de se prendre quelquefois la tête entre deux branches,

(1) Lat. *Garrulus*; it. *Ghiandaia*; all. *Häher*.

et ils meurent ainsi suspendus en l'air (1). Leur agitation perpétuelle prend encore un nouveau degré de violence lorsqu'ils se sentent gênés, et c'est la raison pourquoi ils deviennent tout-à-fait méconnoissables en cage, ne pouvant y conserver la beauté de leurs plumes, qui sont bientôt cassées, usées, déchirées, flétries par un frottement continuel.

Leur cri ordinaire est très-désagréable, et ils le font entendre souvent; ils ont aussi de la disposition à contrefaire celui de plusieurs oiseaux qui ne chantent pas mieux, tels que la cresserelle, le chat-huant. S'ils aperçoivent dans le bois un renard, ou quelqu'autre animal de rapine, ils jettent un certain cri très-perçant, comme pour s'appeler les uns les autres, et on les voit en peu de temps rassemblés en force, et se croyant en état d'en imposer par le nombre ou du moins par le bruit. Cet instinct qu'ont les Geais, de se rappeler et de se réunir à la voix de l'un d'eux, et leur violente antipathie contre la chouette, offrent plus d'un moyen pour les attirer dans les piéges; et il ne se passe guère de pipée, sans qu'on n'en prenne plusieurs; car étant plus pétulans que la pie, il s'en faut bien qu'ils soient aussi défians et aussi rusés; ils n'ont pas non plus le cri naturel si varié, quoiqu'ils paroissent n'avoir pas moins de flexibilité dans le gosier, ni moins de disposition à imiter tous les sons, tous les bruits, tous les cris d'animaux qu'ils enten-

---

(1) Cet instinct rend croyables ces batailles que l'on dit s'être données entre des armées de geais et des armées de pies. *Voyez* Belon.

dent habituellement, et même la parole humaine. Le mot *richard* est celui, dit-on, qu'ils articulent le plus facilement. Ils ont aussi, comme la pie et toute la famille des choucas, des corneilles et des corbeaux, l'habitude d'enfouir leurs provisions superflues, et celle de dérober tout ce qu'ils peuvent emporter, mais ils ne se souviennent pas toujours de l'endroit où ils ont enterré leur trésor; ou bien, selon l'instinct commun à tous les avares, ils sentent plus la crainte de le diminuer, que le desir d'en faire usage; en sorte qu'au printemps suivant, les glands et les noisettes qu'ils avoient cachés et peut-être oubliés, venant à germer en terre, et à pousser des feuilles au-dehors, décèlent ces amas inutiles, et les indiquent, quoiqu'un peu tard, à qui en saura mieux jouir.

Les Geais nichent dans les bois et loin des lieux habités, préférant les chênes les plus touffus, et ceux dont le tronc est entouré de lière; mais ils ne construisent pas leurs nids avec autant de précaution que la pie : on m'en a apporté plusieurs dans le mois de mai : ce sont des demi-sphères creuses formées de petites racines entrelacées, ouvertes par dessus, sans matelas au dedans, sans défense au dehors; j'y ai toujours trouvé quatre ou cinq œufs; d'autres disent y en avoir trouvé cinq ou six : ces œufs sont un peu moins gros que ceux de pigeons, d'un gris plus ou moins verdâtre, avec de petites taches foiblement marquées.

Les petits subissent leur première mue dès le mois de juillet; ils suivent leurs père et mère jusqu'au printemps de l'année suivante, temps où ils les quittent

pour se réunir deux à deux et former de nouvelles familles : c'est alors que la plaque bleue des ailes qui s'étoit marquée de très-bonne heure, paroît dans toute sa beauté.

Dans l'état de domesticité, auquel ils se façonnent aisément, ils s'accoutument à toutes sortes de nourritures, et vivent ainsi huit à dix ans; dans l'état de sauvages, ils se nourrissent non-seulement de glands et de noisettes, mais de châtaignes, de pois, de féves, de sorbes, de groseilles, de cerises, de framboises. Ils dévorent aussi les petits des autres oiseaux quand ils peuvent les surprendre dans le nid en l'absence des vieux, et quelquefois les vieux, lorsqu'ils les trouvent pris au lacet; et dans cette circonstance, ils vont, suivant leur coutume, avec si peu de précaution, qu'ils se prennent quelquefois eux-mêmes, et dédommagent ainsi l'oiseleur du tort qu'ils ont fait à sa chasse; car leur chair, quoique peu délicate, est mangeable, surtout si on la fait bouillir d'abord, et ensuite rôtir : on dit que de cette manière elle approche de celle de l'oie rôtie.

Les Geais ont la première phalange du doigt extérieur de chaque pied unie à celle du doigt du milieu, le dedans de la bouche noir, la langue de la même couleur, fourchue, mince, comme membraneuse et presque transparente; il faut qu'ils aient le gosier fort large, s'ils avalent, comme on dit, des glands, des noisettes, et même des châtaignes toutes entières, à la manière des ramiers : cependant je suis sûr qu'ils n'avalent jamais les calices d'œillets tout entiers, quoiqu'ils soient très-friands de la graine qu'ils r en-

ferment. Je me suis amusé quelquefois à considérer leur manège : si on leur donne un œillet, ils le prennent brusquement; si on leur en donne un second, ils le prennent de même, et ils en prennent ainsi tout autant que leur bec en peut contenir, et même davantage, car il arrive souvent qu'en happant les nouveaux, ils laissent tomber les premiers, qu'ils sauront bien retrouver : lorsqu'ils veulent commencer à manger, ils posent tous les autres œillets, et n'en gardent qu'un seul dans leur bec ; s'ils ne le tiennent pas d'une manière avantageuse, ils savent fort bien le poser pour le reprendre mieux; ensuite ils le saisissent sous le pied droit, et à coups de bec ils emportent en détail d'abord les pétales de la fleur, puis l'enveloppe du calice, ayant toujours l'œil au guet, et regardant de tous côtés; enfin, lorsque la graine est à découvert, ils la mangent avidement, et se mettent tout de suite à éplucher un second œillet.

On trouve cet oiseau en Suède, en Ecosse, en Angleterre, en Allemagne, en Italie; et je ne crois pas qu'il soit étranger à aucune contrée de l'Europe, ni même à aucune des contrées correspondantes de l'Asie.

Pline parle d'une race de geai ou de pie à cinq doigts, laquelle apprenoit mieux à parler que les autres. Cette race n'a rien de plus extraordinaire que celle des poules à cinq doigts, qui est connue de tout le monde, d'autant plus que les Geais deviennent encore plus familiers, plus domestiques que les poules; et l'on sait que les animaux qui vivent le plus avec l'homme, sont aussi les mieux nourris, conséquemment qu'ils abondent le plus en molécules organiques superflues, et

qu'ils sont plus sujets à ces sortes de monstruosités par excès. C'en seroit une que les phalanges des doigts multipliées dans quelques individus au-delà du nombre ordinaire, ce qu'on a attribué trop généralement à toute l'espèce.

Mais une autre variété plus généralement connue dans l'espèce du Geai, c'est le geai blanc; il a la marque bleue aux ailes et ne diffère du geai ordinaire que par la blancheur presque universelle de son plumage, laquelle s'étend jusqu'au bec et aux ongles, et par ses yeux rouges tels qu'en ont tant d'autres animaux blancs. Au reste, il ne faut pas croire que la blancheur de son plumage soit bien pure; elle est souvent altérée par une teinte jaunâtre plus ou moins foncée. Dans un individu que j'ai observé, les couvertures qui bordent les ailes pliées, étoient ce qu'il y avoit de plus blanc: ce même individu me parut aussi avoir les pieds plus menus que le geai ordinaire.

DU ROLLIER D'EUROPE. (1).

PAR MONTBEILLARD.

Les noms de geai de Strasbourg, de pie de mer ou des bouleaux, de perroquet d'Allemagne sous lesquels cet oiseau est connu en différens pays, lui ont été appliqués sans beaucoup d'examen et par une analogie purement populaire, c'est-à-dire très-superficielle. Il ne faut qu'un coup d'œil sur l'oiseau pour s'assurer que ce n'est point un perroquet, quoiqu'il ait du vert et du bleu dans son plumage; et en y regardant d'un peu plus près, on jugera tout aussi sûrement qu'il n'est ni une pie ni un geai, quoiqu'il jase sans cesse comme ces oiseaux.

En effet il a la physionomie et le port très-différens, le bec moins gros, les pieds beaucoup plus courts à proportion, plus courts même que le doigt du milieu, les ailes plus longues, et la queue faite tout autrement, les deux pennes extérieures dépassant de plus d'un demi-pouce (au moins dans quelques individus) les dix pennes intermédiaires qui sont toutes égales entr'elles. Il a de plus une espèce de verrue derrière l'œil, et l'œil entouré d'un cercle de peau jaune et sans plumes.

Enfin pour que la dénomination de geai de Strasbourg fût vicieuse à tous égards, il falloit que cet oiseau ne fût rien moins que commun dans les environs de Strasbourg; et c'est ce qui m'est assuré positivement par M. Hermann, professeur de médecine et d'histoire

---

(1) All. *Galgen-regel.*

naturelle en cette ville. « Les Rolliers y sont si rares, m'écrivoit ce savant, qu'à peine il s'y en égare trois ou quatre en vingt ans. » Celui qui fut autrefois envoyé de Strasbourg à Gesner, étoit sans doute un de ces égarés, et Gesner qui n'en savoit rien, et qui crut apparemment qu'il y étoit commun, le nomma geai de Strasbourg, quoique encore une fois il ne fût point un geai, et qu'il ne fût point de Strasbourg.

D'ailleurs c'est un oiseau de passage, dont les migrations se font régulièrement chaque année, dans les mois de mai et de septembre, et malgré cela il est moins commun que la pie et le geai. Je vois qu'il se trouve en Suède et en Afrique ; mais il s'en faut bien qu'il se répande, même en passant, dans toutes les régions intermédiaires ; il est inconnu dans plusieurs districts considérables de l'Allemagne, de la France et de la Suisse.

Le Rollier est aussi plus sauvage que le geai et la pie ; il se tient dans les bois les moins fréquentés et les plus épais, et je ne sache pas qu'on ait jamais réussi à le priver et à lui apprendre à parler. Cependant la beauté de son plumage est un sûr garant des tentatives qu'on aura faites pour cela ; c'est un assemblage des plus belles nuances de bleu et de vert, mêlées avec du blanc et relevées par l'opposition des couleurs plus obscures ; seulement les jeunes ne prennent leur bel azur que dans la seconde année, au contraire des geais qui ont leurs belles plumes bleues avant de sortir du nid.

Les Rolliers nichent autant qu'ils peuvent sur les bouleaux, et ce n'est qu'à leur défaut qu'ils s'établissent sur d'autres arbres ; mais dans les pays où les

arbres sont rares, comme dans l'île de Malte et en Afrique, on dit qu'ils font leur nid dans la terre. Si cela est vrai, il faut avouer que l'instinct des animaux, qui dépend principalement de leurs facultés tant internes qu'externes, est quelquefois modifié notablement par les circonstances, et produit des actions bien différentes, selon la diversité des lieux, des temps et des matériaux que l'animal est forcé d'employer.

Klein dit que, contre l'ordinaire des oiseaux, les petits du Rollier font leurs excrémens dans le nid; et c'est peut-être ce qui aura donné lieu de croire que cet oiseau enduisoit son nid d'excrémens humains, comme on l'a dit de la huppe; mais cela ne se concilieroit point avec son habitation dans les forêts les plus sauvages et les moins fréquentées.

On voit souvent ces oiseaux avec les pies et les corneilles dans les champs labourés qui se trouvent à portée de leurs forêts; ils y ramassent les petites graines, les racines et les vers que le soc a ramenés à la surface de la terre, et même les grains nouvellement semés: lorsque cette ressource leur manque, ils se rabattent sur les baies sauvages, les scarabées, les sauterelles et même les grenouilles. Schwenckfeld ajoute qu'ils vont quelquefois sur les charognes; mais il faut que ce soit pendant l'hiver et seulement dans le cas de disette; car ils passent en général pour n'être point carnassiers, et Schwenckfeld remarque lui-même qu'ils deviennent fort gras l'automne et qu'ils font alors un bon manger; ce qu'on ne peut guère dire des oiseaux qui se nourrissent de voiries.

DES PICS (1).

PAR BUFFON.

Les animaux qui vivent des fruits de la terre sont les seuls qui entrent en société; l'abondance est la base de l'instinct social, de cette douceur de mœurs et de cette vie paisible qui n'appartiennent qu'à ceux qui n'ont aucun motif de se rien disputer; ils jouissent sans trouble du riche fonds de subsistance qui les environne; et dans ce grand banquet de la Nature, l'abondance du lendemain est égale à la profusion de la veille. Les autres animaux, sans cesse occupés à pourchasser une proie qui les fuit toujours, pressés par le besoin, retenus par le danger, sans provision, sans moyens que dans leur industrie, sans aucune ressource que leur activité, ont à peine le temps de se pourvoir, et n'ont guère celui d'aimer. Telle est la condition de tous les oiseaux chasseurs; et à l'exception de quelques lâches qui s'acharnent sur une proie morte, et s'attroupent plutôt en brigands qu'ils ne se rassemblent en amis, tous les autres se tiennent isolés et vivent solitaires: chacun est tout entier à soi, nul n'a de biens ni de sentimens à partager.

Et de tous les oiseaux que la Nature force à vivre de la grande et de la petite chasse, il n'en est aucun dont elle ait rendu la vie plus laborieuse, plus dure que celle du Pic: elle l'a condamné au travail, et pour ainsi dire, à la galère perpétuelle; tandis que lés au-

(1) Lat. *Picus*; it. *Pico*; all. *Specht*.

tres ont pour moyens la course, le vol, l'embuscade, l'attaque, exercices libres où le courage et l'adresse prévalent, le Pic assujéti à une tâche pénible, ne peut trouver sa nourriture qu'en perçant les écorces et la fibre dure des arbres qui la recèlent; occupé sans relâche à ce travail de necessité, il ne connoît ni délassement ni repos; souvent même il dort et passe la nuit dans l'attitude contrainte de la besogne du jour; il ne partage pas les doux ébats des autres habitans de l'air; il n'entre point dans leurs concerts, et n'a que des cris sauvages, dont l'accent plaintif, en troublant le silence des bois, semble exprimer ses efforts et sa peine : ses mouvemens sont brusques; il a l'air inquiet, les traits et la physionomie rudes, le naturel sauvage et farouche; il fuit toute société, même celle de son semblable; et quand le besoin physique de l'amour le force à rechercher une compagne, c'est sans aucune des grâces dont ce sentiment anime les mouvemens de tous les êtres qui l'éprouvent avec un cœur sensible.

Tel est l'instinct étroit et grossier d'un oiseau borné à une vie triste et chétive. Il a reçu de la Nature des organes et des instrumens appropriés à cette destinée, ou plutôt il tient cette destinée même des organes avec lesquels il est né. Quatre doigts épais, nerveux, tournés deux en avant, deux en arrière, celui qui représente l'ergot étant le plus alongé et même le plus robuste, tous armés de gros ongles arqués, implantés sur un pied très-court et puissamment musclé, lui servent à s'attacher fortement et grimper en tous sens autour du tronc des arbres; son bec tranchant, droit, en forme

forme de coin, carré à sa base, cannelé dans sa longueur, aplati et taillé verticalement à sa pointe comme un ciseau, est l'instrument avec lequel il perce l'écorce et entame profondément le bois des arbres où les insectes ont déposé leurs œufs ; ce bec, d'une substance solide et dure, sort d'un crâne épais ; de forts muscles dans un cou raccourci, portent et dirigent les coups réitérés que le Pic frappe incessamment pour percer le bois et s'ouvrir un accès jusqu'au cœur des arbres : il y darde une longue langue effilée, arrondie, semblable à un ver de terre, armée d'une pointe dure, osseuse, comme d'un aiguillon, dont il perce dans leurs trous les vers qui sont sa seule nourriture : sa queue, composée de dix pennes roides, fléchies en dedans, tronquées à la pointe, garnies de soies rudes, lui sert de point d'appui dans l'attitude souvent renversée qu'il est forcé de prendre pour grimper et frapper avec avantage ; il niche dans les cavités qu'il a en partie creusées lui-même, et c'est du sein des arbres que sort cette progéniture qui, quoique ailée, est néanmoins destinée à ramper à l'entour, à y rentrer de nouveau pour se reproduire, et à ne s'en séparer jamais.

Le genre du Pic est très-nombreux en espèces qui varient pour les couleurs, et diffèrent par la grandeur; les plus grands pics sont de la taille de la corneille, et les plus petits de celle de la mésange ; mais chaque espèce en particulier paroît peu nombreuse en individus, ainsi qu'il en doit être de tous les êtres, dont la vie peu aisée diminue la multiplication. Cependant la Nature a placé des Pics dans toutes les contrées où

elle a produit des arbres, et en plus grande quantité dans les climats plus chauds.

Le Pic vert est le plus connu des Pics et le plus commun dans nos bois. Il arrive au printemps et fait retentir les forêts des cris aigus et durs *tiacacan, tiacacan* que l'on entend de loin, et qu'il jette sur-tout en volant par élan et par bonds; il plonge, se relève et trace en l'air des arcs ondulés, ce qui n'empêche pas qu'il ne s'y soutienne assez longtemps; et quoiqu'il ne s'élève qu'à une petite hauteur, il franchit d'assez grands intervalles de terres découvertes pour passer d'une forêt à l'autre. Dans le temps de la pariade, il a de plus que son cri ordinaire, un appel d'amour qui ressemble, en quelque manière, à un éclat de rire bruyant et continu, *tio tio, tio, tio tio*, répété jusqu'à trente et quarante fois de suite.

Le Pic vert se tient à terre plus souvent que les autres pics, sur-tout près des fourmillières, où l'on est assez sûr de le trouver, et même de le prendre avec des lacets. Il attend les fourmis au passage, couchant sa longue langue dans le petit sentier qu'elles ont coutume de tracer et de suivre à la file; et lorsqu'il sent sa langue couverte de ces insectes, il la retire pour les avaler; mais si les fourmis ne sont pas assez en mouvement, et lorsque le froid les tient encore renfermées, il va sur la fourmillière, l'ouvre avec les pieds et le bec, et s'établissant au milieu de la brèche qu'il vient de faire, il les saisit à son aise, et avale aussi leurs chrysalides.

Dans tous les autres temps, il grimpe contre les arbres qu'il frappe à coups de bec redoublés : travaillant

avec la plus grande activité, il dépouille souvent les arbres secs de toute leur écorce; on entend de loin ses coups de bec, et l'on peut les compter; comme il est paresseux pour tout autre mouvement, il se laisse aisément approcher, et ne sait se dérober au chasseur qu'en tournant autour de la branche, et se tenant sur la face opposée. On a dit qu'après quelques coups de bec, il va de l'autre côté de l'arbre pour voir s'il l'a percé; mais c'est plutôt pour recueillir sur l'écorce les insectes qu'il a réveillés et mis en mouvement; et ce qui paroît encore plus certain, c'est que le son rendu par la partie du bois qu'il frappe, semble lui faire connoître les endroits creux où se nichent les vers qu'il recherche, ou bien une cavité dans laquelle il puisse se loger lui-même et disposer son nid.

C'est au cœur d'un arbre vermoulu qu'il le place, à quinze ou vingt pieds au-dessus de terre, et plus souvent dans les arbres de bois tendre, comme trembles ou marsauts que dans les chênes. Le mâle et la femelle travaillent incessamment et tour-à-tour à percer la partie vive de l'arbre, jusqu'à ce qu'ils rencontrent le centre carié; ils le vident et le creusent, rejetant au dehors, avec les pieds, les copeaux et la poussière du bois; ils rendent quelquefois leur trou si oblique et si profond, que la lumière du jour ne peut y arriver. Ils y nourrissent leurs petits à l'aveugle. La ponte est ordinairement de cinq œufs, qui sont verdâtres, avec de petites taches noires. Les jeunes pics commencent à grimper tout petits et avant de pouvoir voler. Le mâle et la femelle ne se quittent guère, se couchent de bonne heure, avant les

autres oiseaux, et restent dans leur trou jusqu'au jour.

Quelques Naturalistes ont pensé que le Pic vert est l'oiseau pluvial, *pluviae avis*, des anciens, parce qu'on croit vulgairement qu'il annonce la pluie par un cri très-différent de sa voix ordinaire. Ce cri est plaintif et traîné, *plieu, plieu, plieu*, et s'entend de très-loin. Des observateurs prétendent même avoir reconnu dans le Pic vert quelque pressentiment marqué du changement de la température et des autres affections de l'air; et c'est apparemment d'après cette prévision naturelle à cet oiseau, que la superstition lui a supposé des connoissances encore plus merveilleuses. Le Pic tenoit le premier rang dans les auspices; son histoire ou plutôt sa fable, mêlée à la mythologie des anciens héros du *Latium* (1), présente un être mystérieux et augural, dont les signes étoient interprétés, les mouvemens significatifs et les apparitions fatales. Pline nous en offre un trait frappant, et qui montre en même temps dans les anciens Romains deux caractères qu'on croiroit incompatibles, l'esprit superstitieux et la grandeur d'ame (2).

---

(1) Picus, fils de Saturne, et père de Faunus, fut aïeul du roi Latinus. Pour avoir méprisé l'amour de Circé, il fut changé en pic vert; il devint un des dieux champêtres sous le nom de *Picumnus*. Tandis que la louve allaitoit Romulus et Remus, on vit ce pic sacré se poser sur leur berceau. *Voyez Gesner*.

(2) Un pic vint se poser sur la tête du préteur Œlius Tubero, tandis qu'il étoit assis sur son tribunal dans la place publique, et se laissa prendre à la main : les devins consultés sur

L'espèce du Pic vert se trouve dans les deux continens, et quoiqu'assez peu nombreuse en individus, elle est très-répandue. Le mécanisme de la langue du Pic a été un sujet d'admiration pour tous les Naturalistes; et afin qu'il ne manque rien à cette espèce d'aiguillon, pour retenir comme pour percer la proie, il est naturellement enduit d'une glue que distillent dans le fond du bec deux canaux excrétoires venant d'une double glande.

Albert et Scaliger ont assuré que le Pic vert apprend à parler, et qu'il articule quelquefois parfaitement la parole; Willulghby le nie avec raison. La structure de la langue des Pics, longue comme un ver, paroît se refuser entièrement au mécanisme de l'articulation des sons; outre que leur caractère sauvage et indocile les rend peu susceptibles d'éducation, car l'on ne peut guère nourrir en domesticité des oiseaux qui ne vivent que des insectes cachés sous les écorces. (1) Le Pic vert a la tête fort grosse, et la

---

ce prodige, répondirent que l'empire étoit menacé de destruction si on relâchoit l'oiseau, et le préteur de mort si on le retenoit. Tubero à l'instant le déchira de ses mains: peu après, ajoute Pline, il accomplit l'oracle. *Lib.* X, *Cap.* 18.

(1) Un observateur nous a assuré en avoir nourri quelque temps; mais il nous confirme dans l'idée de leur mauvais naturel. « J'ai vu, dit-il, de jeunes pics verts que j'élevois et qui étoient encore dans le nid, se battre avec acharnement. Lorsque j'ai ouvert des arbres où il y avoit une nichée, le père et la mère l'ont toujours abandonnée et ont toujours laissé mourir de faim leurs petits. Les Pics sont méchans et

faculté de relever les petites plumes rouges qui en couvrent le sommet. On le prend quelquefois à la pipée, mais c'est par une espèce de hasard; il y vient moins répondant à l'appeau, qu'attiré par le bruit que fait le pipeur en frappant contre l'arbre qui soutient sa loge, et qui ressemble assez au bruit que fait un pic avec son bec; quelquefois il se prend par le cou aux sauterelles en grimpant le long du piquet; mais c'est un mauvais gibier; ces oiseaux sont toujours extrêmement maigres et secs.

La seconde espèce de Pic qui se trouve en Europe est celle du Pic noir; elle paroît confinée dans quelques contrées particulières et sur-tout en Allemagne; c'est le plus grand des pics de l'ancien continent; il a seize pouces de longueur du bout du bec à l'extrémité de la queue; une calotte d'un rouge vif couvre le sommet de la tête; le plumage de tout le corps est d'un noir profond; les noms de pic-corneille et de corneille de bois que lui donnent les Allemands, désignent en même temps sa couleur et sa taille.

On le trouve dans les hautes futaies sur les montagnes en Allemagne, en Suisse et dans les Vosges; les lieux solitaires et sauvages sont ceux qu'il affecte de

---

querelleurs; les oiseaux plus foibles qu'eux, sont toujours leurs victimes; ils leur brisent la tête à coups de bec, sans en faire ensuite leur proie. J'en avois un dans une chambre avec des perdrix, il les tua toutes les unes après les autres: lorsque j'entrois, il me grimpoit le long des jambes; il alloit se promener dans les champs, et revenoit manger dans la chambre; ils sont familiers sans être attachés. »

préférence. Frisch nomme une forêt de Franconie fameuse par la quantité des pics noirs qui l'habitent; l'espèce d'ailleurs paroît peu nombreuse, et il est rare que dans une étendue de demi-lieue on rencontre plus d'un couple de ces oiseaux. Ils sont cantonnés dans un certain arrondissement qu'ils ne quittent guère, et où l'on est presque sûr de les retrouver toujours.

Cet oiseau frappe contre les arbres de si grands coups de bec, qu'on l'entend, dit Frisch d'aussi loin qu'une hache; il les creuse profondément pour se loger dans le cœur, où il se met fort au large; on voit souvent au pied de l'arbre, sous son trou, un boisseau de poussière et de petits copeaux; quelquefois il creuse et excave l'intérieur des arbres au point qu'ils sont bientôt rompus par les vents. Il s'attache de préférence aux arbres dépérissans; les gens soigneux de leurs bois cherchent à le détruire, car il ne laisse pas d'attaquer aussi beaucoup d'arbres sains. Lorsqu'il a percé son trou et s'est ouvert l'entrée du creux d'un arbre, il y pousse un grand cri ou sifflement aigu et prolongé qui retentit au loin; il fait entendre aussi par intervalles un craquement ou plutôt un frôlement qu'il fait avec son bec en le secouant et le frottant rapidement contre les parois de son trou.

Le Pic noir pond au fond de son trou deux ou trois œufs blancs, et cette couleur est celle des œufs de tous les pics, suivant Willulghby. Celui-ci se voit rarement à terre; les anciens ont même dit, qu'aucun pic n'y descendoit, et en effet ils n'y descendent pas souvent.

Le pic noir disparoît pendant l'hiver. Agricola croit

qu'il demeure caché dans des trous d'arbres, mais Frisch assure qu'il part et fuit la rigueur de la saison, pendant laquelle toute subsistance lui manque, parce que les vers du bois s'enfoncent alors davantage, et que les fourmillières restent ensevelies sous la glace ou la neige.

La troisième espèce de nos Pics d'Europe est le pic varié ou l'Épeiche; et ce dernier nom paroît venir d'un mot allemand, qui répond dans cette langue à celui de pic varié dans la nôtre; il désigne l'agréable effet que font dans son plumage le blanc et le noir, relevés du rouge de la tête et du ventre; le sommet de la tête est noir avec une bande rouge sur l'occiput, et la coiffe se termine sur le cou par une pointe noire; de là partent deux rameaux noirs dont une branche de chaque côté remonte à la racine du bec, y trace une moustache, et l'autre descendant au bas du cou, le garnit d'un collier. Ce trait noir s'engage vers l'épaule dans la pièce noire qui occupe le milieu du dos; deux grandes plaques blanches couvrent les épaules; dans l'aile, les grandes pennes sont brunes, les autres noires et toutes mêlées de blanc. Tout ce noir est profond, tout ce blanc est net et pur; le rouge de la tête est vif, et celui du ventre est un beau ponceau; ainsi le plumage de l'Épeiche est très-agréablement diversifié, et on peut lui donner la prééminence en beauté sur tous les autres pics.

L'Épeiche frappe contre les arbres des coups plus vifs et plus secs que le pic vert; il grimpe ou descend avec beaucoup d'aisance en haut, en bas, de côté et par-dessous les branches; les pennes rudes de sa queue

lui servent de point d'appui quand se tenant à la renverse il redouble de coups de bec; il paroît défiant; car lorsqu'il aperçoit quelqu'un, il se tient immobile après s'être caché derrière la branche; il niche comme les autres pics, dans un trou d'arbre creux : en hiver, dans nos provinces, il vient près des habitations et cherche à vivre sur les écorces des arbres fruitiers, où les chrysalides et les œufs d'insectes sont déposés en plus grand nombre que sur les arbres des forêts.

En été, dans les temps de sécheresse, on tue souvent des épeiches auprès des mares d'eau qui se trouvent dans les bois, et où les oiseaux viennent boire : celui-ci arrive toujours à la muette, c'est-à-dire sans faire de bruit, et jamais d'un seul vol; car il ne vient pour l'ordinaire qu'en voltigeant d'arbre en arbre; à chaque pose qu'il fait, il semble chercher à reconnoître s'il n'y a rien à craindre pour lui dans les environs; il a l'air inquiet; il écoute, il tourne la tête de tous côtés et il la baisse aussi pour voir à terre à travers le feuillage des arbres, et le moindre bruit qu'il entend, suffit pour le faire rétrograder; lorsqu'il est arrivé sur l'arbre le plus voisin de la mare d'eau, il descend de branche en branche jusqu'à la plus basse, et de cette dernière branche sur le bord de l'eau. A chaque fois qu'il y trempe son bec, il écoute encore et regarde autour de lui, et dès qu'il a bu s'éloigne promptement sans faire de pause comme lorsqu'il est venu; quand on le tire sur un arbre, il est rare qu'il tombe jusqu'à terre s'il lui reste encore un peu de vie; car il s'accroche aux branches avec ses ongles, et pour le faire tomber, on est souvent obligé de le tirer une seconde fois.

Il y a un autre pic connu sous le nom de petit épeiche. Ce pic seroit en tout un diminutif de l'Épeiche, s'il n'en différoit par le devant du corps qui est d'un blanc sale ou même gris, et par le manque de rouge sous la queue et de blanc sur les épaules; du reste tous les autres caractères sont semblables.

Ce petit pic varié est à peine de la grandeur du moineau, et ne pèse qu'une once. On le voit venir pendant l'hiver près des maisons et dans les vergers; il ne grimpe pas fort haut sur les grands arbres, et semble attaché à l'entour du tronc; il niche dans un trou d'arbre qu'il dispute souvent à la mésange charbonnière, qui n'est pas la plus forte et qui est obligée de lui céder son domicile. On le trouve en France, en Angleterre, en Suède. Frisch dit qu'il est rare en Allemagne. Il paroît que l'espèce s'en est étendue jusques dans l'Amérique septentrionale; car on trouve à la Louisiane un petit pic varié qui lui ressemble presque en tout, et à l'exception que le dessous de la tête est couvert d'une calotte noire, bordée de blanc.





De Seve, Del. *L'Epine, Direx.*

DU COUCOU (1).

PAR MONTBEILLARD.

Dès le temps d'Aristote, on disoit communément que jamais personne n'avoit vu la couvée du Coucou. On savoit dès-lors que cet oiseau pond comme les autres, mais qu'il ne fait point de nid; on savoit qu'il dépose ses œufs ou son œuf (car il est rare qu'il en dépose deux au même endroit) dans les nids des autres oiseaux plus petits ou plus grands, tels que les fauvettes, les verdiers, les alouettes, les ramiers; qu'il mange souvent les œufs qu'il y trouve; qu'il laisse à l'étrangère le soin de couver, nourrir, élever sa géniture; que cette étrangère, et nommément la fauvette, s'acquitte fidélement de tous ces soins, et avec tant de succès que ses élèves deviennent très-gras et sont alors un morceau succulent; on savoit que leur plumage change beaucoup lorsqu'ils arrivent à l'âge adulte; on savoit enfin que les Coucous commencent à paroître et à se faire entendre dès les premiers jours du printemps; qu'ils ont l'aile foible en arrivant; qu'ils se taisent pendant la canicule. Voilà les principaux faits de l'histoire du Coucou; ils étoient connus il y a deux mille ans, et les siècles postérieurs n'y ont rien ajouté; quelques-uns même de ces faits étoient tombés dans l'oubli, notamment leur ponte dans des trous de rochers. On n'a pas ajouté davantage aux fables qui se débitent depuis le même temps à peu près sur cet oiseau singulier; le faux a ses limites ainsi que le vrai; l'un et l'autre sont bientôt

(1) Lat. *Cuculus*; it. *Cucculo*; all. *Gucker*.

épuisés sur tout sujet qui a une grande célébrité, et dont par conséquent on s'occupe beaucoup.

Le peuple disoit donc il y a vingt siècles, comme il le dit encore aujourd'hui, que le Coucou n'est autre chose qu'un petit épervier métamorphosé ; que cette métamorphose se renouvelle tous les ans à une époque déterminée ; que lorsqu'il revient au printemps, c'est sur les épaules du milan qui veut bien lui servir de monture, afin de ménager la foiblesse de ses ailes (complaisance remarquable dans un oiseau de proie tel que le milan) ; qu'il jette sur les plantes une salive qui leur est funeste par les insectes qu'elle engendre ; que la femelle coucou a l'attention de pondre dans chaque nid qu'elle peut découvrir, un œuf de la couleur des œufs de ce nid pour mieux tromper la mère ; que celle-ci se fait la nourrice ou la gouvernante du jeune coucou ; qu'elle lui sacrifie ses petits qui lui paroissent moins jolis (1) ; qu'en vraie marâtre elle les néglige, ou qu'elle les tue et les lui fait manger. D'autres soupçonnent que la mère coucou revient au nid où elle a déposé son œuf, et qu'elle chasse ou mange les enfans de la maison pour mettre le sien plus à son aise ; d'autres veulent que ce soit celui-ci qui en fasse sa proie, ou du moins qui les rende victimes de sa voracité, en s'appropriant exclusivement toutes les subsistances que peut fournir la pourvoyeuse commune. Élien raconte que le jeune coucou sentant bien en lui-

(1) Il est à remarquer que les coucous sont hideux lorsqu'ils viennent d'éclore, et même plusieurs jours après qu'ils sont éclos.

même qu'il est bâtard ou plutôt qu'il est un intrus, et craignant d'être traité comme tel sur les seules couleurs de son plumage, s'envole dès qu'il peut remuer les ailes, et va rejoindre sa véritable mère; d'autres prétendent que c'est la nourrice qui abandonne le nourrisson lorsqu'elle s'aperçoit, aux couleurs de son plumage, qu'il est d'une autre espèce; enfin plusieurs croient qu'avant de prendre son essor, le nourrisson dévore la nourrice qui lui avoit tout donné jusqu'à son propre sang : il semble qu'on ait voulu faire du Coucou un archétype d'ingratitude; mais il ne falloit pas lui prêter des crimes physiquement impossibles : n'est-il pas impossible en effet que le jeune coucou, à peine en état de manger seul, ait assez de force pour dévorer un pigeon ramier, une alouette, un bruant, une fauvette? Il est vrai que l'on peut citer en preuve de cette possibilité un fait rapporté par un auteur grave, Klein, qui l'avoit observé à l'âge de seize ans; ayant découvert dans le jardin de son père un nid de fauvette, et dans ce nid un œuf unique qu'on soupçonna être un œuf de coucou, il donna au coucou le temps d'éclore et même de se revêtir de plumes, après quoi il renferma le nid et l'oiseau dans une cage qu'il laissa sur place : quelques jours après, il trouva la mère fauvette prise entre les bâtons de la cage, ayant la tête engagée dans le gosier du jeune coucou qui l'avoit avalée, dit-on, par mégarde, croyant avaler seulement la chenille que sa nourrice lui présentoit apparemment de trop près. Ce sera quelque fait semblable qui aura donné lieu à la mauvaise réputation de cet oiseau; mais il n'est pas vrai qu'il ait l'habitude de dévorer ni sa nourrice

ni les petits de sa nourrice; premièrement, il a le bec trop foible, quoiqu'assez gros; le coucou de Klein en est la preuve, puisqu'il mourut étouffé par la tête de la fauvette dont il n'avoit pu briser les os; en second lieu, comme les preuves tirées de l'impossible sont souvent équivoques et presque toujours suspectes aux bons esprits, j'ai voulu constater le fait par la voie de l'expérience. Le 27 juin, ayant mis un jeune coucou de l'année, qui avoit déjà neuf pouces de longueur totale, dans une cage ouverte, avec trois jeunes fauvettes qui n'avoient pas le quart de leurs plumes, et ne mangeoient point encore seules, ce coucou, loin de les dévorer ou de les menacer, sembloit vouloir reconnoître les obligations qu'il avoit à l'espèce; il souffroit avec complaisance que ces petits oiseaux qui ne paroissoient point du tout avoir peur de lui, cherchassent un asyle sous ses ailes, et s'y réchauffassent comme ils eussent fait sous les ailes de leur mère; tandis que dans le même temps une jeune chouette de l'année, et qui n'avoit encore vécu que de la becquée qu'on lui donnoit, apprit à manger seule en dévorant toute vivante une quatrième fauvette que l'on avoit attachée auprès d'elle. Je sais que quelques-uns, pour dernier adoucissement, ont dit que le Coucou ne mangeoit que les petits oiseaux qui venoient d'éclore et n'avoient point encore de plumes : à la vérité, ces petits embryons sont, pour ainsi dire, des êtres intermédiaires entre l'œuf et l'oiseau, et par conséquent peuvent absolument être mangés par un animal qui a coutume de se nourrir d'œufs couvés ou non couvés; mais ce fait, quoique moins invraisemblable, ne doit passer pour

vrai que lorsqu'il aura été constaté par l'observation.

Au reste, bien loin d'être ingrat, le Coucou paroît conserver le souvenir du bienfait, et n'y être pas insensible. On prétend qu'en arrivant de son quartier d'hiver, il se rend avec empressement au lieu de sa naissance, et que lorsqu'il y retrouve sa nourrice ou ses frères nourriciers, tous éprouvent une joie réciproque, qu'ils expriment chacun à leur manière; et sans doute ce sont ces expressions différentes, ce sont leurs caresses mutuelles, leurs cris d'alégresse, leurs jeux qu'on aura pris pour une guerre que les petits oiseaux faisoient au Coucou; il se peut néanmoins qu'on ait vu entr'eux de véritables combats; par exemple, lorsqu'un coucou étranger, cédant à son instinct (1), aura voulu détruire leurs œufs pour y placer le sien dans leur nid, et qu'ils l'auront pris sur le fait. C'est cette habitude bien constatée qu'il a de pondre dans le nid d'autrui, qui est la principale singularité de son histoire, quoiqu'elle ne soit pas absolument sans exemple. Gesner parle d'un certain oiseau de proie fort ressemblant à l'autour, qui pond dans le nid du choucas; et si l'on veut croire que cet oiseau inconnu, qui ressemble à l'autour, n'est autre chose qu'un coucou,

(1) Aristote, Pline et ceux qui les ont copiés ou qui ont renchéri sur eux, s'accordent à dire que le Coucou est timide, que tous les petits oiseaux lui courent sus, et qu'il n'en est pas un d'eux qui ne le mette en fuite : d'autres ajoutent que cette persécution vient de ce qu'il ressemble à un oiseau de proie ; mais depuis quand les petits oiseaux poursuivent-ils les oiseaux de proie !

d'autant plus que celui-ci a été souvent pris pour un oiseau de proie, et que l'on ne connoît point de véritable oiseau de proie qui ponde dans des nids étrangers, du moins on ne peut nier que les torcous n'établissent quelquefois leur nombreuse couvée dans des nids de sitelle, comme je m'en suis assuré; que les moineaux ne s'emparent aussi des nids d'hirondelles; mais ce sont des cas assez rares, sur-tout à l'égard des espèces qui construisent un nid, pour que l'habitude qu'a le Coucou de pondre tous les ans dans des nids étrangers, doive être regardée comme un phénomène singulier.

Une autre singularité de son histoire, c'est qu'il ne pond qu'un œuf, du moins qu'un seul œuf dans chaque nid; car il est possible qu'il en ponde deux, comme le dit Aristote, et comme on l'a reconnu possible par la dissection des femelles, dont l'ovaire présente assez souvent deux œufs bien conformés et d'égale grosseur.

Ces deux singularités semblent tenir à une troisième, et pouvoir s'expliquer par elle; c'est que leur mue est plus tardive et plus complète que celle de la plupart des oiseaux. On rencontre quelquefois l'hiver, dans le creux des arbres, un ou deux coucous entièrement nus, au point qu'on les prendroit, au premier coup d'œil, pour de véritables crapauds. Il paroît que ceux qui, au moment du départ, sont malades ou blessés, ou trop jeunes pour entreprendre une longue route, restent dans le pays où ils se trouvent et y passent l'hiver, se mettant, de leur mieux, à l'abri du froid, dans le premier trou qu'ils rencontrent à quelque bonne exposition, comme font les cailles; on peut donc dire

que

que dans la saison de l'amour, le superflu de la nourriture étant presqu'entièrement absorbé par l'accroissement des plumes, ne peut fournir que très-peu à la reproduction de l'espèce ; que c'est par cette raison que la femelle coucou ne pond ordinairement qu'un œuf, ou tout au plus deux ; que cet oiseau ayant moins de ressource en lui-même pour l'acte principal de la génération, il a aussi moins d'ardeur pour tous les actes accessoires tendans à la conservation de l'espèce, tels que la nidification, l'incubation, l'éducation des petits, tous actes qui partent du même principe et gardent entr'eux une sorte de proportion. D'ailleurs, de cela seul que les mâles de cette espèce ont l'instinct de manger les œufs des oiseaux, la femelle doit cacher soigneusement le sien ; elle ne doit pas retourner à l'endroit où elle l'a déposé, de peur de l'indiquer à son mâle ; elle doit donc choisir le nid le mieux caché, le plus éloigné des endroits qu'il fréquente ; elle doit même, si elle a deux œufs, les distribuer en différens nids ; elle doit les confier à des nourrices étrangères et se reposer sur ces nourrices de tous les soins nécessaires à leur entier développement : c'est aussi ce qu'elle fait, en prenant néanmoins toutes les précautions qui lui sont inspirées par la tendresse pour sa géniture, et sachant résister à cette tendresse même pour qu'elle ne se trahisse point par indiscrétion. Considérés sous ce point de vue, les procédés du Coucou rentreroient dans la règle générale, et supposeroient l'amour de la mère pour ses petits et même un amour bien entendu, qui préfère l'intérêt de l'objet aimé à la douce satisfaction de lui prodiguer ses soins ; d'ailleurs la seule

dispersion de ses œufs en différens nids, quelle qu'en puisse être la cause, soit la nécessité de les dérober à la voracité du mâle, soit la petitesse du nid, suffiroit seule et très-évidemment, pour lui en rendre l'incubation impossible; or, cette dispersion des œufs du Coucou est plus que probable, puisque, comme nous l'avons dit, on trouve assez souvent deux œufs bien formés dans l'ovaire des femelles, et très-rarement deux de ces œufs dans le même nid : au reste, le Coucou n'est pas le seul parmi les oiseaux connus, qui ne fasse point de nid; plusieurs espèces de mésanges, les pics, les martin-pêcheurs, n'en font point non plus; il n'est pas le seul qui ponde dans des nids étrangers, comme nous venons de le dire; il n'est pas non plus le seul qui ne couve point ses œufs : nous avons vu que l'autruche, dans la zône torride, dépose les siens sur le sable, où la seule chaleur du soleil suffit pour les faire éclore; il est vrai qu'elle ne les perd guère de vue, et qu'elle veille assidûment à leur conservation; mais elle n'a pas les mêmes motifs que la femelle du Coucou pour les cacher et pour dissimuler son attachement; elle ne prend pas non plus comme cette femelle des précautions suffisantes pour la dispenser de tout autre soin. La conduite du Coucou n'est donc point une irrégularité absurde, une anomalie monstrueuse, une exception aux lois de la Nature, comme l'appelle Willulghby; mais c'est un effet nécessaire de ces mêmes lois, une nuance qui appartient à l'ordre de leurs résultats, et qui ne pourroit y manquer sans laisser un vide dans le système général, sans causer une interruption dans la chaîne des phénomènes.

Ce qui semble avoir le plus étonné certains Naturalistes, c'est la complaisance qu'ils appellent dénaturée de la nourrice du coucou, laquelle oublie si facilement ses propres œufs, pour donner tous ses soins à celui d'un oiseau étranger, et même d'un oiseau destructeur de sa propre famille.

Mais on sait par expérience que les femelles de plusieurs espèces de petits oiseaux, qui se chargent de couver l'œuf du Coucou, se chargent aussi de couver d'autres œufs étrangers avec les leurs propres; qu'elles couvent quelquefois ces œufs étrangers par préférence aux leurs propres, et qu'elles détruisent quelquefois ceux-ci sans en garder un seul; et un résultat plus important et plus général, c'est que la passion de couver qui paroît quelquefois si forte dans les Oiseaux, semble n'être point déterminée à tels ou tels œufs, ni à des œufs féconds, puisque souvent ils les mangent ou les cassent, et que plus souvent encore ils en couvent de clairs; ni à des œufs réels, puisqu'ils couvent des œufs de craie ou de bois; ni même à ces vains simulacres, puisqu'ils couvent quelquefois à vide; que par conséquent une couveuse qui fait éclore, soit un œuf de Coucou, soit tout autre œuf étranger substitué aux siens, ne fait en cela que suivre un instinct commun à tous les Oiseaux, et par une dernière conséquence, qu'il est au moins inutile de recourir à un décret particulier de l'auteur de la Nature, pour expliquer le procédé de la femelle coucou.

Je demande pardon au lecteur de m'être arrêté si longtemps sur un sujet dont peut-être l'importance ne lui sera pas bien démontrée; mais l'oiseau dont il s'a-

git a donné lieu à tant d'erreurs, que j'ai cru devoir non-seulement m'attacher à en purger l'Histoire Naturelle, mais encore m'opposer à l'entreprise de ceux qui les vouloient faire passer dans la métaphysique. Rien n'est plus contraire à la saine métaphysique, que d'avoir recours à autant de prétendues lois particulières qu'il y a de phénomènes dont nous ne voyons point les rapports avec les lois générales; un phénomène n'est isolé que parce qu'il n'est point assez connu; il faut donc tâcher de le bien connoître avant d'oser l'expliquer; il faut, au lieu de prêter nos petites idées à la Nature, nous efforcer d'atteindre à ses grandes vues, par la comparaison attentive de ses ouvrages, et par l'étude approfondie de leurs rapports.

Je connois plus de vingt espèces d'oiseaux dans le nid desquels le coucou dépose son œuf; la fauvette ordinaire, celle à tête noire, la babillarde, la lavandière, le rouge-gorge, le chantre, le troglodyte, la mésange, le rossignol, le rouge-queue, l'alouette, le cujelier, la farlouse, la linotte, la verdière, le bouvreuil, la grive, le geai, le merle et la pie-grièche. On ne trouve jamais d'œufs de coucou, ou du moins ses œufs ne réussissent jamais dans les nids de cailles et de perdrix, dont les petits courent presque en naissant; il est même assez singulier qu'on en trouve qui viennent à bien dans les nids d'alouettes, qui, comme nous le verrons dans leur histoire, donnent moins de quinze jours à l'éducation de leurs petits, tandis que les jeunes coucous, du moins ceux qu'on élève en cage, sont plusieurs mois sans manger seuls; mais dans l'état de nature, la nécessité, la liberté, le choix de la

nourriture qui leur est propre, peuvent contribuer à accélérer le développement de leur instinct et le progrès de leur éducation.

On sera peut-être surpris de trouver plusieurs oiseaux granivores, tels que la linotte, la verdière et le bouvreuil dans la liste des nourrices du Coucou; mais il faut se souvenir que plusieurs granivores nourrissent leurs petits avec des insectes, et que d'ailleurs les matières végétales macérées dans le jabot de ces petits oiseaux, peuvent convenir au jeune coucou à un certain point, et jusqu'à ce qu'il soit en état de trouver lui-même les chenilles, les araignées et autres insectes dont il est friand, et qui le plus souvent fourmillent autour de son habitation.

Lorsque le nid est celui d'un petit oiseau, et par conséquent construit sur une petite échelle, il se trouve ordinairement fort aplati et presque méconnoissable, effet naturel de la grosseur et du poids du jeune coucou; un autre effet de cette cause c'est que les œufs ou les petits de la nourrice, sont quelquefois poussés hors du nid; mais ces petits chassés de la maison paternelle ne périssent pas toujours, lorsqu'ils sont déjà un peu forts, que le nid est près de terre, le lieu bien exposé et la saison favorable; ils se mettent à l'abri dans la mousse ou le feuillage, et les père et mère en ont soin sans abandonner pour cela le nourrisson étranger.

Tous les habitans des bois assurent que lorsqu'une fois la mère coucou a déposé son œuf dans le nid qu'elle a choisi, elle s'éloigne, semble oublier sa géniture et la perdre entièrement de vue, et qu'à plus

forte raison le mâle ne s'en occupe point du tout ; cependant Lottinger a observé, non que les pères et mères donnent des soins à leurs petits, mais qu'ils s'en approchent à une certaine distance en chantant; que de part et d'autre ils semblent s'écouter, se répondre et se prêter mutuellement attention : il ajoute que le jeune coucou ne manque jamais de répondre à l'appeau, soit dans les bois, soit dans la volière, pourvu qu'il ne voie personne ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on fait approcher les vieux en imitant leur cri, et qu'on les entend quelquefois chanter aux environs du nid où est le jeune, comme partout ailleurs; mais il n'y a aucune preuve que ce soient les père et mère du petit ; ils n'ont pour lui aucune de ces attentions affectueuses qui décèlent la paternité ; tout se borne de leur part à des cris stériles auxquels on a voulu prêter des intentions peu conséquentes à leurs procédés connus, et qui dans le vrai ne supposent autre chose, sinon la sympathie qui existe ordinairement entre les oiseaux de même espèce.

Tout le monde connoît le chant du Coucou, du moins son chant le plus ordinaire ; il est si bien articulé et répété si souvent (1), que dans presque toutes

---

(1) *Cou cou*, *cou cou*, *cou cou cou*, *tou cou cou* : cette fréquente répétition a donné lieu à deux façons de parler proverbiales ; lorsque quelqu'un répète souvent la même chose, cela s'appelle en Allemagne, *chanter la chanson du coucou.* On le dit aussi de ceux qui n'étant qu'en petit nombre, semblent se multiplier par la parole et font croire en causant beaucoup et tous à-la-fois, qu'ils forment une assemblée considérable.

les langues, il a influé sur la dénomination de l'oiseau, comme on le peut voir dans la nomenclature : ce chant appartient exclusivement au mâle, et c'est au printemps, c'est-à-dire, au temps de l'amour que ce mâle le fait entendre, tantôt perché sur une branche sèche et tantôt en volant ; il l'interrompt quelquefois par un ralement sourd, tel à peu près que celui d'une personne qui crache, et comme s'il prononçoit crou, crou, d'une voix enrouée et en grasseyant; outre ces cris, on en entend quelquefois un autre assez sonore, quoiqu'un peu tremblé, composé de plusieurs notes, et semblable à celui du petit plongeon ; cela arrive lorsque les mâles et les femelles se cherchent et se poursuivent (1) ; quelques-uns soupçonnent que c'est le cri de la femelle; celle-ci lorsqu'elle est bien animée, a encore un gloussement, *glou, glou*, qu'elle répète cinq à six fois d'une voix forte et assez claire, en volant d'un arbre à un autre; il semble que ce soit son cri d'appel ou plutôt d'agacerie vis-à-vis son mâle; car dès que ce mâle l'entend, il s'approche d'elle avec ardeur, en répétant son *tou cou cou*. Malgré cette variété d'inflexion, le chant du Coucou n'a jamais dû être comparé avec celui du rossignol, sinon dans la fable (2). Au reste, il est fort douteux que ces oiseaux

---

(1) Ceux qui ont bien entendu ce cri, l'expriment ainsi ; *go, go, guet, guet, guet.*

(2) On dit que le rossignol et le coucou disputant le prix du chant devant l'âne, celui-ci l'adjugea au coucou ; que le rossignol en appela devant l'homme, lequel prononça en sa faveur, et que depuis ce temps le rossignol se met à chanter

s'apparient; ils éprouvent les besoins physiques, mais rien qui ressemble à l'attachement ou au sentiment. Les mâles sont beaucoup plus nombreux que les femelles (1), et se battent pour elles assez souvent; mais c'est pour une femelle en général, sans aucun choix, sans nulle prédilection; et lorsqu'ils se sont satisfaits, ils s'éloignent et cherchent de nouveaux objets pour se satisfaire encore et les quitter de même, sans les regretter, sans prévoir le produit de toutes ces unions furtives, sans rien faire pour les petits qui en doivent naître; ils ne s'en occupent pas même après qu'ils sont nés : tant il est vrai que la tendresse mutuelle des père et mère est le fondement de leur affection commune pour leur géniture, et par conséquent le principe du bon ordre, puisque sans l'affection des père et mère, les petits et même les espèces courent risque de périr, et qu'il est du bon ordre que les espèces se conservent!

Les petits nouvellement éclos ont aussi leur cri d'appel, et ce cri n'est pas moins aigu que celui des fauvettes et des rouge-gorges leurs nourrices, dont ils prennent le ton par la force de l'instinct imitateur; et comme s'ils sentoient la nécessité de solliciter, d'im-

---

aussitôt qu'il voit l'homme, comme pour remercier son juge ou pour justifier sa sentence.

(1) On ne tue, on ne prend presque jamais que des coucous chanteurs, et par conséquent mâles; j'en ai vu tuer trois ou quatre dans une seule chasse, et pas une femelle. La Zoologie britannique dit que dans le même été, sur le même arbre et dans le même piége, on a pris cinq coucous, tous cinq mâles.

portuner une mère adoptive, qui ne peut avoir les entrailles d'une véritable mère, ils répètent à chaque instant ce cri d'appel, ou si l'on veut, cette prière, sans cesse excitée par des besoins sans cesse renaissans, et dont le sens est très-clair, très-déterminé par un large bec qu'ils tiennent continuellement ouvert de toute sa largeur : ils en augmentent encore l'expression par le mouvement de leurs ailes qui accompagne chaque cri. Dès que leurs ailes sont assez fortes, ils s'en servent pour poursuivre leur nourrice sur les branches voisines lorsqu'elle les quitte, ou pour aller au-devant d'elle lorsqu'elle leur apporte la becquée. Ce sont des nourrissons insatiables (1) et qui le paroissent d'autant plus que de petits oiseaux, tels que le rouge-gorge, la fauvette, le chantre et le troglodyte ont de la peine à fournir la subsistance à un hôte de si grande dépense, sur-tout lorsqu'ils ont en même temps une famille à nourrir, comme cela arrive quelquefois. Les jeunes coucous que l'on élève conservent ce cri d'appel, selon Frisch, jusqu'au 15 ou 20 septembre, et en accueillent ceux qui leur portent à manger; mais alors ce cri commence à devenir plus grave par degrés, et bientôt après ils le perdent tout-à-fait.

La plupart des Ornithologistes conviennent que les insectes sont le fonds de la nourriture du Coucou, et qu'il a un appétit de préférence pour les œufs d'oiseaux. Ray a trouvé des chenilles dans son estomac ; Frisch a observé la manière dont ils mangent les insectes tout

---

(1) C'est de-là que l'on dit proverbialement, *avaler comme un coucou.*

vivans ; ils prennent les chenilles par la tête, puis les faisant passer dans leur bec, ils en expriment et font sortir par l'anus tout le suc, après quoi ils les agitent encore et les secouent plusieurs fois avant de les avaler ; ils prennent de même les papillons par la tête, et les pressant dans leur bec, ils les crèvent vers le corcelet et les avalent avec leurs ailes ; ils mangent aussi des vers, mais ils préfèrent ceux qui sont vivans. Lorsque les insectes manquoient, Frisch donnoit à un jeune qu'il élevoit, du foie, et sur-tout du rognon de mouton, coupé en petites tranches longuettes de la forme des insectes qu'il aimoit; lorsque ces tranches étoient trop sèches, il falloit les humecter un peu, afin qu'il pût les avaler : du reste, il ne buvoit jamais que dans le cas où ses alimens étoient ainsi desséchés; encore s'y prenoit-il de si mauvaise grâce, que l'on voyoit bien qu'il buvoit avec répugnance, et pour ainsi dire, à son corps défendant : en toute autre circonstance, il rejetoit, en secouant son bec, les gouttes d'eau qu'on y avoit introduites par force ou par adresse, et l'hydrophobie proprement dite paroissoit être son état habituel.

Les jeunes coucous ne chantent point la première année, et les vieux cessent de chanter ou du moins de chanter assidûment, vers la fin de juin; mais ce silence n'annonce point leur départ : on en trouve même dans les plaines jusqu'à la fin de septembre et encore plus tard : ce sont sans doute les premiers froids et la disette d'insectes qui les déterminent à passer dans des climats plus chauds ; ils vont la plupart en Afrique. A leur arrivée dans notre pays, ils semblent moins fuir

les lieux habités; le reste du temps ils voltigent dans les bois, les prés, et partout où ils trouvent des nids, pour y pondre et en manger les œufs, des insectes et des fruits pour se nourrir. Sur l'arrière saison, les adultes, sur-tout les femelles, sont bons à manger et aussi gras qu'ils étoient maigres au printemps (1); leur graisse se réunit particulièrement sous le cou, et c'est le meilleur morceau de cette espèce de gibier; ils sont ordinairement seuls, inquiets, changeant de place à tout moment, et parcourant chaque jour un terrein considérable, sans cependant faire jamais de longs vols. Les anciens observoient le temps de l'apparition et de la disparition du Coucou en Italie. Les vignerons qui n'avoient point achevé de tailler leurs vignes avant son arrivée, étoient regardés comme des paresseux, et devenoient l'objet de la risée publique: les passans qui les voyoient en retard, leur reprochoient leur paresse en répétant le cri de cet oiseau, qui lui-même étoit l'emblème de la fainéantise, et avec très-grande raison, puisqu'il se dispense des devoirs les plus sacrés de la Nature. On disoit aussi fin comme un Coucou (car on peut être à-la-fois fin et paresseux), soit parce que ne voulant point couver ses œufs, il vient à bout de les faire couver à d'autres oiseaux, soit par une autre raison tirée de l'ancienne mythologie (2).

---

(1) C'est dans cette saison seulement, que la façon de parler proverbiale, *maigre comme un coucou*, a sa juste application.

(2) Jupiter s'étant aperçu que sa sœur Junon étoit seule sur le mont Diceyen, autrement dit Thronax, excita un vio-

Quoique rusés, quoique solitaires, les Coucous sont capables d'une sorte d'éducation; plusieurs personnes de ma connoissance en ont élevé et apprivoisé : on les nourrit avec de la viande hachée, cuite ou crue, des insectes, des œufs, du pain mouillé, des fruits. Un de ces coucous apprivoisés reconnoissoit son maître, venoit à sa voix, le suivoit à la chasse perché sur son fusil, et lorsqu'il trouvoit en chemin un griottier, il y voloit et ne revenoit qu'après s'être rassasié pleinement; quelquefois il ne revenoit point à son maître de toute la journée, mais le suivoit à vue, en voltigeant d'arbre en arbre : dans la maison il avoit toute liberté de courir, et passoit la nuit sur un juchoir. La fiente de cet oiseau est blanche et fort abondante, c'est un des inconvéniens de son éducation : il faut avoir soin de le garantir du froid dans le passage de l'automne à l'hiver; c'est pour ces oiseaux le temps critique, du moins c'est à cette époque que j'ai perdu tous ceux que j'ai voulu faire élever.

On ne voit le Coucou que l'été dans les pays froids ou même tempérés, tels que l'Europe, et l'hiver seulement dans l'Afrique septentrionale; il semble fuir les températures excessives.

---

lent orage, et vint sous la forme d'un coucou se poser sur les genoux de la déesse, qui le voyant mouillé, transi, battu de la tempête, en eut pitié et le réchauffa sous sa robe; le dieu reprit sa forme à propos, et devint l'époux de sa sœur. De cet instant, le mont Diceyen fut appelé Coccygien ou montagne du coucou; et de-là l'origine du *Jupiter cuculus*. *Voyez* Gesner.

Cet oiseau, posé à terre, ne marche qu'en sautillant; mais il s'y pose rarement, et quand cela ne seroit point prouvé par le fait, il seroit facile de le juger ainsi d'après ses pieds très-courts et ses cuisses encore plus courtes. Son plumage est fort sujet à varier dans les divers individus. Il suit de là qu'en donnant sa description, on ne peut prétendre à rien de plus qu'à donner une idée des couleurs et de leur distribution, telles qu'on les observe le plus communément dans son plumage. Dans le mâle adulte, le dessus de la tête et du corps est d'un joli cendré; le dessus des ailes brun, tacheté de roux, et terminé de blanc; la gorge et le devant du cou, d'un cendré-clair; le reste du dessous du corps rayé transversalement de brun, sur un fond blanc-sale; les pennes de la queue noirâtres et terminées de blanc. Le bec est noir au dehors, jaune à l'intérieur, et les pieds sont jaunes : son poids est de quatre ou cinq onces.

Les voyageurs parlent d'un coucou du royaume de Loango en Afrique, un peu plus gros que le nôtre, mais peint des mêmes couleurs, et qui en diffère principalement par sa chanson, ce qui doit s'entendre de l'air et non des paroles; car il dit *coucou* comme le nôtre, mais sur un ton différent; le mâle commence dit-on, par entonner la gamme et chante seul les trois premières notes, ensuite la femelle l'accompagne à l'unisson pour le reste de l'octave, et diffère en cela de la femelle de notre coucou, qui ne chante point du tout comme son mâle et qui chante beaucoup moins.

DU TOUCAN.

PAR BUFFON.

Ce qu'on peut appeler physionomie dans tous les êtres vivans, dépend de l'aspect que leur tête présente lorsqu'on les regarde de face ; ce qu'on désigne par les noms de forme, de figure, de taille, se rapporte à l'aspect du corps et des membres dans les Oiseaux. Si l'on recherche cette physionomie, on s'apercevra aisément que tous ceux qui, relativement à la grosseur de leur corps, ont une tête légère avec un bec court et fin, ont en même temps la physionomie fine, agréable et presque spirituelle; tandis que ceux au contraire qui comme les Toucans ont un bec aussi gros que la tête, se présentent avec un air stupide, rarement démenti par leurs habitudes naturelles ; mais il y a plus ; ces grosses têtes et ces becs énormes, dont la longueur excède quelquefois celle du corps entier de l'oiseau, sont des parties si disproportionnées, des exubérances de la nature si marquées, qu'on peut les regarder comme des monstruosités d'espèce, qui ne diffèrent des monstruosités individuelles qu'en ce qu'elles se perpétuent sans altération ; en sorte qu'on est obligé de les admettre aussi nécessairement que toutes les autres formes des corps, et de les compter parmi les caractères spécifiques des êtres auxquels ces mêmes parties difformes appartiennent. Si quelqu'un voyoit un toucan pour la première fois, il prendroit sa tête et son bec, vus de face, pour un de ces masques à longs nez dont on épouvante les enfans ; mais consi-

dérant ensuite sérieusement la structure et l'usage de cette production démesurée, il ne pourra s'empêcher d'être étonné que la Nature ait fait la dépense d'un bec aussi prodigieux pour un oiseau de médiocre grandeur, et l'étonnement augmentera en reconnoissant que ce bec mince et foible, loin de servir, ne fait que nuire à l'oiseau qui ne peut en effet rien saisir, rien entamer, rien diviser, et qui, pour se nourrir, est obligé de gober et d'avaler sa nourriture en bloc, sans la broyer ni même la concasser. De plus, ce bec, loin de faire un instrument utile, une arme ou même un contre-poids, n'est au contraire qu'une masse en levier, qui gène le vol de l'oiseau, et lui donnant un air à demi culbutant, semble le ramener vers la terre lors même qu'il veut se diriger en haut.

Les vrais caractères des erreurs de la Nature sont la disproportion jointe à l'inutilité ; toutes les parties qui dans les animaux sont excessives, surabondantes, placées à contre-sens, et qui sont en même temps plus nuisibles qu'utiles, ne doivent pas être mises dans le grand plan des vues directes de la Nature, mais dans la petite carte de ses caprices, ou si l'on veut, de ses méprises, qui néanmoins ont un but aussi direct que les premières, puisque ces mêmes productions extraordinaires nous indiquent que tout ce qui peut être est, et que quoique les proportions, la régularité, la symmétrie règnent ordinairement dans tous les ouvrages de la Nature, les disproportions, les excès et les défauts nous démontrent que l'étendue de sa puissance ne se borne point à ces idées de proportion et de régularité auxquelles nous voudrions tout rapporter.

Et de même que la Nature a doué le plus grand nombre des êtres de tous les attributs qui doivent concourir à la beauté et à la perfection de la forme, elle n'a guère manqué de réunir plus d'une disproportion dans ses productions moins soignées; le bec excessif, inutile du Toucan, renferme une langue encore plus inutile et dont la structure est très-extraordinaire; ce n'est point un organe charnu ou cartilagineux comme la langue de tous les animaux ou des autres oiseaux, c'est une véritable plume bien mal placée comme l'on voit, et renfermée dans le bec comme dans un étui.

Le nom même de toucan signifie plume en langue brasilienne, et les naturels de ce pays ont appelé toucan tabouracé, l'oiseau dont ils prenoient les plumes pour se faire les parures qu'ils ne portoient que les jours de fêtes. *Toucan tabouracé* signifie *plumes pour danser*. Ces oiseaux si difformes par leur bec et par leur langue, brillent néanmoins par leur plumage; ils ont en effet des plumes propres aux plus beaux ornemens, et ce sont celles de la gorge; la couleur en est orangée, vive, éclatante; et quoique ces belles plumes n'appartiennent qu'à quelques-unes des espèces de Toucans, elles ont donné le nom à tout le genre. On recherche même en Europe ces gorges de Toucan pour faire des manchons; son bec prodigieux lui a valu d'autres honneurs, et l'a fait placer parmi les constellations australes où l'on n'a guère admis que les objets les plus frappans et les plus remarquables. Ce bec est en général beaucoup plus gros et plus long à proportion du corps que dans aucun autre oiseau; et ce qui le rend encore plus excessif, c'est que dans toute sa longueur

il

il est plus large que la tête de l'oiseau; c'est, comme le dit Léry, le bec des becs; aussi plusieurs voyageurs ont-ils appelé le Toucan l'oiseau tout bec, et nos créoles de Cayenne ne le désignent que par l'épithète de gros bec. Ce long et large bec fatigueroit prodigieusement la tête et le cou de l'oiseau, s'il n'étoit pas d'une substance légère; mais il est si mince qu'on peut sans effort le faire céder sous les doigts; ce bec n'est donc pas propre à briser les graines ni même les fruits tendres; l'oiseau est obligé de les avaler tout entiers, et de même il ne peut s'en servir pour se défendre et encore moins pour attaquer; à peine peut-il serrer assez pour faire impression sur le doigt quand on le lui présente. Les auteurs qui ont écrit que le Toucan perçoit les arbres comme les pics, se sont donc bien trompés; il n'a ni ne peut avoir cette habitude, et Scaliger a fort bien remarqué avant nous que ces oiseaux ayant le bec crochu et courbé en bas, il ne paroissoit pas possible qu'ils entamassent les arbres.

La forme de ce gros et grand bec est fort différente dans chaque mandibule; la supérieure est recourbée en bas en forme de faux, arrondie en dessus et crochue à son extrémité; l'inférieure est plus courte, plus étroite et moins courbée en bas que la supérieure. Toutes deux sont dentelées sur leurs bords; mais les dentelures de la supérieure sont bien plus sensibles que celles de l'inférieure; et ce qui paroît encore singulier, c'est que ces dentelures, quoiqu'en égal nombre de chaque côté des mandibules, non-seulement ne se correspondent pas du haut en bas ni du bas en haut, mais même ne se rapportent pas dans leur position relative.

La langue des Toucans est, comme nous venons de le dire, encore plus extraordinaire que le bec; ce sont les seuls oiseaux qui aient une plume au lieu de langue, et c'est une plume dans l'acception la plus stricte, quoique le milieu ou la tige de cette plume-langue soit d'une substance cartilagineuse large de deux lignes. Avec un organe aussi singulier et si différent de la substance et de l'organisation ordinaire de toute langue, on seroit porté à croire que ces oiseaux devroient être muets; néanmoins ils ont autant de voix que les autres, et ils font entendre très-souvent une espèce de sifflement qu'ils réitèrent promptement et assez long-temps pour qu'on les ait appelés *oiseaux prédicateurs*. Les sauvages attribuent aussi de grandes vertus à cette langue de plume, et ils l'emploient comme remède dans plusieurs maladies. Quelques auteurs ont cru que les Toucans n'avoient point de narines; cependant il ne faut pour les voir qu'écarter les plumes de la base du bec, qui les couvrent dans la plupart des espèces, et dans d'autres elles sont sur le bec nu, et par conséquent fort apparentes.

Les Toucans n'ont rien de commun avec les pics que la disposition des doigts, deux en avant et deux en arrière; et même dans ce caractère qui leur est commun, on peut observer que les doigts des Toucans sont bien plus longs et tout autrement proportionnés que ceux des pics. Les pieds des Toucans n'ont que la moitié de la longueur des jambes, et ces oiseaux ne peuvent marcher, parce que le pied appuie dans toute sa longueur sur la terre; ils ne font donc que sautiller d'assez mauvaise grâce : ces pieds sont dénués de plu-

mes, et couverts de longues écailles douces au toucher.

Les Toucans sont répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale, et ne se trouvent point dans l'ancien continent; ils sont erratiques plutôt que voyageurs, ne changent de pays que pour suivre les saisons de la maturité des fruits qui leur servent de nourriture : ce sont sur-tout les fruits de palmiers; et comme ces espèces d'arbres croissent dans les terreins humides et près du bord des eaux, les Toucans habitent ces lieux de préférence, et se trouvent même quelquefois dans les palétuviers qui ne croissent que dans la vase liquide; c'est peut-être ce qui a fait croire qu'ils mangeoient du poisson : mais ils ne peuvent tout au plus qu'en avaler de très-petits, car leur bec n'étant propre ni pour entamer ni pour couper, ils ne peuvent qu'avaler en blocs les fruits même les plus tendres sans les comprimer, et leur large gosier leur facilite cette habitude, dont on peut s'assurer en leur jetant un assez gros morceau de pain, car ils l'avalent sans chercher à le diviser.

Ces oiseaux vont ordinairement par petites troupes de six à dix; leur vol est lourd et s'exécute péniblement, vu leurs courtes ailes et leur énorme bec, qui fait pencher le corps en avant; cependant ils ne laissent pas de s'élever au-dessus des grands arbres, à la cime desquels on les voit presque toujours perchés et dans une agitation continuelle, qui malgré la vivacité de leurs mouvemens, n'ôte rien à leur air grave, parce que ce gros bec leur donne une physionomie triste et sérieuse que leurs grands yeux fades et sans feu augmentent encore; en sorte que, quoique très-vifs

et très-remuans, ils n'en paroissent que plus gauches et moins gais.

Comme ils font leur nid dans des trous d'arbres que les pics ont abandonnés, on a cru qu'ils creusoient eux-mêmes ces trous; ils ne pondent que deux œufs, et cependant toutes les espèces sont assez nombreuses en individus. On les apprivoise très-aisément en les prenant jeunes; on prétend même qu'on peut les faire nicher et produire en domesticité; ils ne sont pas difficiles à nourrir, car ils avalent tout ce qu'on leur jette, pain, chair ou poisson; ils saisissent aussi avec la pointe du bec les morceaux qu'on leur offre de près; ils les lancent en haut et les reçoivent dans leur large gosier; mais lorsqu'ils sont obligés de se pourvoir d'eux-mêmes et de ramasser les alimens à terre, ils semblent les chercher en tâtonnant, et ne prennent le morceau que de côté pour le faire sauter ensuite et le recevoir. Au reste, ils paroissent si sensibles au froid, qu'ils craignent la fraîcheur de la nuit dans les climats même les plus chauds du nouveau continent; on les a vus dans la maison se faire une espèce de lit d'herbes, de paille et de tout ce qu'ils peuvent ramasser, pour éviter apparemment la fraîcheur de la terre. Ils ont en général la peau bleuâtre sous les plumes, et leur chair, quoique noire et assez dure, ne laisse pas de se manger.





De Seve, Del. L'Epine, Direx.

DES CALAOS OU DES OISEAUX RHINOCÉROS.

PAR BUFFON.

Nous venons de voir que les toucans, si singuliers par leur énorme bec, appartiennent tous au continent de l'Amérique méridionale : voici d'autres oiseaux de l'Afrique et des grandes Indes, dont le bec aussi prodigieux pour les dimensions que celui des toucans, est encore plus extraordinaire par la forme, ou pour mieux dire, plus excessivement monstrueux, comme pour nous démontrer que la vieille Nature de l'ancien continent, toujours supérieure à la Nature moderne du nouveau monde dans toutes ses productions, se montre aussi plus grande, même dans ses erreurs, et plus puissante jusque dans ses écarts.

En considérant le développement extraordinaire, la surcharge inutile, l'excroissance superflue, quoique naturelle, dont le bec de ces oiseaux est non-seulement grossi, mais déformé, on ne peut s'empêcher d'y reconnoître les attributs mal assortis de ces espèces disparates, dont les plus monstrueuses naquirent et périrent presqu'en même temps par la disconvenance et les oppositions de leur conformation. Ce n'est pas la seule ni la première fois que l'examen attentif de la Nature nous ait offert cette vue, même dans le genre des Oiseaux : ceux auxquels on a donné les noms de bec croisé, bec en ciseau, sont des exemples de cette structure incomplète et contraire à tout usage, laquelle leur ôte presque le moyen de vivre et celui de se dé-

fendre, contre les espèces même plus petites et moins fortes, mais plus heureuses et plus puissantes, parce qu'elles sont douées d'organes plus assortis. Nous avons de semblables exemples dans les animaux quadrupèdes; les unaus, les aïs, les fourmillers, les pangolins, dénués ou misérables par la forme du corps et la disproportion de leurs membres, traînent à peine une existence pénible, toujours contrariée par les défauts ou les excès de leur organisation; la durée de ces espèces imparfaites et débiles n'est protégée que par la solitude, et ne s'est maintenue et ne se maintiendra que dans les lieux déserts, où l'homme et les animaux puissans ne frequenteront pas.

Si nous examinons en particulier le bec des Calaos, nous reconnoîtrons que loin d'être fort à proportion de sa grandeur, ou utile en raison de sa structure, il est au contraire très-foible et très-mal conformé; nous verrons qu'il nuit plus qu'il ne sert à l'oiseau qui le porte, et qu'il n'y a peut-être pas d'exemple dans la Nature, d'une arme d'aussi grand appareil et d'aussi peu d'effet : ce bec n'a point de prise : sa pointe, comme dans un long lévier très-éloigné du point d'appui, ne peut serrer que mollement; sa substance est si tendre, qu'elle se fèle à la tranche par le plus léger frottement: ce sont ces fèlures irrégulières et accidentelles que les Naturalistes ont prises pour une dentelure naturelle et régulière. Elles produisent un effet remarquable dans le bec du calao rhinocéros; c'est que les deux mandibules ne se touchent que par la pointe, le reste demeure ouvert et béant, comme si elles n'eussent pas été faites l'une pour l'autre; leur intervalle est

usé, rompu de manière que par la substance et par la forme de cette partie, il semble qu'elle n'ait pas été faite pour servir constamment, mais plutôt pour se détruire d'abord et sans retour, par l'usage même auquel elle paroissoit destinée.

Nous avons adopté, d'après les nomenclateurs, le nom de Calao, pour désigner le genre entier de ces oiseaux, quoique les Indiens n'aient donné ce nom qu'à une ou deux espèces. Ici comme en tout, et dans ses erreurs ainsi que dans ses vues droites, la Nature passe par des gradations nuancées; et de dix espèces, dont ce genre est composé, il n'y en a peut-être qu'une à laquelle on doive appliquer la dénomination d'oiseau rhinocéros; toutes les autres ne nous présentent que des degrés et des nuances plus ou moins voisines de cette forme de bec, l'une des plus étranges de la Nature, puisqu'elle est évidemment l'une des plus contraires aux fins qu'on lui suppose.

Cet oiseau rhinocéros, le plus remarquable des Calaos, est beaucoup plus grand que le corbeau d'Europe. Bontius, qui l'a vu dans l'île de Java, le dit très-puant et très-laid, et voici la description qu'il en donne : « Son plumage est tout noir et son bec fort étrange; sur la partie supérieure de ce bec, s'élève une excroissance de substance cornée, qui s'étend en avant et se recourbe ensuite vers le haut en forme de corne, qui est prodigieuse par son volume, car elle a huit pouces de longueur sur quatre de largeur à sa base: cette corne est variée de rouge et de jaune, et comme divisée en deux parties, par une ligne noire qui s'étend sur chacun de ses côtés suivant sa longueur; les

ouvertures des narines sont situées au-dessous de cette excroissance près de l'origine du bec. On le trouve à Sumatra, aux Philippines et dans les autres parties des climats chauds des Indes. »

Bontius rapporte quelques faits au sujet de ces oiseaux : il dit qu'ils vivent de chair et de charogne; qu'ils suivent ordinairement les chasseurs de sangliers, de vaches sauvages, pour manger la chair et les intestins de ces animaux que ces chasseurs éventrent et coupent par quartiers, pour emporter plus aisément ce gros gibier et très-promptement, car s'ils le laissoient quelque temps sur la place, les Calaos ne manqueroient pas de venir tout dévorer; cependant cet oiseau ne chasse que les rats et les souris, et c'est par cette raison que les Indiens en élèvent quelques-uns. Bontius dit qu'avant de manger une souris, le Calaos l'aplatit en la serrant dans son bec pour l'amollir, et qu'il l'avale toute entière en la jetant en l'air, et la faisant retomber dans son large gosier; c'est au reste, la seule façon de manger que lui permette la structure de son bec et la petitesse de sa langue qui est cachée au fond du bec et presque dans la gorge.

Telle est la manière de vivre à laquelle l'a réduit la Nature, en lui donnant un bec assez fort pour la proie, mais trop foible pour le combat; très-incommode pour l'usage, et dont tout l'appareil n'est qu'une exubérance difforme et un poids inutile : cet excès et ces défauts extérieurs semblent influer sur les facultés intérieures de l'animal; ce Calao est triste et sauvage; il a l'aspect rude, l'attitude pesante et comme fatiguée.

DU TORCOL (1).

PAR BUFFON.

Cet oiseau se reconnoît au premier coup d'œil, par un signe ou plutôt par une habitude qui n'appartient qu'à lui; c'est de tordre et de tourner le cou de côté et en arrière, la tête renversée vers le dos, et les yeux à demi fermés, pendant tout le temps que dure ce mouvement qui n'a rien de précipité, et qui est au contraire long, sinueux et tout semblable aux replis ondoyans d'un reptile (2); il paroît être produit par une convulsion de surprise et d'effroi, ou par une crise d'étonnement à l'aspect de tout objet nouveau; c'est aussi un effort que l'oiseau semble faire pour se dégager lorsqu'il est retenu : cependant cet étrange mouvement lui est naturel et dépend, en grande partie, d'une conformation particulière, puisque les petits dans le nid se donnent les mêmes tours de cou; en sorte que plus d'un dénicheur effrayé les a pris pour de petits serpens.

Le Torcol a une autre habitude assez singulière; un de ces oiseaux qui étoit en cage depuis vingt-quatre heures, lorsqu'on s'approchoit de lui, se tournoit vis-à-vis le spectateur, puis le regardant fixement, s'élevoit sur ses ergots, se portoit en avant avec

---

(1) Lat. *Torquilla*; it. *Tortocollo*; all. *Wrind-halsz*.

(2) Apparemment on lui a aussi trouvé de l'analogie avec ce tour de tête que se donnent certaines personnes pour affecter un maintien plus recueilli, et qui de-là ont été vulgairement appelées *torcols*.

lenteur, en relevant les plumes du sommet de sa tête, la queue épanouie, puis se retiroit brusquement, frappant du bec le fond de sa cage et rabattant sa huppe; il recommençoit ce manège, tant qu'on restoit en présence. Ce sont apparemment ces bizarres attitudes et ces tortures naturelles qui ont anciennement frappé les yeux de la superstition, quand elle adopta cet oiseau dans les enchantemens, et qu'elle en prescrivit l'usage comme du plus puissant des philtres.

L'espèce du Torcol n'est nombreuse nulle part, et chaque individu vit solitairement et voyage de même: on les voit arriver seuls au mois de mai; nulle société que celle de leur femelle; encore cette union est-elle de très-courte durée, car ils se séparent bientôt, et repartent seuls en septembre; un arbre isolé au milieu d'une large haie est celui que le Torcol préfère; il semble le choisir pour se percher plus solitairement: sur la fin de l'été, on le trouve également seul dans les blés; il prend sa nourriture à terre, et ne grimpe pas contre les arbres comme les pics, quoiqu'il ait le bec et les pieds conformés comme eux, et qu'il soit très-voisin du genre de ces oiseaux; mais il paroît former une petite famille à part et isolée, qui n'a point contracté d'alliance avec la grande tribu des pics et des épeiches.

Le Torcol est de la grandeur de l'alouette, ayant sept pouces de longueur et dix de vol. Tout son plumage est un mélange de gris, de noir et de tanné par ondes et par bandes tracées et opposées, de manière à produire le plus riche émail avec ces teintes sombres. La queue qu'il épanouit en volant, est traversée de deux ou trois larges bandes en ondes, pareilles à celles qu'on

voit sur les ailes des papillons-phalènes. Quelques descripteurs ont comparé le plumage du Torcol à celui de la bécasse ; mais il est plus agréablement varié : les teintes en sont plus nettes, plus distinctes, d'une touche plus moëleuse et d'un plus bel effet. Le ton de couleur plus roux dans le mâle, est plus cendré dans la femelle ; les pieds sont d'un gris roussâtre, les ongles aigus.

Cet oiseau se tient fort droit sur la branche où il se pose ; son corps est même renversé en arrière ; il s'accroche aussi au tronc d'un arbre pour dormir ; mais il n'a pas l'habitude de grimper comme le pic, ni de chercher sa nourriture sous les écorces ; son bec long de neuf lignes et taillé comme celui des pics, ne lui sert pas à saisir et prendre sa nourriture ; ce n'est, pour ainsi dire, que l'étui d'une grande langue qu'il darde dans les fourmillières ; il la retire chargée de fourmis, retenues par une liqueur visqueuse dont elle est enduite.

Le cri du Torcol est un son de sifflement assez aigre et traîné, ce que les anciens appeloient proprement *stridor*. Le Torcol se fait entendre huit ou dix jours avant le coucou ; il pond dans des trous d'arbre sans faire de nid ; on y trouve communément huit ou dix œufs d'un blanc d'ivoire : le mâle apporte des fourmis à sa femelle qui couve, et les petits nouveau-nés dans le mois de juin, tordent déjà le cou et soufflent avec force lorsqu'on les approche ; ils quittent bientôt leur nid, où ils ne prennent aucune affection les uns pour les autres ; car ils se séparent et se dispersent dès qu'ils peuvent se servir de leurs ailes.

On ne peut guère les élever en cage; il est très-difficile de leur fournir une nourriture convenable ; ceux qu'on a conservés pendant quelque temps, touchoient avec la pointe de la langue la pâtée qu'on leur présentoit avant de la manger, et après en avoir goûté, ils la refusoient et se laissoient mourir de faim (1).

Sur la fin de l'été, cet oiseau prend beaucoup de graisse, et il est alors excellent à manger; il se prend quelquefois à la sauterelle, et les chasseurs ne manquent guère de lui arracher la langue, dans l'idée d'empêcher que sa chair ne prenne le goût de fourmis. Cette petite chasse ne se fait qu'au mois d'août jusqu'au milieu de septembre, temps du départ de ces oiseaux. L'espèce est répandue dans toute l'Europe, depuis les provinces méridionales jusqu'en Suède et même en Laponie.

---

(1) « Je fis prendre, le 10 juin, un nid de Torcol dans le creux d'un pommier sauvage, à cinq pieds de terre. Le mâle étoit resté sur les hautes branches de l'arbre, et crioit très-fort, tandis qu'on prenoit sa femelle et ses petits. Je les fis nourrir avec de la pâtée faite de pain et de fromage ; ils vécurent près de trois semaines ; ils s'étoient familiarisés avec la personne qui en avoit soin, et venoient manger dans sa main. Lorsqu'ils furent devenus grands, ils refusèrent la pâtée ordinaire ; et comme on n'avoit pas d'insectes à leur fournir, ils moururent de faim. » *Note de Montbeillard.*

NOTICES.

I.

Variétés du Coq (1).

* 1. L*e coq commun* ; le coq de notre climat.

* 2. *Le Coq huppé.* Il a ordinairement la crête plus petite, vraisemblablement parce que la nourriture, au lieu d'être portée toute à la crête, est en partie employée à l'accroissement des plumes.

3. *Le Coq sauvage de l'Asie.*

4. *L'acoho* ou *Coq de Madagascar.*

5. *La Poule naine de Java.* Elle est de la grosseur d'un pigeon.

6. *La Poule de l'isthme de Darien.*

7. *La Poule de Camboge.* Cette race ressemble beaucoup à celle de la poule naine de France. Ces poules ont les pieds si courts, que leurs ailes traînent à terre.

8. *Le Coq de Bantam.* Il a beaucoup de rapport avec le coq pattu de France ; il est courageux et se bat hardiment contre des coqs beaucoup plus forts que lui.

---

(1) Ce signe * indique que l'Oiseau est représenté dans les planches enluminées de l'édition de 1770, en dix volumes in-fol.

9. *La demi-Poule d'Inde.* Selon Willulghby, cet oiseau porte sa queue à peu près comme le dindon.

10. *Le Coq d'Angleterre.* Il ne surpasse pas le coq nain en grosseur, mais il est beaucoup plus haut monté que notre coq commun, et il est supérieur à celui de France pour le combat.

11. *Le Coq de Turquie.*

12. *Le Coq de Hambourg*, appelé aussi *culotte de velours*, parce qu'il a les cuisses et le ventre d'un noir velouté.

13. *Le Coq frisé*, dont les plumes se renversent en-dehors, et qui doit appartenir particulièrement aux pays chauds.

* 14. *La Poule à duvet du Japon.*

15. *Le Coq nègre.* On le trouve aux Philippines, à Java et à San-Jago, l'une des îles du cap Verd. Becman prétend que la plupart des oiseaux de cette dernière île, ont les os aussi noirs que du jai et la peau de la couleur de celle des nègres.

16. *Le Coq sans croupion.* La plupart des poulets et des coqs de Virginie, n'ont point de croupion, et cependant ils sont certainement de race anglaise; les habitans de cette colonie assurent que lorsqu'on y transporte de ces oiseaux, ils perdent bientôt leur croupion.

17. *La Poule à cinq doigts.* Elle est une forte exception à la méthode, dont les principaux caractères se tirent du nombre des doigts.

18. *Les Poules de Sansevarre.* Ce sont celles qui pondent ces œufs qui se vendent en Perse trois ou quatre écus la pièce, et que les Persans s'amusent à

choquer les uns contre les autres par manière de jeu. Dans le même pays, il y a des coqs beaucoup plus beaux et qui coûtent jusqu'à trois cents livres.

19. *Le Coq de Caux* ou de *Padoue.* Son attribut distinctif est sa grosseur; on peut rapporter à cette belle race les grands coqs de Rhodes, de Perse et du Pégu.

II.

Oiseaux qui ont rapport au Faisan.

* 1. *Le Faisan doré ou le Tricolor huppé de la Chine.* La beauté frappante de cet oiseau lui a valu d'être cultivé et multiplié dans nos faisanderies où il est assez commun aujourd'hui. Son nom de Tricolor huppé qu'il porte encore, indique le rouge, le jaune-doré et le bleu qui dominent dans son plumage, et les longues et belles plumes qu'il a sur la tête, et qu'il relève quand il veut en manière de huppe. On peut le regarder comme une variété du faisan ordinaire qui s'est embelli sous un ciel plus beau; ce sont deux branches d'une même famille qui se sont séparées depuis longtemps, qui même ont formé deux races distinctes, et qui cependant se reconnoissent encore; car elles s'allient, se mêlent et produisent ensemble, mais il faut avouer que leur produit tient un peu de la stérilité des mulets.

Le Tricolor huppé de la Chine est plus petit que notre faisan, et la femelle est un peu plus petite que le mâle; les couleurs de son plumage sont fort ordinaires, et encore moins agréables que celles de notre faisane; mais quelquefois elle devient, avec le temps, aussi belle que le mâle. Des personnes intelligentes qui ont été à

portée d'observer ces oiseaux, m'ont assuré que ce changement de couleur avoit lieu dans la plupart des femelles; qu'il commençoit lorsqu'elles avoient quatre ans, temps où le mâle commençoit aussi à prendre du dégoût pour elles et à les maltraiter; qu'il leur venoit alors de ces plumes longues et étroites, qui dans le mâle accompagnent les plumes de la queue; en un mot que plus elles avançoient en âge, plus elles devenoient semblables au mâle, comme cela a lieu plus ou moins dans presque tous les animaux. Albin, Klein et Edwards en ont parlé.

2. *Le Cocquard ou faisan bâtard.* Frisch regarde cet oiseau comme le produit du mélange du faisan avec la poule ordinaire. Il est plus petit que le faisan ordinaire, et ne vaut rien pour perpétuer l'espèce, ce qui convient assez à un métis, ou si l'on veut à un mulet. Frisch nous apprend qu'on en élève beaucoup en Allemagne, à cause du profit qu'on en retire, et c'est en effet un très-bon manger.

* 3. *Le Faisan noir et blanc de la Chine*, décrit par Edwards.

4. *Le Faisan blanc.* L'analogie nous conduit à croire que la blancheur de son plumage est un effet du froid comme dans le paon blanc. Brisson et Olina en ont parlé.

5. *Le Faisan varié*, indiqué par Frisch et Brisson.

6. *L'Argus* ou *le Luen.* On lui a donné le nom d'Argus, parce que ses ailes et sa queue sont semées d'un très-grand nombre de taches rondes semblables à des yeux. Il est de la grosseur du dindon. On le trouve au nord de la Chine.

7.

7. *Le Napaul* ou *Faisan cornu* décrit par Edwards. Il est ainsi appelé, parce qu'il a en effet deux cornes sur la tête. C'est un oiseau de Bengale.

8. *Le Katraca du Mexique.*

III.

Oiseaux qui ont rapport au paon et au Faisan.

* 1. *L'Éperonnier* décrit par Edwards et indiqué par Klein et Brisson. Son plumage est d'une beauté admirable; sa queue est semée de miroirs et de taches brillantes de forme ovale, et d'une belle couleur de pourpre, avec des reflets bleus, verts et or; en l'apercevant, on croit voir une belle peau de marte zibeline, enrichie de saphirs, d'opales, d'émeraudes et de topazes. On le trouve à la Chine.

2. *Le Spicifère.* Je lui ai donné ce nom, à cause de l'aigrette en forme d'épi qui s'élève sur sa tête. C'est le huitième faisan de Brisson, et le paon du Japon, d'Aldrovande.

3. *Le Chinquis.* C'est le dixième faisan de Brisson. On le trouve au Thibet.

IV.

Variétés du Pigeon.

1. *Le Pigeon messager* de Willulghby. On s'est, dit-on, servi de ces Pigeons pour porter promptement des lettres au loin. Il y a apparence qu'on pourroit également se servir de tout autre Pigeon pour porter de

petites choses ou plutôt les rapporter de loin; il suffit pour cela de les séparer de leurs femelles et de les transporter dans le lieu d'où l'on veut recevoir des nouvelles ; ils ne manqueront pas de revenir auprès de leurs femelles dès qu'ils seront mis en liberté.

2. *Le Pigeon cavalier* de Willulghby et d'Albin.

3. *Les Pigeons grosse gorge* composés de treize variétés.

4. *Les Pigeons mondains.*

5. *Le Pigeon turc.*

6. *Les Pigeons romains.*

7. *Les Pigeons nonains.*

8. *Les Pigeons polonois.*

9. *Le Pigeon cravate.*

10. *Les Pigeons coquille - hollandois.*

11. *Les Pigeons hirondelles.*

12. *Le Pigeon carme.*

13. *Le Pigeon-tambour* ou *glou glou*, que l'on appelle ainsi parce qu'il forme ce son *glou glou* qu'il répète fort souvent lorsqu'il est auprès de sa femelle.

14. *Le Pigeon culbutant.* Il tourne sur lui - même en volant comme un corps qu'on jetteroit en l'air ; il semble que tous ses mouvemens supposent des vertiges, qui peuvent être attribués à la captivité.

15. *Le Pigeon de Norwège* qui est blanc.

16. *Le Pigeon heurté.*

17. *Le Pigeon suisse.*

18. *Le Pigeon de Crète* suivant Aldrovande, ou *de Barbarie* suivant Willulghby.

19. *Le Pigeon frisé* d'Aldrovande et de Schwenckfeld.

20. *Le Pigeon brun de la Nouvelle-Espagne*, indiqué par Fernandez sous le nom mexicain *Cehoilotl.*

21. Le Pigeon indiqué par Brisson sous le nom de *Pigeon violet de la Martinique.*

22. Le Pigeon décrit par Edwards sous le nom de *Pigeon des Indes orientales.*

23. *Le Pigeon d'Amérique*, donné par Catesby sous le nom de *Pigeon de passage.*

* 24. *Le Pigeon perroquet*, indiqué par Ray et décrit par Brisson. C'est le même que nous avons fait représenter sous le nom de *Pigeon vert des Philippines.*

25. *Le Pigeon vert d'Amboine*, décrit par Brisson.

26. *Le Pigeon de la Jamaïque*, indiqué par Hans-Sloane.

V.

Oiseaux qui ont rapport au Coq de bruyère, à la Gélinotte et au Lagopède.

1. *L'Attagas* ou *le Francolin* de Belon. Il est plus gros que la bartavelle. Pline, Élien et quelques autres, disent que ces oiseaux sont très-difficiles à apprivoiser, et qu'ils perdent la voix en perdant la liberté. Varron donne cependant la manière de les élever. Apicius donne la manière d'apprêter le francolin, et les auteurs qui en parlent, le citent comme un morceau fort recherché. Willulghby assure que ces oiseaux ne se plaisent que sur les montagnes ; on les trouve dans presque toutes les contrées de l'Europe. A Rome, un Francolin s'appelle par excellence un morceau de cardinal; mais sa chair qui est exquise, se corrompt promptement. C'est la gélinotte huppée de Brisson ; Gesner, Frisch et Albin en ont parlé.

2. *L'Attagas blanc.* Je pense que c'est l'oiseau décrit par Gesner, et dont il a fait la seconde espèce de *lagopus*.

3. *Le petit Tetras à queue pleine*, dont Gesner parle sous le nom de *coq de bois*.

4. *Le petit Tetras à plumage variable*, que le docteur Weigandt, le jésuite Rzaczynski et Klein appellent tetras blanc, quoiqu'il ne soit blanc qu'en hiver, et que son plumage devienne tous les ans en été d'une couleur différente.

* 5. *La Gélinotte du Canada.* Il paroît que Brisson a fait un double emploi, en donnant cette gélinotte pour une espèce différente de celle de la baie d'Hudson. En général, on ne peut trop s'élever contre la licence que se donnent plusieurs Naturalistes, d'appliquer plusieurs noms à la même espèce, et un même nom à des espèces différentes, licence tout-à-fait déraisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à obscurcir les matières et à préparer des tortures infinies à quiconque voudra lier ses propres connoissances et celles de son siècle, avec les découvertes des siècles précédens.

* 6. *La Gélinotte des Pyrénées*, ou *le Ganga* indiqué par Belon, Edwards et Brisson.

7. *La Gélinotte d'Écosse.*

8. *Le Lagopède de la baie d'Hudson.* Cette espèce de perdrix blanche passe la nuit dans des trous qu'elle sait se creuser sous la neige, dont la consistance en ces contrées est comme celle d'un sable très-fin. Le matin elle prend son essor et s'élève droit en haut en secouant la neige de dessus ses ailes. Elle a été décrite par Edwards.

9. L'oiseau d'Amérique, qu'on peut appeler *Gélinotte à longue queue*, dessiné et décrit par Edwards, sous le nom de *Coq de bruyère de la baie d'Hudson.*

V I.

Oiseaux qui ont rapport au Hocco.

* 1. *L'Hoazin* ou *Faisan huppé de Cayenne*, décrit par Fernandez. Sa voix est très-forte, et c'est moins un cri qu'un hurlement. On dit qu'il prononce son nom, apparemment d'un ton lugubre et effrayant; il n'en falloit pas davantage pour le faire passer chez des peuples grossiers pour un oiseau de mauvais augure; et comme partout on suppose beaucoup de puissance à ce que l'on craint, ces mêmes peuples ont cru rencontrer en lui des remèdes aux maladies les plus graves. Il se trouve dans les contrées les plus chaudes du Mexique, et se tient communément dans les grandes forêts, perché sur des arbres le long des eaux pour guéter et surprendre les serpens.

2. *Le Caracara.* J'appelle ainsi, d'après son propre cri, ce bel oiseau des Antilles. Du Tertre remarque que quand il est apprivoisé, il fait le maître dans la maison, chasse à coups de bec les poules, et les tue quelquefois.

3. *Le Chacamel*, indiqué par Fernandez. Il se nomme en langue mexicaine *chachalacamelt*, d'où j'ai formé le nom de *Chacamel*, afin que du moins on puisse le prononcer. Sa principale propriété est d'avoir le cri comme la poule ordinaire, ou plutôt comme plusieurs poules; car il est, dit-on, si fort et si continuel, qu'il fait autant de bruit qu'une basse-cour entière :

c'est de-là que lui vient son nom mexicain, qui signifie oiseau criard.

4. *L'Yacou.* Cet oiseau s'est nommé lui-même; car son cri, selon Marcgrave, est *Yacou.* Edwards et Brisson en ont parlé ; c'est un oiseau du Brésil.

* 5. *Le Marail* ou *Faisan verdâtre de Cayenne.* Je soupçonne que cet oiseau pourroit être la femelle, ou du moins une variété de l'espèce de l'yacou.

* 6. *Le Pauxi* ou *le Pierre de Cayenne.* C'est le quatorzième faisan de Brisson ; il est aussi doux, et si l'on veut, aussi stupide que les autres hoccos; car il se laisse tirer jusqu'à six coups de fusil sans se sauver. Fernandez en a aussi parlé.

7. *Le Parraka* et *l'Hoitlallotl,* indiqués par Fernandez et Barrère.

V I I.

Oiseaux qui ont rapport à la Perdrix.

* 1. *Le Francolin*, le même dont Pline donne la description et la figure. Il ne faut pas le confondre avec le francolin de Belon ou l'attagas qui habite sur les montagnes ; au lieu que celui-ci se plaît sur les côtes de la mer et dans les endroits marécageux. La rareté de ces oiseaux en Europe, jointe au bon goût de leur chair, ont donné lieu aux défenses rigoureuses qui ont été faites en plusieurs pays de les tuer ; et de-là on prétend qu'ils ont eu le nom de Francolin, comme jouissant d'une sorte de franchise sous la sauve-garde de ces défenses. Il paroît qu'il ne peut guère subsister que dans les pays chauds ; Olina, Linnæus et Brisson le rangent parmi les perdrix.

2. *La petite Perdrix grise de Syrie*, indiquée par Aldrovande.

* 3. *La Perdrix de montagne*, indiquée par Brisson.

* 4. *Le Bisergot*, ainsi appelé parce qu'il a deux ergots à chaque pied, ou plutôt deux tubercules de chair dure et calleuse : il nous a été donné sous le nom de *perdrix du Sénégal*.

* 5. *La Perdrix rouge d'Afrique*.

6. *La Perdrix rouge de Barbarie*, donnée par Edwards.

7. *La Perdrix de roche* ou *de la Gambra*.

8. *La Perdrix perlée de la Chine*, décrite par Brisson.

9. *Le Tocro* ou *Perdrix de la Guiane*. Le nom de Tocro que les naturels de la Guiane lui ont donné, exprime assez bien son cri.

10. *La Perdrix de la Nouvelle Angleterre*, indiquée par Brisson.

VIII.

Oiseaux qui ont rapport aux Cailles.

* 1. *La Fraise* ou *Caille de la Chine*, représentée par Edwards. Elle est beaucoup plus petite que la nôtre : ces petites cailles ont cela de commun avec celles de nos climats, qu'elles se battent à outrance les unes contre les autres, sur-tout les mâles ; et que les Chinois font à cette occasion des gageures considérables, chacun pariant pour son oiseau, comme on fait en Angleterre pour les coqs.

2. *Le Réveil-matin* ou *la Caille de Java*, indiquée par Bontius. Le froid fait sur son tempérament des impressions singulières ; elle ne chante, elle ne vit que

lorsqu'elle voit le soleil : dès qu'il est couché, elle se retire à l'écart dans quelque trou où elle s'enveloppe, pour ainsi dire, de ses ailes pour y passer la nuit ; et dès qu'il se lève, elle sort de sa léthargie pour célébrer son retour par des cris d'alégresse qui réveillent toute la maison : enfin lorsqu'on la tient en cage, si elle n'a pas continuellement le soleil, et qu'on n'ait pas l'attention de couvrir sa cage avec une couche de sable sur du linge, pour conserver la chaleur, elle languit, dépérit et meurt bientôt.

3. *Le Chrokiel* ou *grande Caille de Pologne*, indiquée par Rzaczynski.

4. *La Caille blanche.* Aristote est le seul qui en ait parlé.

* 5. *La Caille des îles Malouines.*

* 6. *Le Turnix* ou *Caille de Madagascar.*

I X.

Oiseaux qui paroissent avoir du rapport avec les Perdrix, et avec les Cailles.

1. *Le Colenicui*, indiqué par Brisson sous le nom de Caille de la Louisiane, et dont Frisch et Fernandez ont parlé. Tandis que Brisson n'a vu qu'une caille dans cet oiseau, Fernandez y a vu une perdrix, et Frisch une poule de bois. Je ne fais cette observation que pour faire sentir et éviter, s'il est possible, ces grands inconvéniens de nomenclature : un méthodiste ne veut pas qu'une seule espèce, quelqu'anomale qu'elle soit, échappe à sa méthode ; il lui assigne donc parmi ses classes et ses genres la place qu'il croit lui

convenir le mieux. Un autre qui a imaginé un autre système, en fait autant avec le même droit; et pour peu que l'on connoisse le procédé des méthodes et la marche de la Nature, on comprendra facilement qu'un même oiseau pourra très-bien être placé par trois méthodistes dans trois classes différentes, et n'être nulle part à sa place.

2. *Le grand Colin*, indiqué par Fernandez. Cet oiseau se trouve au Mexique.

3. *Le Zonécolin du Mexique*, également indiqué par Fernandez.

4. *Le Cacolin* de Fernandez.

5. *L'Ococolin* ou *Perdrix de montagne du Mexique*, indiqué par Brisson et Fernandez.

X.

Oiseaux qui ont rapport au Ramier.

* 1. *Le Pigeon des îles Nincombar*, situées au nord de Sumatra, décrit et dessiné par Albin.

2. L'oiseau donné par Edwards sous le nom de *gros Pigeon couronné des Indes*. Il est aussi gros qu'un dindon.

* 3. *Le Pigeon ramier des Moluques*, indiqué par Brisson.

* 4. *Le Founingo* ou *Ramier bleu de Madagascar*, indiqué par Brisson.

* 5 *Le Ramiret* ou *Pigeon ramier de Cayenne*.

X I.

Oiseaux qui ont rapport à la Tourterelle.

* 1. L'oiseau indiqué par Brisson sous le nom de *Tourterelle du Canada.*

* 2. *La Tourterelle du Sénégal* et *la Tourterelle à collier du Sénégal*, toutes deux indiquées par Brisson.

* 3. *Le Tourocco.* Cet oiseau est un de ceux qui n'avoient point encore été indiqués. Nous l'avons fait représenter sous la dénomination de *Tourterelle à large queue du Sénégal.*

* 4. *La Tourtelette* représentée dans nos planches enluminées sous la dénomination de *Tourterelle à cravate noire du cap de Bonne-Espérance.*

* 5. *Le Turvert* indiqué par Brisson sous le nom de *Tourterelle verte d'Amboine.* Nous comprenons sous cette espèce les trois oiseaux représentés dans nos planches enluminées sous les dénominations de *Tourterelle à gorge pourprée d'Amboine*, de *Tourterelle de Batavia* et de *Tourterelle de Java.*

6. *La Tourterelle de Portugal*, *la Tourterelle rayée de la Chine*, *la Tourterelle rayée des Indes*, et *la Tourterelle d'Amboine*, toutes indiquées par Brisson.

* 7. *La Tourte*, donnée par Catesby sous le nom de *Tourterelle de la Caroline.*

* 8. L'oiseau indiqué par Fernandez sous le nom de *Cocotzin.* Il paroît que les oiseaux représentés dans nos planches enluminées sous les dénominations de *petite Tourterelle de la Martinique* et de *petite Tourterelle de Saint-Domingue*, ne font que la même espèce d'oiseau, dont l'un est le mâle, et l'autre la femelle.

XII.

Oiseaux qui ont rapport à l'Outarde.

* 1. *Le Tinamou Magoua*, ou *le Tinamou de Cayenne*. Les naturels de la Guiane donnent le nom de Tinamou à des oiseaux qui tiennent de l'outarde et de la perdrix. Les habitudes communes à toutes les espèces de Tinamous sont de se percher sur les arbres pour y passer la nuit, et de s'y tenir aussi quelquefois pendant le jour, mais de ne jamais se placer au faîte des grands arbres, et de ne s'y poser que sur les branches les moins élevées; il semble que ces oiseaux ne se perchent que malgré eux, et que ce qui détermine cette habitude, qu'on auroit d'abord jugée contraire à leur nature, c'est la nécessité où ils se trouvent d'éviter non seulement les jaguars et autres animaux de proie, mais encore les serpens et les nombreux insectes dont la terre fourmille dans ces climats chauds, et qui ne leur laisseroient ni tranquillité, ni repos. Les fourmis seules arrivant toujours en colonnes pressées et en nombre immense, feroient bientôt autant de squelettes des jeunes oiseaux qu'elles pourroient envelopper pendant leur sommeil. En général les Tinamous sont tous bons à manger; leur chair est blanche, ferme, cassante et succulente, sur-tout celle des ailes, dont le goût a beaucoup de rapport à celui de la perdrix rouge, sans cependant avoir de fumet. On doit observer à cet égard, que comme l'on ne peut garder aucun gibier plus de vingt-quatre heures à la Guiane, sans qu'il soit corrompu par la grande chaleur et l'humi-

dité du climat, il n'est pas possible que les viandes prennent le degré de maturité nécessaire à l'excellence du goût, et c'est par cette raison qu'aucun gibier de ce climat, ne peut acquérir de fumet. Ces oiseaux, comme tous ceux qui ont un jabot, avalent souvent les fruits sans les broyer, ni même sans les casser : ce n'est pas sur les arbres qu'ils les cueillent, ils se contentent de les ramasser à terre : ils grattent aussi la terre et la creusent pour y faire leur nid, qui n'est composé pour l'ordinaire que d'une couche d'herbes sèches; ils font communément deux pontes par an, et toutes deux très-nombreuses, ce qui prouve encore que ces oiseaux, ainsi que l'agami, sont de la classe des gallinacés, lesquels pondent tous en beaucoup plus grand nombre que les autres oiseaux. Leur vol est aussi comme celui des gallinacés, pesant et assez court; mais ils courent à terre avec une grande vîtesse; ils vont par petites troupes, et il est assez rare de les trouver seuls ou par paires; ils se rappellent en tout temps, matin et soir, et quelquefois aussi pendant le jour; ce rappel est un sifflement lent, tremblant et plaintif, que les chasseurs imitent pour les attirer à leur portée; car c'est l'un des meilleurs gibiers et le plus commun qui soit dans le pays. La femelle est presqu'entièrement semblable au mâle, par la forme du corps, ainsi que par l'ordre et la distribution des couleurs. Nous observerons, comme une chose assez singulière, qu'elle est plus grosse que le mâle, ce qui n'appartient guère dans nos climats, qu'à la classe des oiseaux de proie. D'ailleurs, les Tinamous ont été très-mal à propos appelés perdrix; ils en diffèrent sur-tout par les pieds

qui sont chargés par derrière, comme ceux des poules, et sur toute leur longueur, d'écailles qui ont la forme de petites coquilles. Les pennes de la queue sont si courtes, que dans quelques individus, elles sont entièrement cachées par les couvertures supérieures ; ils diffèrent aussi de l'outarde par quelques-uns de leurs principaux caractères, et particulièrement par ce quatrième doigt qu'ils ont en arrière et qui manque à l'outarde. Le Tinamou Magoua a été indiqué par Willulghby, Klein et Marcgrave ; c'est la grande perdrix du Brésil de Brisson.

2. *Le Tinamou cendré*, nommé par les François de Cayenne, *perdrix cendrée.*

* 3. *Le Tinamou varié*, nommé par les créoles de Cayenne, *perdrix-peintade.* Barrère et Brisson en ont parlé.

* 4. *Le Souï*, nommé par les créoles de Cayenne, *perdrix cul-rond.*

5. L'oiseau que les Arabes appellent *Lohong*, dessiné et décrit par Edwards.

6. *L'Outarde d'Afrique*, dont Linnæus fait sa quatrième espèce.

7. *Le Churge* ou *l'Outarde moyenne des Indes*, représentée par Edwards, et que Brisson a renvoyée au genre des pluviers.

8. *Le Houbara* ou *petite Outarde huppée d'Afrique*, décrite par Shaw.

9. *Le Rhaad ;* autre petite outarde huppée d'Afrique.

XIII.

Oiseaux qui ont rapport aux Corneilles.

* 1. *La Corneille du Sénégal.*

2. *La Corneille de la Jamaïque*, indiquée par Brisson, Klein et Sloane.

XIV.

Oiseaux qui ont rapport aux Choucas.

* 1. *Le Choquart* ou *Choucas des Alpes*, le même que Pline appelle du nom de *Pyrrhocorax*; il a été décrit par Gesner et Brisson.

* 2. *Le Choucas moustache.* C'est le Choucas du cap de Bonne-Espérance, de Brisson.

* 3. *Le Choucas chauve.* Ce Choucas qui se trouve à Cayenne, n'est nommé dans aucune Ornithologie.

* 4. *Le Choucas de la Nouvelle-Guinée.*

* 5. *Le Choucari de la Nouvelle-Guinée.*

* 6. *Le Colnud de Cayenne.* C'est une espèce nouvelle.

* 7. *Le Balicasse des Philippines*, décrit par Brisson.

XV.

Oiseaux qui ont rapport à la Pie.

* 1. *La Pie du Sénégal,* indiquée par Brisson.

2. *La Pie de la Jamaïque*, indiquée par Catesby, Brown et Brisson; on lui a donné le nom de *Pie*, de *Choucas*, de *Mérops*, de *Merle des Barbades.*

3. *La Pie des Antilles*, indiquée par Brisson.

4. *L'Hocisana*, indiqué par Fernandez.

5. *La Vardiole*. C'est la Pie de l'île Papoë, de Brisson ; elle a été décrite par Seba, qui lui a donné le nom *d'Oiseau de Paradis*, comme il le donne à presque tous les oiseaux étrangers à longue queue.

6. *Le Zanoé* de Fernandez, le même que la petite Pie du Mexique, de Brisson.

X V I.

Oiseaux qui ont rapport au Geai.

1. *Le Casse-noix*. Si l'on vouloit conserver au Casse-noix la place qui paroît lui avoir été marquée par la Nature, ce seroit entre les pics et les geais : ils ont comme les pics l'habitude de percer les arbres, comme eux ils nichent dans des trous d'arbres, et peut-être dans des trous qu'ils ont faits eux-mêmes. Cet oiseau diffère des geais par la forme du bec qu'il a plus droit, par l'instinct qui l'attache de préférence au séjour des hautes montagnes, et par son naturel moins défiant et moins rusé. Klein en distingue deux variétés ; selon lui ces deux oiseaux mangent des noisettes, mais le premier les casse et l'autre les perce ; on en voit communément en Auvergne, en Savoie, en Suisse, en Autriche et jusqu'en Suède. Le peuple d'Allemagne leur a donné les noms d'oiseaux de Turquie, d'Italie et d'Afrique, et l'on sait que dans le langage du peuple ces noms signifient, non pas un oiseau venant réellement de ces contrées, mais un oiseau étranger dont on ignore le pays.

Les Casse-noix, sans avoir le plumage brillant, l'ont remarquable par ses mouchetures blanches et triangu-

laires qui sont répandues partout, excepté sur la tête, et qui tranchent sur un fond brun ; ils ont le bec, les pieds et les ongles noirs.

* 2. *Le Geai du Pérou.* Le plumage de cet oiseau est d'une grande beauté ; c'est un mélange de couleurs les plus distinguées, tantôt fondues avec un art inimitable, tantôt contrastées avec une dureté qui augmente l'effet.

* 3. *Le Geai de la Chine à bec rouge.* C'est une espèce nouvelle.

* 4. *Le Geai brun de Canada*, indiqué par Brisson.

* 5. *Le Geai de Sibérie.*

* 6. *Le Blanche-coiffe* ou *le Geai de Cayenne*, indiqué par Brisson.

* 7. *Le Garlu*, ou *le Geai à ventre jaune de Cayenne.*

* 8. *Le Geai bleu de l'Amérique septentrionale*, le même que le Geai bleu du Canada, de Brisson. Edwards et Catesby en ont parlé.

XVII.

Oiseaux qui ont rapport au Rollier.

* 1. *Le Rolle de la Chine.*

* 2. *Le Grisvert* ou *Rolle de Cayenne.*

* 3. *Le Rollier d'Abyssinie.* Il ressemble par le plumage à notre rollier d'Europe ; seulement les couleurs en sont plus brillantes et plus vives. On doit regarder comme une variété de ce Rollier, le Rollier du Sénégal de nos planches enluminées, et qu'Edwards a donné sous le nom de Rollier des Indes à queue d'hirondelle.

* 4. *Le Rollier d'Angola* et *le Cuit* ou *le Rollier de Mindanao*, décrit par Brisson, et auquel Edwards a donné le nom de *Geai bleu*, et Albin celui de *Geai de Bengale.*

* 5. *Le Rollier des Indes.* C'est le quatrième de Brisson.

* 6. *Le Rollier de Madagascar.*

7. *Le Rollier* ou *Merle du Mexique*, de Seba, dont Brisson a fait son huitième Rollier.

8. *Le Rollier de Paradis*, décrit par Edwards.

XVIII.

Oiseaux qui ont rapport au Pic-vert.

1. *Le Palalaca*, ou *grand Pic-vert des Philippines.* C'est le nom que lui donnent les insulaires. Il est appelé par les Espagnols *le forgeron*, à cause du bruit qu'il fait en frappant les arbres à coups redoublés; sa voix est grosse et rauque, sa tête rouge et huppée, et le vert fait le fond de son plumage.

* 2. *Le Pic-vert tacheté des Philippines*, ou *le Pic grivelé de l'île de Luçon*, de Sonnerat.

* 3. *Le Pic-vert de Goa.*

* 4. *Le Pic-vert de Bengale*, indiqué par Albin, Klein, Edwards et Linnæus : il ressemble beaucoup à celui de Goa. Il faut rapporter à cette espèce le Pic du cap de Bonne-Espérance, de Brisson.

* 5. *Le Goertan*, ou *Pic-vert du Sénégal.*

* 6. *Le petit Pic rayé du Sénégal.*

* 7. *Le Pic à tête grise du cap de Bonne-Espérance.* Il est moins grand qu'une alouette.

* 8. *Le Pic rayé et le petit Pic olive de Saint-Domingue*, indiqués par Brisson.

* 9. *Le grand Pic rayé de Cayenne*, ou *le Pic varié huppé d'Amérique*, de Brisson.

* 10. *Le petit Pic rayé de Cayenne*, indiqué par Brisson.

* 11. *Le Pic jaune de Cayenne*, ou *le Pic blanc de Cayenne*, de Brisson : ce Pic est huppé jusque sur le cou.

* 12. *Le Pic mordoré*, ou *le Pic jaune tacheté de Cayenne*, indiqué par Barrère.

* 13. *Le Pic à cravate noire de Cayenne*, indiqué par Barrère.

* 14. *Le Pic roux de Cayenne.*

* 15. *Le petit Pic à gorge jaune de la Guiane.*

* 16. *Le très-petit Pic de Cayenne*, indiqué par Brisson.

* 17. *Le Pic aux ailes dorées*, ou *le Pic rayé du Canada*, de Brisson, indiqué par Catesby, Klein et Linnæus.

* 18. *Le grand Pic noir à bec blanc*, ou *le Pic huppé de la Caroline*, de Brisson, indiqué par Fernandez, Willulghby, Catesby, Ray, Klein et Linnæus.

* 19. *Le Pic noir à huppe rouge de la Virginie*, indiqué par Catesby, Klein, Linnæus et Brisson.

* 20. *L'Ouantou*, ou *Pic noir huppé de Cayenne*, de Brisson, indiqué par Barrère, Willulghby, Marcgrave et Ray.

* 21. *Le Pic à cou rouge*, ou *le grand Pic huppé à tête rouge de Cayenne.*

* 22. *Le petit Pic noir de la Nouvelle Angleterre*, de Brisson, indiqué par Klein et Linnæus.

* 23. *Le Pic noir à domino rouge, de Virginie*, indiqué par Catesby, Klein et Brisson.

* 24. *L'Épeiche de Nubie, ondé et tacheté.*

25. *Le grand Pic varié de l'île de Luçon.*

26. *L'Épeiche du Mexique*, indiqué par Fernandez, Ray, Seba, Klein, Linnæus et Brisson.

* 27. *L'Épeiche* ou *Pic varié de la Jamaïque*, de Brisson, indiqué par Ray, Klein, Catesby, Linnæus et Brisson.

* 28. *L'Épeiche* ou *Pic rayé de la Louisiane.*

29. *L'Épeiche* ou *petit Pic varié de Virginie*, de Brisson, indiqué par Catesby et Klein.

* 30. *L'Épeiche* ou *Pic varié de la Caroline*, de Brisson, indiqué par Klein et Catesby.

* 31. *L'Épeiche* ou *Pic varié ondé de Cayenne*, indiqué par Edwards, Linnæus et Brisson.

* 32. *Le petit Épeiche brun des Moluques.*

* 33. *L'Épeiche* ou *pic varié du Canada*, de Brisson.

* 34. *L'Épeiche* ou *pic varié de la Encedana.*

* 35. *L'Épeiche* ou *pic chevelu de Virginie.*

* 36. *Les Pics-grimpereaux.* On nous a envoyé de Cayenne deux espèces de ces oiseaux qui font la nuance entre les pics et les grimpereaux. Ces deux espèces vivent ensemble et se trouvent souvent sur le même arbre; cependant elles ne se mêlent pas. Elles sont représentées dans nos planches enluminées, l'une sous le nom de picucule de Cayenne et l'autre de talapio.

37. *L'Ococolin* de Fernandez. Il est de la taille de l'étourneau, et son plumage est agréablement varié de noir, de jaune et de cendré.

XIX.

Oiseaux qui ont rapport au Coucou.

1. *Le Coucou indicateur.* C'est dans l'intérieur de l'Afrique, à quelque distance du cap de Bonne-Espérance, que se trouve cet oiseau connu par son singulier instinct d'indiquer les nids des abeilles sauvages. Le matin et le soir sont les deux temps de la journée où il fait entendre son cri *chirs, chirs*, qui est fort aigu, et semble appeler les chasseurs et autres personnes qui cherchent le miel dans le désert; ceux-ci lui répondent d'un ton plus grave en s'approchant toujours. Dès qu'il les aperçoit, il va planer sur l'arbre creux où il connoît une ruche, et si les chasseurs tardent à s'y rendre, il redouble ses cris, vient au-devant d'eux, retourne à son arbre, sur lequel il s'arrête et voltige, et qu'il leur indique d'une manière très-marquée; il n'oublie rien pour les exciter à profiter du petit trésor qu'il a découvert, et dont il ne peut apparemment jouir qu'avec l'aide de l'homme, soit parce que l'entrée de la ruche est trop étroite, soit par d'autres circonstances que le relateur ne nous apprend pas. Tandis qu'on travaille à se saisir du miel, il se tient dans quelque buisson peu éloigné, observant avec intérêt ce qui se passe, et attendant sa part du butin qu'on ne manque jamais de lui laisser, mais point assez considérable, comme on pense bien, pour le rassasier, et par conséquent risquer d'éteindre ou d'affoiblir son ardeur pour cette espèce de chasse.

Ce n'est point ici un conte de voyageur, c'est l'ob-

servation d'un homme éclairé qui a assisté à la destruction de plusieurs républiques d'abeilles, trahies par ce petit espion, et qui rend compte de ce qu'il a vu à la société royale de Londres. Le plumage de ce coucou est gris mêlé de brun; il a six pouces et demi de longueur.

* 2. *Le Tacco* ou *le coucou à long bec de la Jamaïque*, de Brisson, indiqué par Sloane, Klein, Ray et Linnæus. *Tacco* est le cri habituel et néanmoins peu fréquent de ce coucou. Pour le rendre comme il le prononce, il faut articuler durement la première syllabe, et descendre d'une octave pleine sur la seconde. Il a encore un autre cri, *qua, qua, qua, qua*; mais qu'il fait entendre seulement quand il est effrayé par la présence d'un chat ou de quelqu'autre ennemi aussi dangereux. Il donne la chasse aux petits lézards, aux petites couleuvres, aux grenouilles et aux jeunes rats, et même quelquefois, dit-on, aux petits oiseaux; il surprend les lézards dans le moment où tout occupés sur les branches à épier les mouches, ils sont moins sur leurs gardes. A l'égard des couleuvres, il les avale par la tête, et à mesure que la partie avalée se digère, il aspire la partie qui reste pendante au-dehors. Cet oiseau est d'un naturel peu farouche et si peu défiant que les petits nègres le prennent à la main, et qu'ayant un bec assez fort, il ne songe pas à s'en servir pour se défendre. On assure qu'il exhale une odeur forte en tout temps, et que sa chair est un mauvais manger, ce qui est facile à croire, vu les mets dont il se nourrit.

Ces oiseaux se retirent, au temps de la ponte, dans la profondeur des forêts, et s'y cachent si bien que jamais

personne n'a vu leurs nids. On seroit tenté de croire qu'ils n'en font point, et qu'à l'instar du coucou d'Europe, ils pondent dans le nid des autres oiseaux, mais ils diffèrent en cela de la plupart des coucous d'Amérique qui font un nid et couvent eux-mêmes leurs œufs. Le plumage de cet oiseau est gris mêlé de fauve, et sa longueur totale de quinze pouces et demi.

3. *Le grand Coucou tacheté* ou *le Coucou d'Andalousie*, de Brisson; Edwards et Klein en ont parlé.

4. *Le Coucou huppé noir et blanc*, indiqué par les auteurs de l'Ornithologie italienne.

* 5. *Le Coucou verdâtre de Madagascar*, indiqué par Commerson.

* 6. *Le Coua* ou *Coucou huppé de Madagascar*, de Brisson, indiqué par Commerson et Linnæus.

7. *Le Houhou d'Égypte*. Cet oiseau a été ainsi nommé par les Arabes d'après son cri. Il est acridophage dans toute la force du mot, car il paroît que les sauterelles sont son unique ou du moins sa principale nourriture. L'oiseau représenté dans nos planches enluminées sous le nom de Coucou des Philippines, peut être regardé comme le mâle ou du moins comme une variété dans l'espèce. Il en faut dire autant de l'oiseau de Madagascar appelé *Toulou*, représenté dans nos planches enluminées, et indiqué par Brisson. Il a avec la femelle du Houhou d'Égypte, les mêmes traits de ressemblance que le Coucou des Philippines.

* 8. *Le Rufalbin* ou *le Coucou du Sénégal*, de Brisson, indiqué par Linnæus.

9. *Le Boutsallick* ou *le Coucou tacheté de Bengale*, de Brisson, indiqué par Edwards et Linnæus.

* 10. *Le Coucou tacheté de Mindanao*, de Brisson, indiqué par Linnæus.

* 11. *Le Cuil* ou *le Coucou tacheté de Malabar*, de Brisson, indiqué par Linnæus.

12. *Le Coucou brun varié de noir des îles de la Société*, indiqué par Cook.

* 13. *Le Coucou brun piqueté de roux* ou *le Coucou tacheté des Indes*, de Brisson, indiqué par Linnæus.

* 14. *Le Coucou tacheté de la Chine.* C'est une espèce nouvelle.

15. *Le Coucou brun et jaune à ventre rayé des Philippines*, indiqué par Sonnerat.

* 16. *Le Jacobin*, ou *le Coucou huppé de la côte de Coromandel.* C'est encore une espèce nouvelle donnée par Sonnerat.

17. *Le petit Coucou à tête grise et ventre jaune*, de Sonnerat.

* 18. *Les Coukéels.* Je trouve dans les Ornithologies trois oiseaux de différentes tailles dont on a fait trois espèces différentes, mais qui m'ont paru si ressemblans entr'eux par le plumage, que j'ai cru devoir les rapporter à la même espèce comme variété de grandeur, et leur appliquer le nom sous lequel le plus petit des trois est connu au Bengale. Le plus grand des Coukéels est représenté dans nos planches enluminées, sous le nom de Coucou des Indes Orientales. Edwards, Klein, Linnæus et Brisson ont parlé de ces oiseaux : le plus grand des trois a seize pouces de long et vingt-trois pouces de vol.

* 19. *Le Coucou vert du cap de Bonne-Espérance.*

20. *Le Coucou à longs brins*, ou *le Coucou vert huppé*

de Siam, de Brisson, indiqué par Linnæus sous la dénomination de Coucou de paradis.

* 21. *Le Coucou huppé de Coromandel*, de Brisson, indiqué par Linnæus.

22. *Le San-hia*, ou *le Coucou bleu de la Chine*, indiqué par Linnæus et Brisson.

* 23. *Le Tait-sou*, ou *le Coucou bleu de Madagascar*, de Brisson, indiqué par Linnæus.

* 24. *Le Vourou-driou* ou *le grand Coucou mâle de Madagascar*, de Brisson.

* 25. *Le Coucou* dit *le Vieillard* ou *l'Oiseau de pluie*. On a donné à cet oiseau le nom de Vieillard, parce qu'il a sous la gorge une espèce de duvet blanc ou plutôt de barbe blanche, attribut de la vieillesse; on lui donne encore le nom d'Oiseau de pluie, parce qu'il ne fait jamais plus retentir les bois de ses cris que lorsqu'il doit pleuvoir. C'est le coucou de la Jamaïque de Brisson. Klein, Ray et Linnæus en ont parlé. Le vieillard à ailes rousses ou le coucou de la Caroline, de Brisson et de nos planches enluminées, indiqué par Catesby, Klein et Linnæus, est une variété de cette espèce ainsi que le petit vieillard connu à Cayenne sous le nom de coucou des palétuviers.

26. *La Guira caatara* ou *le Coucou huppé du Brésil*, de Brisson, indiqué par Marcgrave, Ray et Willulghby.

27. *Le Quapactol* ou *le Rieur*. C'est le coucou du Mexique, de Brisson. Ray, Fernandez et Willulghby en ont parlé.

28. *Le Coucou cornu* ou *l'Atingacu du Brésil*, indiqué par Brisson, Willulghby, Marcgrave, Ray et Linnæus.

* 29. *Le Coucou brun varié de roux* ou *le Coucou tacheté de Cayenne*, de Brisson, indiqué par Linnæus. Le coucou appelé à Cayenne l'oiseau des barrières, se rapproche beaucoup de cette espèce.

30. *Le Cendrillard* ou *le Coucou de Saint-Domingue*, de Brisson, indiqué par Barrère et Linnæus.

* 31. *Le Coucou piaye* ou *le Coucou de Cayenne*, de Brisson, indiqué par Linnæus. On le regarde à Cayenne comme un oiseau de mauvais augure ; ce qui lui a fait donner le nom de *piaye*, qui signifie diable dans la langue du pays, et encore prêtre, c'est-à-dire chez un peuple idolâtre, ministre ou interprète du diable.

* 32. *Le Coucou noir de Cayenne* ou *le petit Coucou de Cayenne*, de Brisson.

* 33. *Le petit Coucou noir de Cayenne.*

34. *Le Couroucoucou.* Cette espèce semble devoir être placée entre la grande famille du coucou et celle du couroucou ; c'est le coucou rouge huppé du Brésil, de Brisson : Seba et Linnæus en ont parlé.

X X.

* *Le Touraco.*

Cet oiseau est un des plus beaux de l'Afrique, parce qu'indépendamment de son plumage brillant par les couleurs, et de ses beaux yeux couleur de feu, il porte sur la tête une espèce de huppe, ou plutôt une couronne qui lui donne un air de distinction ; et je ne vois pas pourquoi nos nomenclateurs l'ont mis dans le genre des coucous, qui, comme tout le monde sait, sont des oiseaux très-laids.

Le Touraco est de la grosseur du geai ; mais sa

queue large et longue semble agrandir sa taille, quoiqu'il ait les ailes très-courtes; car elles n'atteignent qu'à l'origine de sa longue queue. La belle huppe, ou plutôt la mitre qui lui couronne la tête, est un faisceau de plumes relevées, fines et soyeuses, et composées de brins si déliés que toute la touffe en est transparente; le beau camail vert qui lui couvre tout le cou, la poitrine et les épaules, est composé de brins de même nature aussi déliés et soyeux.

Nous connoissons deux espèces, ou plutôt deux variétés dans ce genre, dont l'une nous est venue sous le nom de touraco d'Abyssinie, et la seconde sous celui de touraco du cap de Bonne-Espérance. Nous avons eu vivant le touraco du Cap; on nous avoit assuré qu'il se nourrissoit de riz, et on ne lui offrit d'abord que cette nouriture. Il n'y toucha pas, s'affama, et dans cette extrémité, il avaloit sa fiente : il ne subsista pendant deux ou trois jours que d'eau et de sucre, dont on avoit mis un morceau dans sa cage; mais voyant apporter des raisins sur la table, il marqua l'appétit le plus vif : on lui en donna des grains, il les avala avidement; il s'empressa de même pour des pommes, puis pour des oranges : depuis ce temps, on l'a nourri de fruits pendant plusieurs mois; il est vif et s'agite beaucoup; il fait entendre à tous momens un petit cri bas et rauque, *creû, creû*, du fond du gosier et sans ouvrir le bec; mais de temps en temps il jette un autre cri éclatant et très-fort, *co, co, co, co, co, co, co;* les premiers accens graves, les autres plus hauts, précipités et très-bruyans, d'une voix perçante et rude; il fait entendre de lui-même ce cri quand il a

faim ; mais il le répète à volonté quand on l'excite et qu'on l'anime en l'imitant.

Il ne paroît pas que cet oiseau se trouve en Amérique ; quoiqu'Albin l'ait donné comme venant du Mexique, Edwards assure qu'il est indigène en Guinée : nous ne savons rien sur ses habitudes naturelles dans son état de liberté.

C'est le coucou vert huppé de Cayenne, de Brisson, indiqué par Albin, Edwards, Klein et Linnæus.

X X I.

Les Couroucous ou *Couroucoais*.

Le nom de ces oiseaux représente leur voix d'une manière si sensible, que les naturels de la Guiane n'en ont supprimé que la première lettre, et les appellent Ouroucoais. Les Couroucous sont des oiseaux solitaires, qui vivent dans l'épaisseur des forêts humides, où ils se nourrissent d'insectes ; on ne les voit jamais aller en troupes ; ils se tiennent ordinairement sur les branches, à une moyenne hauteur, le mâle, séparé de la femelle qui est posée sur un arbre voisin : on les entend se rappeler alternativement, en répétant leur sifflement grave et monotone *couroucoais* ; ils ne volent point au loin, mais seulement d'un arbre à un autre, et encore rarement, car ils demeurent tranquilles au même lieu pendant la plus grande partie de la journée, et sont cachés dans les rameaux les plus touffus, où l'on a beaucoup de peine à les découvrir, quoiqu'ils fassent entendre leur voix à tous momens. Ces oiseaux sont si garnis de plumes, qu'on les juge beaucoup plus gros

qu'ils ne le sont réellement ; ils paroissent de la grosseur d'un pigeon, et n'ont pas plus de chair qu'une grive; mais ces plumes si nombreuses et si serrées sont en même temps si légèrement implantées, qu'elles tombent au moindre frottement, en sorte qu'il est difficile de préparer la peau de ces oiseaux, pour les conserver dans les cabinets ; leur principal caractère extérieur est d'avoir le bec court et crochu, et entouré à la base de plumes effilées.

* 1. *Le Couroucou à ventre rouge de Cayenne*, indiqué par Aldrovande, Marcgrave, Fernandez, Willulghby, Ray, Klein et Brisson. Fernandez dit que c'est avec les belles plumes de ce Couroucou, que les Mexicains faisoient des portraits et des tableaux très-agréables, et d'autres ornemens qu'ils portoient les jours de fêtes ou de combats.

Un observateur rapporte qu'au temps de leurs amours, ces oiseaux cherchent un trou d'arbre, et le garnissent de poussière ou de bois vermoulu : ce lit n'est pas moins doux que le coton ou le duvet ; s'ils ne trouvent pas du bois vermoulu, ils brisent du bois sain avec leur bec et le réduisent en poudre. Pendant que la femelle couve, l'occupation du mâle est de lui porter à manger, de faire la garde sur un rameau voisin, et de chanter ; il est silencieux et même taciturne dans tout autre temps ; mais tant que dure celui de l'incubation de sa femelle, il fait retentir les échos de sons languissans, qui, tout insipides qu'ils nous paroissent, charment sans doute les ennuis de sa compagne chérie. Les petits, au moment de leur exclusion, sont entièrement nus sans aucun vestige de

plumes, qui néanmoins paroissent pointer deux ou trois jours après ; ils les nourrissent de vermisseaux, de chenilles, d'insectes ; ils ont pour ennemi les rats, les couleuvres et les oiseaux de proie de jour et de nuit ; aussi l'espèce des Ouroucoais n'est pas nombreuse, car la plupart sont dévorés par tous ces ennemis. Lorsque les petits ont pris leur essor ils ne restent pas longtemps ensemble ; ils s'abandonnent à leur instinct pour la solitude, et se dispersent. Le même observateur a essayé de nourrir quelques-uns de ces oiseaux, mais ses soins ont été inutiles ; soit langueur ou fierté ils ont obstinément refusé de manger : « peut-être, dit-il, eussé-je mieux réussi en prenant de petits nouveau-nés ; mais un oiseau qui fuit si loin de nous, et pour qui la Nature a mis le bonheur dans la liberté et le silence du désert, paroît n'être pas né pour l'esclavage, et devoir rester étranger à toutes les habitudes de la domesticité. »

* 2. *Le Couroucou à ventre jaune* ou *le Couroucou de Cayenne*, indiqué par Edwards et Brisson. Les oiseaux représentés dans nos planches enluminées sous les dénominations de couroucou de la Guiane et de couroucou à queue rousse de Cayenne, ne sont que des variétés d'âge de cette espèce. On doit rapporter encore comme variété à ce même couroucou à ventre jaune, l'oiseau indiqué par Brisson sous le nom de Couroucou vert à ventre blanc de Cayenne.

3. *Le Couroucou à chaperon violet.*

XXII.

Les oiseaux Barbus.

Les Naturalistes ont donné le nom de Barbus à plusieurs oiseaux qui ont la base du bec garnie de plumes effilées, longues, roides comme des soies, et toutes dirigées en avant; mais nous devons observer qu'on a confondu sous cette dénomination des oiseaux d'espèces diverses et de climats très-éloignés; en laissant le nom de Tamatia aux oiseaux barbus de l'Amérique, nous appellerons simplement Barbus ceux de l'ancien continent. Comme les uns et les autres volent très-mal, à cause de leurs ailes courtes et de leur corps épais et lourd, il n'est pas vraisemblable qu'ils aient passé d'un continent à l'autre, étant également habitans des climats les plus chauds. Ces oiseaux se ressemblent par beaucoup de caractères; car indépendamment de leur barbe, c'est-à-dire des longues soies effilées qui leur couvrent le bec, ils ont également le corps trapu et la tête très-grosse: mais ce qui distingue les Barbus de l'ancien continent des Tamatias de l'Amérique, c'est que le bec est sensiblement plus court, plus épais et un peu convexe en dessous dans les Barbus; ils paroissent aussi différens par le naturel: les Tamatias étant des oiseaux tranquilles et presque stupides; au lieu que les Barbus des Grandes-Indes attaquent les petits oiseaux, et ont à peu près les habitudes des pies-grièches.

* 1. *Le Tamatia* ou *le Barbu à ventre tacheté de Cayenne*, indiqué par Marcgrave et Willulghby. Les habitudes naturelles de ce premier Tamatia, sont aussi

celles de tous les oiseaux de ce genre dans le nouveau continent ; ils ne se tiennent que dans les endroits les plus solitaires des forêts, et restent toujours éloignés des habitations et même des lieux découverts ; on ne les voit ni en troupes ni par paires ; ils ont le vol pesant et court, ne se posent que sur des branches basses, et cherchent de préférence celles qui sont les plus garnies de petits rameaux et de feuilles ; ils ont peu de vivacité, et quand ils sont une fois posés, c'est pour longtemps ; ils ont même une mine triste et sombre ; on diroit qu'ils affectent de se donner un air grave en retirant leur grosse tête entre leurs épaules ; elle paroît alors couvrir tout le devant du corps. Leur naturel répond parfaitement à leur figure massive et à leur maintien sérieux, leur corps est aussi large que long, et ils ont beaucoup de peine à se mettre en mouvement ; on peut les approcher d'aussi près que l'on veut, et tirer plusieurs coups de fusils sans les faire fuir. Leur chair n'est pas mauvaise à manger, quoiqu'ils vivent de scarabées et d'autres gros insectes ; enfin ils sont très-silencieux, très-solitaires, assez laids et fort mal faits. Ils ont six pouces et demi de longueur.

* 2. *Le Tamatia à tête et gorge rouges*, ou *le Barbu de Cayenne*, indiqué par Edwards et Brisson.

* 3. *Le Tamatia à collier*, ou *le Barbu à collier de Cayenne*, indiqué par Brisson.

* 4. *Le beau Tamatia*, ou *le Barbu des Maynas*, de Brisson.

* 5. *Les Tamatias noirs et blancs*, représentés dans nos planches enluminées, le premier sous la dénomi-

nation de Barbu à gros bec de Cayenne, et le second sous celle de Barbu à poitrine noire de Cayenne. On ne peut guère séparer ces deux oiseaux parce qu'ils ne diffèrent que par la grandeur.

* 6. *Le Barbu à gorge jaune*, ou *le Barbu des Philippines*, de Brisson.

7. *Le Barbu à gorge noire des Philippines*, décrit par Sonnerat.

* 8. *Le Barbu à plastron noir du cap de Bonne-Espérance.*

* 9. *Le petit Barbu du Sénégal.*

* 10. *Le grand Barbu de la Chine.*

* 11. *Le Barbu vert.* Il nous a été envoyé des grandes Indes.

XXIII.

Oiseaux qui ont rapport aux Toucans et aux Aracaris.

* 1. *Le Toucan à gorge jaune de Cayenne*, de Brisson. C'est de cette espèce de Toucan que l'on tire les plumes brillantes dont on fait des parures. On découpe dans la peau toute la partie jaune de la gorge, et l'on vend ces plumes assez cher : ce ne sont que les mâles qui portent ces belles plumes jaunes sur la gorge ; les femelles ont cette même partie blanche, et c'est cette différence qui a induit les nomenclateurs en erreur ; ils ont pris la femelle pour une autre espèce ; et même ils se sont trompés doublement, parce que les couleurs, variant dans la femelle comme dans le mâle, ils ont fait dans les femelles deux espèces, ainsi que dans les mâles. Nous avons fait représenter l'une

de

de ces femelles sous la dénomination de *Toucan à gorge blanche de Cayenne*, parce que nous ignorions alors que ce fût une femelle. Il y a encore dans les planches enluminées deux variétés de cette espèce, la première sous la dénomination de *Toucan à gorge jaune de Cayenne*, et la seconde sous celle de *Toucan à gorge jaune du Brésil* : Barrère parle de cette espèce.

* 2. *Le Toco.*

3. *Le Toucan à ventre rouge*, ou *la Pie du Brésil* d'Albin et de Salerne, indiqué par Aldrovande, Gesner, Fernandez, Ray, Willulghby, Klein et Linnæus.

4. *Le Cochicat* ou *le Toucan à collier du Mexique* de Brisson, indiqué par Fernandez.

5. *Le Hochicat* ou *le Toucan vert du Mexique* de Brisson.

* 6. *Le Grigri* ou *le Toucan vert du Brésil* de Brisson et *l'Aracari* de Salerne, indiqué par Marcgrave, Willulghby, Ray, Barrère, Klein et Linnæus. Son nom exprime à-peu-près son cri qui est aigu et bref : il est, comme les autres espèces d'Aracaris, plus petit que les Toucans. Toute la grandeur de l'oiseau, y compris celle du bec et de la queue, est de seize à dix-sept pouces. Le Toucan vert de Cayenne de nos planches enluminées est la femelle de cette espèce.

* 7. *Le Koulik* ou *le Toucan à collier de Cayenne* de Brisson, indiqué par Edwards et Barrère; le Toucan à ventre gris de Cayenne de nos planches enluminées est la femelle de cette espèce.

8. *L'Aracari à bec noir*, indiqué par Willulghby et Brisson.

9. *L'Aracari bleu*, indiqué par Aldrovande, Fernandez et Brisson.

* 10. *Le Barbican.* Cet oiseau, qui tient du barbu et du toucan, nous a été envoyé des côtes de Barbarie. C'est une espèce nouvelle.

* 11. *Le Cassican.* C'est encore une espèce nouvelle dont nous devons la connoissance à Sonnerat.

XXIV.

Les Calaos ou les oiseaux Rhinocéros.

* 1. *Le Tock.* Ce nom de Tock lui a été donné par les nègres du Sénégal; ces oiseaux sont très-niais lorsqu'ils sont jeunes; on les approche et on les prend sans qu'ils s'enfuient; on peut aussi les tirer sans qu'ils s'épouvantent et même sans qu'ils bougent; mais lorsqu'ils sont adultes, l'âge leur donne de l'expérience au point de changer entièrement leur premier naturel; ils deviennent alors très-sauvages, ils fuient et se perchent sur la cime des arbres, tandis que les jeunes restent tous sur les branches les plus basses et sur les buissons où ils demeurent sans mouvement, la tête enfoncée dans les épaules, de manière qu'on n'en voit pour ainsi dire que le bec; ainsi les jeunes ne volent presque pas, au lieu que les vieux prennent souvent un vol élevé et assez rapide. On voit beaucoup de ces oiseaux jeunes sur la fin de l'été; on peut les prendre à la main, et dès le premier moment ils semblent aussi privés que si on les avoit élevés dans la maison; mais cela vient de leur stupidité, car il faut leur porter la nourriture au bec; ils ne la cherchent

ni ne la ramassent lorsqu'on la leur jette ; dans l'état de liberté, ces oiseaux vivent de fruits sauvages ; et en domesticité, ils mangent du pain et avalent tout ce qu'on veut leur mettre dans le bec.

2. *Le Calao de Malabar.* Cet oiseau a été apporté de Pondichéri à Paris en 1777 ; il étoit de la grandeur d'un corbeau ; il sautoit des deux pieds à la fois en avant et de côté, comme le geai et la pie, sans marcher ; dans son attitude de repos, il avoit la tête portée en arrière et reculée entre les épaules ; dans l'émotion de la surprise ou de l'inquiétude, il se haussoit, se grandissoit et sembloit prendre quelque air de fierté ; cependant sa mine en général est basse et stupide, ses mouvemens sont brusques et désagréables, et les traits qu'il tient de la pie et du corbeau lui donnent un air ignoble ; quoique dans les Calaos il y ait des espèces qui paroissent frugivores, il avaloit de la chair crue, il prenoit des rats et il dévora même un petit oiseau qu'on lui jeta vivant ; il répétoit souvent un cri sourd, *ouck, ouck*, et il faisoit entendre de temps en temps une autre voix moins rauque et plus foible tout-à-fait pareille au gloussement de la poule d'Inde qui conduit ses petits ; nous l'avons vu s'étendre, ouvrir ses ailes au soleil et tremblotter lorsqu'il survenoit un nuage ou un petit coup de vent ; il n'a pas vécu plus de trois mois à Paris, et il est mort avant la fin de l'été.

* 5. *Le Lalao de Manille.*

* 4. *Le Lalao de l'île Panai.*

* 5. *Le Lalao des Moluques*, indiqué par Willulghby, Klein, Salerne, Edwards et Brisson.

6. *Le Brac* ou *Lalao d'Afrique*, indiqué par Willulghby et Brisson.

7. *Le Calao des Philippines*, indiqué par Willulghby et Brisson.

* 8. *Le Calao à casque rond*, indiqué par Aldrovande et Edwards.

* 9. *Le Calao d'Abissinie.*

10. Les oiseaux vus par Dampier à Céram : « ils avoient, dit-il, le corps noir et la queue blanche; leur grosseur étoit celle d'une corneille; ils avoient le cou assez long et de couleur de safran; leur bec ressembloit à la corne d'un bélier; ils avoient la jambe courte et forte, les pieds de pigeon et les ailes d'une longueur ordinaire, quoiqu'elles fissent beaucoup de bruit dans leur vol; ils se nourrissent de baies sauvages et se perchent sur les plus grands arbres; leur chair fut trouvée de très-bon goût. »

FIN DU PREMIER VOLUME DES OISEAUX.

